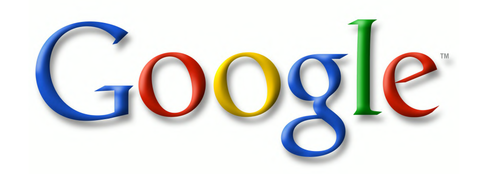
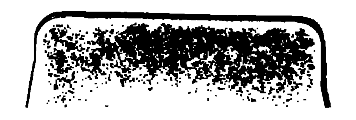






ACTES
DE LA SOCIÉTÉ
DE MÉDECINE
DE BRUXELLES.

TOME PREMIER.

A BRUXELLES,

Chez WEISSENBRUCH, Imprimeur de la Société, place de la Cour, nº. 1085.

AN. 1806.

DE L'INFLUENCE DE LA NUIT SUR LES MALADES.

RECUEIL DES MÉMOIRES COURONNÉS

PAR

LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BRUXELLES,

En réponse à cette question, qu'elle avait mise au concours :

La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades? Y a-t-il des maladies où cette influence est plus ou moins manifeste? Quelle est la raison physique de cette influence?

Publiés par ordre de la Société de Médecine.

A BRUXELLES,

De l'Imprimerie de Weissenbruch, Imprimeur de la Société de Médecine,

Et se trouve chez le même, place de la Cour, N°. 1085.

1806.

LISTE ALPHABÉTIQUE

Des Membres composant la Société de Médecine de Bruxelles.

Messieurs

CAELS, D. M., président, membre du jury médical.

DEBLOCK, D. M., vice-président.

FOURNIER, D. M., professeur à l'école de médecine du département, secrétaire-général.

CAROLY, D. M., professeur à l'école de médecine du département, secrétaire-général adjoint.

BEYTS, procureur-général impérial près la cour d'appel, *honoraire*.

CAROLY, aîné, pharmacien.

CARPENTIER, médecin de l'hôpital St.-P.

CURTET, D. M., professeur à l'école de médecine du département.

DEBRANDNER, D. M.

DE CHABAN, préfet du département de la Dyle, *honoraire*.

DEROOVER, pharmacien.

DESTROOPER, pharmacien.

DINDAL, chirurgien et accoucheur.

DOULCET-PONTÉCOULANT, sénateur, *honoraire*.

DUPONT, chirurgien en chef à l'hôpital militaire.

DUVAL, D. M., actuellement à la grande armée.

FERRAT, médecin de l'hôpital militaire.

HIMELBAUR, D. M., *honoraire*.

JACQUELART, D. M.

KOK, D. M.

LAMBERT, chirurgien en chef de l'hôpital St.-Pierre.

LENGRAND, D. M., doyen de la société.

MORMAUX, chirurgien en chef de l'hôpital St.-Jean.

POLLAERT, trésorier de la société, naturaliste.

POUSSIELGUE, D. M., actuellement à l'armée.

REGEL, médecin de l'attelier des Minimes.

TERRADE, D. M. membre du jury médical, professeur à l'école de médecine du département.

UYTTERHOEVEN, chirurgien consultant des hôpitaux civils.

VAN CUTSEM, D. M.

VAN DEN HOVE, pharmacien.

VAN DEN ZANDE, chirurgien.

VAN DER BIEST, D. M.

VAN LANGHENHOVEN, chimiste.

VERBRUGGEN, D. M.

VERDEYEN, médecin de l'hôpital St.-Pierre.

COMITÉ

De Travail de la Société.

Messieurs

CAELS, président.

FOURNIER, secrétaire.

CAROLY.

DEBLOCK.

DEBRANDNER.

Messieurs

DESTROOPER.

DINDAL.

UYTTERHOEVEN.

VAN CUTSEM.

Rédacteur des observations médico-cliniques.

FOURNIER.

Rédacteur des observations météorologiques.

DESTROOPER.

MEMBRES CORRESPONDANS.

ACHARD (F. C.), directeur de l'académie des sciences de Berlin, à Berlin.

ALIBERT (J. L.), docteur et professeur en médecine, à Paris.

ARCHBOLD, D. M., à Bordeaux.

ARMANO (P.), botaniste, à Milan.

ARMET, D. M., directeur des eaux et boues de St. Amand.

ARNAL, D. M., à Montpellier.

AYMONE, D. M., à Chivasso.

BARAILLON, D. M., à Paris.

BAUDELOCQUE, professeur à l'école de médecine de Paris, à Paris.

BAUMES, D. M., professeur à l'école de médecine de Montpellier.

BECIUS, docteur en médecine, à Nieuport.

BEDDOES, docteur en médecine, à Bristol.

BELON, chirurgien de première classe au 22e. régiment d'infanterie.

BERTHOLLET (C. L.), docteur en médecine, membre du sénat conservateur, de l'institut national, etc., à Paris.

BEYTS, docteur et professeur en mé[illegible], à Gand.

BICKER (L.), docteur en méde[illegible]e, à [illegible]rdam.

BIRON, docteur en médecine, ex-secrétaire du conseil de santé, à Paris.

BLAINCOURT, chirurgien de première classe, à l'armée.

BOIROT DESSERVIÈRES, D. M., à Montpellier.

BOLSIUS (L.), chirurgien pensionné, à Bois-le-Duc.

BONN (A.), professeur d'anatomie, à Amsterdam.

BOSC (L.), naturaliste, à Paris.

BOUILLON-LAGRANGE, professeur de chimie, à Paris.

BOUSQUET, D. M., à Paris.

BOYER, premier chirurgien de l'empereur, professeur de l'école de médecine, à Paris.

BRANDIN, chirurgien de première classe.

BRERA (V. L.), docteur en médecine, à Crema.

BRUGNATELLI (L.), professeur public-ordinaire à l'université de Pavie.

CABANIS, sénateur, membre de l'institut, professeur à l'école de médecine de Paris.

CADET-GASSICOURT, pharmacien ordinaire de l'empereur, à Paris.

CAILLEAU, docteur en médecine, à Bordeaux.

CAPELLE, D. M., à Bordeaux.

CARDONEL, botaniste, à Barcelone.

CAREZ, père, pharmacien-chimiste, à Mons.

CHAMBON DE MOUTAUX, D. M., à Blois.

CHAPTAL, sénateur, membre de l'institut national, à Paris.

CHAUSSIER, membre de l'institut, Pr. à l'école de médecine de Paris.

COLON, D. M, à Paris.

COPPENS (J. B.), pharmacien-chimiste, à Gand.

CORVISART, premier médecin de l'empereur, professeur de l'école de médecine, à Paris.

COUTOULI, D. M., à Paris.

DAMEN (J. C.), lecteur d'anatomie, etc. à La Haye.

DANDOLO (V.), membre de l'institut d'Italie, à Milan.

D'ARRIGADE, D. M., à Namur.

DE BOEY, médecin, à Courtray.

DEBURCK (J.), médecin, à Co[illegible]rtray.

DECHAMPS, médecin, à Na[illegible]

DECKERS (J. H.), docteur en médecine, à Bois-le-Duc.

DEIMAN, docteur en médecine, à Amsterdam.

DEKIN, professeur d'histoire naturelle, à Bruxelles.

DELAMETHERIE (J. C.), docteur en médecine, à Paris.

DE LAPRADE (R.), D. M., à Montbrison.

DE LOECKER, D. M., à Assche.

DELUNEL, pharmacien et chimiste, à Paris.

DEMANET, chirurgien-accoucheur, à Gand.

DENIS (C. E.), médecin, à Namur.

DE ROSCI (J.), docteur en médecine, à Rome.

DESCHAMPS, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, à Paris.

DESESSARTS, D. et professeur en méd., membre de l'institut, à Paris.

DESGRANGES, D. M., à Lyon.

DEVEZE, D. M., à Paris.

D'HAME, D. M., à Cologne.

DE HEMPTINNES, D. M., à Jauche (Dyle).

Driessen (P.), docteur et professeur en médecine, à Groeningue.

Dubois, chirurgien en chef de l'hospice de l'école de médecine et professeur de chirurgie, à Paris.

Duboscq de la Roberdière, D. M., à Vire.

Dumonceau ; médecin, à Tournay.

Duval, chirurgien et dentiste, à Paris.

Emmonot, D. M., à Paris.

Fabbroni (J.), directeur du cabinet de physique et d'histoire naturelle du roi, à Florence.

Fabre, D. M., chirurgien en chef des armées.

Forlenze, docteur en médecine, à Paris.

Fourcroy, conseiller d'état, directeur de l'instruction publique, membre de l'institut national, à Paris.

Gadolin, professeur de chimie, à Abo en Suède.

Gallé, D. M., chirurgien en chef des armées.

Gay, chirurgien major, à Chandernagor (Bengale).

Gérard, cadet, chimiste et naturaliste, à la Martinique.

Gilibert, docteur et professeur de médecine, à Lyon.

Gimbernat, D. M., à Madrid.

Giobert, professeur de chimie, à Turin.

Goettling, professeur à l'université de Jena, à Jena.

Gregorio, apothicaire du roi d'Espagne, à Madrid.

Gruner, apothicaire de la cour, à Hanovre.

Guertheb, D. M., à Cassel.

Guyton-Morveau, professeur de chimie à l'école polytechnique, membre de l'institut national, à Paris.

Hallé, professeur à l'école de médecine de Paris, membre de l'institut national, à Paris.

Hassenfratz, instituteur de physique à l'école polytechnique, à Paris.

Heilbron, docteur en médecine, à Amsterdam.

Hermbstoedt, conseiller de santé du roi de Prusse, à Berlin.

Heurteloup, membre de l'inspection de santé, à Paris.

Hildebrandt, docteur en médecine et chirurgie, à Brunswick.

Hufeland, professeur de médecine, à Berlin.

Jenner, D. M., à Londres.

JOFFROY, médecin, à Malines.

JUBERT, médecin de l'hôpital civil, à Nivelles.

JULJAANS, père, pharmacien, à Utrecht.

KLAPROTH, apothicaire, etc. à Berlin.

LACOSTE (E.), D. M., à Montignac.

LAFONT-GOUZI, D. M., à Toulouse.

LAGRÉSIE, D. M., ancien chirurgien en chef des armées, membre du jury médical du département du Lot.

LARREY, D. M., inspecteur du service de santé, à Paris.

LASSUS, professeur à l'école de médecine de Paris, membre de l'institut national, à Paris.

LATOUR, chirurgien, à Rebeck (Dyle).

LAUWERENBURG, pharmacien, à Amsterdam.

LEPREUX, D. M., médecin en chef des armées, à Paris.

LEROI, médecin, professeur d'anatomie, à Anvers.

LESTIBOUDOIS, D. M., à Lille.

LEVEILLÉ, D. M., à Paris.

LOBSTEIN, D. M., prosecteur à l'école de médecine, à Strasbourg.

MARTIN, chirurgien-major, à Lyon.

MAURICE, docteur en médecine, à Paris.

MILLIN, professeur et conservateur de la bibliothèque nationale, à Paris.

MOREAU (de la Sarthe), D. M., à Paris.

MORELOT, professeur de chimie, à Paris.

MOSCATI, professeur de médecine et de chirurgie, à Milan.

MURAT, D. M., à Montpellier.

NASU, D. M., à Halle en Saxe.

NICHOLSON, membre de plusieurs académies, à Londres.

NOCCA, professeur de botanique, à Paris.

NOEL, ancien chirurgien en chef des armées, à Rheims.

NOEL, directeur de l'école de médecine, à Strasbourg.

ONEILL, D. M., à St. Denis.

PAATS VAN TROOSTWYK, chimiste, à Amsterdam.

PARAT, docteur en médecine, à Lyon.

PARMENTIER, pharmacien, membre de l'institut national, à Paris.

PERCY, premier chirurgien des armées, membre de l'institut, etc.

PETIT, chirurgien en chef de l'hospice de l'humanité, à Lyon.

PEYSAYE, pharmacien principal des armées.

PINEL, docteur en médecine et professeur à l'école spéciale, à Paris.

PORTAL, membre de l'institut national, à Paris.

PORTIEZ, directeur de l'école de droit, à Paris.

PUSSIN, surveillant des fous de Bicêtre, à Paris.

RAOUL DE CHAMPMONNOIR, D. M., à la Nouvelle-Orléans.

REIL, docteur et professeur de médecine-pratique, à Halle en Saxe.

REINWARDT, pharmacien et chimiste, à Amsterdam.

REINWARDT (G. C.), à Amsterdam.

RENARD, D. M., à Mayence.

RENOLAT, D. M., à Vienne en Dauphiné.

REUMOND, D. M., à Aix-la-Chapelle.

REUSS, professeur public-ordinaire de médecine, à Tubingen.

RICHERAND, D. M., professeur de physiologie, à Paris.

ROCQUETTE, docteur en médecine et philosophie, à Harlem.

ROUCEL, chirurgien-accoucheur, à Alost.

ROUGEMONT, D. M., à Cologne.

ROUSSELLE CHAMSERU, D. M., à Paris.

ROZIN, D. M., ancien professeur d'histoire naturelle, à Paris.

RUFFIN, ex-membre du conseil de santé, à Paris.

SAGE, professeur à l'école des mines, à Paris.

SAUCEROTTE, ex-chirurgien en chef de l'armée de Sambre et Meuse et membre de l'institut national, à Lunéville.

SCHANAUBERT, chimiste, à Jena.

SCHERER, professeur de chimie à l'université de Wilna.

SCHLEGEL, docteur en médecine, à Waldenburg.

SEDILLOT, jeune, D. M., à Paris.

SEGUIN, membre de l'institut national de France, à Paris.

SISCO, professeur public de chirurgie, à Rome.

SMITH, D. M., à Londres.

SORG, professeur à l'université, à Wurtzbourg.

STEINACHER, apothicaire, à Paris.

Styger, membre de la société de Batavia, à Amsterdam.
Sue, docteur en médecine et professeur, à Paris.
Swediaur, docteur en médecine, à Paris.
Tarbès, professeur en chirurgie, à Toulouse.
Tartra, D. M., professeur d'anatomie, à Paris.
Ten Haaf, docteur en médecine, à Rotterdam.
Thieboel, D. M., à Amsterdam.
Thomassen-a-Thuessink, docteur en médecine, à Groeningue.
Thomassin, D. M., à Besançon.
Thouret, D. M., directeur de l'école de médecine de Paris.
Tonnelier, médecin, à Tournay.
Tourdes, D. M., professeur à l'école de médecine de Strasbourg.
Trommsdorff, pharmacien, etc. à Erfurt.
Trousset, D. M., à Montpellier.
Usteri, docteur en médecine, à Zurich.
Vacca-Berlinghieri, professeur en Méd. à Pavie.
Valentin, D. M., à Nancy,
Van den Sande, médecin, à Liége.
Van den Zande, D. M., professeur d'anatomie, à Anvers.
Van Epenhuyzen, chirurgien-accoucheur, à Dordrecht.
Van Gesscher, ancien chirurgien de l'hospice de St. Pierre, à Amsterdam.
Van Solinghen, docteur en médecine, à Middelbourg.
Van Wy, professeur d'anatomie, etc. à Arnhem.
Veit, docteur en médecine, à Hambourg.
Verbeit, chimiste, à Anvers.
Verbeeckmoes, médecin, à Termonde.
Vermeulen, médecin, à Bruges.
Verschraegen, l'aîné, chirurgien, à Gand.
Verster, chirurgien, à Bois-le-Duc.
Villars, ex-membre du conseil de santé, à Paris.
Villers, secrétaire de la société de santé de Bordeaux, à Bordeaux.
Von Crell, conseiller des mines, à Helmstaedt.
Von Siebold, D. M., professeur à l'université de Wurtzbourg.
Wauters, médecin, à Gand.
Westrumb, pharmacien et chimiste, à Hameln.
Willemet, professeur de botanique, à Nancy.
Wodeville, M. D., à Londres.
Wurzer, docteur en médecine et professeur, à Marburg.
Wynacker, médecin, à Beveren.
Yvan, D. M., chirurgien ordinaire de S. M. l'empereur.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA PREMIÈRE SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BRUXELLES, TENUE LE 2 VENDÉMIAIRE AN XIV;

Par FOURNIER,

Docteur et Professeur en Médecine, Secrétaire-général de la Société; Associé national des Sociétés de Médecine, médicale, d'Emulation, de Pharmacie et de l'Athénée des Arts de Paris; de la Société de Medecine-pratique et de celle de l'Ecole de Médecine de Montpellier; de la Société de Médecine d'Evreux, etc.

MESSIEURS,

A peine les hommes se furent-ils réunis en société, que l'art de guérir prit naissance. Les infirmités, attachées à la condition humaine, dûrent inspirer, promptement, à chaque individu le désir d'acquérir les moyens de s en affranchir.

La santé étant le plus précieux et le plus indispensable des biens, l'art de guérir est, sans doute, le premier qu'ait enfanté l'esprit des mortels. Son objet est si intéressant, si utile à la société; il exige une si grande étendue de connaissances; son étude est hérissée de tant de difficultés, qu'il a, de tout temps, obtenu la prééminence sur toutes les sciences et sur tous les arts.

L'origine divine de la médecine n'est point une brillante et vaine fiction, née de l'imagination exaltée des poëtes de l'antiquité. Celui qui, le premier, interrogeant la nature, parvint à pénétrer quelques-uns de ses mystères et à procurer à ses semblables la guérison de leurs maux, en essayant sur eux les secrets qu'elle lui avait révélés, celui-là fut un bienfaiteur auquel les peuples reconnaissans élevèrent des autels!

En effet, Messieurs, représentez-vous les premières sociétés; voyez leurs habitans, dispersés, errans dans les forêts, exposés aux rigueurs des saisons, aux attaques des animaux féroces et venimeux! Celui-ci est en proie à la douleur que lui cause la blessure qu'il a reçue en combattant un sanglier furieux; cet autre est percé d'un trait acéré, lancé par une main enne-

mie ; une fièvre ardente le dévore et dessèche son sang ! Le tableau de leurs maux est d'autant plus affreux, qu'ils n'ont point l'espoir de les voir cesser..... Jusques alors, la mort seule a mis un terme à de semblables souffrances.... Mais quel spectacle nouveau et inespéré s'offre à nos regards étonnés? Un voyageur arrive : dans le cours de ses excursions lointaines, ses recherches, et peut-être le hasard, lui ont donné la connaissance d'une plante dont les vertus calment et guérissent les maux dont il est le témoin. Il prépare, il applique le *dictame*, et un prodige s'est opéré! Les douleurs cessent, le mal se dissipe, la vie triomphe de la mort! Quel est cet être étonnant qui vient intervertir l'ordre fatal, qui, jusqu'à ce moment avait été immuable? Quel est-il? D'où vient-il ? Ce n'est point un mortel, non, c'est un dieu tutélaire..... et bientôt l'encens brûle sur ses autels!...

Le dieu du jour, présidant à tous les arts, était digne d'être proclamé le créateur de celui qui sait maîtriser la douleur, qui conjure la mort et rappelle à la vie ceux que déjà les Parques homicides entraînaient dans l'abîme du néant !...

Ne nous étonnons donc pas, Messieurs, de

la noble origine de l'art de guérir, le plus sublime, le plus consolant et le plus utile de tous!

Mais combien peu d'entre ses ministres sont parvenus à en atteindre les hautes perfections ! Combien sont rares les Hippocrates, les Galien, les Lomius, les Paré, les Haller, les Sydenham, les Zimmerman, les Huxam, les Fernel, les Morgagny, les Baglivy, les Boerhaave, les Stool, les Tissot, les Bordeu, les Dessault, les Sabbatier et les Barthez !....

La nature, avare de ses bienfaits, ne produit de ces génies immortels qu'à de longs intervalles !.... Heureux le jeune élève, inspiré par l'amour de l'humanité, qui, doué d'un esprit sagace & du génie de l'observation, se dévoue à l'étude séduisante, mais pénible de la science de l'homme, et parvient, à force de travaux, sinon à les égaler, du moins à suivre les traces des modèles que je viens de citer, et dont je n'ai prononcé les noms qu'avec une respectueuse admiration!

Une noble émulation anime les disciples de ces grands hommes; c'est en se communiquant leurs idées, leurs recherches, leurs méditations et leurs observations, qu'ils honorent l'art, en l'enrichissant de nouvelles connaissances utiles, au soulagement de l'hu-

manité souffrante, et qu'ils deviennent, en quelque sorte, les émules de leurs maîtres.

Tel est l'objet des associations académiques, où les dogmes de la science sont conservés dans toute leur intégrité : ce sont des sanctuaires dans lesquels nos connaissances se purifient.

Les sociétés savantes sont un centre commun, auquel viennent aboutir les lumières des praticiens zélés pour les progrès de leur art, encouragés par d'honorables récompenses, et stimulés par les attraits séduisans de la gloire, cette noble passion, qui n'est connue que des grandes ames !

Ces associations florissaient en France, lors de cette grande époque, où tout-à-coup les sciences éprouvèrent une sorte d'interrègne, tandis que toutes les idées se fixaient sur les intérêts sacrés de la patrie. Les académies et les universités furent dissoutes. Les temples d'Apollon se fermèrent, dès que celui de Janus fut ouvert en permanence. Par-tout les autels de Mars étaient ensanglantés, lorsqu'on désertait ceux du dieu d'Epidaure.

Le flambeau des arts allait s'éteindre.... Mais bientôt un génie tutélaire, rétablissant le calme et la paix, les amis des sciences,

des arts et des lettres se réunirent pour en recueillir les débris dispersés et rallumer le feu sacré.

Bruxelles avait possédé une académie distinguée dans le monde savant ; elle fut la première ville de l'empire qui fonda une société de médecine : cette association fut d'abord composée de beaucoup de membres ; mais bientôt des intérêts divers en éloignèrent un grand nombre. Cependant ceux qui demeurèrent réunis, ne furent point oisifs, et plusieurs volumes de leurs actes attestent l'activité de la société.

Cependant, quelque recommandables que fussent ses travaux, ils ne suffisaient pas pour justifier l'estime dont l'honoraient les savans de tous les pays, qui s'y étaient affiliés. Une nouvelle organisation et l'aggrégation de nouveaux collègues instruits et laborieux, devaient lui faire acquérir la splendeur dont elle jouit aujourd'hui. Composée, maintenant, d'un grand nombre de membres tous zélés et dévoués aux progrès des sciences dont elle embrasse la culture, le succès couronnera ses efforts.

Elle a l'avantage de compter, parmi ses membres honoraires, des personnages qu'il suffit de nommer pour qu'elle se glorifie de

les posséder. M. le sénateur Doulcet de Pontécoulant, dont le souvenir sera toujours cher aux habitans de ce département, a bien voulu accepter ce titre ; son digne successeur à la préfecture de la Dyle, M. de Chaban, nous a accordé la même faveur : il signale l'intérêt qu'il prend à nos travaux par d'utiles encouragemens et par une protection aussi honorable pour celui qui la dispense que pour ceux qui en sont l'objet. Mais la présence de ce magistrat et sa modestie, me font un devoir de supprimer les éloges qu'il mérite à tant de titres.

La société se félicite de ce que M. Beyts, procureur-général impérial près la cour d'appel, l'un des inspecteurs des écoles de droit de l'empire, ait bien voulu accepter le même titre. Son profond savoir, dans les sciences physiques et naturelles, plus que l'élévation de ses fonctions, lui a ouvert les portes de la société de médecine.

Cette compagnie s'est encore attaché, en qualité de membre honoraire, M. le médecin Himelbaur, que son grand âge et plus d'un demi-siècle de succès dans l'art de guérir, rendent digne de siéger dans cette classe de sociétaires.

Nous devons un juste tribut d'éloges et de

reconnaissance à notre doyen, M. Lengrand, qui, malgré son âge et ses occupations habituelles, n'a point hésité à partager nos travaux, qu'il encourage par son assiduité, comme il les éclaire par ses doctes avis.

M. le président de la société (1), membre de l'ancienne académie des sciences de Bruxelles, et dont le zèle est infatigable, a les mêmes titres à notre gratitude. Le tribut que je lui en paie, en ce moment, n'est que l'expression de celle de tous mes collègues, dont je m'estime heureux d'être l'organe.

La société de médecine, à peine constituée, a signalé son début dans la carrière par l'émission au concours d'une question aussi neuve que brillante. En voici les termes :

1°. *La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades?*

2°. *Y a-t-il des maladies où cette influence est plus ou moins manifeste?*

3°. *Quelle est la raison physique de cette influence?*

Le prix consiste en une médaille en or de la valeur effective de 200 francs.

Le programme annonçait que cette médaille porterait l'effigie de *Lomius*, de

(1) M. Caels.

Palfin et d'*André Vesale;* mais la société a cru flatter davantage le vainqueur, en substituant à ces portraits celui du grand NAPOLÉON, le modèle des héros, la terreur de ses ennemis, le restaurateur des empires et le protecteur des sciences et des arts.

Par le même programme, publié le 5 Thermidor an 12, la société a fondé un prix d'encouragement consistant en une médaille en or, de la valeur de 100 francs, qui sera accordé, chaque année, à l'auteur du meilleur mémoire sur les maladies régnantes dans l'endroit du département de la Dyle, où il exerce l'art de guérir. L'objet de la société est d'encourager les praticiens, de les engager à se livrer à l'observation et en même temps d'être utiles aux progrès de l'art de guérir et à ses concitoyens, en obtenant des renseignemens exacts, qui la mettront à même de publier une topographie médicale du département de la Dyle.

C'est ce même motif qui l'a déterminée à exiger de chacun de ses membres résidans, un rapport mensuel sur les maladies qu'il a eu occasion d'observer dans sa pratique. Ces rapports sont recueillis par le secrétaire-général et rédigés sous la forme d'un journal, qui pourra être consulté avec avantage par

les médecins praticiens, qui savent que les mêmes maladies se reproduisent, à quelques exceptions près, tous les ans, lorsque des circonstances particulières n'en altèrent ou n'en aggravent les phénomènes.

Aussi-tôt que la réorganisation de la société et le plan de ses travaux furent connus des nombreux savans qui correspondent avec elle, plusieurs se sont empressés de lui faire parvenir des mémoires intéressans sur diverses branches de l'art de guérir. Ces mémoires seront imprimés, successivement, dans nos actes.

Cette séance ayant pour objet principal le jugement des pièces envoyées au concours, nous allons nous en occuper exclusivement.

Le grand nombre des mémoires qui nous sont parvenus, prouve que la question proposée n'était point un problême oiseux : il s'est élevé à quatorze, dont onze seulement ont été admis, les trois autres étant arrivés après l'expiration du terme fatal, n'ont pu que nous laisser le regret de les avoir reçus trop tard.

Jettons un coup-d'œil rapide sur ceux qui ont concouru. Tous ont fixé, avec intérêt, l'attention de la société. Elle se fait un devoir de déclarer que la question a été bien

appréciée par chaque auteur ; qu'ils ont fait preuve de savoir dans la discussion qu'elle a nécessité. Si quelques-uns ont paru peu familiarisés avec nos nouvelles connaissances chimiques et physiques, et ont laissé quelque chose à désirer dans l'explication du troisième membre de la question, relatif à la raison physique de l'influence de la nuit sur les malades, tous ont su apprécier, à sa juste valeur, cette influence, dans son mode d'agir sur les malades et dans le rôle qu'elle joue dans l'invasion des maladies.

Le prix a été décerné à l'unanimité, à l'auteur du mémoire enregistré au secrétariat-général, sous le N°. 9, portant pour devise : *Quid est igitur quod me impediat, ea, quæ mihi probabilia videantur sequi ; quæ contra improbare ; atque affirmandi arrogantiam vitantem, fugere temeritatem, quæ à sapientia dissidet plurimum.* Cicero, de Offic.

L'auteur de ce mémoire est M. Jacques-Julien-Richard de la Prade, docteur en médecine, médecin adjoint à l'hôpital civil et militaire de Montbrison, département de la Loire, membre honoraire de l'athénée médical de Montpellier, associé national de la société médicale et de celle de médecine

pratique de la même ville, membre de la société médicale et correspondant du cercle littéraire de Lyon.

Ce mémoire est celui qui a le plus complettement satisfait à la question. L'auteur, après avoir établi et démontré l'influence de la nuit sur l'homme en santé comme sur l'homme malade, en explique, en physicien, toutes les raisons, dont les principales sont l'absence de la lumière solaire, celle du calorique qui en émane, et par suite tous les phénomènes chimiques connus, dépendans de cette absence. L'auteur prend en grande considération l'influence que la nuit exerce sur le moral; il en fait application aux malades ainsi qu'aux personnes privées de leur liberté, que l'obscurité, le silence et la solitude, qui règnent pendant la nuit, livrent aux réflexions les plus amères.

Les preuves de sa doctrine sont incontestables.

Il divise en deux classes les maladies où l'influence de la nuit est plus manifeste; après avoir démontré que la nuit est une absence de plusieurs stimulans, comme la lumière, la chaleur, le bruit, etc., il la place parmi les puissances débilitantes; en conséquence, il la regarde comme favorable dans toutes

les maladies qui sont éminemment caractérisées par l'exaltation des forces vitales. De même est-elle nuisible dans celles où ces forces sont affaiblies, comme dans les adynamies ou asthénies, etc.

Ce mémoire est écrit avec élégance, élévation, clarté et pureté : la logique de l'auteur est pressante et lumineuse; sa marche est rapide et vous entraîne; ses définitions sont exactes : il se sert constamment du terme propre; on ne remarque point, dans son ouvrage, des répétitions oiseuses, des explications minutieuses; il n'a rien dit de trop, mais il dit tout ce qui doit être dit.

Un esprit vraiment philosophique a présidé à la conception de cette pièce, qui annonce un auteur doué d'un génie peu ordinaire, et très-versé dans tout ce qu'un habile médecin doit savoir.

La société, voulant donner à M. de la Prade une nouvelle marque de sa haute estime, lui a envoyé un diplôme de membre correspondant.

Son mémoire sera imprimé dans le prochain volume des *Actes de la Société*, où seront réunis ceux que je désignerai successivement et qui ont été jugés dignes de l'impression.

La société, par son programme, n'avait promis qu'un prix, mais le mérite éminent des Nros. 7, 6, 1er. 5 et 10, l'a déterminée à décerner deux seconds prix et trois *accessit.* Les seconds prix, consistant chacun en une médaille en or de la valeur de 100 francs, portant l'effigie de l'empereur NAPOLÉON, ont été obtenus par les auteurs des Nros. 6 et 7; les *accessit* par ceux des Nros. 1er, 5 et 10.

Le mémoire qui, au jugement de la société, a le mieux traité de la question proposée, après celui dont je viens de rendre compte, a été enregistré sous le No. 6, et porte pour devise : *Morbi omnes quidem in omnibus temporibus fiunt. Quidam tamen magis in quibusdam ipsorum et fiunt et exacerbantur.* HIPP. aphor. 19, sect. 3.

C'est l'ouvrage d'un savant profondément versé dans les sciences physiques. Il y a développé une théorie chimique, dont l'application à la question est très-judicieuse : elle est traitée avec autant de méthode que d'exactitude : les idées sont sages et logiquement exposées; les discussions sont appuyées sur des raisons et des faits presque toujours incontestables.

On pourrait cependant n'être pas d'accord

avec l'auteur sur un fait chimique qu'il avance peut-être trop légèrement, lorsqu'il prétend que, parmi les modifications que souffre l'atmosphère, pendant la nuit, on doit compter le *défaut d'oxigène*. C'est une erreur, selon nous, d'établir que l'atmosphère contient moins d'oxigène la nuit que le jour, parce que sa température est moins élevée : l'oxigène qui compose l'air atmosphérique est toujours de 27 parties, à peu près. Le froid, la privation de la lumière solaire, ne peuvent avoir d'influence que sur l'oxigène contenu dans les végétaux, qui ne les répandent dans l'atmosphère que pendant qu'ils jouissent de l'action du soleil.

Cette tâche qui tient, selon nous, plutôt à l'abus des expressions qu'à la science de l'auteur, est la seule, ce nous semble, qu'on apperçoive dans son mémoire, que la société a jugé mériter l'un des seconds prix qu'elle décerne, et l'honneur de l'impression. L'auteur a été élu membre correspondant de la société : c'est M. Aymone, docteur-médecin, à Chivasso, en Piémont.

Le mémoire coté N°. 7, ayant pour devise cette sentence de Bacon : *Nos certè cogitationem suscepimus et curam adhibuimus ut quœ à nobis proponentur, non*

tantum vera essent, sed etiam ad animos hominum non incommodè et asperè accederent; est un traité *ex professo* sur les maladies nocturnes.

L'auteur, à l'exemple du grand Hyppocrate, reconnaît une constitution diurne : il la divise, comme celle de l'année médicale, en quatre parties ; il décrit chacune des maladies qui leur sont propres, et traite très-savamment de celles qui reconnaissent pour cause l'influence de la nuit, et celles dont l'invasion a lieu pendant les ténèbres. Il établit avec un ordre lumineux l'influence de la nuit sur les malades et sur les maladies, mais il s'est peu occupé de développer, d'une manière satisfaisante, les raisons physiques de cette influence (1). Entièrement livré à la classifica-

(1) L'auteur, pressé de terminer son ouvrage avant la clôture du concours, n'avait fait que l'esquisser, dans ce mémoire. Mais la société ayant retardé de deux mois sa séance publique, il perfectionna son travail, et m'adressa un mémoire infiniment supérieur au premier, sous le rapport de la raison physique de l'influence de la nuit sur les malades. Mais le jugement de la société étant déjà prononcé, elle n'a pu faire usage de ce mémoire, et l'auteur n'a été jugé que sur sa première pièce. Je crois devoir cette déclaration à l'estimable savant qui a consacré ses veilles à la société.

classification, très-méthodique, des maladies nocturnes, l'auteur a négligé de donner l'explication de la théorie physico-chimique des causes qui les produisent, comme la société l'exigeait dans la troisième partie de son problême.

Cet ouvrage, fort étendu, est écrit dans un style pur et didactique. Il est rempli d'une brillante érudition et annonce, dans son auteur, un observateur éclairé par une saine théorie.

Malgré le mérite éminent de ce beau mémoire, la société ne pouvait lui accorder le premier prix, puisque la question n'y était pas complettement traitée, sous le rapport des raisons physiques de l'influence de la nuit.

Cependant elle ne pouvait non plus laisser, sans une honorable récompense, un ouvrage tellement estimable. Aussi son auteur a-t-il obtenu l'un des seconds prix. Son nom a été inscrit parmi ceux de nos correspondans les

---

Son mémoire, tel qu'il nous l'a adressé la seconde fois, sera imprimé dans la collection de ceux qui ont été jugés dignes d'être offerts au public. L'accueil qu'il en recevra, le dédommagera d'un jugement que l'équité commandait à la société de porter.

plus distingués. C'est M. Murat, de la Dordogne, docteur-médecin à Montpellier, membre de plusieurs sociétés savantes et du jury médical de son département. Le mémoire sera imprimé.

Celui qui a mérité le premier *accessit*, est enregistré sous le N^ro. 1er. Sa devise est : *Ex aere salubritas*. C'est l'ouvrage d'un médecin éclairé et d'un écrivain sage. Il renferme, en abrégé, ce qu'il y a de plus important à dire sur la question proposée. Ses définitions sont claires, son style est pur et facile.

La société a remarqué, dans ce mémoire, une erreur qu'il est nécessaire de relever : l'auteur, après avoir reconnu et démontré l'influence de la nuit sur tous les êtres vivans, que son action débilitante dispose au sommeil, explique avec sagacité les raisons physiques de cette influence et de cette propriété ; puis il divise en deux classes les maladies où cette influence agit en sens inverse. Dans celles où l'excitement est très-considérable, les malades sont fatigués par la lumière, la nuit leur est favorable.

Celles de la classe opposée s'aggravent pendant la nuit. Ainsi, dit l'auteur, il est essentiel d'ajouter de l'oxigène à l'air que

respirent les malades, d'absorber l'acide carbonique, d'augmenter la chaleur des appartemens, d'y laisser pénétrer la lumière la plus vive, d'avoir, la nuit, plusieurs *flambeaux allumés*, etc.

L'on conçoit difficilement que, recommandant d'ajouter de l'oxigène à l'air que respire le malade, et d'éloigner de lui l'acide carbonique, l'auteur conseille d'avoir plusieurs flambeaux allumés. Il est incontestable que le carbone qui résulte de la combustion des chandelles, lampes, bougies ou autres foyers de lumière artificielle, dénature l'oxigène de l'air, s'en empare pour former un acide gazeux, un hydrogène carboné, qui, joint à l'azote, est un véritable poison pour les personnes saines.

Cette erreur tient, probablement, à une négligence dans l'expression. Il est à supposer, d'après le mérite général de l'ouvrage, que l'auteur a voulu dire que les flambeaux allumés doivent être hors de l'appartement du malade, et n'y fournir qu'une réflexion de lumière utile pour l'entretenir dans la veille.

La société, rendant justice au mérite de ce mémoire, regrette de n'avoir à lui offrir qu'un *accessit*. Il sera imprimé dans la

collection de ceux qui ont le mieux éclairé la question, et l'auteur est invité à se nommer, afin que la société puisse lui donner un témoignage particulier de son estime. Elle a cru devoir respecter son secret et ne point décacheter son bulletin.

Un autre *accessit* a été accordé au mémoire coté N°. 5, portant pour marque 2440, et pour devise : *Autem omnium potissimum dux est et princeps natura.* HIPP. *de Probitate et Honestate.*

C'est un de ceux qui a le plus avantageusement figuré dans la lice. L'auteur a vu la question sous son véritable aspect. Il en a traité tous les points avec ordre ; il donne une bonne définition de la nuit, qu'il divise en six parties, auxquelles il attribue une impression différente sur le moral, comme sur le physique de l'homme. Il attribue, principalement, l'influence de la nuit sur les malades à l'absence de la lumière solaire, qu'il considère comme l'excitant, par excellence, du principe de la vie. Cette absence de la lumière solaire est la cause des altérations que l'air éprouve pendant les ténèbres, et ces altérations exercent une influence très-marquée sur tous les êtres vivans.

L'auteur indique, en médecin exercé et fort éclairé, la classe des maladies où l'influence de la nuit est nuisible et celle où elle est avantageuse. Sa discussion est savante et les conclusions qu'il en déduit sont probantes.

La société a pris ce mémoire en très-haute considération ; elle en a ordonné l'impression et désire que l'auteur lui fasse connaître son nom.

Le mémoire N°. 10, dont la devise est : *Observationes in medicina sunt veluti lapis lydius quo omnis theoria explorari debet.* HOFFMANN., est un des trois qui a obtenu un *accessit*; il est composé avec beaucoup d'ordre. Son style n'est pas exempt de négligences ; mais elles sont légères et dues à la précipitation que l'auteur a mise à le rédiger. Il y développe des connaissances chimiques et physiques, qui annoncent un homme à qui ces sciences sont très-familières ; il en raisonne en maître. Le chapitre où il traite de la gravitation des corps célestes, est puisé dans les meilleures sources.

Tout ce qui a rapport à la raison physique de l'influence de la nuit sur les malades, est traité avec sagacité et d'une manière aussi satisfaisante qu'étendue. L'auteur paraît avoir

fixé toute son attention sur ce membre de la question ; celui qui est purement médical, est moins soigné et n'est pas à l'abri de quelque critique. En somme totale, ce mémoire honore le savoir de son auteur, M. d'Hemptines, médecin à Jauche, dans ce département, et membre correspondant de la société. Il a consenti à se faire connaître : c'est un jeune homme rempli de zèle et d'application, dont le début brillant présage les succès futurs qu'il obtiendra dans la carrière académique. Son mémoire a été jugé digne d'être imprimé à côté de ceux dont nous venons de faire la notice.

Le mémoire N°. 4, commençant par cette devise : *Neque omnium rerum afferre posse causas minus mirum est quam constare in aliquibus*. PLIN., prouve de la part de son auteur des connaissances médicales et physico-chimiques : il laisse à désirer plus de méthode et de développement dans sa discussion et moins d'incertitudes dans ses conclusions.

Le N°. 3, portant pour devise : *La nuit ne répand ses pavots que sur l'homme en santé*, est une esquisse où la question n'est qu'effleurée ; mais elle est écrite dans les bons principes. L'auteur reconnaît l'influence

de la nuit sur les malades. Il semble, comme le porte sa devise, la regarder toujours comme fâcheuse, puisqu'il ne fait point mention des cas où elle agit comme un puissant sédatif.

Le N°. 8 porte pour devise :

Ille nocentior aer
Semper erit, qui nocte, quem vespera mutat.

HEBENSTREIT, *de homine sano et ægroto, carmen.*

L'auteur nous a transmis, en langue latine, les résultats de ses méditations et de sa pratique. Il possède fort bien cette langue et l'écrit avec élégance. On reconnaît dans cet écrit le médecin expert dans la pratique ; mais il est aisé de s'appercevoir qu'il n'a point une grande connaissance de la physique et de la chimie modernes.

Le N°. 2, qui a pour devise :

Hinc quoniam variant morbi variabimus artes
Mille mali species mille salutis erunt.

est écrit dans la même langue que le précédent ; son style est moins brillant et moins facile. C'est l'ouvrage d'un médecin érudit, dans lequel la question est bien appréciée sous le rapport médical ; mais l'auteur sem-

ble y être absolument étranger à la connaissance de la physique et de la chimie modernes.

Enfin le N°. 11, dont la devise est : *Vincendo tutus eris*, paraît être la production d'un habile médecin, éclairé par une longue et heureuse pratique. La définition qu'il donne de la nuit, prouve qu'il a étudié et connaît fort bien l'ancienne physique spéculative ; mais il est tout-à-fait étranger aux nouvelles découvertes physico-chimiques. Aussi n'a-t-il point abordé la question, quant au rapport qu'elle a avec ces sciences. Son mémoire contient plusieurs observations intéressantes qui méritent d'être publiées.

Le terme rigoureux pour l'admission au concours, était déjà écoulé depuis un mois, et la société avait fixé son jugement sur tous les mémoires dont je viens de parler, lorsqu'il lui en est arrivé un, timbré d'Hanovre, ayant pour devise : *Quod si deficiant vires audacia certè laus erit : in magnis et voluisse, sat est.* La loi du concours ne nous permit point de l'y admettre, parce que c'eût été faire une injustice à ceux qui s'y étaient conformés. C'est avec regret que nous en avons exclu cette pièce si digne d'y figurer. L'auteur est un sectateur zélé et

peut-être trop exclusif de la doctrine du célèbre Brown, dont il développe éloquemment les principes, dans tout le cours de sa dissertation, et dont il parle constamment le langage. Bien que la société ne prétende pas juger cet ouvrage par comparaison avec les autres, ne pouvant le récompenser, elle cède au plaisir de publier qu'il a pleinement satisfait au problème proposé. La logique de l'auteur est péremptoire, ses argumens sont concluans, sa discussion est brillante et prouve que la matière qu'il traite lui est familière. Il la discute en médecin, en physicien et en chimiste également instruit.

Il reconnaît l'influence de la nuit sur les malades : cette influence est débilitante et ne varie dans ses effets qu'en raison de l'état actuel du système influencé. Cette influence est plus ou moins manifeste en raison de l'état plus ou moins défectueux de l'excitabilité dans l'individu malade.

Cette influence est due à une action moins stimulante de la lumière et du calorique pendant la nuit. Ces fluides étant considérés comme puissans excitans de la faculté vitale, cette influence est due à l'action de la température atmosphérique, froide et humide, qui appartient à la période nocturne, et qui,

comme corps ambiant, exerce son pouvoir sur toute la surface du corps.

La société regrette de n'avoir pu récompenser ce beau mémoire autrement que par une mention honorable. Il sera imprimé dans la collection de ceux qu'elle a jugés dignes d'être publiés. L'auteur est invité à se nommer.

Les mémoires sur les maladies régnantes dans le département de la Dyle, ont été moins nombreux que ceux relatifs au problême dont nous venons de nous occuper. Quatre seulement sont parvenus au secrétariat de la société, et l'un d'entre eux bien long-temps après le terme de rigueur.

Le premier de ces mémoires, dont la devise est : *Sic vos non vobis*, ne pouvait être admis au concours, parce que l'auteur M. Troigné, chirurgien à Mellery, s'était fait connaître d'avance ; et que la médaille que promet la société, devant être la récompense d'un mémoire sur les maladies régnantes dans le département, n'aurait pu dans aucun cas, être remportée par un ouvrage, qui n'a d'autre objet que de faire connaître un instrument de l'invention de l'au

teur pour la réduction des fractures de la cuisse, dans les cas où il faut maintenir ce membre dans une extension continuelle. Le mémoire et l'instrument de M. Troigné ont été scrupuleusement examinés par la société, d'après l'invitation de S. E. le ministre de l'intérieur. Nos collègues MM. Dupont, chirurgien en chef de l'hôpital militaire, et Mormaux, de l'hôpital St.-Jean, ont appliqué cet instrument, sur le vivant, et n'ont point eu lieu de confirmer ce que l'auteur lui attribue d'avantageux. Il est beaucoup moins parfait que plusieurs qui sont connus, et particulièrement celui que décrit M. le professeur Boyer, dans ses leçons, et celui de feu Dessault, dont il n'est qu'une imitation. M. Mormaux et M. Dupont, dans leurs rapports détaillés, démontrent que cet instrument entraîne des accidens qui doivent en faire abandonner l'usage.

Le deuxième mémoire, relatif aux maladies régnantes dans le département, traite de celles qui s'observent à Louvain et dans ses environs. L'auteur, qui s'est fait connaître, est M. Deshayes, docteur en médecine; il a des vues philanthropiques et fort louables, mais il n'a point saisi l'esprit du programme.

Le N°. 3, dont la devise est : *Quod verum simplex sincerumque est, id est naturæ hominis accommodatissimum*, traite des maladies qui règnent dans le village d'Hérinnes. C'est l'ouvrage d'un médecin-praticien et observateur. Il est fâcheux qu'il n'ait pas mis plus d'ordre et de méthode dans la rédaction de cette pièce, d'ailleurs très-estimable.

La société ne peut s'empêcher de relever un paradoxe qui s'y trouve consigné. L'auteur assure que, depuis une dixaine d'années, les maladies le plus généralement répandues, soit dans les villes, soit à la campagne, dans toutes les classes et chez tous les individus, sont les maladies nerveuses. Nous convenons que les peines d'esprit occasionnées par les grands événemens, qui ont eu lieu depuis 15 ans, ont pu rendre les affections nerveuses plus fréquentes qu'anciennement, mais nous ne pensons pas, pour cela, qu'elles soient les plus généralement répandues.

Nous ne pensons pas non plus, comme l'auteur, que les glands de chêne torréfiés et mêlés au café, soient susceptibles de causer des coliques, et même le *colera morbus*. Plusieurs expériences constatent au contraire l'innocuité et l'utilité de cette production vé-

gétale. Elle a les suffrages d'Hippocrate, de Galien, de Paul d'Egine, de Dioscoride, de Haller, et de plusieurs autres savans célèbres, qui lui reconnaissent des vertus médicales, et la recommandent dans la dyssenterie, les diarrhées, les affections néphrétiques, etc. (1).

L'auteur, dans la description topographique d'Hérines, a omis de parler de la quantité et de la qualité des eaux, objet si important dans un ouvrage de cette nature.

Malgré ces taches, ce mémoire est intéressant, et fait présumer que son auteur, s'il veut le travailler de nouveau et en soigner les détails et le style, pourra, dans le concours prochain, obtenir la récompense que la société avait promise, mais qu'elle se voit forcée de réserver.

---

(1) Les peuples du nord de l'Europe, et particulièrement les Russes, en retirent une eau-de-vie, dont on fait un usage général dans ces climats.

PROGRAMME.

La société de médecine, fidelle à l'obligation qu'elle a contractée de concourir de tout son pouvoir aux progrès de l'art de guérir, ouvre une nouvelle lice à ceux qui veulent se rendre utiles à l'humanité et cueillir des lauriers dans cette carrière.

Elle propose de résoudre la question suivante :

1°. *Quels sont les symptômes caractéristiques de l'inflammation du système muqueux, et quels sont les phénomènes qui résultent de cette inflammation, considérée sous le rapport des organes où elle a lieu ?*

2°. *Quelles sont les causes qui déterminent cette inflammation?*

3°. *Comment doit-on traiter cet ordre de phlegmasie et particulièrement l'inflammation syphilitique de la membrane muqueuse du canal de l'urêtre ?*

Le prix sera une médaille en or, du poids de 200 francs, portant l'effigie de l'empereur NAPOLÉON couronné. Il sera délivré dans la séance publique de la société de médecine du 22 Septembre 1806.

Les mémoires écrits en français ou en latins devront être adressés, francs de port, au docteur Fournier, secrétaire-général de la société, avant le 1[er]. du mois d'Août de la même année.

Les auteurs observeront les conditions et usages ordinaires des concours.

La société interdit à ses seuls membres résidans le droit de concourir; tous les savans, tant nationaux qu'étrangers, y sont admis.

La société, ne perdant point de vue le projet qu'elle a de rédiger une topographie médicale de ce département, promet un prix consistant en une médaille en or, pesant 100 francs, à l'auteur du meilleur mémoire sur les maladies régnantes dans le département de la Dyle, Bruxelles excepté, parce que tous les membres de la société s'occupent à observer celles qui y règnent.

Les mémoires seront écrits en français, et devront être parvenus au docteur Fournier, secrétaire-général, avant le premier d'Août prochain.

Les auteurs observeront les usages usités dans les concours.

La société leur observe qu'ils ne doivent point omettre la description topographique des lieux dont ils décrivent les maladies ré-

gnantes. Ils feront mention des circonstances qui déterminent ces maladies, ils proposeront les moyens hygiéniques qu'il est bon de mettre en usage pour s'en préserver ; ils exposeront le traitement qui convient, eu égard aux circonstances qui les déterminent.

La société désire qu'il soit fait mention de la population des lieux dont on parlera, des mœurs, de l'industrie et du caractère de leurs habitans.

Elle invite tous les praticiens de ce département à lui confier le résultat de leurs recherches, afin de concourir avec elle à un ouvrage utile à la société et désiré par le gouvernement protecteur, qui veille au bonheur des Français.

A Bruxelles, le 2 Vendémiaire an 14.

FOURNIER, *docteur-médecin, secrétaire-général de la société.*

MÉMOIRES

Sur la question proposée par la Société de Médecine de Bruxelles :

« La nuit exerce-t-elle une influence sur les « maladies ? Y a-t-il des maladies où cette in- « fluence est plus ou moins manifeste ? Quelle « est la raison physique de cette influence ? »

MÉMOIRE No. I.

Ex aere salubritas.

Les révolutions diurnes de l'atmosphère nous représentent assez bien l'effet des révolutions atmosphériques annuelles. L'air nébuleux et humide, les frimats, les vents froids, qui règnent presque généralement dans les nuits des saisons chaudes, équivalent au même état de l'atmosphère, qui est propre aux jours d'hiver. Les observations barométriques et thermométriques ne laissent aucun doute à ce sujet. Dans les mois de Mai et de Juin, où la température s'élève souvent à 20 degrés sur le midi, le thermomètre redescend quelquefois à zéro dans la nuit, et la gelée en quelques heures détruit les plus belles espérances des cultivateurs. L'évaporation des eaux, pendant la chaleur du jour, occasionne aussi ces brouillards épais qu'on remarque cons-

tamment dans les nuits des saisons chaudes, sur-tout dans les pays très-arrosés et marécageux, et même le froid qui succède à la chaleur du jour, augmente d'intensité, et suit aussi assez généralement la même progression pendant l'heure des ténèbres que dans la saison froide.

Or, si les variations de l'atmosphère sont, comme tous les médecins en conviennent, la cause des maladies constitutionnelles des saisons; si les constitutions atmosphériques propres à quelques pays, sont les causes évidentes des épidémies et maladies endémiques; si même les variations brusques de l'atmosphère ont une influence marquée sur les maladies chroniques; si les rhumatisans peuvent prédire ces variations, même avant qu'on en soit averti par le baromètre, etc.; il est constant que la nuit, qui ramène si souvent la constitution atmosphérique particulière aux saisons froides, humides, doit exercer une influence marquée sur un grand nombre de maladies.

L'identité des constitutions atmosphériques nocturne et hivernale, et l'identité de leur action réciproque sur les mêmes maladies, comme nous le verrons bientôt, semblent confirmer cette opinion.

Les variations atmosphériques sont d'ailleurs tellement la cause des maladies constitutionnelles, que la diathèse d'une saison prévaut sur celles des saisons suivantes, lorsque la température ne change pas, ou ne s'élève point à ses proportions accoutumées.

Il est vrai que les constitutions atmosphériques

diurnes ou annuelles n'agissent qu'en raison de la prédisposition des sujets. Les variations subites qui affectent si douloureusement les rhumatisans, n'ont point d'effet sensible sur les personnes fortes et exemptes de toute infirmité. Les épidémies, même les plus générales, épargnent toujours quelques sujets, qui doivent à leur tour payer le tribut à des maladies produites par une constitution atmosphérique d'un genre opposé. On ne doit jamais perdre de vue la nécessité de cette prédisposition pour ressentir l'effet des diverses causes morbifiques. Sans cela, on serait souvent exposé à les méconnaître, ou même à nier leur influence, et à attribuer à des causes chimériques des effets qui tiennent autant à la disposition actuelle des individus qu'aux causes réelles. Si, par exemple, une personne qui peut boire, sans en être incommodée, deux bouteilles de vin, en santé, éprouve des douleurs affreuses en en prenant quelques cuillerées, lorsqu'elle a une fluxion sur les mâchoires, on peut bien croire que la nuit doit exercer une influence très-grande sur certaines maladies dues à une constitution atmosphérique semblable à la sienne, quoique cela ne soit sensible que dans quelques cas, et pour des observateurs attentifs. Si enfin les variations brusques de température sont si fâcheuses pour les sujets affaiblis et tourmentés de douleurs, il est impossible que la nuit n'aggrave pas les accidens qu'éprouvent les personnes attaquées de fièvres et autres maladies, qui ont, par rapport à la cause matérielle, la plus grande

analogie avec les maladies chroniques qui rendent si sujets aux variations de temps.

Il est encore évident que la nuit exerce sur tous les individus et sur les animaux, excepté peut-être les bêtes de proie, dont la structure de l'œil diffère essentiellement de celle des autres espèces, et qui semblent destinés pour les ténèbres, une action débilitante qui les invite au sommeil. Leur sommeil est aussi généralement plus prolongé à mesure que les nuits deviennent plus longues., Si on considère en outre que le sommeil refoule les humeurs sur le centre et le cerveau, on sent encore que, sous tous ces rapports, cette heure doit avoir une influence générale sur les maladies, mais dont les résultats doivent être fort différens selon leur nature, leurs symptômes prédominans.

Mais par les ténèbres et le silence qui lui sont propres, la nuit a une action plus marquée encore sur l'homme, même en santé, et à plus forte raison sur certaines maladies, sur-tout sur celles qui sont caractérisées par des idées bizarres, fantastiques, et en général dans toutes les lésions du cerveau. Si en effet dans l'obscurité les objets offrent une autre forme que dans le jour, si le concours de la raison est alors nécessaire pour apprécier ceux qui paraissent d'abord d'une forme différente, et que l'imagination active ou prévenue transforme si souvent en fantômes, s'il faut quelquefois recourir au taet pour détruire l'illusion qu'ils font sur nos sens, si enfin les visions sont les enfans des ténèbres, et n'ont ja-

mais été accessibles dans le jour aux cerveaux sains, on sent donc combien les maniaques, les délirans doivent éprouver de fausses sensations que leur jugement ne peut redresser, et qui affectent si cruellement leur imagination. Enfin on sait même que des personnes très-raisonnables, et douées d'un esprit supérieur, mais tourmentées la nuit par ces visions fantastiques, n'osent coucher seules, quoiqu'elles gémissent de leurs faiblesses, et en sentent tout le ridicule.

Les faits que je viens d'énoncer suffisent déjà, ce me semble, pour prouver l'influence de la nuit sur les maladies. Ceux que je vais rapporter, en examinant les deux autres points de la question, ne laisseront d'ailleurs aucun doute à ce sujet.

Toutes les maladies peuvent être divisées en deux grandes classes générales, par rapport à leur développement, ou au mode et appareil des symptômes avec lesquels elles parcourent leurs périodes. Sans donner autant d'extension que Brown à cette division, il est constant que la nuit, considérée seulement sous les trois points de vue que je viens d'indiquer, doit agir fortement et d'une manière uniforme sur toutes les maladies, et cependant produire, sur chacune d'elles, des effets très-opposés, selon qu'elles peuvent être classées parmi celles qui marchent avec un appareil de force et de tension, ou au contraire parmi celles qui sont caractérisées par l'atonie ou abattement excessif.

La nuit doit en effet avoir une influence dangereuse sur toutes les maladies produites par une

température humide, froide, nébuleuse, et qui sont généralement caractérisées par l'ataxie, la disposition aux affections soporeuses, etc.

Mais si le changement de saison et de température est tout à-la-fois un moyen de solution des maladies actuelles, et la cause des maladies d'une nature opposée, la nuit qui change tellement la température du jour, doit donc aussi exercer une influence salutaire dans quelques cas. Cette influence doit même être d'autant plus sensible que le changement de température du jour à la nuit, est bien plus brusque, plus grand, plus remarquable que la variation graduée (*), par laquelle on passe d'une saison à l'autre. Les maladies des saisons chaudes et sèches, et qui, par leurs causes et le développement de leurs symptômes, sont diamétralement opposées à celles de l'autre classe, doivent donc recevoir quelque soulagement de la nuit.

Il est facile d'établir la vérité de ces propositions, en rapportant la marche, les symptômes des diverses maladies, et la coïncidence de leurs accès avec les différentes heures du jour. Je ne citerai cependant que celles où cette influence est si manifeste qu'elle est sensible aux yeux de tout le monde, et avouée de tous les médecins. Mais en redescendant par analogie aux maladies de la même classe, qui en paraissent plus indépendantes, chacun pourra s'assurer que cette

(*) Si les constitutions atmosphériques, peu stables, ne suffisent pas, comme l'a dit Hippocrate, pour établir une nouvelle constitution pathologique, elles ont cependant une influence marquée sur les maladies régnantes.

influence est encore très-sensible pour les personnes qui savent observer.

Il est en effet constant que la nuit calme souvent les symptômes dans les maladies caractérisées par trop de tension, d'irritabilité, où le bruit, le grand jour, la lumière trop vive importunent, où la raréfaction est augmentée par la chaleur. Cela est indubitable par rapport à la nyctalopie, la manie solaire, aux maladies inflammatoires, dont l'invasion des accès a lieu le matin, et des bilieuses dont les accès reviennent au milieu du jour, et à l'heure des plus grandes chaleurs.

Si, sur la fin de ces maladies, les accidens les plus graves, ou la mort même, surviennent quelquefois sur les deux à trois heures du matin, au moment où, dans l'état de santé, le pouls paraît baisser davantage, c'est que les malades épuisés tombent dans l'affaissement qui rapproche sous ce rapport ces affections de celles de l'autre classe, et rend les agonisans très-sensibles à l'action débilitante de cette heure de la nuit, où la température est généralement la plus froide.

Du reste, l'incube, l'asthme humide, l'épilepsie nocturne, les douleurs ostéocopes, l'exacerbation des accès dans les fièvres pituiteuses, vermineuses, etc., vers le soir, démontrent assez l'influence fâcheuse de la nuit sur les maladies de la classe opposée. Personne n'ignore non plus combien les gelées blanches qui sont particulières à l'heure des ténèbres, affectent cruellement les personnes sujettes aux rhumatismes et autres espèces de douleurs.

Dans les pays septentrionaux le nombre des maladies sur lesquelles la nuit exerce une influence délétère, doit donc être plus grand que celui des affections qui peuvent en recevoir quelque soulagement. Les maladies inflammatoires, les bilieuses, nerveuses, spasmodiques, avec trop de sensibilité, trop de mobilité, l'épilepsie qui dépend de la plénitude, de la raréfaction des humeurs, toutes celles en un mot qui sont plus graves et plus communes dans les temps chauds et secs, dont l'exacerbation des accès a lieu au moment des grandes chaleurs, etc., sont les seules sur lesquelles la nuit peut avoir une influence salutaire. On en peut expliquer facilement la cause par l'axiôme *contraria contrariis sanantur.* La nuit ne peut agir en effet qu'en diminuant la raréfaction, l'excitement, etc., que la lumière et la chaleur du jour réunies à l'action de la fièvre, rendaient insupportables.

Par la même raison la nuit doit exercer une influence délétère sur les maladies de l'autre classe, que je viens de désigner, et dans lesquelles la chaleur, la raréfaction, l'excitement, etc., sont déjà trop diminués.

Mais par l'affaiblissement qu'elle produit dans les forces vitales, par la propension au sommeil qui en résulte, par le refoulement du sang à l'intérieur et sur le cerveau pendant le sommeil, etc., elle augmente encore les symptômes qui dépendent de la faiblesse du cerveau, de son engorgement; elle trouble les facultés intellectuelles, produit la fatuité, les délires comateux, etc.

Tout le monde sait en effet que ces accidens se manifestent spécialement dans les maladies pituiteuses, vermineuses; tout le monde sait que ces maladies, ainsi que les cachexies froides, scorbutiques, la vérole même, celles en un mot qui ont leur siége dans le système lymphatique, sont les affections propres à l'hiver, qu'elles sont endémiques, ou beaucoup plus dangereuses dans les pays froids et marécageux, dont la température se rapproche le plus de celle de la nuit, même dans les pays chauds où il ne pleut pas; car en Italie le serein est extrêmement abondant, très-nuisible aux personnes non-acclimatées, et promptement funeste aux voyageurs que la nuit surprend au milieu des Marais Pontins. D'ailleurs si l'oxigène se dégage des végétaux à la lumière, tandis que dans l'ombre ils ne laissent transpirer que de l'azote, il est évident que dans tous les pays, la nuit, indépendamment du froid, doit être moins stimulante, moins propre par conséquent à entretenir la respiration et à soutenir les forces de la vie. Et cet effet, réuni aux brouillards, explique à merveille pourquoi les personnes sujettes à l'asthme humide en sont si tourmentées pendant la nuit. Si d'un autre côté on se rappelle que les nuits d'hiver sont énormément longues dans les pays septentrionaux, que le sommeil est aussi plus long dans les longues nuits, que le sang se refoule sur le cerveau pendant le sommeil, etc., on verra pourquoi ces maladies sont si souvent compliquées d'affections soporeuses. Enfin, les douleurs ostéocopes pendant la nuit, dans toutes

les affections chroniques de cette espèce, et l'heure de l'exacerbation des accès dans celles qui sont compliquées de fièvres, démontrent, sans réplique, combien l'heure des ténèbres influe sur toutes les affections de cette classe.

Mais le relâchement qui précède et accompagne le sommeil, sur-tout après l'état de tension, qui est très-pénible pendant la veille, chez les personnes atteintes de ces maladies, contribue aussi beaucoup à en déterminer les accès. L'apoplexie nerveuse qui se guérit par les céphaliques, la séreuse, les diverses affections soporeuses désignées sous les noms de *carus*, *coma*, léthargie, etc., peuvent fort bien dépendre de cette cause. Et l'invasion de ces maladies pendant la nuit, démontre encore qu'en cela l'expérience se trouve d'accord avec la théorie. Les expériences de Robinson, rapportées à la fin de ce mémoire, confirment aussi que le pouls tombe au premier moment du sommeil.

On peut encore rapporter à la même cause, l'épilepsie nocturne, sur-tout dans quelques cas, tels que le suivant :

Une jeune dame, dans sa première grossesse, manqua d'être submergée en passant une rivière. De ce moment elle éprouva nuit et jour plusieurs accès épileptiques. On crut que l'accouchement qui ne devait pas tarder, pourrait dissiper ces accidens. Effectivement, après les couches elle n'eut plus d'accès dans le jour, mais la nuit elle en essuyait encore plusieurs. Après divers remèdes, qui n'eurent point de succès, on espéra qu'une nouvelle grossesse pourrait l'en délivrer. Cepen-

dant après l'accouchement, au moment que je fus consulté, elle éprouvait encore régulièrement une attaque par nuit: mais l'accès ne revenait pas précisément à la même heure, mais seulement au moment du premier sommeil. Ainsi si la malade se couchait à dix heures, à dix un quart l'accès commençait; il ne commençait qu'à onze heures et quart, quand elle ne se couchait qu'à onze, et ainsi de suite quand elle avançait ou reculait l'heure de son sommeil. Les circonstances ne me permirent pas d'en suivre le traitement; mais je m'assurai que les vers jouaient un grand rôle dans cette maladie, et c'est une raison de croire, ce me semble, qu'elle n'était pas incurable.

D'ailleurs Huxam, dans sa description des fièvres lentes nerveuses, qui peuvent se confondre avec les pituiteuses et vermineuses, etc., dit que les malades éprouvaient souvent des accidens de cette nature, dès qu'ils voulaient s'endormir, ce qui leur faisait craindre de se livrer au sommeil.

J'ai aussi connu d'autres personnes dans le même cas, et entre autres une attaquée du ténia. Ces accidens étaient chez elle souvent très-graves, et avaient quelques rapports avec l'épilepsie nocturne. Elle a même été menacée plusieurs fois d'apoplexie avec hémiplégie, dès qu'elle éprouvait ces relâchemens précurseurs du sommeil, sur-tout après s'être fatiguée le cerveau par quelques occupations sérieuses. Ce n'était qu'en se soulevant promptement, s'agitant fortement, qu'elle parvenait à dissiper ces symptômes, qui se répétaient plusieurs

fois dans la même nuit, et qui étaient portés à un degré très-allarmant.

Ce qui démontre que ces accidens dépenden assez du relâchement produit par le sommeil c'est que souvent on les a prévenus, en empê chant les malades de dormir, ou en tenant quel qu'un auprès d'eux pour les réveiller, les se couer, dès qu'on s'appercevait de la moindre agi tation. Les ligatures propres à soutenir le ton des vaisseaux, et favoriser la circulation pen dant le sommeil, le café, les potions cordiale ont eu le même succès dans ces cas, ainsi qu dans l'incube, le délire comateux, quelques es pèces d'asthme et autres affections de ce genre qui ne sont que des nuances de la même ma ladie, lorsqu'elles dépendent de la même cause et doivent céder au même traitement. Pour pré venir quelques accès d'épilepsie nocturne, asse légers, il est vrai, il m'a suffi dans quelque cas de faire prendre au moment du premie sommeil une seule pastille d'ipécacuanha, qu agissait sympathiquement sur le cerveau, en ex citant légèrement les membranes de l'estomac Enfin Whitt, page 119, tome II, de son *Trait des Maladies nerveuses*, rapporte qu'il a sou vent éprouvé de pareils accidens, lorsqu'il vou lait s'endormir, et qu'il est parvenu à les dissi per, en prenant un petit verre d'eau-de-vie aprè la première attaque. Il parle aussi d'une femm qui prévenait les mêmes accidens, en sortant du lit aussitôt qu'elle en sentait les avant-coureurs

La privation de la lumière a aussi, comm

je l'ai déjà dit, une grande influence dans ces maladies. L'auteur, que je viens de citer, rapporte l'histoire d'un malade attaqué d'un érésypèle à la face, qui avait les idées nettes dans la veille, mais dont l'imagination était dans le plus grand désordre, dès que ses yeux étaient fermés, quoique sans dormir. Il se croyait transporté dans les airs, et il lui semblait que ses membres, séparés de son corps, s'enfuyaient, etc. J'ai aussi connu des hypocondriaques qui étaient à peu près dans le même cas. Dès qu'ils étaient dans l'obscurité, les objets les plus bizarres, les figures les plus hideuses venaient effrayer leur imagination. Ce n'était qu'après l'évacuation d'une matière bilieuse noire, dont l'existence, si contestée aujourd'hui, n'est nullement douteuse pour eux, que ces spectres cessaient de les tourmenter et qu'ils pouvaient éprouver les bienfaits d'un sommeil paisible et réparateur.

Quoi qu'il en soit, la phthisie tuberculeuse, le dévoiement chronique, la folie désignée sous le nom de fatuité, etc. sont aussi plus fâcheux l'hiver que l'été, la nuit que le jour, et ils deviennent ordinairement funestes à l'époque des premiers froids de l'automne, comme les personnes atteintes de maladies aiguës périssent assez souvent le matin à l'heure où la température est la plus froide. La phthisie inflammatoire, la folie qui dépend de la même cause, ou de quelques congestions bilieuses, l'aggravent au contraire, ou font périr les malades au printemps et dans l'été.

Si les scrophules, le scorbut sont endémiqu
dans les pays froids et nébuleux, s'ils ne
guérissent souvent qu'au retour de la belle sa
son, ou en changeant de climat, il est consta
que la constitution brumeuse de la nuit dc
être très-contraire dans ce cas. Aussi les do
leurs ostéocopes de la nuit tourmentent auta
les malheureux scorbutiques que les personn
atteintes du vice vénérien.

Enfin la même influence doit se faire sent
dans toutes les maladies qui viennent du défa
de transpiration, ou d'une augmentation d'a
tion des vaisseaux absorbans, telles que certa
nes hydropisies, quelques cas de diabètes, où l
malades rendent dix fois plus d'urine qu'ils p
prennent de liquide. Il faut du reste faire a
tention que ces effets peuvent n'être pas sens
bles lorsque les malades, après avoir éprouvé
fraîcheur de l'air libre pendant le jour, rentre
la nuit dans des appartemens bien clos, et co
chent dans des lits très-chauds. Mais c'est sp
cialement sur les malades obligés de garder
lit que l'on peut faire avec succès ces obse
vations.

Sans s'appesantir davantage sur le détail pa
ticulier des maladies qui peuvent recevoir u
influence heureuse ou fâcheuse de la nuit, c
voit donc que cette question, digne de la S
ciété qui l'a proposée, n'est point de ces que
tions oiseuses dont la solution ne peut être d'a
cune utilité pour la pratique.

Puisqu'il est évident que la nuit exerce u

action constante sur toutes les maladies, quoiqu'il en résulte des effets bien différens, selon la nature de l'affection primitive; puisqu'il paraît constant que cette action résulte de sa propriété affaiblissante qui dispose à dormir, du relâchement qui précède et accompagne le sommeil, du silence et de la privation de la lumière, et de la constitution atmosphérique qui lui est propre, il est facile de temperer son influence dans les maladies où elle peut être funeste, et au contraire d'en imiter plus ou moins les effets dans celles où elle peut être propice.

En effet, quoique cette matière n'ait point encore été traitée *ex professo*, les praticiens ont déjà souvent fait l'application des préceptes qui me restent à exposer, et qui découlent naturellement de ceux que je viens d'établir par rapport à la nature des maladies, et aux causes physiques de l'influence de la nuit sur les corps animés.

Par exemple, quel est le médecin qui ne recommande pas un silence absolu, et de ne pas laisser entrer le jour dans les appartemens des malades attaqués d'ophtalmie, de frénésie? Quel est celui qui ne recommande pas aux gardes de surveiller les personnes atteintes de quelques maladies de la classe opposée, de les soutenir par le vin, les potions cordiales, lorsque la fièvre tombe, de réveiller, d'agiter celles qui ont trop de propension au sommeil, aux diverses affections comateuses? Et ces potions cordiales n'équivalent-elles pas au petit verre d'eau-de-vie avec

lequel Whitt dissipait ses accidens? Et cette agitation, ce réveil n'équivalent-ils pas aux moyens qu'employait cette femme qui faisait cesser les siens, en sautant du lit, etc.?

On peut donc poser comme précepte général que dans toutes les maladies où l'excitement est très-considérable, la raréfaction très-grande, où la sensibilité est trop vive, les yeux sont injectés, où le bruit, la lumière excitent des trémoussemens, etc., et sur-tout dans celles où ces accidens diminuent d'intensité pendant la nuit, il est avantageux de tenir les malades dans l'obscurité, de faire régner autour d'eux le plus grand silence, de prendre garde de les réveiller lorsqu'ils peuvent avoir un instant de sommeil, de tempérer la chaleur des appartemens par le ventilateur, de rafraîchir et rendre l'air plus humide par les divers moyens que la chimie offre, et d'imiter en un mot, autant que possible, l'état atmosphérique propre à l'heure des ténèbres.

Dans les maladies de l'autre classe, il est essentiel au contraire d'ajouter de l'oxigène à l'air que les malades respirent, et d'absorber l'acide carbonique, d'augmenter la chaleur des appartemens, d'y laisser pénétrer la lumière la plus vive, d'avoir la nuit plusieurs flambeaux, de parler ou faire assez de bruit pour empêcher les malades de dormir, de les réveiller, et même les secouer en cas d'un assoupissement trop fort, de leur répondre, leur faire voir et toucher les objets qui peuvent affecter leur imagination délirante, de leur donner à propos du vin, des potions cordiales

cordiales, auxquelles on peut ajouter du café ; de faire sur la tête des fomentations fortifiantes avec l'infusion des céphaliques dans l'eau-de-vie, ou l'eau de Cologne, de faire des frictions sur les membres et le bas-ventre, pour redonner du ton aux vaisseaux et favoriser la circulation, et de les tenir enfin toujours dans une situation où le sang ne puisse s'accumuler sur le cerveau, et s'engorger dans ses sinus, etc.

Si on a quelquefois fait cesser des folies en pressant le crâne des maniaques, il n'est pas surprenant que les fomentations, les compresses imbibées de quelque décoction tonique sur la tête, puissent prévenir les délires et autres accidens qui ne proviennent que de la faiblesse, et de l'accumulation passive des humeurs sur le cerveau. Ces moyens si faibles, si minutieux en apparence, concourent singulièrement au salut des malades. Aussi dans les épidémies, le mode de traitement général, approprié, a-t-il un succès bien plus prompt, plus décidé, toutes choses d'ailleurs égales, sur les malades qui ont à leur lit des parens, des amis assidus et zélés, que sur ceux qui sont absolument abandonnés à des soins mercénaires. Mais il est inutile d'insister sur ces faits, quand on parle à des savans si dignes de les apprécier, et qui ont chaque jour dans leur pratique l'occasion de vérifier combien ces soins, ce traitement accessoire, pour ainsi dire, apportent vîte un changement salutaire dans la situation des malades, auprès desquels on avait d'abord négligé de les employer.

Mais indépendamment de cette influence dont

les causes sont assez faciles à apprécier, la constitution atmosphérique diurne en exerce encore une autre sur les corps animés. Selon Robinson le pouls plus tranquille, le matin, est plus vif de midi à deux heures; il rebaisse ensuite jusqu'à huit; il se relève encore jusqu'à l'heure du coucher. Pendant le premier sommeil il se rallentit, mais bientôt il se développe de nouveau jusqu'à deux heures du matin, qui est l'heure de son plus haut degré de fréquence et d'élévation, pour rebaisser ensuite jusqu'à sept ou huit.

Cependant, quoique ces variations dans les forces de la vie, marquées par la plus ou moins grande élévation du pouls, coïncident avec les variations barométriques et thermométriques, elles n'ont peut-être pas été constatées sur assez de sujets d'âge, de sexe, d'états, de tempéramens opposés, et dans des circonstances assez différentes, relativement au climat, à l'heure des travaux, des repas, etc., pour pouvoir décider affirmativement si elles ne dépendent pas de quelques autres causes réunies à celles-là. L'effet du premier et du deuxième temps de la digestion, l'exercice, les passions, la chaleur du lit et des appartemens, etc., peuvent et semblent même, à en juger par l'exposé ci-dessus, concourir avec les variations atmosphériques, pour produire celles qu'on remarque dans le pouls.

Si en effet le pouls baisse, en se mettant au lit, cela ne vient-il pas de l'impression du froid sur le corps; comme au contraire lorsque la chaleur s'accumule en dormant, elle relève le

pouls ? Et cette augmentation peut encore être déterminée par le travail de la digestion chez les personnes qui soupent, travail qui doit durer jusqu'à deux ou trois heures du matin, moment de la plus grande élévation du pouls.

D'un autre côté, les personnes attaquées de ces maladies, sur lesquelles la nuit exerce une influence fâcheuse, dont le sommeil est toujours inquiet, et troublé par des rêves, des visions fantastiques, qui sont plus lasses le matin à leur réveil, qu'en se mettant au lit, ne peuvent offrir les mêmes gradations, le même développement dans les forces de la vie, que celles qui jouissent d'un sommeil doux, paisible, et se trouvent à leur premier réveil dispos, alègres, et propres à de nouvelles entreprises.

Quoi qu'il en soit, ces observations sont très-importantes, il serait même à désirer que les diverses sociétés savantes de l'Europe, chargeassent, toutes à-la-fois, quelques-uns de leurs membres, de les répéter avec beaucoup d'attention sur des personnes de tout âge, de tout sexe, de divers tempéramens, dans tous les climats, toutes les saisons, dans l'état de santé, et sur les convalescens, les valétudinaires. Il est vrai qu'indépendamment de l'appréciation qu'il faudrait faire des causes étrangères dont je viens de parler, ces observations sont fort délicates. La montre à secondes peut servir à compter le nombre des pulsations; mais les nuances, dans le plus ou le moins d'élévation du pouls, qui peut être indépendante de sa vitesse, ou du nombre des

battemens, ne peuvent être appréciées par le secours de quelque instrument, et doivent souvent échapper au tact de l'observateur le plus exercé.

Quelque imparfaites que soient encore nos connaissances à cet égard, on ne peut disconvenir que ces variations influent sur les maladies, sur-tout sur celles qui, comme le dit Cullen, marchent par accès, ou sont sujettes à plusieurs redoublemens dans les vingt-quatre heures. Elles peuvent expliquer pourquoi la mort arrive si souvent sur les trois ou quatre heures du matin, lors de l'affaissement qui succède au plus haut degré d'excitement. L'influence de cette heure, où le pouls rebaisse et où l'atmosphère est généralement la plus froide, sur les agonisans, à la suite des maladies aiguës, a beaucoup d'analogie avec l'action des premiers froids qui font périr, au commencement de l'automne, les sujets attaqués de maladies de langueur, de la phthisie tuberculeuse, etc.

FIN.

Cet excellent Mémoire a été du nombre des quatre jugés les meilleurs, par le comité de travail de la Société de médecine, chargé d'indiquer à cette compagnie ceux qui méritaient le plus de fixer son choix. La Société en a entendu la lecture avec un vif intérêt; chacun de ses membres a voulu le lire en particulier. Tous en ont loué la clarté, la précision et le mérite médical qui atteste que l'auteur est un médecin praticien infiniment érudit.

La Société a regretté de n'avoir point un quatrième prix à lui offrir : elle l'en reconnaît digne. En lui décernant le premier *accessit*, elle sent bien qu'elle ne l'a pas suffisamment récompensé; mais son intention a été de rendre hommage à un travail digne d'une couronne plus brillante, et de le signaler au lecteur par une mention honorable.

(*Note du Secrétaire-général.*)

MÉMOIRE N°. V.

(Numéro 2240.)

Autem omnium potissimum dux est, et princeps natura.
HIPP. *de Probitate et Honestate.*

LA Société de Médecine de Bruxelles, en appellant l'attention des médecins, sur ces questions :

La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades ?

Y a-t-il des maladies où cette influence est plus ou moins manifeste ?

Quelle est la raison physique de cette influence ? désire qu'en répandant sur ce sujet toute la clarté dont il peut être susceptible, on rassure la marche chancellante du praticien, afin qu'il puisse se guider plus sûrement dans la profession qu'il exerce.

Quoiqu'il n'appartienne qu'au médecin vieilli sous le fardeau d'une pratique dirigée par le génie de l'observation et soutenue par l'amour de l'humanité, d'oser parcourir une carrière aussi vaste que difficile : plus confiant en l'indulgence de mes juges qu'en mes faibles lumières, je me laisse entraîner par mon zèle, et entreprends de traiter un sujet si digne de la méditation des médecins, persuadé que si je suis

loin d'atteindre le but, on me saura au moins gré des efforts que j'aurai faits.

L'intérêt d'ailleurs que mérite un sujet si important et si propre à rappeller à l'étude de la nature, la confiance qu'inspirent des savans distingués, qui, par d'aussi louables moyens, cherchent à enrichir le domaine de la science médicale; la noble émulation qui anime tant de collègues respectables, etc. ont des motifs trop puissans pour ne pas y faire céder la répugnance que mon peu de capacité m'a constamment inspirée pour les luttes académiques.

Dans une matière si neuve, je me vois forcé de me frayer un sentier nouveau, et par-là je me trouve dans l'heureuse nécessité de marcher avec circonspection, afin d'assurer mes pas et d'éviter le gouffre de l'erreur, où malheureusement on est toujours sur le point de s'engloutir, quand on n'est que faiblement éclairé du flambeau de l'expérience. Pour ne point m'égarer, je suivrai la route la plus simple, elle est toujours la meilleure et la plus sûre.

J'examinerai donc ce que c'est que la nuit, de quelle manière on doit la considérer pour parvenir à connaître ce qui arrive à l'homme pendant ce temps, soit qu'il jouisse de la santé, ou qu'il soit accablé sous le poids des infirmités ou des maladies: en recherchant quels sont les phénomènes qui arrivent pendant la nuit, nous serons naturellement conduits à découvrir, si cet espace de temps a ou n'a pas d'influence sur l'homme sain, et comparant ensuite ces phéno-

mènes entre eux, nous verrons quelle est leur influence sur les malades et quelles sont les maladies où cette influence est plus marquée? En analysant ces phénomènes, nous serons amenés, comme malgré nous, à en rechercher la cause et à expliquer, autant qu'il dépendra de nos faibles lumières, qu'elle en est la raison physique.

La nuit est cet espace de temps, pendant lequel le soleil reste sous l'horizon. (1) C'est cet instant où privé de l'action bienfaisante de l'astre générateur de toutes les productions de la nature, l'être vivant jouit ordinairement des douceurs du sommeil. Par cette privation momentanée de la lumière, cette mère vigilante (la nature) a voulu nous faire sentir que l'homme n'est pas condamné à un travail continuel, en nous assignant d'une manière si remarquable et le moment où nous devons faire usage de nos facultés, et celui où par un repos salutaire nous devons acquérir de nouvelles forces.

Les poëtes dont l'imagination toujours féconde, ne se nourrit que de merveilleux, ont fait de la Nuit une divinité qu'ils ont représentée sous différentes formes; les uns lui donnent des aîles comme à l'Amour et à la Victoire, pour marquer la rapidité de sa course. Euripide la représente, ingénieusement, couverte d'un grand voile noir, parsemé d'étoiles, parcourant sur son char la vaste étendue des cieux. Enée, avant de descendre aux enfers, immole, une brebis noire à la Nuit, comme mère des Euménides.

Presque tous les peuples prenaient la Nuit en mauvaise part. Quelques auteurs la définissaient, *quod oculis noceat.* Virgile, au premier livre de l'Enéide, dit, *jacuimus : nox autem advenit mala, borea delapso*...... Certains poëtes la regardent comme la mère de l'Envie, du cruel Destin, de la Misère, de la Douleur, de la Mort, etc..... Les Grecs pourtant lui donnaient l'épithète de sage et de prudente, parce que c'est pendant son cours qu'on se livre ordinairement aux réflexions si nécessaires dans la conduite de la vie. Au rapport de César, les anciens Gaulois divisaient le temps, non par jour, mais par nuit. Si on en croit quelques voyageurs, les Arabes en font encore de même.

Les anciens Hébreux partageaient la nuit en quatre parties égales, depuis six heures jusqu'à neuf, de neuf à minuit, de minuit à trois heures et de trois à six heures.

D'autres la divisaient en six parties, qu'ils désignaient sous les noms de *vespera*, commencement de la nuit; *conticinium*, le temps le plus calme de la nuit; *concubium*, le premier sommeil des hommes; *intempestas nox*, la profonde nuit; *gallicinium*, le temps de la nuit où les coqs chantent; *luciferum*, le temps qui apporte la clarté.

Cette dernière division nous paraît la plus conforme à la marche de la nature, en ce qu'elle peut être facilement adaptée à toutes les nuits des diverses saisons de presque tous les climats de la terre.

Si nous examinons ce qui se passe dans la nature à ces diverses périodes de la nuit, nous observons qu'elles ont chacune une impression différente sur le moral comme sur le physique de l'homme.

Au *vespera*, nous voyons presque tous les êtres vivans (*) en mouvement, chercher avec précipitation le lieu où, en repos, ils pourront se mettre à l'abri des intempéries de l'air. Ne pouvant plus recevoir de l'astre bienfaisant, qui les réchauffait pendant le jour, la même faveur, pour la nuit, ils y suppléent, en augmentant par le moyen du feu, cette chaleur dont ils sentent déjà la privation; ou bien, s'ils sont dépourvus de cet élément si utile au maintien de la vie de l'homme en société, ils ont soin de se couvrir tout le corps avec des substances propres à conserver leur chaleur naturelle: car celle qui se dégage du corps à chaque instant, étant retenue par des matières non conductrices du calorique, ils se forment à eux-mêmes une atmosphère particulière qui se trouve en rapport avec la chaleur intérieure du corps, et leur procure ce bien-être que nous éprouvons quelques instans avant de goûter les premières douceurs du sommeil.

(*) Je dis *presque tous*, parce qu'il y a quelques espèces qui ne sortent que la nuit. Il est à remarquer que ceux-ci, comme la chauve-souris, le hibou, le papillon à tête de mort, etc. sont empreints par la nature d'un certain caractère de réprobation qui les rend hideux......?

Voyez les Etudes de la Nature, tome II.

Le *conticinium* est ce moment heureux, où l'homme de bien jouit en paix au sein de sa famille des bonnes actions qu'il a faites pendant le jour, et où le scélérat, en proie aux remords de sa conscience, craint l'œil perçant de la justice et cherche à étouffer ce cri intérieur, le premier vengeur du crime, en s'abrutissant par la débauche, ou en méditant de nouveaux forfaits, etc., car c'est le soir que nous sommes heureux ou malheureux par le souvenir de nos actions du jour.

Au *concubium*, le corps à l'abri des injures de l'air et exempt des rigueurs des saisons, l'esprit calme et tranquille, l'homme jouit pleinement de toutes ses facultés : tous ses organes exécutent leurs fonctions avec cette facilité qui amène promptement ce doux anéantissement de nous-mêmes, le sommeil, cette image trompeuse d'une mort qui, pour me servir de l'expression de l'ingénieux auteur de la médecine de l'esprit, nous est si nécessaire pour nous redonner la vie.

L'*intempestas nox*, que Virgile nous peint d'une manière si belle par ces deux vers de l'Enéide, livre 2,

> Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
> Incipit et dono divum gratissima serpit.

est le temps le plus calme de la nature ; c'est pendant son règne qu'il y a une plus grande somme de bonheur répandue sur la terre ; les passions violentes sont interrompues, les travaux écrasans ne fatiguent plus l'espèce humaine (2), le

ier, chargé des fers du despotisme, plane son cachot.

ine le coq, cette horloge vivante des lles habitans de la campagne, a-t-il comà faire entendre ses chants réitérés, que ieux cultivateur, l'artiste ingénieux, méléjà sur les moyens de rendre leur jour- lucrative; le plan de leur travail se trace ur imagination; ils n'attendent plus pour se leurs pénibles occupations que l'instant répuscule viendra les aider de sa faible .

que le *luciferum*, en chassant les sombres s, vient avertir le vigilant pasteur de conson troupeau vers les pâturages où il doit toute la journée, l'intrépide voyageur, du chemin qu'il a à parcourir, s'élance milieu de sa route; tandis que l'indoadin, couché mollement, prend un repos e s'est procuré qu'avec bien de la peine, qu'en bouleversant l'ordre établi par la , il a employé une partie de la nuit à isirs ou à des occupations auxquels il deenoncer, s'il attachait quelque prix à sa

st le tableau de la nuit, esquissé dans chae ses parties; son ensemble nous offre en l un aspect sombre et lugubre, dont l'imn se fait fortement sentir sur la plupart mmes. L'obscurité de la nuit inspire une r et une espèce de crainte intérieure, dont eu de personnes sont capables de se ga-

rantir ; rien n'est plus triste que les ténèbres, a dit l'immortel Jean - Jacques ; la nuit effraie naturellement les hommes et quelquefois les animaux (*). La raison, les connaissances, l'esprit, le courage, délivrent peu de gens de ce tribut ; j'ai vu, ajoute le même auteur, des raisonneurs, des esprits forts, des philosophes, des militaires, intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes au bruit d'une feuille d'arbre.

Après avoir considéré la nuit dans ses rapports, avec l'homme moral, nous allons l'examiner dans ses rapports avec l'homme physique.

Pour connaître ce qu'est l'homme au commencement de la nuit, il faut supposer comme nous sommes en droit de le faire, que sa journée a été employée aux occupations auxquelles sa profession ou ses affaires particulières l'appellent, ou bien que, livré à son indolence, son esprit a été en proie aux charmes ou aux tourmens de son imagination : car, pendant la veille, nous ne pouvons jamais être dans un repos total ; quand le corps n'est pas totalement ou partiellement en mouvement, l'esprit est nécessairement agité par une contension plus ou moins fatigante. Il n'y a dans tout le cours de la vie humaine que ces trois alternatives. Première, action du corps ou de quelques-unes de ses parties ; seconde alternative, action du cerveau occupé par l'imagination ou

(*) Cet effroi devient très-manifeste dans les grandes éclipses de soleil. Ce sentiment intérieur ne tient-il pas à quelque cause qui, quoiqu'inconnue, pourrait bien être attribuée, comme nous le verrons plus bas, à la privation de la lumière solaire ?

tourmenté par la douleur; troisième alternative, ou bien relâche de l'action du corps ou du cerveau par l'effet du sommeil.

Dans les deux premiers cas, la vie animale et la vie organique ont fourni, chacune dans les diverses parties de leurs attributions, ce feu divin, indispensable pour l'exécution des actions vitales et l'accomplissement des fonctions animales. Son énergie a donc diminué, en raison de l'intensité de l'action du cerveau et du besoin des organes vitaux. C'est-à-dire, que le corps a usé la portion de tonicité, qui lui a été déléguée par la nature, pour résister aux efforts des agens extérieurs dont il est continuellement entouré. Il n'a plus cette activité, cette vigueur dont il était doué le matin, la tête pesante, le corps lourd, les membres fatigués, il éprouve un sentiment général de lassitude qui lui indique le besoin du repos. Voici donc ce qu'est l'homme le soir par rapport à lui-même, voyons ce qu'il devient par rapport à ce qui l'environne.

La nuit n'étant, comme nous l'avons dit, que la privation de la lumière, *jam color unus inest rebus, tenebrisque teguntur omnia*, a dit Ovide, en parlant de la nuit; nous sommes donc obligés d'examiner l'influence de la lumière du soleil sur l'univers, pour connaître les effets de sa privation sur le corps humain en particulier. La lumière, cet agent le plus important de la nature, est l'excitant par excellence du principe de vie; tous les hommes ont un besoin absolu de sa présence pour exister en santé et remplir toutes les fonctions

nécessaires à la vie. Baillou rapporte qu'aux approches d'une éclipse totale du soleil et pendant laquelle la femme de Varades tomba dans l'asphyxie la plus complette, qui ne cessa qu'avec ce phénomène, les maladies se compliquaient d'*épiginomènes* allarmans : les personnes même bien portantes étaient subitement accablées de langueur, et semblaient rendre l'ame sans sujet apparent. *Corpora sana penè languebant jam jam derepentè et sine causa manifesta*, etc. (*). Le prisonnier, au sortir de son cachot, ne croit-il pas puiser une nouvelle existence, lorsqu'il peut jouir un instant des faveurs bienfaisantes de la lumière ; les plantes elles-mêmes qu'on tient à l'ombre ne semblent-elles pas, comme l'ont si positivement démontré les belles expériences de MM. Sennebier, Halles et Texier ; ne semblent-elles pas, dis-je, vouloir s'élancer de leur sombre retraite pour aller savourer les délices de la lumière ? tant est grand le besoin qu'elles en ont pour se développer et s'entretenir. Tout ne paraît-il pas alternativement languir et se ranimer dans les deux portions du globe, suivant que le soleil leur accorde ou leur refuse ses

(*) Moi-même, je peux servir d'un autre exemple qui prouve les effets de cette privation de la lumière : le 22 Pluviôse de l'an 12, je relevais alors d'une fièvre rémittente bilieuse depuis un mois et demi, à-peu-près, lorsqu'il se fit une éclipse partielle de soleil depuis dix heures et demie jusqu'à midi. Pendant tout ce temps, j'éprouvai une pesanteur de tête, une gêne de poitrine, un resserrement de cœur, un mal-aise général qui m'obligea de me jetter sur un lit. L'esprit de prévention n'y entra pour rien, car j'étais bien loin de soupçonner, alors, qu'il se fit une éclipse.

rayons ? « L'organisation, le sentiment, le mou-
» vement spontané, la vie, dit le trop infortuné
» Lavoisier, n'existent qu'à la surface de la terre
» et dans les lieux exposés à la lumière ; on dirait
» que la flamme du flambeau de Prométhée était l'ex-
» pression d'une vérité philosophique, qui n'avait
» point échappé aux anciens ; sans la lumière,
» la nature était sans vie, elle était morte et ina-
» nimée ; un Dieu bienfaisant, en apportant la
» lumière, a répandu sur la surface de la terre
» l'organisation, le sentiment et la pensée. » *Trait. élém. de Chim.*, pag. 202.

Les faits qui attestent ces grandes vérités sont trop connus, pour que nous nous croyons obligés d'en rapporter quelques-uns à l'appui de notre assertion ; seulement nous ferons remarquer combien est grande la différence qui existe, tant au moral qu'au physique, parmi les animaux et les végétaux qui vivent, ou sous la Zone Torride, ou dans les régions polaires, lieux où de longues nuits privent la terre de la bénigne influence de la lumière... La vivacité de l'imagination, la gaiété de l'esprit, le penchant naturel aux plaisirs de l'amour, des habitans du Midi, ne font-ils pas un contraste frappant avec la lenteur, l'indolence, l'air sombre et taciturne des Lapons ? La couleur riante et vive des animaux qui naissent et séjournent dans la première, la couleur pâle et livide de ceux qui habitent les dernières, démontrent d'une manière trop sensible, combien est grande l'influence de la lumière.

Si tous les êtres vivans reçoivent d'elle une

excitation qui contribue à donner au cerve
cette énergie vitale, indispensable pour entreten
l'équilibre nécessaire aux fonctions de la vi
tous ceux qui s'en trouvent privés doivent doı
éprouver une altération sensible, dont l'intensi
est en raison directe de la durée de cette pr
vation; aussi manquent-ils d'activité, de vigueu
et succombent-ils promptement sous le poids de l
langueur? Car, le principe de vie s'altérant, l
circulation générale se rallentit, les fluides, sa
vivacité, se détériorent bientôt, les solides sa
tonicité, ne peuvent plus réagir sur ceux-ci;
en résulte une affection semblable à l'étiolemei
des plantes, affection qui porte le désordre da
toute l'économie animale. Ne peut-on pas attı
buer autant à la privation de la lumière, qu
l'humidité et au mauvais air, les fièvres adyn
miques et ataxiques, qu'éprouvent si souvent ce
qui travaillent dans les mines, les souterrain
N'est-ce pas aux mêmes causes qu'on peut ra
porter ces fièvres, dites des prisons, qu'on co
tracte si facilement au fond des cachots?

La lumière est, sans contredit, le bien
plus nécessaire à l'homme. Diogène en dema
dant, pour unique faveur, à Alexandre, qui
pressait, de lui indiquer tout ce qu'il voudra
avec assurance de l'obtenir; Diogène, dis-je,
le priant de se détourner tant soi peu, et de
lui pas ôter la lumière du soleil, a voulu s
doute par un si grand exemple de modératic
faire sentir aux hommes qu'il n'y avait rien
plus précieux que la lumière du soleil. Le di
Hippocr

Hippocrate en était tellement convaincu, qu'il faisait un précepte de disposer les appartemens des malades, de manière à en recevoir, le plus qu'il est possible, l'impression. *Lumen splendorve, per ortum non deserat, enim lumen perpetuo tenore lucens et his qui curant necessarium est et his qui curantur* (*).

Si la lumière, comme nous venons de le démontrer, a tant d'influence sur le principe de vie; l'air, cet agent universel de la nature, au milieu duquel nous vivons continuellement, qui en est le principal instrument dans toutes ses opérations, en conserve une non moins importante sur le corps humain. Aussi agit-il sur lui, non-seulement par ses qualités physiques et chimiques, mais encore par rapport aux substances hétérogènes qui y sont mêlées. L'air a une action différente sur le corps humain, suivant qu'il est sec ou humide, froid ou chaud, ce qui avait fait imaginer à Hippocrate une espèce d'analogie entre les quatre saisons de l'année, les quatre âges de l'homme, les quatre humeurs, et les climats secs, humides, froids ou chauds; il croyait qu'on faisait dans l'enfance et dans l'adolescence, au printemps et dans les pays tempérés, plus de sang qu'ailleurs et en autre temps, et que par conséquent on y était plus sujet aux maladies sanguines, qu'on engendrait plus de bile, et qu'il survenait conséquemment plus de maladies bilieuses dans la jeunesse, l'été et dans

(*) Hipp., de medico.

les pays secs et brûlans ; qu'il y avait plus de mélancolie et plus de maladies mélancoliques dans l'âge viril, en automne, et dans les lieux où l'air est épais et humide, et enfin plus de pituite et de maladies pituiteuses dans la vieillesse, en hiver, et dans les climats humides et froids, etc.

Nous n'entrerons point dans l'examen des diverses actions de l'air sur le corps, cette digression nous éloignerait trop de notre sujet. Il nous suffit de savoir ce qu'il est le soir et la nuit. Si nous interrogeons les instrumens météorologiques, pendant ce temps, nous trouvons peu de changement dans le baromètre, (j'observe que nous parlons toujours en général et relativement à ce qu'il est pendant le jour). Nous observons pourtant que, généralement, il est un tant soit peu plus bas le soir, que le thermomètre est constamment beaucoup plus bas que dans le jour, et va presque toujours en baissant jusques un peu avant le lever du soleil, époque où il est le plus bas; l'hygromètre aussi montre beaucoup plus d'humidité le soir, sur-tout la nuit, que pendant le jour ; quelquefois il en annonce une excessive pendant ce temps. D'où on voit que le froid et l'humidité vont en augmentant toute la nuit jusqu'au *luciferum*. On se rend facilement raison de ces phénomènes, quand on se rappelle qu'il y a dans toutes les saisons, comme cela est suffisamment prouvé, une grande évaporation d'eau pendant le jour; il doit donc se faire le soir et pendant

la nuit une condensation proportionnée à la chaleur du jour et à la faculté dissolvante de l'air ; car on sait que plus l'air est froid, moins il dissout d'eau ; il résulte donc de là qu'une partie des vapeurs, élevées dans la journée, retombent vers le soir, après le coucher du soleil et durant la nuit ; si elles sont assez raréfiées pour être invisibles, elles forment alors la rosée et le serein, etc. Veut-on s'en convaincre, il suffit de s'exposer une soirée d'été, pendant une heure seulement, à l'air, et on s'apperçoit bientôt que tous les vêtemens se trouvent humectés ; ou bien, si on l'aime mieux, qu'on se place après un beau jour d'été, entre le soleil couchant et une grande cité, on verra très-distinctement un brouillard épais et rougeâtre se précipiter vers la terre, et alors on ne sera plus surpris de l'état d'humidité de l'atmosphère pendant la nuit. Mais si un vent frais ou un froid assez vif rassemble et accumule ces vapeurs, on apperçoit alors un brouillard plus ou moins épais ; brouillards qui sont plus fréquens le printemps et l'automne, à cause de la différence plus marquée de température entre le jour et la nuit : d'où il résulte qu'en général l'air de la nuit est froid et humide ; nous pourrions même ajouter qu'il est mal-sain, si nous faisions remarquer combien il est plus chargé pendant ce temps que durant le jour, de substances hétérogènes de toute nature, provenant 1°. des émanations qui sortent de la terre, lorsque le soleil la réchauffe ; 2°. des effluves immenses que produisent les lieux marécageux

et humides ; 3°. des colonnes de fumée qui naissent au-dessus des veines des métaux et des mines (*) ; 4°. de la quantité infinie d'exhalaisons qui s'échappent des corps des animaux et de la substance des végétaux ; 5°. des vapeurs qui viennent des cimetières, des voieries, des atteliers de tous ceux qui travaillent des substances animales, etc. etc. ; car c'est pendant la nuit que le froid condense tant de matières diverses, qui avaient été vaporisées par la chaleur du jour. D'après cela, il est donc facile de sentir combien nos corps doivent être différemment affectés par l'atmosphère du jour et par celle de la nuit. Car la nuit étant généralement froide et humide, doit produire une détente contre nature dans les solides, une flaccidité dans le système vasculeux, un défaut d'énergie et d'oscillation dans la fibre, une aggrégation molle et rapide dans les principes constitutifs du sang, une diathèse séreuse et lâche dans les humeurs, une lenteur dans les sécrétions et excrétions, et particulièrement un défaut de transpiration, qui doit causer le plus grand ravage dans le corps humain par sa répercussion et ses métastases. Ceux qui habitent des lieux marécageux, dit le père de la médecine, sont sujets à des affections catarrhales, sur-tout durant une saison plu-

(*) Dans la Carniole, où il y a beaucoup de mines, l'air y devient de temps en temps si mal-sain, qu'il s'y développe très-souvent des maladies épidémiques. On sait aussi que les mines qui sont voisines du cap de Bonne-Espérance, envoient de si horribles vapeurs d'arsenic, qu'aucun animal ne sauroit vivre dans leur voisinage.

vieuse et un temps froid; ils sont d'une constitution faible et sujets à des diarrhées ; les femmes y sont peu fécondes, ou elles sont exposées à des fausses couches, etc. etc. aussi le temps le plus insalubre, particulièrement dans les pays chauds, est-il le soir et pendant la nuit. Lind a observé que les voyageurs, qui arrivent à l'époque des pluies dans les pays chauds, sont attaqués de maladies bilieuses très-graves, s'ils vont à terre le soir et qu'ils y restent pendant la nuit. En Barbarie, dans le voisinage des Marais Pontins, en Italie, ceux qui s'exposent à l'air pendant les nuits d'été, se trouvent tous couverts de boutons qui souvent causent des fièvres putrides, etc. On ne sera pas surpris de tous ces effets, en se rappellant combien le corps absorbe facilement l'humidité de l'atmosphère. Les expériences de Sanctorius, de Home, etc. le prouvent d'une manière irrécusable; ce dernier s'est trouvé plus pesant le matin, à la balance, qu'il ne l'était le soir précédent en se couchant, quoiqu'il eût transpiré toute la nuit, et qu'il n'eût pris aucune sorte de nourriture. L'abbé Fontana assure qu'en se promenant quelques heures en plein air et par un temps humide, il s'était trouvé, à la balance, plus pesant de quelques onces, qu'il ne l'était auparavant ; ce qui suppose nécessairement une absorbtion de l'humidité de l'atmosphère. On peut donc conclure de toutes ces observations que l'air de la nuit est humide, mal-sain et qu'il agit sur nos corps,

ainsi que le remarque le célèbre Pringle, par une qualité comme septique.

Ce serait ici le lieu de parler de l'influence de la lune sur les corps ; nous ne pouvons douter qu'elle n'en ait une bien marquée, puisque, suivant l'observation de Sanctorius, nos corps augmentent dans le courant d'une révolution lunaire du poids d'une ou deux livres, qu'ils perdent à mesure qu'ils approchent de la dernière phase, et que, selon Méad, elle agit spécialement sur les maladies périodiques nerveuses, telles que l'épilepsie, la manie, etc. Mais nous n'avons pas encore assez d'observations précises pour assigner son influence pendant la nuit sur les maladies ; nous sommes par conséquent forcés de nous arrêter à nos doutes, jusqu'à ce que quelques observateurs exacts viennent répandre sur ce sujet de nouveaux éclaircissemens...

De l'étude de tant de phénomènes, il résulte donc que la nuit agit sur nos corps de deux manières, 1°. par la privation quoique momentanée de la lumière ; 2°. par l'état de son atmosphère qui généralement est froid, humide et chargé de matières hétérogènes, etc. ; que c'est pourquoi la nuit est l'époque où l'homme sain est le plus près d'être malade. En effet, analysons ce que nous avons dit, et nous verrons d'un côté affaiblissement des facultés cérébrales, annoncé par un sentiment involontaire de crainte intérieure, une diminution d'activité, une lenteur, une inertie indicible, une lassitude générale, une propension au sommeil, etc. ; de

l'autre, une diminution d'énergie vitale reconnue par le peu d'excitation des organes vitaux, par la mollesse, la flaccidité dans les solides, le rallentissement et la diminution d'aggrégation dans les fluides, etc. D'où nous devons conclure que les premiers effets dépendent de la privation de la lumière, et les seconds de l'action d'un air froid, humide et sédatif; que, par conséquent, la lumière est à la vie animale ce que l'air est à la vie organique.

Il est inutile de faire observer combien ces effets de la nuit doivent varier, et suivant les dispositions particulières des corps, et suivant les tempéramens, les âges, les sexes, que leur différence est toujours relative aux climats et aux pays qu'on habite, qu'en outre cette influence est soumise aux mobilités des saisons, etc. etc.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que les phénomènes qu'éprouve l'homme sain pendant la nuit. Nous allons rechercher maintenant quels sont ceux qui se font sentir dans le même temps à l'homme malade. Pour mettre plus d'ordre dans notre examen, nous suivrons la division nosographique du professeur Pinel, comme celle qui nous donne une idée plus exacte des causes matérielles des maladies. Pour ne point donner trop d'étendue à notre Mémoire, nous ne jetterons qu'un regard rapide sur les principaux événemens qui surviennent, la nuit, dans la plupart des maladies.

Dans les fièvres *angio-téniques* (fièvres infl
matoires), marquées par une irritation sur
tuniques des vaisseaux sanguins, nous reconn
sons dans ces maladies, qui attaquent ordi
rement les personnes les plus vigoureuses e
la fleur de l'âge, une exubérance de force
se soutient tant que la maladie subsiste.
marche de cette maladie n'est cependant pas
lement uniforme, qu'on n'y remarque tantôt
peu d'augmentation, tantôt un peu de dimi
tion. Le premier effet a lieu ordinairement p
dant le jour, et croît à mesure que le s
monte sur notre horizon; le second s'observ
soir et pendant la nuit. Il est vrai que souv
ces changemens ne sont apparens dans nos
mats qu'aux yeux du médecin observateur, i
dis que dans les pays où l'action de la lum
solaire a plus de force, et où la différenc
la température du jour à la nuit est plus n
quée, on les observe très-facilement. En ré
chissant aux causes qui donnent lieu à ces
riations, on découvre aisément celles des p
miers phénomènes, si on se rappelle que
présence de la lumière solaire apporte avec
un nouvel excitement au corps humain, que
stimulus, augmentant l'irritation qui cause
maladie, doit rendre, tant qu'il existe, la fiè
plus forte, et par conséquent augmenter t
les symptômes concommittans. On se rend e
lement compte des causes des autres phé
mènes, si on fait attention que la priva
de la lumière, l'air froid et humide, diminu

en partie, par leur manière d'agir naturelle, l'irritation qui entretient cette espèce de fièvre, il s'ensuit que, dans ces maladies, on éprouve pendant la nuit moins de douleur, moins de soif, de chaleur, etc. et que par conséquent la fièvre est moins forte. Aussi, dans toutes les affections de cette nature, les malades sont-ils plus fatigués le jour et éprouvent-ils un léger soulagement la nuit. Malgré ce mieux apparent, qui n'est en lui-même que l'absence d'une cause propre à aggraver le mal, il n'y a point de sommeil pendant tout ce temps, parce que la cause d'irritation subsistant toujours, les malades ne peuvent point en goûter les douceurs avant que la nature n'ait remporté un assez grand avantage sur son ennemi, pour ne plus en redouter les coups, avantage qui est toujours annoncé, dans ces maladies, par des signes non-équivoques d'un heureux changement. Il résulte donc delà que, dans les maladies inflammatoires, il y a une légère augmentation pendant le jour, un peu de diminution pendant la nuit, et que l'un dépend de l'action de la lumière solaire et que l'autre est amené par l'absence de cette lumière d'une part et l'action d'un air froid et humide de l'autre.

Dans les fièvres *meningo-gastriques* (fièvres bilieuses), dont le siége primitif est dans les membranes de l'estomac, du duodenum ou de leur dépendance, soit qu'on les examine, ou continues, ou intermittentes, ou rémittentes, leur exacerbation se fait presque toujours sentir le

soir et pendant la nuit, leur mieux au co
se montre le jour; on peut aussi ajouter qu
invasion se fait assez ordinairement le soii
nuit (*). Si cette marche n'est pas constamm
même dans toutes ces fièvres, c'est qu'e
combinent souvent avec une infinité d'autr
ladies, dont elles empruntent souvent le
Quelle que soit cette complication, il n'
pas moins vrai que l'influence de la lumiè
est nuisible dans les angio-téniques est ic
rable, et que l'impression d'un air froid
mide qui soulage dans les premières, aggı
mal dans les *meningo-gastriques*. Consul
Epidémies d'Hippocrate, livr. 1, 3, les
bilieuses de 1685, décrites par Sydenham,
de Lausanne, dont le caractère a été si bie
par Tissot, celles que Stool a observées en
par-tout vous verrez que l'invasion se fait
ou la nuit, que le redoublement et l'au
reviennent à ces époques.

N'est-ce pas à la différence de tempé
du jour à la nuit qu'on doit attribuer en

(*) Il a été impossible jusqu'actuellement de déterminer d
nière même vraisemblable, pourquoi, parmi les fièvres interm
les unes reviennent le matin, les autres au milieu du jour,
le plus grand nombre le soir et la nuit, et pourquoi elles v
facilement et si souvent. Si on examinait avec grand soin l'inf
la lumière et celle de l'air, de la nuit, suivant que ces fièvres
tent ou le type inflammatoire ou bilieux ou muqueux, etc.
comparât dans un grand nombre de malades de tout âge, d
ramens et de climats différens, leurs divers symptômes, à plusi
ques de ces fièvres, peut-être parviendrait-on à avoir quelq
nées plus exactes sur ces causes.

la cause de ces maladies, puisque c'est ordinairement l'été et dans les pays chauds et marécageux, qu'elles se montrent plus particulièrement et sur-tout quand la terre a été humectée par d'abondantes pluies? D'après quoi on ne peut plus douter que l'air humide de la nuit est la principale cause qui concourre au développement de ces maladies; cette cause, se renouvellant toutes les nuits, doit donc aggraver le mal, tandis que la lumière pendant le jour augmente ce stimulus si nécessaire au développement de l'énergie vitale, la nature se trouve jouir pendant ce temps de plus de force, et par conséquent peut résister davantage aux efforts de la cause morbifique; tandis que, la nuit, cette même cause étant augmentée par la présence même de l'agent qui l'a produite, on ne doit pas être surpris que la fièvre soit plus forte et que ses autres symptômes soient plus violens. De cette manière on explique fort bien encore pourquoi le sommeil ne vient pas plutôt que dans les précédentes fièvres, annoncer le retour de la guérison, puisque la durée de ces fièvres est beaucoup plus longue que dans les angio-téniques.

D'après ces observations, nous pouvons donc dire que la nuit y exerce aussi une influence directe, mais qu'elle est différente de celle qu'elle imprime aux précédentes.

Les fièvres *adéno-meningées* (fièvres muqueuses, pituiteuses, etc.) dont tous les symptômes indiquent une irritation des membranes muqueuses qui revêtent certaines cavités, offrent par

rapport à la nuit, les mêmes phénomènes que les méningo-gastriques ; comme elles, leur invasion, leur exacerbation a lieu le soir et la nuit d'une manière même plus marquée ; l'amélioration et la diminution des symptômes se montrent pendant le jour ; avec cette différence que les causes qui donnent lieu à cette fièvre étant presque les mêmes, tels qu'un air froid, humide, mal-sain, la mal-propreté du corps, etc. souvent elles reconnaissent de plus une affection profonde de l'ame. Aussi sont-elles plus longues et ont-elles généralement une terminaison moins heureuse que les précédentes. Ces causes, comme nous l'avons dit, tendant à affaiblir l'énergie vitale et trouvant celle-là déjà fort diminuée par les impressions morales, il n'est pas surprenant que l'action de l'air de la nuit, que la privation de la lumière les aggravent d'autant plus qu'elles se joignent à d'autres causes qui y ont agi au moins avec autant de force. Aussi cette complication fait-elle qu'on y reconnaît des caractères qui prouvent bien cette influence morale. Le propre de celle-ci étant de ne diminuer que par gradation l'action vitale du cerveau, on remarque que les exacerbations sont assez légères dans le commencement, qu'elles augmentent ensuite graduellement jusqu'au plus haut période de la maladie, et qu'elles vont ensuite en diminuant insensiblement, etc. D'où il est facile de voir que l'action de l'air de la nuit se fait sentir ici comme dans les autres, mais qu'il y a toujours une modification qui dépend de la nature de la maladie.

:s fièvres *adynamiques* (putrides) qui se re-
ıaissent à un état d'atonie, dont semblent
pées toutes les fibres musculaires, reçoivent
'air de la nuit une impression d'autant plus
:, que, réunissant pour causes toutes celles
produisent les deux autres espèces de fièvres,
: nous venons de parler, elles ont de plus
certaine prédisposition qui nous est incon-
dans son essence et ne se laisse appercevoir
par des signes précurseurs qui annoncent
ı un grand dérangement dans l'harmonie des
tions; telles sont dès horripilations vagues
le soir, avec des alternatives de chaleur,
e d'appétit, débilité, lassitudes spontanées,
ıarche vacillante, ennui, tristesse, etc. Dans
fièvres, la nature, succombant, pour ainsi
, sous son propre faix, dès l'invasion de la
die, semble négliger de produire les efforts
lle a coutume d'employer pour se débarras-
le cerveau accablé est fatigué par une som-
nce et des rêves qui sont d'autant plus pé-
es pour les malades, qu'ils ne peuvent jouir
sommeil. On dirait que l'énergie vitale engour-
ne peut se montrer que par intervalle. Dans un
:tat d'accablement, le cerveau n'est presque
ı sensible à l'influence de la lumière solaire,
i les malades éprouvent-ils bien peu de re-
ıe pendant le jour, etc. Mais l'air humide
la nuit, en favorisant cette atonie générale,
mente d'une manière remarquable les ra-
es du mal. Qu'on consulte Fernel, Pringle,
xam, Macbride, etc., dans tant de descrip-

tions exactes de cette maladie, on verra que, pendant la nuit, le mal est toujours exaspéré; on peut même affirmer que c'est presque toujours pendant ce temps que les malades périssent de fièvre adynamique; les vieillards vers le soir, les personnes plus vigoureuses dans la nuit ou vers le matin, et que si l'agonie se prolonge jusque dans le jour, ce n'est que chez quelques jeunes gens forts, dont la maladie n'a pas été de longue durée, et où le flambeau de la vie ne semble s'éteindre qu'à regret.

Les fièvres *ataxiques* (fièvres malignes), qui manifestent une atteinte portée au principe des nerfs par une cause quelconque physique ou morale, sont ordinairement accompagnées d'un si grand désordre dans toute l'économie, qu'une fois la maladie développée, on ne reconnaît plus de marche régulière dans l'apparition de ses symptômes. Les agens extérieurs, les remèdes, même les plus énergiques, n'ont pour ainsi dire plus d'action sur le corps: le cerveau, le régulateur de toutes les fonctions, est comme anéanti, ou dans un état de bouleversement tumultueux; aussi ne reconnaissons-nous plus comme dans les autres maladies l'influence de la lumière et de l'air humide de la nuit, seulement à l'instant où l'action de cette lumière solaire est la plus marquée sur tous les corps de la nature, vers le milieu du jour, observe-t-on un léger accroissement dans les symptômes. Ici je ferai remarquer combien l'art offre peu de ressources, et que les 49 cinquantièmes des malades y succombent, les

jeunes gens et les personnes de l'âge viril beaucoup plutôt que les enfans et les vieillards, etc., sans que l'autopsie cadavérique puisse nous laisser des traces d'une si cruelle maladie : quelquefois l'endurcissement de la substance du cerveau, le développement de ses ventricules et un peu de sérosité qui s'y trouvent, sont les seuls objets remarquables.

Que dire des adéno-nerveuses, dans lesquelles un principe contagieux et délétère a porté son atteinte sur les nerfs et sur les glandes, et qui, désignées sous le nom de *peste*, sont devenues l'effroi du genre humain ? Ces maladies, le plus grand des fléaux, laissent-elles assez de temps, sont-elles elles-mêmes assez connues dans leurs phénomènes pour pouvoir les caractériser d'une manière assez précise, et indiquer l'influence qu'elles peuvent recevoir de la nuit ? Faisons plutôt les vœux les plus ardens de ne jamais nous trouver à même de les observer !

Dans le premier ordre des phlegmasies, nous reconnaissons dans l'air de la nuit une influence bien marquée sur les affections catarrhales, particulièrement sur celles des membranes muqueuses de la trachée arterre et du conduit alimentaire. Comme ces maladies reconnaissent pour cause la variété de l'atmosphère et sur-tout l'air frais et humide, il n'est pas étonnant que l'invasion ait lieu tous les soirs, et que toutes les nuits et à la pointe du jour il y ait un accroissement dans les symptômes, comme quintes de toux violentes, déjections plus souvent répé-

tées, etc. Ces épiphénomènes ne proviennent-ils pas de ce que la cause qui a développé le mal, existe d'une manière plus intense pendant ce temps ?

Dans les autres séries de maladies désignées sous le nom de phlegmasies, nous observons que le rhumatisme soit aigu, soit chronique, ainsi que la goutte qui se trouve liée au premier par une si grande affinité, sont celles qui se ressentent davantage de cette influence. Aussi pour peu que ces malades restent exposés à l'air de la nuit, les douleurs augmentent d'une manière terrible. Au surplus, il est très-difficile de préciser l'action bien distincte de cette influence, puisque presque toutes ces maladies sont accompagnées d'une fièvre secondaire qui, malgré sa complication, suit son type ordinaire et que par conséquent pour avoir une idée exacte de cette influence, il faut que l'esprit se reporte continuellement sur celle que nous avons reconnue aux fièvres primitives.

Là commence l'examen d'une autre division de maladies, couvertes encore du voile de l'obscurité; nous ne pourrons suivre que de bien loin l'influence qu'y causent la privation de la lumière et l'air de la nuit. Le célèbre Bordeu avait tracé un vaste plan de recherches à faire sur les maladies chroniques, plan qui malheureusement n'a point encore été exécuté ; ce médecin croyait que ces affections étaient comme les maladies aiguës soumises à l'influence des tempéramens, aux secousses des âges, aux changemens

des

es saisons, aux variations de l'atmosphère, aux npressions vives des passions. Il y distinguait, omme dans les premières, un temps d'irritation, e coction et d'évacuation. Il présumait entre lles la plus grande analogie, puisque plusieurs ıaladies aiguës dégénèrent en chroniques, et que ı plupart de celles-ci ne se guérissent qu'en edevenant aiguës. Qu'il nous suffise donc d'a-oir indiqué cette analogie pour faire sentir ue celles-ci, comme les aiguës, doivent être oumises à l'influence de la nuit, quoique cepen-lant cette influence soit moins marquée.

La troisième classe qui comprend les hémorrha-ies, ne nous paraît se ressentir que bien faible-nent de l'influence de la nuit, ou plutôt nous ommes forcés d'avouer que nous n'avons point encore assez d'observations exactes pour pro-noncer.

La quatrième classe désignée sous le nom de névroses dans la *Nosographie* de Pinel (ou affec-tions nerveuses) reçoit de l'action de la lu-mière solaire un excitement, qui se trouve mo-difié par l'air frais et humide de la nuit. Aussi le tétanos ne se développe-t-il guères que dans es pays chauds; les manies et autres aberra-ions du cerveau sont-elles plus intenses et plus réquentes dans ces pays, et pendant les fortes haleurs de l'été, et leur accès reviennent-ils lus souvent pendant le jour : les affections hystériques ne paraissent-elles pas plus ordinai-rement pendant le printemps et l'été? Beaucoup d'épileptiques ne reconnaissent-ils pas un exci-

tement particulier, qui amène plus particulièrement leur accès pendant le jour ? Un grand nombre d'anomalies nerveuses, les convulsions des enfans ne se renouvellent-elles pas plus fréquemment pendant le jour que pendant la nuit, ou plutôt, n'est-il pas fort rare de les observer pendant ce temps ? Il faut n'avoir pas vu de malades pour ignorer que tant de symptômes, souvent si inquiétans pour ceux qui ne jugent ces maladies que sur les apparences, se trouvent modifiés et cessent même souvent par l'influence de l'air de la nuit. Le traitement qu'on prescrit dans toutes les maladies de cette classe, ne semble-t-il pas calqué sur les bons effets qu'éprouvent les malades de cet air froid et humide, puisqu'on conseille, avec tant d'attention, un courant d'air vif et souvent renouvellé, des boissons acidules et tempérantes, des bains froids, des aspersions d'eau, etc. (*) ?

La surface de la peau, qui est presque continuellement en contact avec l'air atmosphérique, a trop de rapports intimes avec les vaisseaux lymphatiques et les glandes, pour que leurs maladies, qui forment la cinquième classe de la division, que nous suivons, ne se ressente pas d'une manière remarquable des impressions que fait sur tout le corps la variabilité de l'atmosphère. Moins sensibles au *stimulus* de la lumière solaire

(*) Je ne parle ici que des affections nerveuses idiopatiques, sachant fort bien que souvent on observe le contraire dans celles qui ne sont que symptomatiques et qui tiennent à d'autres causes.

ià la fraîcheur et à l'humidité de l'air, plu-
urs d'elles se trouvent le soir et pendant la
iit dans un état d'accroissement quelquefois
›lent. Le scorbut, qui fait tant de ravages dans
endroits bas et humides, et qu'on ne peut
ères attribuer qu'à une grande diminution de
transpiration insensible et à l'absorption d'une
iantité d'humidité propre à détériorer les flui-
s et à relâcher trop les solides, offre les symp-
mes les plus graves le soir et pendant la nuit.
'est-ce pas dans ce temps que commence l'en-
ıre des malléoles, que se font sentir ces dou-
ırs vagues qui imitent plus ou moins celles
ı rhumatisme, etc; cette démangeaison des gen-
ves, qui est quelquefois si grande, comme le ré-
iarque Poupard (*Mémoire de l'Académie des*
iences de Paris, 1699, *pag.* 169), que les en-
ıns se déchirent souvent les gencives avec leurs
ngles? Il n'y a pas de doute que ces symp-
ômes reconnaissent bien pour cause la fraîcheur
t l'humidité de l'air de la nuit, puisqu'on a re-
arqué que les matelots, qui se mettent en mer
ec cette maladie, se rétablissent promptement
r le bénéfice de la transpiration insensible,
squ'ils s'avancent sous les cercles méridionaux
que le contraire a lieu, lorsqu'ils voyagent vers
nord. Cette influence n'est pas moins marquée
ez les phthisiques, auxquels il survient une aug-
ntation de fièvre vers le soir, et une toux vio-
nte, qui se montrant par quinte presque toute
nuit, mais particulièrement le soir et le ma-
n, ne diminue que lorsque l'expectoration se

fait plus facilement, ou que le corps se couvre de ces sueurs colliquatives (*) qui réduisent ces malades à un état de dépérissement tel qu'ils ressemblent à des spectres. Il n'est pas inutile d'observer ici que ces sueurs, et le dévoiement, ne proviennent dans ces maladies, que de ce que la transpiration insensible est presque nulle; car on a remarqué qu'elle est si diminuée pour lors, que ces malades ne salissent presque point leur linge. Ne peut-on pas attribuer, en partie, ce phénomène à l'action de l'air froid et humide de la nuit, dont le propre est de resserrer les pores exhalans ? Les douleurs ostéocopes, dont sont si fortement tourmentés les vénériens, ne doivent-elles pas être autant attribuées à cette influence de l'air de la nuit, qu'à la cause qu'on leur assigne ordinairement; puisqu'on sait que la terminaison heureuse de cette maladie se fait par la transpiration et que ses symptômes sont bien moins violens chez ceux qui transpirent beaucoup, soit que cette excrétion soit produit par une augmentation de travail, ou par l'action de l'influence solaire des pays les plus méridionaux; tandis que dans les pays froids et humides

(*) Il faut bien distinguer ici ces sueurs qui affaiblissent si considérablement les malades, d'avec cette douce transpiration dont le corps se couvre ordinairement, d'une manière plus ou moins sensible tous les matins, à la suite du sommeil; celle-ci, bien loin de fatiguer soulage et procure plus de facilité dans l'exécution des autres fonctions; tandis que ces sueurs ne sont qu'une excrétion extraordinaire, qui n'est que le résultat d'un effort dans la circulation, d'un relâchement dans les vaisseaux cutanés, et qui ne se fait qu'aux dépens des autres fonctions.

cette maladie y cause les plus grands ravages ; y est très-longue et ne se guérit que difficilement. Les hydropiques, chez lesquels cette fonction de la transpiration insensible est si fortement lezée, n'éprouvent-ils pas pendant la nuit une gêne de poitrine si considérable, qu'ils ont la plus grande peine à respirer et qu'il leur semble à chaque instant qu'ils vont être suffoqués ? A quoi attribuer cet état, sinon à ce que cette transpiration insensible, supprimée par l'air froid et humide de la nuit, se reporte sur la poitrine ou plutôt à ce que cette transpiration n'est pas assez majeure pour débarrasser cet organe et le laisser mouvoir plus librement ? Ce prurit que l'on ressent le soir dans la gale et dans la plupart des maladies de la peau, cette bouffisure plus considérable qu'on trouve pendant ce temps chez les enfans qui sont attaqués du carreau, etc., tous ces phénomènes ne tiennent-ils pas à la même cause, à la diminution de la transpiration insensible causée par l'influence de l'air froid et humide de la nuit; puisque nous observons que l'intensité de tous ces symptômes suit toujours la variabilité de l'atmosphère et que tous ces accidens sont plus graves, toutes les fois que cette humidité y est augmentée? On peut donc conclure que l'influence de la nuit est aussi remarquable dans certaines maladies chroniques que dans les maladies aiguës.

Il est nécessaire d'observer ici, 1°. que l'influence de la nuit sur les maladies, varie en raison de l'âge, du sexe, du tempérament, des

climats, des saisons et des changemens subits de l'atmosphère.

2°. Que cette influence est bien plus marquée sur les enfans, les femmes, les vieillards, sur les habitans des grandes villes, que sur les jeunes gens, les hommes forts et vigoureux qui vivent à la campagne.

3°. Que chez ces derniers, au contraire, l'influence de la lumière y est plus forte.

4°. Que les tempéramens bilieux et lymphatiques ressentent davantage cette influence de la nuit, que les sanguins et les nerveux qui sont plus immédiatement sous la dépendance de la seconde.

5°. Que dans les climats tempérés, les lieux humides, marécageux, et ceux où il y a beaucoup de végétaux, comme les forêts, etc. pendant l'été, l'automne et les saisons pluvieuses, cette influence, sur les malades, y est plus considérable.

6°. Qu'au contraire dans les pays froids ou très-chauds et secs, les lieux arides comme sur les montagnes, pendant l'hiver, le printemps et dans les temps secs, l'influence de la lumière y domine davantage, etc., etc., etc.

Toutes ces considérations sont de la plus haute importance pour le praticien, qui veut se rendre raison des phénomènes qu'il observe, se diriger plus sûrement dans sa pratique et assurer son prognostic. Sans cette attention, il n'est plus qu'un empyrique qui marche dans les ténèbres. Car comment expliquera-t-il pourquoi, par exemple, les

maladies inflammatoires sont plus dangereuses et parviennent plus promptement à leur terminaison, pendant l'hiver et le printemps, dans les pays froids, sur les montagnes, chez les jeunes gens, les hommes forts et d'un tempérament sanguin, etc. qu'elles ne le sont pour les enfans, les femmes, les personnes faibles et d'un tempérament bilieux et lymphatique? Et pourquoi aussi les fièvres putrides sont-elles plus funestes et d'une plus longue durée chez celles-ci et les vieillards, dans les pays chauds et humides pendant l'été et l'automne, etc. que pour les personnes robustes et à la fleur de l'âge? Tant de phénomènes tiennent, n'en doutons pas, à cette influence de la lumière et de l'air de la nuit.

Nous ne poursuivrons pas plus loin des observations, qu'il nous serait facile de multiplier, afin de ne point abuser de l'indulgence de nos juges : hâtons-nous de conclure qu'il résulte de toutes ces recherches,

1°. Que par un instinct naturel, presque tous les êtres vivans cherchent à se mettre à l'abri pendant la nuit, des injures de l'air.

2°. Que la lumière solaire est l'excitant par excellence du principe de la vie; que la privation de cette lumière est marquée, sur nos corps, par un état de langueur et de dépérissement, lorsquelle est prolongée pendant quelque temps.

3°. Que l'air de la nuit est généralement froid, humide et chargé de substances hétérogènes, ce qui fait qu'il agit sur le corps en y produisant

une atonie des solides et une presque inertie des fluides.

4°. Que la nuit a par conséquent une influence sur l'homme sain ; que cette influence est bien plus marquée sur l'homme malade; qu'elle varie suivant le genre de maladie et les modifications des climats, des saisons, des tempéramens, etc.; que dans certaines maladies elle cause une diminution sensible, que dans d'autres elle y produit une augmentation frappante.

5°. Que les maladies inflammatoires et les affections nerveuses, reçoivent une influence solaire qui les aggrave ; qu'au contraire la privation de la lumière et l'air de la nuit y causent une amélioration marquée.

6o. Que les fièvres bilieuses, pituiteuses, putrides, reçoivent une influence contraire ; que c'est pendant le jour que leur mieux a lieu, et que leur augmentation et leur exacerbation surviennent plutôt pendant la nuit et que cette influence est subordonnée aux complications sans nombre de ces maladies.

7°. Que dans les fièvres malignes le trouble est trop grand pour y reconnaître cette influence ; que cependant, comme le système nerveux y est fortement lézé, quelquefois l'influence solaire y aggrave les symptômes..

8o. Que dans les phlegmasies l'influence de la nuit se trouve plus marquée dans les affections catarrhales des membranes muqueuses, dans le rhumatisme aigu et chronique, la goutte, l'asthme suffoquant ; etc. qu'elle l'est moins dans les au-

es phlegmasies, parce qu'elles sont accompagnées une fièvre secondaire dont elles suivent le type.

9°. Que nous n'avons point assez d'observa- ons particulières pour assigner cette influence ans les hémorrhagies.

10°. Que la modification infinie de la trans- piration insensible, étant une des causes prin- ipales des maladies lymphatiques, la nuit y a ne grande influence; que le scorbut, la phthisie, mal vénérien, etc. en fournissent des preuves ins nombre.

11°. Enfin que la raison physique de cette fluence se trouve parfaitement démontrée, 1°. ir l'action de la lumière solaire et les phéno- ènes que produit sa privation sur le corps hu- ain; 2°. par la manière d'agir de l'air froid, imide et souvent chargé de substances hété- gènes de la nuit.

Tel est, messieurs, la manière dont j'ai cru qu'il ait nécessaire d'envisager le sujet de vos questions, ›jet trop important sans doute pour être traité si coniquement; mais le peu de loisirs que me laisse ne pratique nombreuse et pénible, le court espace e temps qu'il me restait à parcourir, depuis que ai entrepris ce travail, ne m'ont pas permis d'y lonner tout le développement que j'aurais désiré. Ce sujet neuf encore et sur lequel on ne trouve rien dans les auteurs, méritait d'être traité par une meilleure plume: au moins il me reste cette con- solation que si je n'ai point satisfait mes juges, j'ai fait preuve de bonne volonté.

Notes.

(1) Vertitur interea cœlum, et ruit Oceano nox
Involvens umbrâ magnâ terramque polumque,
: . . . .
. . . sopor fessos complectitur artus.
Virg. *Eneid.* 2, 250.

(2) Cùm tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres;
. . . .
. . . . Somno positæ sub nocte silenti,
Lenibant curas, et corda oblita laborum. Virg. 4, 525.

MÉMOIRE N°. VI.

> Morbi omnes quidem in omnibus temporibus fiunt. Quidam tamen magis in quibusdam ipsorum et fiunt et exacerbantur.
>
> HIPPOCR. *Aphor.* 19, *sect.* 3.

ON voit régner par-tout la variété et l'ordre à la fois. Féconde en ressources et constante dans ses opérations, la nature nous fait également admirer et l'unité de son but, et la diversité des moyens qu'elle emploie pour y parvenir. La multiplicité presqu'infinie et toujours diversifiée des phénomènes qu'elle présente, n'en trouble jamais la marche. Au contraire, il paraît dans tous ses mouvemens un accord si parfait, une harmonie si bien entendue, qu'on dirait que c'est précisément du centre même des chances et des révolutions que naissent l'uniformité, la régularité et l'ordre (1). C'est-là un mystère dont la pénétration surpasse l'entendement commun; et il n'appartient qu'à de certains esprits privilégiés de dévoiler,

> *Quid velit et possit rerum concordia discors.*
>
> HORAT.

Cette loi qui, dirigeant les pas de la nature vers un but toujours constant, en règle les différens mouvemens au milieu de tant de révolutions et par des chemins en apparence si oppo-

sés ; cette même loi gouverne aussi puissamment l'économie animale. De là tirent presqu'entièrement leur origine les vicissitudes de la vie et les déréglemens de la santé. Tout ce qui nous environne, soit qu'il frappe nos sens, ou qu'il irrite nos organes, exerce sur le systême une action spécifique, en raison de sa propre essence, mais en même temps relative et proportionnée aux degrés de force qui y ont été employés. L'air, le calorique, la lumière, les alimens, le mouvement volontaire, les passions mêmes sont de ce nombre. Et comme ces puissances, obéissant aux impulsions de la nature, varient et changent à chaque instant d'activité, d'énergie, de force, il s'ensuit que, selon leurs différentes graduations, la vigueur, le bien-être des animaux doivent être différemment modifiés à chaque instant, et que l'état de santé d'un homme quelconque ne peut être nul jour, nulle heure exactement le même ; ceci n'est pas moins vrai à l'égard des maladies. Leur cours n'est ni plus régulier ni plus exact. Elles sont toutes sujettes à des augmentations et à des décroissemens plus ou moins remarquables ; et l'on voit des auteurs célèbres, guidés par cette observation, nier la réalité de l'existence des fièvres appellées continentes (*), tandis que les médecins s'accordent depuis Galien à donner au mot *Santé* plus ou

(*) *Voyez* Cullen, *Elémens de Médecine* ; Dikinson, *Recherches sur les Fièvres*.

›ins d'étendue, tous fixant à une assez grande tance les limites qui doivent la contenir.

Bien que l'on ait toujours recommandé aux ıticiens de faire sérieusement attention à la ıstitution, à l'état particulier de l'atmosphère, ıs le traitement des maladies, bien qu'à commnçer par Hippocrate, plusieurs médecins, d'ailrs très-habiles, se soient occupés de l'étude , causes éloignées des maladies et notamment la qualité et nature des différens pays, climats saisons; néanmoins il s'en faut de beaucoup e nous ayons là-dessus des connaissances assez actes. Certainement, si la cause ordinaire de rtaines maladies endémiques et épidémiques n'est us couverte de ces ténèbres épaisses qui, l'enveppaient jadis, nous en sommes redevables aux ins des Hippocrate, des Sydenham, des Huxam, :s Pringle, des Ramazzini et de quelques autres ustres personnages, dont le pénétrant génie, ınfatigable attention et le généreux dévouement rviront de noble émulation et d'excellent moèle à tout homme sensible et ami des sciences. [ais, quelque louables que soient les efforts de :s grands hommes, qu'il y a encore loin de :urs observations à la nature, des leçons qu'ils ous ont données à la vérité! Les tableaux mé:orologiques, ou ont été joints aux traités des ıaladies, comme une simple curiosité de nulle aplication à la pratique médicale, ou, si quelu'un a voulu établir un rapport quelconque ntre les différens états de l'atmosphère et le caactère des maladies qui viennent à la suite et

en conséquence de chacun de ces états, ce prétendu rapport n'est bien souvent qu'une fiction ingénieuse, une hypothèse subtile très-propre à jetter les esprits faciles dans l'erreur.

Mais tout le mal n'est pas de ce côté-là. Car les essais quelconques, qui nous été donnés sur la nature des différens climats, des saisons différentes et sur leur influence, au milieu des défauts et des imperfections dont ils sont remplis, ne laissent pas de renfermer quelque fait important, quelque observation utile. Il y brille même par fois de certains traits de lumière qui, suivis d'un œil attentif, pourraient nous conduire à des résultats plus heureux. Aussi doit-on les apprécier, ne fût-ce que parce qu'ils nous ont frayé le chemin.

Ce qui est encore plus à regretter, parmi les révolutions des astres et les altérations de l'atmosphère, il en a été oublié une qui cependant, eu égard à son retour journalier, et à ce qu'elle est du moins, quant à la plus grande partie de la circonférence du globe, commune à tous les climats, à toutes les saisons, méritait une attention particulière de la part des médecins. L'influence de la nuit n'entre presque jamais dans la recherche de ce qui peut nuire à la santé ou aggraver les maladies. En général, les auteurs, soit anciens, soit modernes, nous donnent sur cette matière de si faibles connaissances, ces connaissances sont appuyées sur si peu de faits, ces mêmes faits sont si mutilés ou détachés, qu'il reste toujours à remplir un vide immense.

Or, quiconque sentira la force et l'importance de ces réflexions, persuadé que l'examen de l'influence, quelle qu'elle soit, que la nuit exerce, ne peut que contribuer de beaucoup à corriger la pratique médicale et déraciner les erreurs dont elle est embarrassée, persuadé que, de l'éclaircissement et de la juste évaluation de cette influence, dépendent, en quelque manière, le perfectionnement de l'art salutaire et le bonheur de l'humanité, applaudira au dessein conçu par les savans personnages composant la Société de Médecine de Bruxelles, d'en former le sujet de la question que nous nous proposons de résoudre. Cette question est de savoir si la nuit exerce quelque influence sur les malades, s'il y a des maladies où cette influence soit plus ou moins manifeste et quelles sont les causes physiques de cette influence ?

Pour éviter tout discours inutile, et afin de rectifier nos idées, il faudra d'abord commencer par déterminer quelle est la différence qui existe entre cette partie de temps que nous appellons nuit, et l'autre que l'on connaît plus proprement sous le nom de jour? Quels sont les accidens, les circonstances particulières qui les accompagnent et les distinguent l'une de l'autre? Examinant ensuite le caractère et la nature de tous ces accidens, on verra que si chacun est capable par lui seul d'agir sur notre corps, de leur ensemble il doit résulter une impression bien plus considérable. Ainsi, après avoir établi leur action tant particulière que commune, il sera

aisé de conclure sur l'influence que la nuit doit exercer sur les différentes maladies.

Il ne s'agit pas ici de donner dans les visions et les chimères des astronomes, ni de tirer de minutieux et ridicules préceptes du divers aspect de la position différente des étoiles, ainsi que fit Galien dans son livre *de decubitus prognosticis ex mathematica scientia*. Ce sont autant de notions arbitraires, enfantées dans le délire de l'imagination, faites pour en imposer au vulgaire, et non pour satisfaire la raison qui en est choquée. L'art de guérir ne doit jamais embrasser d'autres opinions que celles qui s'accordent avec la droite raison, et que l'expérience confirme et vérifie. Ainsi, abstraction faite de toute hypothése, au nombre des raisons que nous allons donner pour prouver que les malades doivent ressentir et ressentent effectivement l'influence de la nuit, nous ne compterons que ce qui tient à des principes philosophiques bien connus, et ce qui a de son côté le jugement le plus solide et les faits les plus sûrs.

La nuit ne diffère du jour que par la disparution du soleil de dessus l'horizon et par quelques accidens qui accompagnent cette disparution, ou qui en sont la suite. Les accidens se réduisent à la réfrigération de l'air, à la descente des vapeurs qui s'étaient élevées pendant le jour, aux ténèbres ; c'est-à-dire, au défaut de lumière, et à un manque d'oxigène dans l'atmosphère.

On n'a qu'à faire attention à cette quantité prodigieuse de calorique que le soleil répand

par-tout

par-tout où il étend ses rayons, pour se convaincre que l'air doit se refroidir pendant la nuit (2). Lorsque l'astre du jour abandonne notre hémisphère pour aller réjouir de sa présence les contrées qui nous sont opposées, l'atmosphère, qui nous environne, ne saurait se soutenir à un degré de température, auquel elle avait été élevée par le seul effet de cet astre, et qui ne lui est point propre. Il est à la vérité de certaines nuits de la canicule, où, à ne juger que par l'inquiétude et le mal-aise qu'on en éprouve, on serait tenté de croire que l'air, bien loin de s'être refroidi, ait au contraire acquis un plus haut degré de chaleur. Mais ce serait s'y méprendre, que de confondre la chaleur elle-même avec la sensation qu'elle nous fait éprouver. Il se peut que la chaleur de cette saison se fasse sentir plus vivement pendant la nuit, parce que dans la chambre où nous habitons, l'air est entièrement tranquille et en repos, tandis que l'impression de cette même chaleur pendant le jour est en quelque manière tempérée et adoucie par le remuement ou l'ondulation dont on observe que l'air libre est toujours plus ou moins agité; et par cette espèce de vent léger que notre corps produit autour de lui-même, tant en se promenant, qu'en exécutant tout autre mouvement. Peut-être le mal-aise, qu'on attribue communément à la chaleur immodérée des nuits d'été, est-il dû aussi en grande partie aux insectes ordinaires en cette saison, au repos, aux couvertures, ou à d'autres circonstances semblables.

En un mot, quelque part que la chaleur ait à la production des effets, dont nous venons de parler, elle n'en est point la cause unique, et on ne peut par conséquent juger toujours sainement de l'une par les autres.

L'atmosphère, en se refroidissant après la disparition du soleil de dessus l'horizon, c'est-à-dire, en perdant de la chaleur que cet astre lui avait communiquée, éprouve encore une autre altération bien sensible. Pendant que le soleil lance ses rayons enflammés vers la terre, les humeurs, dont la surface de celle-ci est imbibée, penétrées par le calorique qui émane de ces rayons, se développent, se raréfient et perdant de leur gravité spécifique, s'élèvent, et gagnent insensiblement les régions supérieures, passant de l'état de liquidité à celui de vapeurs, ou fluides aériformes. Cependant les chimistes ont démontré que l'état de fluidité d'un corps quelconque ne peut subsister, que tant que ce corps est fondu dans une certaine quantité de calorique, et qu'il suffit de lui ôter une partie de ce calorique, pour lui faire immédiatement recouvrer son premier état de liquidité. Les vapeurs élevées dans l'atmosphère, ainsi que nous venons de le dire, doivent donc s'appesantir et retomber sur la terre après le coucher du soleil. C'est-à-dire, que, cessant alors d'être pénétrées par le calorique, que répandait cet astre, elles se condensent, et, ne pouvant plus surnager à l'air atmosphérique, à cause de leur gravité spécifique, augmentée en proportion de la diminution de

leur volume, elles se précipitent sur la surface de la terre et la couvrent (*).

Quant aux ténèbres, c'est-là le caractère principal de la nuit. On ne saurait se faire une idée de celle-ci, sans imaginer en même temps ce que c'est que l'obscurité, et il suffit pour le sentir de n'être point né aveugle. Mais, ce qui est plus important, et que tout le monde ne connaît pas également; de ce défaut de lumière joint à celui de chaleur, il naît une diminution d'air vital dans l'atmosphère. Les animaux par la respiration et les corps inflammables par la combustion, consomment et détruisent continuellement une grande quantité de ce fluide, dont à-peu-près la troisième partie de l'atmosphère est composée, et qui seul peut entretenir la vie des animaux et la flamme. Ils le détruisent, en le décomposant; c'est-à-dire, en dégageant de l'oxigène, qu'ils absorbent ou abandonnent à d'autres principes, ayant avec lui plus d'affinité, le calorique qui y était emprisonné. Ainsi cette source précieuse de vie et de chaleur nous eût bientôt manqué entièrement, si la sage nature n'eût point songé à en réparer la perte par une reproduction journalière et proportionnée. C'est au moyen des végétaux que se fait une nouvelle production d'air vital, et ce sont les rayons du soleil qui l'opèrent. Si on croit aux expériences de Sennebier, de Morozzo, de Spallanzani, l'eau

(*) C'est de ces vapeurs que parlait Horace, C. XVIII, Lib. 1.
Nocturnos jures te formidare vapores. . . .

que les plantes sucent et pompent sans cesse par leurs racines, et le gaz acide carbonique contenu en partie dans cette même eau, en plus grande partie dans la rosée et la bruine, attachées aux feuilles, se décomposent par l'acte de la végétation. L'hydrogène de l'eau et le *carbonium* du gaz acide carbonique, avec une certaine quantité d'oxigène, s'incorporent à la plante, tandis que le reste de l'oxigène, résultant de ces deux décompositions, fluidifié par le calorique et la lumière, s'épanche dans l'atmosphère, en augmente la masse, et rétablit l'équilibre entre les fluides qui la composent. Or ce dernier procédé est entiérement suspendu pendant la nuit. Que dis-je? Il y a pis encore, et non-seulement, faute de lumière, les plantes cessent, en ce temps, de corriger, de renouveller l'atmosphère, mais elles l'endommagent même, et en corrompent la partie la plus pure, qu'elles changent par l'exhalation de leur *carbonium*, en gaz acide carbonique.

Pour peu que l'on ait d'expérience et de jugement, on concevra aisément qu'il ne peut se faire tous ces changemens dans l'atmosphère, sans que le corps humain s'en ressente en quelque manière, et que les effets, qui en résultent, presqu'imperceptibles, ou nuls pendant l'état de santé (*), doivent devenir plus ou moins sensibles

(*) En général, un homme sain a peu à craindre des accidens de la nuit. Les couvertures, s'il dort, et les mouvemens musculaires ou nerveux, s'il est levé ou éveillé, suffisent pour le garantir de tout risque. D'ailleurs, le peu de durée de ces accidens fait qu'on ne

en cas de maladie. Il nous reste maintenant à examiner de quelle manière chacun de ces changemens peut agir et influer sur les malades dans leurs différentes situations.

Ce n'est pas à tort que la chaleur a été appellée l'ame du monde. Effectivement elle anime, elle vivifie tout. On lui doit la plupart des phénomènes de la nature organique. Le poussin qui se développe par l'incubation, les plantes qui germent, et les animaux engourdis, qui s'évadent de leurs tannières aux approches de la belle saison, nous en attestent le pouvoir. Il est même constant qu'un certain degré de chaleur est absolument nécessaire pour entretenir la vie de tous les animaux, puisqu'il n'en est aucun qu'un froid violent ne puisse faire périr en peu de temps. La chaleur est envisagée par les médecins, comme une puissance capable d'irriter les solides et de raréfier les fluides; elle a même été placée au rang des plus puissans stimulans de l'économie animale. Ce qui paraît de la dernière évidence, si l'on considère, que non-seulement à un degré modéré,

---

s'apperçoit pas sitôt des mauvais effets qui peuvent en dériver, qu'ils ne soient contrebalancés, au jour prochain par l'action des puissances opposées, et ainsi détruits presque dans leur naissance.

Recedunt noxii vapores noctis; novus sol exortu suo exhilarat et vigore novo implet. --- Richter. Præcept. diatet.

On pourrait même dire que pendant l'état de santé, on a besoin de la nuit, à-peu-près comme on a besoin de dormir. Certainement l'esprit et le corps fatigués par les occupations de la veille, doivent se délasser d'autant mieux par le concours des accidens de la nuit, que ces accidens et le repos ont une action, sinon identique, du moins analogue.

elle augmente l'énergie et la force de la vie, ainsi qu'on le voit dans les pays chauds où les nerfs sont plus sensibles et l'imagination plus exaltée, mais qu'on s'en sert aussi comme d'un remède efficace dans le traitement de plusieurs maladies, où l'on a besoin de fortifier les fibres et de donner de l'excitement au systême. C'est sous ce point de vue que différentes applications de chaleur ont été pratiquées, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, pour guérir la paralysie, la colique spasmodique, la goutte, le rhumatisme chronique ou rhumatalgie, les fièvres intermittentes et autres maladies semblables (*). Car on a reconnu que toutes ces maladies dépendent d'un certain état, qui, soit qu'on le nomme *atonie*, ou *collapsus* ou *asthénie*, ou défaut d'excitement, n'est qu'un état de faiblesse. Et rien ne détermine mieux la nature des effets qu'on se propose d'obtenir d'un remède quelconque, que les cas particuliers dans lesquels on en fait usage. En général on peut dire qu'un degré modéré de chaleur extérieure, picote agréablement la peau, excite, anime l'action des organes sécrétoires, favorise la concoction, l'élaboration des sucs nourriciers, ouvre et dilate les canaux excrétoires de la peau, et augmente la transpiration.

Au contraire, le transissement de plusieurs animaux, pendant l'hiver, la petite stature et l'esprit stupide des Lapons, des Groënlandais et des autres peuples du Nord, relativement aux habitans des pays tempérés, prouvent que le froid affaiblit le

(*) *Voyez* les praticiens en général, soit anciens, soit modernes.

système (3), relâche et rallentit la circulation. Il y a même apparence qu'il épaissit et condense les humeurs, diminue le diamètre des petits vaisseaux, les resserre, rétrécit la peau, en obstrue les pores, ôte la souplesse aux fibres, les roidit, et en mortifie les extrémités nerveuses. De là la paresse, l'insensibilité de l'organe du tact, le spasme, la suppression de la transpiration, l'embarras de la circulation des humeurs par les petits vaisseaux cutanés, le regorgement consécutif de ces humeurs répercutées sur les viscères, et toutes les suites funestes de cette surabondance relative. L'action du froid se manifeste plus promptement sur les parties extérieures et sur celles de l'intérieur, qui sont immédiatement exposées au contact de l'air, sur les narines, la gorge, la trachée, les poumons, et sur celles où l'irritabilité est plus vive, où languit la chaleur naturelle, où les humeurs sont lentes, gluantes, épaisses, sur les extrémités, les muscles extérieurs, les glandes. Ainsi peuvent naître l'enchifrénement, l'esquinancie, le catharre, la toux, la phthisie, même les engelures, la paralysie des extrémités, le rhumatisme, l'inflammation, la gangrène, les engorgemens, les oppillations, les squirres (*). Tous ces maux ne sont pas l'effet constant du froid, et on ne peut pas même dire que l'impression qu'il exerce sur nous, soit toujours exactement proportionnée au degré de sa force. Sa manière

(*) *V.* Galen. *in libr.* 6. Hippocr. *de morb. vulg. comm°.* 2°. Gaubius *Instit. Pathol. medic.* — Boissier de Sauvages. *Nosologia.* — Cullen. — Brown. — Weikard *Elémens de médecine.*

d'agir et l'intensité de son action dépendent encore de certaines dispositions de notre corps. L'âge, la complexion, le mouvement, les alimens, en modifient le pouvoir, ou en diversifient les résultats. Il est même de certaines circonstances où l'on peut endurer impunément le froid le plus rigoureux. C'est d'après des faits nombreux constatant sa manière d'agir, relative à chaque circonstance, que le froid a aussi été rangé au nombre des remèdes, et à quelques modifications près, a été utilement employé sous des formes différentes, tantôt à l'extérieur et tantôt à l'intérieur, lorsqu'il y a relâchement de la peau, atonie des vaisseaux cutanés, lorsque la vigueur nécessaire manque aux parties internes, faute d'une assez prompte réparation de la chaleur trop abondamment dissipée par la surface du corps, lorsque les muscles volontaires ayant perdu de leur irritabilité, ou les tendons de leur élasticité, sont devenus mous, flasques, impuissans; et ainsi pour guérir l'ophtalmie chronique, le timpanite, l'apoplexie, les fièvres intermittentes et continues, pour prévenir les rechûtes de l'hydropisie, de la goutte atonique, du rachitis, et généralement dans le traitement de la petite-vérole; de la rougeole, des hémorrhagies, des typhus, etc. (*).

Si la constitution froide de l'atmosphère, par elle seule, ne saurait être constamment nuisible,

(*) *V.* Boerrhaave, *de cognosc. et curand. morb.* --- Cullen. --- Brown. --- Weikard, *Elém. de médec.* --- Hamilton. --- Girtanner, *des maladies des enfans.* --- Scarpa, *des maladies des yeux.* --- Portal, *Observations sur la nature et le traitement du rachitis.*

elle ne manque presque jamais de l'être, lorsque l'humidité l'accompagne. C'est une vérité bien connue que cette dernière augmente l'action du froid et en rend les effets plus pernicieux ; que ces deux puissances morbifiques, agissant d'une manière analogue, produisent par leur réunion des maux, que ni l'une ni l'autre n'auraient pu produire séparément. C'est pourquoi, voulant les considérer comme cause éloignée de maladie, on ne peut guères les séparer l'une de l'autre (*).

Nous avons vu jusqu'à quel point la présence de la lumière peut intéresser la prospérité des plantes. Celle des animaux n'en dépend pas moins. On voit en effet que ceux qui vivent en des lieux obscurs, blanchissent ainsi que les plantes étiolées, ce qui arrive aux animaux placés près du Pôle Arctique pendant les longues nuits de ces pays. Les personnes longuement détenues dans les prisons, deviennent pâles, blèmes, décolorées. Il y en eut même qui, après avoir été long-temps ensevelies sous les ruines de la terre, sous la neige, etc. en sortirent entièrement aveugles. La lumière n'agit pas seulement sur les parties, sur lesquelles elle fait une impression directe et presqu'immédiate ; son action s'étend encore sur tout le systême. Quelque hasardée que paraisse d'abord cette proposition, il est des faits qui l'appuient. L'aspect d'un beau jour suffit pour nous réjouir. Une splendeur vive, qui, perçant

(*) V., outre les auteurs cités ci-contre Sydenham, Huxam, Hoffmann et Pringle.

les ténèbres, frappe tout d'un coup nos yeux, sollicite aussitôt le mouvement du cœur et des artères, et occasionne un frémissement soudain par tous les membres. C'est à la quantité des flambeaux, dont on a coutume d'orner les salles et les académies de jeu, c'est peut-être aussi aux glaces qui en réfléchissent la lumière, qu'on doit sur-tout l'enjouement, la vivacité, la belle humeur qui brillent au milieu des conversations. Il paraît que la manière d'agir de cette puissance ne diffère aucunement de celles des autres stimulans.

C'est l'opinion presque générale des modernes. Ils observent que la lumière écarte ou suspend le sommeil; que cet état de faiblesse relative (*) où notre corps a coutume de tomber par intervalles, après avoir été plus ou moins fatigué par les divers exercices musculaires et nerveux, est aussi interrompu par la lumière; qu'un degré modéré de celle-ci entre souvent dans le plan curatif de certaines maladies chroniques avec beaucoup de succès (**); qu'au contraire sa présence est nuisible dans toutes les maladies aiguës, parce qu'elle augmente et aigrit la diathèse in-

---

(*) On n'a qu'à consulter les ouvrages de Richter, de Haller, de Gregory, de Frank, de Darwin, de Vaux, pour se convaincre que le sommeil n'est effectivement autre chose qu'un état de faiblesse.

(**) L'estimable auteur des *Riflessioni sui mezzi di stabilire e conservare nell'uomo la sanità e la robustezza*, raconte que, pour éviter les anxiétés et inquiétudes, qui le tourmenteraient pendant la nuit, il est obligé de tenir une lampe allumée dans sa chambre, ainsi que faisait son père, lequel éprouvait aussi les mêmes indispositions. Cet auteur est M. Vacca Berlinghieri, professeur à l'université de Pise.

nmatoire, et produit de l'agitation, du trouble, sque la faiblesse est grande (*). Il faut croire les anciens n'en pensaient pas autrement, squ'ils la défendaient rigoureusement dans les lammations, et la recommandaient dans la argie et d'autres maladies semblables (4). Les ténbres, au contraire, contribuant, comme tout le nde le sait, à provoquer et prolonger le sommeil, rayant généralement les hommes et les rendant lancoliques, timides, craintifs (**), favorisant le itement de plusieurs maladies aiguës, locales et nérales (5), s'opposant à la guérison de pluurs autres de caractère asthénique, les proisant même ou concourant à leur origine (***); ténèbres, dis-je, agissent visiblement comme e puissance *sédative*, et doivent être considéś comme une des causes éloignées de la faisse directe, c'est-à-dire, par défaut de *nulus*.

De quelle importance pour la vie et la santé doit-elle pas être la pureté de l'air atmosphéque, puisque c'est par lui seul que notre sang cule, depuis que tout autre chemin, lui ayant été upé, il fut forcé de diriger sa marche vers poumons? Or, pour qu'il soit pur, il ne faut s seulement que nulle infection, nulle conta-

(*) Gistanner, dans son *Traité des maladies des enfans*, observe la lumière vive nuit toujours aux varioleux, sur-tout dans la emière période, et on sait que les convalescens en général ne uvent guères la supporter.

(**) Rousseau, *Emile ou de l'Education*.

(***) Voyez la seconde note de la page précédente.

gion, nulle exhalaison étrangère y soit répandue, mais il doit encore contenir une juste mesure d'air vital. Ce fluide est d'une nécessité si absolue pour le maintien de l'économie animale, que la moindre disproportion que l'atmosphère éprouve à son égard, ne peut qu'affecter plus ou moins sensiblement nos corps, sur-tout s'ils sont malades. On sait que la vie des animaux ne peut subsister que tant qu'une quantité déterminée d'air vital subsiste dans l'atmosphère qu'ils respirent ; on sait qu'ils tombent asphyxiés et meurent, aussitôt qu'on les a descendus dans la *Grotta del Cane*, dans les puits, dans les tombeaux, ou d'autres endroits remplis de gaz acide carbonique, de gaz hydrogène, de gaz méphitique, ou de tout autre fluide enfin que le vital : qu'il arrive aussi souvent de voir succéder l'asphyxie et la mort, lorsqu'il y a encombrement de personnes dans un lieu étroit et clos, parce que l'air vital, trop rapidement détruit par tant de respirations à la fois, ne peut y être renouvellé (*). Il paraît que l'air vital ne doit pas seulement être envisagé comme un des principes constituant la matière organique, et comme la source intarissable de la chaleur animale, mais qu'il agit aussi sur notre corps comme cause extérieure. Bornant nos recherches aux faits, plutôt que d'entrer en discussion si ce n'est pas lui qui constitue le principe vital ou l'é-

(*) Ainsi sur 150 Anglais enfermés dans les prisons de Calicut, il en mourut 127, en peu de temps. *V.* Zimmermann, *sur l'expérience*.

ergie de la vie (*), nous nous contenterons d'observer que la vivacité de la flamme et la prompte consommation des corps combustibles dans le gaz oxigène, la vie vigoureuse, mais précipitée des animaux, auxquels on le fait respirer dans sa plus grande pureté, l'accélération de la respiration et des mouvemens vitaux, la dilatation du thorax, la rougeur du visage, l'étincellement des yeux, l'inflammation, la gangrène, tout prouve (**) que son action se réduit à irriter, à stimuler le systême, ainsi que font les autres puissances stimulantes. Que si les médecins ne s'accordent pas toujours sur la nature de ses effets, les uns le recommandant dans la phthisie (***), les autres le défendant, et y substituant même le gaz acide carbonique (****); cette discordance ne doit être attribuée qu'à la différence des opinions qu'ils ont portées sur cette maladie, l'idée imparfaite qu'ils en ont conçue, à l'ignorance absolue de sa cause prochaine; et si l'expérience paraît favoriser ou contrarier, tantôt l'une, et tantôt l'autre de ces opinions, c'est-à-dire, s'il est des phthisiques dont ce serait précipiter la mort que de les faire passer à une atmosphère

---

(*) *V.* Roose, *fondemens de la doctrine concernant l'énergie de la vie.* — Gren, *Journal de Physique.* — Akermann, *Essais d'un prospect. physique.* — Pfaff, *sur l'électricité et l'irritabilité animale.* Girtanner.

(**) *V.* Macquer, Fourcroy.

(***) *V.* Chaptal, Portal, Cullen.

(****) *V.* Beddoes, Weikard, *Elém. de médecine.*

plus oxigénée ; s'il en est d'autres à qui on ne peut rendre un meilleur service que de leur faire respirer un air bien pur, cette anomalie dépend du différent degré de la maladie, du plus ou moins de force qui reste aux malades, et tient à ce que les uns trop affaiblis et trop irritables, ne peuvent supporter un degré de *stimulus*, tel que celui de l'oxigène ; tandis que les autres, dont la constitution est peu endommagée, les forces peu appauvries, non-seulement sont capables de résister au *stimulus* de cette puissance, mais se trouvent même modérément ranimés et agréablement excités par son action. Ainsi, par dernière analyse, on voit que l'oxigène agit toujours en excitant ou irritant, quels que soient les effets qui peuvent en dériver à la suite. Ce qui paraît être confirmé par l'analogie des plantes, dont la germination est accélérée par l'acide muriatique oxigéné (*). Au contraire, nous avons une preuve de la force *sédative* et affaiblissante du gaz acide carbonique (**), en ce qu'une atmosphère, qui en est surchargée, dispose au sommeil (***) et à un plus fort degré, produit l'asphyxie et la mort.

Ces différentes modifications que l'atmosphère

(*) *V*. Humbold.

(**) Gilibert paraît avoir observé que dans les environs de Lyon, parmi les individus d'une même famille, les écrouelles attaquent souvent ceux qui vont habiter la ville, et épargnent les autres qui demeurent à la campagne. Weikard attribue ce phénomène à ce que l'air est toujours plus oxigéné à la campagne qu'en ville. Si cela est, voilà encore un des avantages de la vie rurale si célébrée par Horace, Ciceron, Rousseau, etc.

(***) Darwin, *Zoon*. Beddoes.

souffre pendant la nuit; savoir : l'humidité, le froid, l'obscurité et le défaut d'oxigène, agiraient donc toutes d'une manière analogue, et produiraient des effets à-peu-près semblables. Leur action se réduirait à un défaut de *stimulus* ou d'irritation, qui, laissant accumuler plus ou moins l'esprit d'animation (*potentia sensoria*) ou l'incitabilité (*incitabilitas*), rendrait le système plus mobile, plus sensible, plus irritable, et serait par conséquent suivie de l'affaiblissement partiel des organes affectés immédiatement, et à un degré plus considérable de l'affaiblissement général du système nerveux. Leurs effets ne seraient pas seulement proportionnés au degré de leur force (*), mais dépendraient aussi de l'état et de la disposition préalable du corps qui en reçoit l'impression; et leur pouvoir sédatif et affaiblissant, dont un homme sain s'appercevrait à peine, aggraverait les maladies asthéniques, d'autant qu'il serait salutaire dans les phlogistiques, dont il tempérerait la diathèse. Tout ce que nous avons dit de ces modifications, doit maintenant être appliqué à la nuit, où elles sont toutes plus ou moins réunies; c'est-à-dire, que la constitution atmosphérique nocturne étant, comme on ne peut en disconvenir, froide, humide, ténébreuse, impure,

(*) Comme les modifications, dont il est question ici, sont toutes relatives, ce n'est que par relation qu'on peut les évaluer. Ainsi, à égalité de circonstances, l'action de la nuit sera d'autant plus violente, et son influence sur les malades d'autant plus marquée, qu'il y aura plus de différence entre sa constitution et celle du jour qui la précède

relativement à celle du jour, il faut croire qu'elle est capable de produire sur les malades les mêmes effets, bons ou mauvais, que produiraient en de pareilles circonstances, même du jour, le froid, l'obscurité, l'humidité et le défaut d'oxigène à un degré égal, et par conséquent de diminuer en proportion la diathèse inflammatoire et d'augmenter l'asthénique.

Ce qui doit d'autant plus arriver qu'un autre accident de la même nature, se joint à ceux que nous avons décrits pour en accroître la force et l'influence; je veux dire le silence, ou cet état de tranquillité et de repos, dans lequel les animaux et l'univers entier semblent être ensevelis pendant la nuit. On sait combien le bruit des tambours anime le soldat et l'encourage au combat. On sait quel est le pouvoir de la musique pour réjouir le cœur et égayer l'esprit.

On n'ignore pas non plus, que le son interrompt ou suspend le sommeil (*), que tout bruit doit être soigneusement écarté de la chambre du malade, lorsqu'il y a diathèse inflammatoire (6), qu'on sent bientôt disparaître le trouble, l'agitation, l'inquiétude, et qu'on s'endort plus facilement, lorsqu'un calme paisible règne sur tout ce qui nous environne; d'où on peut conclure que les sons agissent ainsi que la lumière en irritant,

(*) *V.* les auteurs dont il est fait mention dans la 1re. note, p. 74. — Aretæus veut qu'on fasse du bruit pour exciter les léthargiques; *multus habeatur sermo... Si altus sopor obtineat vociferandum est; iracunde increpandus est æger.... Omnia ad soporem discutiendum contra atque in phreniticis molienda.* De acut. curat. Lib. 1°. Cap. 2°.

et

et que le silence ressemble aux ténèbres (7), en ce que, privant le système d'une des puissances capables de le stimuler, il le fait, ou pour mieux dire (*), le laisse tomber dans une asthénie directe.

Nous avons vu quelle doit être l'action de la nuit; et de quelle manière celle-ci doit influer sur les maladies. Or, comme chacun des accidens qu'elle renferme, ainsi que ce dernier, qui l'accompagne ordinairement, paraissent avoir une action spéciale et déterminée plutôt sur quelque organe que sur tout autre, l'influence bonne ou mauvaise de la nuit, se présentera principalement sur celles d'entre les maladies qui affectent les organes le plus immédiatement ou le plus directement exposés à l'impression de ces accidens, et sera forte en proportion du degré de force de ces mêmes accidens, plus forte à mesure qu'il y en aura plus de réunis et agissant en même-temps. Ainsi les maladies de la vue et de l'ouïe, celles qui dépendent de l'état de la transpiration cutanée, celles qui sont inhérentes à la constitution de la peau, des muscles superficiels, des vaisseaux lymphatiques des glandes ; les maladies des extrémités des articulations, de la gorge, des bron-

(*) C'est peut-être parler peu correctement que de dire que le froid, les ténèbres, le silence, affaiblissent le système. Il semble qu'on veuille ainsi attribuer une action directe et absolue à des modifications, qui ne sont qu'autant de degrés inférieurs d'une puissance positive. Mais, comme c'est là le langage commun des praticiens, et comme il m'aurait fallu de longs détours pour le changer, j'ai mieux aimé enfreindre les lois sévères de la métaphysique, que de renoncer à la clarté ou à la concision.

ches, des poumons, celles du *sensorium* enfin par sa correspondance avec toutes ces parties, ressentiront particulièrement les effets de cette influence de la manière et à la proportion énoncées.

Tout ceci n'est pas moins le résultat de l'observation et de l'expérience, qu'une conséquence légitime et nécessaire des principes que nous avons établis plus haut. Girdleston, et après lui Wiekard, attribuent à la fraîcheur des nuits, auxquelles précèdent des journées fort chaudes, l'hépatitis si commune aux Indes Orientales : et il paraît que cette maladie consiste en une fausse inflammation, c'est-à-dire, en une inflammation plutôt asthénique que sthénique, puisqu'on nous assure que le mercure en est le meilleur remède. C'est probablement par cette même raison qu'on y observe aussi ordinairement le tetanos, l'emprostotonos, le trisme, la colique, la jaunisse et l'hydropisie, ainsi que l'attestent Bontius et Paxmann. Duprés, Salvadori, Portal, montrent avoir observé que la phthisie confirmée s'aigrit plus ou moins pendant la nuit. Tel est au moins le caractère général de la fièvre hétique, d'après les observations de tous les praticiens. Doussin rapporte quelques exemples d'épilepsie, engendrée ou renouvellée en cette période. Ce qui est sûr, les accès de cette maladie et ceux de l'asthme et de la goutte reviennent plus souvent en ce temps, témoins Cullen, Brown, Weikard, dans leurs Elémens de médecine, Vacca Berlinghieri, dans son Code de médecine, Darwin dans sa Zoonomie. Le sommeil seul n'est point la cause de ce phéno-

mène. Il ne contribue à les (*) produire, que par le concours des accidens de la nuit. Mercurialis croit pouvoir s'opposer à l'opinion d'Hippocrate, et soutenir contre lui que les fièvres nocturnes doivent être plus dangereuses que les diurnes. La raison qu'il en donne est que le malade ne peut point dormir, ou, s'il s'endort, que le sommeil lui fait du mal. Personne n'ignore que le rhume, la toux, le rhumatisme, s'engendrent ordinairement pendant la nuit. Galien paraît avoir indiqué, en peu de mots, l'influence que celle-ci doit exercer sur toutes ces maladies ; car après avoir observé qu'il existe entre l'atmosphère du jour et celle de la nuit la même différence qu'on remarque entre l'atmosphère qui est exposée au soleil et celle qui ne l'est pas, après avoir fait consister cette différence en ce que, dans le premier cas, l'air est plus chaud et moins épais que dans le second, il ajoute : *Calidior porro (aer) ac tenuior corpora quæ melius perflentur efficit ; frigidus et crassus contraria* (8) : et on connaît d'ailleurs combien de maladies dépendent de la constitution de la

(*) Tant que l'on dort, les organes des sens intérieurs et extérieurs restent dans l'inaction ; la volition est entièrement suspendue ; il ne se fait aucun mouvement volontaire ; l'incitabilité s'accumule et devient plus vive, plus active. En effet, rien ne délasse mieux que le sommeil, et on est toujours, le matin, plus sensible aux impressions, même les plus légères. Il n'est donc pas surprenant que le sommeil joint à la nuit, en augmente l'influence. Il faut pourtant observer que le sommeil du jour n'est presque jamais suivi d'aucun des accès dont il est parlé ici, à moins qu'ils n'aient été occasionnés par d'autres circonstances ; tandis qu'étant même éveillé, on en est quelquefois surpris pendant le jour.

peau et de l'état de la transpiration. Dans un autre endroit (*) cet auteur nous parle d'un de ses malades qui, ayant un abcès à la cuisse, en souffrait beaucoup plus la nuit que le jour, malgré qu'en ce temps-là il fut bien couvert et bien chaudement dans son lit, et employât les remèdes les plus efficaces. Les douleurs ostéocopes des vénériens acquièrent au soir plus de violence, et celle-ci s'augmente encore pendant la nuit, si on se rapporte aux attestations de Tissot, de Plenk, de Hunter, de Swediaur, de Girtanner, et à l'expérience journalière.

Quelque légère que soit dans la journée l'apparence du mal, dit Huxam, dans sa Dissertation sur l'Angine maligne, *la nuit en aggrave beaucoup les symptômes. C'est le temps où la fièvre redouble. Quelquefois même le délire prend dès la première nuit. Le redoublement revient constamment le soir pendant tout le cours de la maladie. Il faut que j'avoue que souvent vers la fin de la maladie, je n'ai pas été peu surpris de trouver que mon malade avait passé toute la nuit dans le délire frénétique, après l'avoir laissé dans la journée aussi frais et tranquille qu'on pouvait l'espérer.* Ecoutons Pletia sur l'Hypocondrie : *Ingruit sæpe*, dit-il, *passio hoc tempore nocturno, quia uti vult Valesius* in comment. 32, Lib. 4, Epidem., *ut lumine, calore et motu ac vigilia evocantur ab internis ad externa excrementa ; ita tenebris frigore et quiete ac somno*

(*) *De motib. manif. et obscur.* Cap°. *de membr. quæ moventur motu volantario.*

occurrunt ad viscera et gravant partes. Plusieurs autres maladies semblables, offrent ces mêmes faits, et je suis persuadé que tout praticien attentif, aura souvent eu occasion de vérifier la sentence d'Hippocrate : *Noctes autem plus quam dies delirii significationem præbent.* De vict. ration. in morb. acut.

Qu'au contraire les malades d'otalgie et d'ophtalmie aiguë, doivent jouir d'un plus grand calme pendant la nuit, cela est trop naturel et trop conforme à la pratique des médecins, et des chirurgiens, qui ont coutume d'écarter soigneusement de ces malades, les bruits les plus légers et la plus faible lumière (*). Généralement, on peut dire, que l'influence de la nuit est favorable dans les maladies inflammatoires, puisque, si elles ne sont pas toujours visiblement allégées en ce temps, au moins ne les voit-on presque jamais s'aggraver, avant que la diathèse phlogystique ait dégénéré en *collapsus* ou asthénie indirecte.

Il faut néanmoins observer que les ténèbres et le silence sous de certains rapports, et en de certaines circonstances, agissent autrement que nous venons de le dire, et exercent sur les maladies inflammatoires, même dans leur commencement, une influence beaucoup différente. C'est le cas de plusieurs douleurs, inquiétudes, fureurs et frénésies, qui naissent quelquefois, ou s'aigrissent

(*) *V.* Cullen, Weikard, *Elémens de médecine.* — Scarpa, *des maladies des yeux.*

pendant la nuit, et qu'on ne pourrait attribuer à aucune cause manifeste, pas même au refroidissement de l'air (*), ni à aucun autre accident. Séduits par ces effets, qui ne sont cependant, ni les plus constans, ni les plus propres de la nuit, plusieurs médecins regardèrent celle-ci comme une cause constamment morbifique, et fondèrent là-dessus leur proposition générale que la nuit empire les maladies. Comme si elle influait également sur tous les malades, et aggravant les uns, ne soulageait pas les autres : comme si la manière dont elle les aggrave, était toujours la même. Mais si l'on fait attention que dans les maladies inflammatoires, ces troubles sont toujours précédés et accompagnés de l'insomnie, on en verra bientôt et clairement la véritable raison. Car le mouvement irritatif, partiel, ou général ne peut plus se borner à produire la simple sensation de douleur, ainsi qu'il arrive pendant le sommeil, où la volition est entièrement suspendue, mais à la suite de la douleur, doit encore causer l'aversion, qui à son tour donne d'autres peines au malade, et le tourmentant davantage l'oblige à s'agiter, à se remuer, à se débattre. On comprend par-là, pourquoi même dans les inflammations l'opium a été utile, lorsqu'il produisait le sommeil. Puis, si l'on con-

(*) Le froid extérieur, concentrant la chaleur animale dans les parties intérieures, ainsi que nous l'avons vu, peut certainement produire la diathèse phlogystique et l'augmenter. Mais les phénomènes, dont il est question ici, ont souvent lieu, sans que la température de l'atmosphère nocturne soit peu ou point diminuée.

sidère que du mouvement volontaire, ainsi associé au sensitif, il doit naître une plus grande consommation de l'esprit d'animation, lequel en ce temps est très-accumulé, faute des *stimulus* ordinaires, tels que la lumière, le son, l'oxigène, etc., on n'aura pas la moindre difficulté à se persuader, qu'une faiblesse générale, jointe au trouble, à l'agitation, à la frénésie, peut être l'effet de l'insomnie nocturne dans les inflammations. Cette explication est conforme à la doctrine de Darwin.

Les Browniens disaient que comme l'incitabilité n'est point mise en activité par les *stimulus* de la lumière du soir, elle s'accumule et réagit, parconséquent, plus énergiquement, contre l'action des autres puissances stimulantes des passions sur-tout, qui dans l'insomnie nocturne subsistent permanentes et presque seules, et que l'incitabilité restant ainsi épuisée, il en résulte l'asthénie indirecte. Quoi qu'il en soit de ces opinions, la vérité est que les impressions faites par les objets extérieurs sur les organes des sens, fournissent à l'ame des idées toujours nouvelles ou toujours renaissantes, qui la distraient et en détournent l'attention; que ces organes, faute des puissances qui agissaient sur eux, restent pendant la nuit dans l'oisiveté et l'inaction; qu'ainsi nul objet étranger n'occupe l'esprit, nulle idée nouvelle ne se présente à l'ame pour en partager la réflexion; que resserrée, pour ainsi dire, et concentrée en elle-même, elle doit se prêter toute entière à ce qui se passe dans l'individu où

elle réside, et ressentir plus vivement les infirmités du corps; qu'enfin le *sensorium* étant fatigué par cette réflexion, il en naît le *collapsus*, suite nécessaire de l'intensité de son action. C'est ce que dit Mercurialis, dans ses remarques sur Hippocrate. *Mala omnia eo tempore molestiora sunt ob sensuum vacationem.*. Galien fait dire au malade, duquel nous avons parlé, que son mal ne s'augmentait la nuit, que parce qu'il n'était alors occupé à ne rien voir, à ne rien écouter, à ne rien faire, et qu'il n'avait dans son esprit autre chose que l'abcès toujours présent de sa cuisse.

Résumons. La nuit exerce effectivement une influence sur les maladies. Les causes physiques de cette influence sont le refroidissement, l'humidité, l'obscurité de l'atmosphère, et une diminution d'oxigène, ou une surabondance de gas acide carbonique. Leur action est encore favorisée par le silence et le sommeil. Cette influence est plus ou moins marquée, favorable ou préjudiciable, selon les différentes maladies. Il est des cas d'une même maladie, où elle se manifeste d'une manière entièrement opposée.

J'ai tâché, tant qu'il était en moi, de donner à cette matière tous les éclaircissemens qui pouvaient se concilier avec la concision. Ce n'est pas à moi à juger si j'y ai réussi. Toutefois, quelque soit le mérite de ce petit ouvrage,

. . . . , . . . ; *Audacia certe*
Laus erit; in magnis et voluisse sat est.

et j'ose me flatter qu'on voudra bien ne pas regarder tant ses défauts et ses imperfections, que le désir sincère que j'ai de me rendre en quelque manière utile à l'humanité.

AYMONE, D. M.

NOTES.

(1) *All nature is but art unknown to thee;*
All chance direction wich thou canst not see;
All discord harmony not understood,
All partial evil universal good;
And in spight of pride, in erring reason's spight
One truth is dear: Whatever is is right.

POPE 's ou Man. Book 1.

(2) . . . . *Emptis*
Sub noctem gelidam lignis calefactat ahenum.

HORAT. Epist. 1, Libr.

Autumnus longe periculosissimus, dit Celse, parlant des Saisons, Lib. 2, Cap. 1. *nam fere meridianis temporibus calor, nocturnis atque matutinis simulque vespertinis frigus est. Corpus ergo et æstate et subinde meridianis caloribus relaxatum subito frigore excipitur.* -- Ne croyons pas que ce soit seulement l'automne, qu'il peut se faire, dans la température de l'atmosphère, des changemens si dangereux. Quoiqu'ils soient moins à craindre, ils peuvent arriver dans toutes les autres saisons, et c'est Celse, lui-même, qui nous en avertit. Car il ajoute tout aussi-tôt : *Sed ut eo tempore id maxime fit, sic quandocumque evenit noxium est.*

(3) Si on considère combien le principe de la vie des animaux dépend de la chaleur, on ne peut douter que l'action du froid ne porte toujours sur lui, plus ou moins directement, une impression de faiblesse. --- CULLEN, *Traduction de M. Bosquillon.*

(4) *Veternosi in luce et ad solis radios collocentur . . . . omnia sint varia quæcumque visum proritare queunt.* -- ARETÆUS *de acut. curat. lib.* 1, *cap.* 2.

(5) *Decumbere autem id conclavi obscuro debent et lecto maxime molli, diuque decubitum eum sustinere.* -- Hipp. *de vict. rat. in morb. acut.* -- Galien, dans son quatrième commentaire, sur ce livre d'Hippocrate, s'exprime ainsi : *Nunc decubitum obscura in domo non tanquam maturatorium auxilium, sed tanquam difficilis tolerantiæ inquietationisque, quæ ob ἄσχν id est molestiam angoremque fit, correctorium voluit ; gratia cujus et lecti mollis meminit.*

(6) *Quiescere jubendum est et ægrotos ipsos et omnes domesticos. Acute namque audiunt phrenitici, et stupitibus irritantur, nec non et ab iis in furorem aguntur.* Arét. de acut. curat. lib. 1, cap. 1.

(7) *Omnimodum silentium simile quid in auditu est atque tenebræ in visu* Galen. lib. 1.° de Symptom. caus. cap. 6.

(8) Le texte entier est conçu en ces termes : *Aer à sole illustratus ab eo quem sol non attigit et ab umbroso, itemque diuturnus à nocturno differt. Nam quem sol tangit calidior tenuiorque est. Umbrosus vero crassior est. Calidior porro, etc.* Galen. in lib. Hippocr.

FIN.

Ce Mémoire a obtenu, à l'unanimité, l'un des seconds prix, adjugé par la Société. Cette compagnie, voulant rendre un hommage éclatant aux talens de son auteur, l'a proclamé l'un de ses membres correspondans.

Le Secrétaire-général de la Société de Médecine,
Fournier.

MÉMOIRE N°. VII.

> Nos certè cogitationem suscepimus et curam adhibuimus ut quæ à nobis proponentur, non tantum vera essent, sed etiam ad animos hominum non incommodè et asperè accederent.
>
> BACON, *Nov. Orig. Præfatio.*

PREMIÈRE PARTIE.

1. IL est des sujets qui demandent de l'éloquence, du feu et du génie. La médecine veut du génie, et se contente de la clarté. Loin de nous les théories imaginaires et les systêmes enfantés par l'erreur. Ce sont des faits qu'il faut presenter aux sages qui veulent, par des travaux utiles, fertiliser le champ de la médecine-pratique et y tracer la route de l'observation. J'ose concourir à ce noble dessein : la gloire de la médecine m'enflamme autant que le bien de l'humanité m'inspire; et mes efforts se soutiennent, quand j'ai présent à ma pensée le corps illustre qui va me juger.

2. Le problême que j'entreprends de résoudre est conçu en ces termes :

A. « *La nuit exerce-t-elle une influence sur les* « *maladies ?*

B. « *Y a-t-il des maladies où cette influence est* « *plus ou moins manifeste ?*

C. « *Quelle est la raison physique de cette in-* « *fluence ?* » (*a*).

3. Pénétré de l'importance d'un si vaste sujet, j'entre en matière, sans m'arrêter à esquisser d'avance le plan de mon travail. Ce plan se développera de lui-même, si ma méthode est bonne; si elle est mauvaise, je serai le premier égaré.

4. Que de sentimens, Messieurs, divers et pénibles dût éprouver notre premier père, quand il vit, pour la première fois de sa vie, le plus beau jour faire place à la nuit! O Adam! revenez sur la terre, et dites-nous si l'étonnement que vous eûtes à l'aspect des ténèbres, fut aussi grand que votre effroi! Que de supplices en un jour! La colere d'un Dieu vous glace d'épouvante; et, au même instant, cette nuit qui vous environne, devient pour vous et pour la tendre Eve, la terreur des terreurs. Une si vive révolution devant laisser une impression durable, vous transmittes à vos enfans une disposition nerveuse, et la maladie *sacrée* dût naître : je me doute de cet événement.

5. Oh! combien l'influence de la nuit est active et puissante! La terre est à peine habitée, et je vois les hommes ériger des autels et construire des temples pour y peindre la nuit comme une *divinité* qui traîne après elle les Parques inflexibles, la douleur et la mort. Les prêtres composent des hymnes pour exorciser le dieu des ténèbres et pour enchaîner sa fureur (*b*). Ah! si la nuit exerçait ainsi son empire sur les ames faibles et crédules dans l'état de santé, quelle influence ne devait-elle pas avoir, lorsque les hommes étaient malades?

6. Je pense que les poëtes ont voulu combattre cette influence, quand ils ont représenté la Nuit comme une *déesse*, couverte d'un voile parsemé d'étoiles, parcourant sur un char d'ébène la vaste étendue des cieux, et n'ayant pour cortége que la Volupté satisfaite et les Songes légers (*c*). Ce entiment donc les honore autant que leur peinure est admirable, mais le tableau reste sans ffet. La nuit vient, Hobbes tremble, et Pascal ntracte ses muscles, pour éviter le précipice e la frayeur lui creuse sous ses pas ! Ainsi, premier est dans un état de faiblesse, tandis e l'autre entre en convulsion. Que de tourens, d'après cela, doit éprouver l'homme soufnt et sensible, qui se trouve au sein des nèbres, abandonné par la pitié ! Ah ! si une *rde* est utile pour surveiller ses besoins, comien est-elle plus nécessaire encore pour dissiper influence que la nuit exerce sur sa pensée.

7. Les femmes ont objecté qu'elles s'appercevaient que les rayons de la lune brunissaient leur eint. Les physiciens ont fait des expériences avec e miroir ardent (*d*), et ils ont décidé que l'obervation des femmes était une de ces erreurs opulaires que le philosophe doit nier, lorsqu'il e peut pas les expliquer. Mais, remarque M. emuret, il eût été plus sage de bien constater e fait et d'en chercher une autre cause. Et moi e pense que si les plantes s'étiolent pendant la uit, les roses de la beauté doivent se faner omme elles ; du reste, il est certain que les homes qui dorment à la lune, sont brisés et rompus

à leur réveil ; les plus vigoureux n'y résistent pas. Ce fait encore a été consigné par M. Menuret, et ce savant ajoute qu'un homme, ayant voulu passer la nuit à sa fenêtre, il resta sept à huit jours sans pouvoir remuer ni pieds, ni mains. Enfin un autre individu s'étant exposé également aux rayons de la lune, il eut un vertige et des maux de cœur (*e*).

8. Il résulte, je crois, de ce simple apperçu que la nuit exerce, à n'en pas douter, une influence sur les malades (5,6 A.). Mais comme il est difficile, selon moi, de faire *abstraction* du malade sans désigner sa maladie (*f*), je vais donc aborder maintenant la seconde section du problême, et déterminer s'il y a des maladies où l'influence de la nuit est plus ou moins manifeste (2 B.).

9. Celui-là fut un citoyen utile qui dressa le premier des tables météorologiques ; mais on doit des autels au sage qui fit servir ces tableaux à la connaissance des maladies. L'étude de la météorologie remonte à l'antiquité la plus reculée. Je ne crois pas, d'après l'auteur illustre d'*Anacharsis*, que l'on refuse ce nom à des tableaux, qui pendant l'espace de 19 ans, représentent en quelque façon l'état du ciel et l'histoire de l'année. On y voit en effet, pour chaque année, les points où commencent les saisons ; et pour chaque jour les prédictions des changemens que l'air éprouve tour-à-tour (*g*).

10. C'est sur ces faits physiques, que le divin vieillard éleva le dogme des constitutions médi-

cales. Il reconnut une constitution *diurne* (*h*), et cette distinction fondamentale nous ouvre la route que nous devons suivre pour développer le point-pratique de la question (3 B.).

11. Triller m'égare, quand il dit que la douleur est la compagne des ténèbres (*i*) ; et Baillou lui-même est diffus, lorsqu'il avance d'une manière générale que toutes les maladies deviennent exacerbantes sur le déclin du jour (*k*). Mais si je veux fixer mes idées sur le point important, le père de la médecine se présente à ma pensée, et dans ce précepte lumineux et précis : « attachez-vous à distinguer la maladie qui a des redoublemens le soir (*l*). » Je me persuade d'une part que la nuit exerce une influence marquée sur les malades, comme sur les maladies (8 A.) ; j'entrevois de l'autre qu'en déterminant le nombre de ces cas, j'aurai trouvé quelles sont les maladies où l'influence de la nuit est plus ou moins manifeste.

12. Déjà nous avons signalé la source où le père de la médecine dut puiser les bases des constitutions médicales (9 A.). Il reconnut une constitution diurne (10 A.) ; le jour devait donc offrir, en abrégé, l'image de l'année ; il devait avoir comme elle, le même ordre de maladies. Cherchons donc à déterminer, d'une manière invariable, la division des saisons. Faisons connaître leur température. Nommons les maladies qui leur correspondent ; et si le jour, ensuite, nous présente le même ordre et le même enchaînement de faits, nous verrons dans ce tableau comparé,

quelle est la maladie qui doit arriver précisément le soir, et sur laquelle la nuit exerce conséquemment son empire. Mais qui me donnera ce point de départ? Je ne vois par-tout que des idées contradictoires. Ah! puisqu'il faut parler d'après les faits (1 A.), revenons à l'homme qui les a toujours pris pour fondemens de sa doctrine.

13. Pour moi, je pense, disait Hippocrate, que le corps de l'homme renferme du sang, de la pituite et deux sortes de bile, l'une jaune, et l'autre noire (*m*). Cela est évident, puisqu'en prenant un remède qui agisse sur la pituite, c'est la pituite qui est vomie. Si le remède agit sur la bile, on vomit de la bile. Il en est ainsi de la bile noire, quand le remède est de ceux qui évacuent cette humeur. Enfin si le corps est blessé, on voit couler du sang (*n*).

14. La pituite augmente en hiver, et le corps de l'homme en est plein à cette époque. Cela parait manifeste, en ce que l'on en crache, et que l'on en mouche abondamment dans cette saison (*o*). Dans le printemps, la pituite est forte encore, mais le sang domine alors, parce que cette saison est *chaude* et humide, et que le sang se trouve, par sa nature, analogue à la température de cette partie de l'année (*p*). En été le sang abonde encore, mais la bile croit et s'étend jusqu'à l'automne, tandis que le sang diminue; et cela doit être effectivement, puisque l'été étant une saison *chaude et sèche*, il est contraire à la nature du sang qui exige une température chaude et humide (*q*). Si le sang

diminue en été, il diminue davantage en automne; car cette saison, *sèche* et *froide*, commence à refroidir le corps, et rend l'atrabile plus abondante et plus forte (*q*). Enfin l'hiver revient, il établit une saison *froide* et *humide*, et il favorise ainsi le retour de la pituite (*r*).

15. Cette analyse rapide de la doctrine d'Hippocrate, offre à l'esprit trois grandes vérités. La première est la division des saisons, en printemps, été, automne et hiver. Division que le père de la médecine a suivie dans les aphorismes 20, 21, 22 et 23 de la troisième section, et que les modernes ont intervertie (*s*). La seconde est la détermination physique des quatre températures de l'année, en chaude et humide, chaude et sèche, sèche et froide, et froide et humide (*t*). La troisième est le rapport constant que les humeurs cardinales de l'homme ont avec les quatre saisons (*u*); et si l'on veut un complément de preuves, on le trouve dans la distinction suivante des tempéramens et des âges.

16. L'enfance est chaude et humide, car c'est du chaud et de l'humide que le fœtus fut formé et qu'il a été nourri (*v*). L'adolescence est chaude et sèche. Elle est chaude, parce que le feu prédomine encore; elle est sèche, parce que l'humidité s'est consumée dans l'enfance pour son accroissement (*x*). L'âge viril est froid et sec. Il est froid, dans ce sens seulement que le feu ne prédomine plus à cet âge; et il est sec, parce qu'il n'y a plus d'accroissement. (*y*) La vieillesse est froide et humide. Elle est froide, parce que le

feu s'éteint et se consume; elle est humide, parce qu'on décroît à cet âge et que le desséchement disparaît pour faire place à l'humide (*z*). Ainsi l'enfance répond au printemps, l'adolescence à l'été, l'âge viril à l'automne, et la vieillesse à l'hiver ; et cet ordre se retrouve encore dans les aphorismes 28, 29, 30 et 31 de la troisième section des œuvres d'Hippocrate.

17. Nous possédons la division des saisons, nous avons la connaissance de leur température, nous savons à quelles époques dominent les humeurs cardinales (15 A.) ; il n'est donc pas difficile de déterminer maintenant quelle est la maladie qui doit correspondre à telle partie de l'année (12 A.). Le corps de l'homme renferme quatre humeurs différentes (13 A.), et l'homme est malade, ajoute Hippocrate, lorsqu'une de ces humeurs est en plus ou en moins, quand elle se sépare des autres, ou qu'elle n'a plus comme elles la même température (*aa*). D'après ce principe, il est évident qu'il doit y avoir des maladies sanguines, des maladies bilieuses, des maladies atrabilieuses et des maladies pituiteuses (*bb*). Les premières doivent régner au printemps, les secondes en été, les troisièmes en automne et les quatrièmes en hiver ; car les maladies arrivent par le changement des saisons (*cc*), et telles que sont les constitutions des saisons, telles sont aussi celles des maladies (*dd*).

18. Ces vérités ainsi analysées, on prévoit qu'il nous est facile de trouver le rapport du jour avec les quatre parties de l'année (12 A.). Mais il

nous faut établir ce rapport sur des faits physiques et incontestables.

19. Le globe de la terre a deux mouvemens constans et périodiques. L'un *diurne*, par lequel il tourne autour de son axe, dont la période est de 24 heures, ce qui forme le jour, ou pour mieux dire le *nychtemeron*; l'autre *annuel* et autour du soleil, se fait dans un orbe elliptique durant l'espace de 365 jours, 5 heures, 49 minutes. Mais si le mouvement annuel donne seul la division des saisons et la raison de leur température, pourquoi ne déduirait-on pas du mouvement diurne, quatre températures également distinctes, ainsi qu'on en déduit encore la division des quatre points cardinaux du jour. L'année n'est qu'un long jour, a dit élégamment un sage (*ee*); et le père de la médecine ajoute : *SICUT IN ANNO CONTINENTUR PERIODI ÆGRITUDINUM, EODEM MODO, UNA DIE, continetur periodus MORBI* (*ff*).

20. « Elle est digne de remarque, disait Piquer, la comparaison qu'Hippocrate fait ici du jour avec l'année (*gg*) ». Mais il est plus remarquable, à mon avis, de voir tous les commentateurs de ce grand homme, ne rapporter qu'à lui une si belle idée (*hh*)! Sa comparaison toutefois ne s'entend rigoureusement que des types et des périodes des maladies ; mais ne doit-on pas l'étendre aussi et à leur diathèse et à leur division cardinale (17 A.), quand ce précepte surtout : *ex temporibus morbos conjectare datur* (*ii*), est applicable aux changemens du jour comme aux changemens des saisons, et qu'un tel pré-

cepte n'a point de bornes? Si l'on nous objecte actuellement qu'une constitution diurne est infiniment petite, nous répondrons qu'elle est moins étonnante qu'une constitution annuelle. Or, il est démontré dans le premier et dans le second livre des épidémies, que l'année entière peut conserver une température *uniforme*, malgré le changement des saisons. On y voit effectivement que la première constitution qui régna à Thase, fut chaude et sèche pendant toute l'année, que la seconde fut humide et froide, la troisième froide et sèche, et la quatrième chaude et humide. Raymond de Marseille est allé plus loin. Il a vu, d'après une expérience de 36 ans, une constitution *stationnaire*, dont la période est de 19 ans comme le cycle lunaire (*kk*). Ce n'était donc pas sans fondement que le père de la médecine faisait un précepte de noter les changemens qui dépendent des diverses heures du jour. Il avait appris que ces changemens étaient sur-tout remarquables le soir et le matin (*ll*). Il divisa dès-lors le jour en quatre parties, et il fit rapporter le matin au printemps, le milieu du jour à l'été, le soir à l'automne, et la nuit à l'hiver (*mm*). En partant de cette division, il ajouta que le sang domine le matin, la bile à midi, l'atrabile le soir et la pituite la nuit (*nn*). L'état du pouls nous confirme ce rapport d'analogie avec les quatre points cardinaux du jour. On en a la preuve dans les variations diurnes et périodiques tant du baromètre (*oo*) que de l'aiguille aimantée (*pp*). On la trouve enfin jusques dans les plan-

tes: ainsi les fleurs *semi-flosculeuses* s'ouvrent le matin; les *sicoïdes* à midi; les *mirabilis* le soir, et le *cactus grandiflorus* pendant la nuit (*qq*). On peut donc tirer cette conséquence que la maladie sanguine fait son invasion le matin, la bilieuse à midi, l'atrabilieuse le soir, et la pituiteuse la nuit (*rr*); car le jour a un rapport semblable en tout avec l'année médicinale (19 A.).

21. Ce rapport ainsi établi, il en résulte nécessairement que si l'on doit regarder comme une vérité physique, que l'invasion des maladies atrabilieuses et des maladies pituiteuses arrive sur le déclin du jour (20 A.), on a déjà une présomption très-forte pour attribuer à la nuit (12 A.) une influence plus ou moins manifeste sur ces deux ordres de maladies (*ss*). Mais la solution du problême ne se bornant point à des généralités (10 A.), il faut d'abord rendre incontestable la vérité pratique que je viens d'établir, et déterminer s'il n'existe point d'autres maladies, sur lesquelles la nuit ait une influence également manifeste. Pour remplir un si vaste dessein, je vais donc, à proprement parler, tracer *l'histoire des maladies nocturnes*. Et si, des fièvres continues, je porte successivement mes recherches sur les fièvres intermittentes, sur les maladies périodiques, sur les maladies chroniques et sur les chirurgicales mêmes, j'offrirai, si je ne me trompe, un tableau complet et méthodique de toutes les maladies soumises à l'influence de la nuit.

22. Mais un médecin a traité ce point pathologique dans un ouvrage *ex professo* (*tt*). Il est

donc juste de signaler son travail et de le faire connaître. En voici le précis : « les maladies déjà formées, dit Triller, sont plus rebelles en automne, et cette saison les prolonge jusqu'au printemps suivant, et même au-delà. Telles sont, par exemple, les fièvres intermittentes et particulièrement la quarte ; telles sont encore les affections goutteuses invétérées. Ces maladies deviennent plus fâcheuses, quand elles s'unissent à celles qui viennent en automne». Triller remarque, parmi ces dernières, les fièvres continues, les fièvres catarrhales, les hectiques, les exanthématiques et les miliaires. Il cite encore les fièvres anomales ou erratiques, les angines, l'hydropisie, la cachexie, le rhumatisme et le scorbut, l'asthme et la phthisie ; et il termine son *catalogue* par la pleurésie et la dyssenterie (*uu*). Plus loin, l'auteur s'arrête aux maladies chirurgicales ; mais il se borne à dire que les blessures sont plus importunes la nuit que le jour, et que les douleurs étant alors plus vives, elles privent le corps de se livrer au repos (*vv*).

23. Ainsi Triller n'a fait qu'énumérer, comme il l'avoue lui-même, ce qu'Hippocrate et Baillou avaient dit avant lui (*xx*). Je ne m'arrête point à discuter encore le vide radical que son travail présente ; ce vide est assez signalé par l'appel que l'on fait aux savans. Je vais tenter de remplir cette lacune par l'exécution d'un plus vaste tableau (21 A.).

24. C'est un fait pratique que la fièvre pituiteuse a pour caractère de débuter le soir, ou

au commencement de la nuit. Il est encore certain que le plus grand nombre des individus, qui sont atteints par cette maladie, éprouvent chaque jour, une augmentation de fièvre, ou un trouble sensible à l'entrée de la nuit. La fièvre pituiteuse confirme donc, par l'heure de son invasion, le rapport que nous avons trouvé entre l'hiver et la quatrième partie du jour (20 A.). Mais la circonstance de redoubler ou de s'exaspérer la nuit, est-elle un symptôme attaché à cette maladie?

25. Pour apprécier ce caractère et pour en estimer la valeur, il faut s'en rapporter au type de la fièvre pituiteuse, comme le meilleur juge. Or, le professeur Pinel a démontré par des faits cliniques, que ce type est *continu*, et, fort de l'observation et de son expérience, il en a formé le genre 5, ordre 3 de la première classe de sa Nosographie (*yy*). Mais ce savant ajoute qu'il existe également une fièvre pituiteuse, qui a, de plus que la première, les accès semblables *à ceux de la quotidienne intermittente* (*zz*). Et comme celle-ci a aussi pour caractère de débuter le plus souvent le soir, ou au commencement de la nuit, nous trouvons alors dans la conjugaison des types, la raison du redoublement et du trouble sensible, qui se développent simultanément avec la fièvre pituiteuse. Cette maladie, ainsi composée, est donc une continue, plus, une intermittente; et telle était l'opinion d'un grand médecin de Vienne (*aaa*).

26. Ce n'est point assez, si l'on veut, de l'at-

gument du type ; nous en avons un autre déduit du traitement. En effet, si les fièvres rémittentes n'étaient pas des maladies composées, le traitement serait nécessairement *un*. Il suffirait du parallèle de ces fièvres avec les continues, pour porter ce principe jusqu'à la démonstration. La fièvre inflammatoire simple n'a jamais besoin de quinquina, l'inflammatoire rémittente ne guérit point sans cette écorce. La fièvre pituiteuse simple n'a besoin que d'un émétique ou d'un laxatif léger, et souvent la fièvre est assez forte pour dissiper d'elle-même les embarras muqueux et pour déterminer une crise salutaire. On en voit des exemples dans les ouvrages du professeur Pinel (*bbb*). Il n'en est pas ainsi, quand cette fièvre est rémittente. A peine a-t-on chassé le levain gastrique, qu'il faut couper le génie intermittent, et on donne le quinquina, souvent, à haute dose. Tout ce que je dis ici est fondé sur l'expérience des grands maîtres, et M. Baumes a consacré ces principes dans un mémoire couronné (*ccc*).

27. Il y a plus : si l'on remonte aux causes de la fièvre pituiteuse simple et de l'intermittente quotidienne, la conjugaison de ces deux maladies s'explique mutuellement. Il est reconnu que le froid et l'humide donnent naissance aux maladies pituiteuses (17 A.). C'est un fait également certain que l'humidité de l'atmosphère est la cause la plus générale des fièvres intermittentes. Ce fait est consigné dans tous les bons ouvrages de médecine-pratique, et Hippocrate en a fait la re-

marque dans la seconde constitution du premier livre de ses épidémies. On y voit non-seulement que les intermittentes dûrent leur origine à l'humidité de l'air, mais encore on y trouve que les quotidiennes furent plus nombreuses, à cause de la température froide et humide de cette constitution.

28. L'école de Montpellier a établi la première, comme une vérité physiologique, que le génie de la fièvre intermittente réside dans les nerfs. L'école de Paris a adopté cette idée, et un de ses plus distingués élèves ajoute que s'il avait à ranger les fièvres dans un cadre nosologique, il les fixerait toutes dans la classe des névroses (*ddd*). Mais en résumant l'opinion, d'ailleurs trop générale, du docteur Alibert, on en revient toujours à cette conséquence que, puisque la fièvre intermittente est une affection directe du système nerveux, il ne faut pas être surpris que cette maladie prenne naissance sous une température humide et froide, si le froid et l'humide sont une des causes les plus affaiblissantes des nerfs. Or, cette pensée m'est attestée par l'expérience et confirmée par les maîtres de l'art.

29. Hippocrate, auquel il faut revenir toujours, Hippocrate, dis-je, rapporte que, de son temps, les habitans du Phâse différaient essentiellement des autres peuples de la Grèce, parce qu'ils respiraient un air épais et humide et qu'ils vivaient dans des marais (*eee*). Si je me transporte aux pieds des Alpes et des Pyrénées, j'y trouve moi-même, des êtres si dégradés, que j'ai peine

en effet à les croire des hommes. Quelle est la cause de cette dégénération ? C'est, vous dit-on encore, l'humidité constante qui règne dans les vallées (*fff*). Si l'humidité de l'air a une influence aussi puissante sur le physique et sur le moral de l'homme ; si cette cause est commune à la production des fièvres pituiteuses et des intermittentes (27 A.), la conjugaison de ces fièvres n'a plus rien qui m'étonne. Que dis-je ? Elle me paraît un effet constant et nécessaire.

30. Cette conjugaison ainsi démontrée, il nous reste à prévenir une objection que l'on croirait nous faire, en nous demandant pourquoi les fièvres rémittentes sont si fréquentes dans la pratique, et forment à elles seules au moins les deux tiers des fièvres tempestives ou cardinales.

31. Il y a quarante ans que le praticien de Naples assurait que la constitution de l'air était devenue catarrhale en Europe. Notre Fouquet en a fait la remarque dans ses Recherches sur le climat de Montpellier (*ggg*), et Raymond a prouvé que le *Mode mou* formait aujourd'hui l'élément dominant des maladies régnantes. Il a vu, durant la station *molle* qui a régné 29 ans de suite (20 A.), que la fièvre a été communément rémittente ; c'était, dit-il, la synoque (συνεχης) des Grecs (*hhh*). Les quatre constitutions météorologiques fondamentales, ajoute ce médecin, ont bien eu lieu durant le long règne de la station *molle*, mais ne l'ont point changée (*iii*). Cette constance, bien faite pour me frapper, m'inspirerait des doutes ; mais ils s'évanouissent à la

voix de tant de médecins célèbres qui ont remarqué ce désordre dans les constitutions des saisons, et qui l'ont signalé comme un agent qui, non content de dénaturer le caractère des maladies, paraît tendre encore à la dégénération de l'espèce humaine (*kkk*). Et certes, l'irrégularité des crises d'une part et les *Crétins* que nous avons sous les yeux (29 A.), ne donnent par malheur que trop de poids à cette idée.

32. Nous avons annoncé, d'après une autorité célèbre, que le génie intermittent réside dans les nerfs (28 A.). Cette vérité est hors de doute, puisqu'il suffit d'une affection de l'ame pour déterminer des accès de fièvre intermittente : nous ne citerons en preuve que l'exemple suivant.

33. François Cheylan, natif de Marseille, militaire, âgé de 32 ans, arriva de Nice à Montpellier, le 5 Floréal an 4. La joie qu'il eut le lendemain de trouver dans cette commune un de ses frères, dont il était éloigné depuis longtemps, occasionna en lui une impression si forte, qu'il se sentit suffoqué dans l'instant où il l'embrassait, par un besoin infructueux de répandre des larmes. Il fut saisi d'un serrement de cœur inexprimable, et cet accident fut suivi d'un sentiment de froid très-marqué et de tous les phénomènes qui caractérisent un paroxisme fébrile. Le lendemain, la fièvre lui étant revenue, il entra le 8 dans la salle de clinique, à onze heures du matin, se trouvant en ce même moment dans le stade de la chaleur d'un troisième accès, la fièvre s'étant déclarée le 6 Floréal à 4 heures du

matin. L'usage seul de la tisane d'orge nitrée est prescrite au malade. On se borne à son égard à une méthode purement expectante et à une attention scrupuleuse dans le régime.

Le 9, quatrième jour de la maladie, l'accès ne vient qu'à 9 heures, et il est moins intense et plus court.

Le 10, point de paroxisme. (Soupe pour nourriture).

Le 11, même état que la veille; Cheylan sort de l'hospice (*lll*).

54. Le fait que nous venons de citer étant constant, nous en tirons, je crois le premier, cette conséquence qu'il n'existe parmi les fièvres que deux types cardinaux, l'intermittent et le continu. Une telle distinction est non-seulement fondée, mais elle jette le plus grand jour sur le diagnostic et sur les traitemens des maladies *fébriles*. Sur le diagnostic, vous connaissez au type si la maladie est purement nerveuse ou simplement humorale, parce que celle-ci a un type continu (25 A.), tandis que l'autre l'a intermittent (32 A.). Si la maladie présente les deux types, vous concluez qu'elle est nécessairement composée (29 A.) et la prédominance des symptômes vous donnant les signes de votre diagnostic, vous agissez en conséquence. Voilà pour le traitement (26 A.).

55. La division des types a d'autres avantages. On sait maintenant que les maladies chroniques sont d'autant plus rebelles qu'il est plus difficile de les rendre fébriles. Le professeur Dumas, un des savans du premier ordre de l'école de Mon-

pellier, a développé cette idée pratique dans un mémoire couronné par la société de médecine de Paris. Mais s'il existe, à n'en pas douter, des chroniques nerveuses et des chroniques humorales, nous citerons en preuve les écrouelles et l'épilepsie ; il faudra, d'après nos principes (34 A.), maintenir les unes dans une fièvre continue et ramener les autres à un type périodique. Ce n'est point assez d'avoir établi les règles, d'après lesquelles on peut se conduire, lorsqu'il s'agit d'allumer la fièvre dans le traitement des maladies chroniques ; notre art réclame des médecins les moyens qu'il faut employer pour varier le type de la fièvre artificielle. Sous ce rapport, notre application est neuve et du plus grand intérêt.

36. Pour nous qui demeurons persuadés qu'il n'existe essentiellement que deux types (34 A.), et qui pensons, avec Gaubius, que chaque maladie a ses symptômes propres et nécessaires ; que ces symptômes, toujours les mêmes, servent à démontrer non-seulement l'existence de la maladie, mais à la distinguer encore de tout ce qui n'est pas elle (*mmm*) ; convaincus enfin que des causes différentes doivent produire des effets dissemblables, quand ces causes agissent elles-mêmes sur des organes divers (17, 32 A.), nous concluons de tous ces faits, que la fièvre rémittente n'est point une fièvre cardinale et *sui generis*. Nous y voyons, avec Stoll, une continue, plus une intermittente (25 A.) et une intermittente nocturne.

37. Si l'on nous demande actuellement quelles sont, parmi les fièvres continues, celles qui méritent d'être appellées nocturnes (21 A.), nous répondrons que l'on doit regarder comme telles la pituiteuse simple, parce que son invasion arrive sur le déclin du jour ; et la pituiteuse rémittente comme ayant, outre le caractère de débuter le soir, un redoublement marqué, ou un trouble sensible à l'entrée de la nuit (24 A.). Mais comme, d'après nous, le redoublement doit être une véritable quotidienne (25 A.), tandis que le trouble sensible au contraire est un symptôme qui n'est pas dans le pouls, (on le verra plus bas), nous distinguerons ces deux fièvres, ainsi composées, par les noms divers de nocturne rémittente et de nocturne exacerbante. Nous appellerons enfin rémittente et exacerbante nocturne la fièvre qui nous présentera cette surcomposition. Ainsi :

α. *Nocturne simple* (41 A.),
β. *Nocturne rémittente* (44 A.),
χ. *Nocturne exacerbante* (53 A.),
δ. *Rémittente et exacerbante nocturne* (57 A.)

Sont les quatre espèces distinctes et les plus communes des fièvres *nocturnes*, *continues*, pituiteuses ou atrabilieuses (21 A.). Cette division ainsi co-ordonnée, nous allons la développer avec ordre et l'appuyer sur des faits. Commençons d'abord par la nocturne simple, etc.

38. On lit dans une dissertation soutenue à l'école de Paris, le 24 Vendémiaire an 13, que la fièvre adéno-meningée, continue, a des paroxismes

qui reviennent ordinairement tous les jours. En partant de ce principe, M. Colass ne cite que des exemples d'adéno-meningée rémittente, et en renversant ainsi l'opinion de ses maîtres, l'auteur détruit, sans s'en douter, la thèse qu'il voulait établir.

39. Le professeur Pinel, au contraire, donne pour caractère de la fièvre adéno-meningée continue les symptômes suivans : lassitudes spontanées, horripilations vagues, langue blanche et muqueuse, saleté des dents et des gencives, salive épaisse, anorexie, nausées, oppression de la région précordiale avec un sentiment de replétion, vertige, tristesse involontaire, flatuosités, borborigmes, fièvre *continue*, mais légère, le pouls étant presque naturel, *rémissions à peine sensibles*, urines décolorées et à peine fétides, avec un sédiment quelquefois muqueux : elle parcourt ses périodes avec lenteur et dure plusieurs semaines (*nnn*).

40. Il résulte déjà de ce tableau nosographique que l'on ne peut pas comparer des rémissions à peine sensibles avec des paroxismes, ou des redoublemens (38 A.); on le doit moins encore, si nous démontrons par des faits pratiques que la fièvre pituiteuse simple n'a pas même des rémissions sensibles, et que son type est continu (25 A.).

41. Une veuve âgée de 56 ans, dit Stoll, entra à l'hôpital le 3 Novembre 1777. Elle avait mal de tête, la bouche amère, du dégoût pour les alimens, des envies de vomir, et de temps en temps des vomissemens d'une pituite pure, qui

la prenaient quelquefois le matin et le plus ordinairement un certain temps après avoir mangé. La respiration était bouillonnante, semblable à celle des asthmatiques, et la toux souvent presque suffocante. Aucune douleur à la poitrine; à peine quelques crachats; l'abdomen un peu tuméfié et un peu douloureux au toucher; l'altération considérable; la chaleur modérée; la langue chargée; le ventre difficile; le pouls fort, plein et dur.

Le 5 Novembre, après avoir fait précéder les fondans salins, on donna un vomitif composé de deux scrupules d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié, qui fit rendre une si *énorme* quantité de pituite filante, que personne n'aurait soupçonné aisément que l'estomac seul et les premiers intestins pouvaient en contenir autant. Il y eut trois déjections. Tous les accidens diminuèrent alors sensiblement : la malade respira plus librement; elle dormit.

Le 6, la respiration s'embarrassa de nouveau. La malade eut encore des nausées et vomit spontanément un peu de pituite. Du reste elle fut bien. Elle prit des fondans salins.

Le 7, on donna un vomitif. La quantité des matières rejettées fut la même; les déjections furent fréquentes, copieuses et soulagèrent beaucoup la malade.

Le 8 et le 9, la liberté du ventre s'étant soutenue, la malade se trouva fort bien.

Le 14, elle eut de nouvelles envies de vomir, mais elle respirait bien, et la chaleur et le pouls étaient

aient dans l'état naturel. Je lui donnai le soir
ı peu d'opium, pour calmer l'irritation de
stomac. Mais le lendemain je la trouvai, ayant
lus de fièvre qu'elle n'en avait jamais eue : la
ête était embarrassée ; la langue sèche et reti-
ée; la respiration laborieuse. Ayant fait usage
endant quelques jours d'une décoction de
hien-dent et de dent-de-lion, avec de l'oximel
un sel neutre, et ensuite de légers amers,
e fut soulagée de manière qu'elle ne se plai-
ait d'aucune incommodité. Le jour suivant je
i donnai une tisane moins chargée.

Le 17, elle commença à respirer plus diffi-
ement. Elle vomit une fois, spontanément, un
u de pituite : ce qui soulagea sa poitrine. On
prit l'usage de la tisane incisive.

Deux jours après, comme elle avait des nau-
ées, je prescrivis l'ipécacuanha sans tartre sti-
é. Depuis cette époque, les doux fortifians, car
ux qui avaient trop d'activité l'incommodaient,
ı régime convenable et la précaution de tenir
ventre libre, raffermirent sa santé; et je n'eus
us à craindre de rechûte pour cette femme,
ayant gardée long-temps exprès dans l'hôpital
our m'en assurer (*ooo*).

42. L'observation de Stoll est précieuse. Elle
ous montre une maladie éminemment fébrile, et
qui a parcouru ses périodes, sans éprouver un
eul redoublement, sans manifester même un
rouble sensible à l'entrée de la nuit. Cependant
ette maladie est née au commencement de l'hi-
er, et elle était si essentiellement pituiteuse,

que nulle autre au monde ne devrait être plus fortement rémittente, si le redoublement était un symptôme attaché à une telle maladie. Nous concluons donc, de cette observation, que la fièvre pituiteuse simple ne doit pas avoir de rémissions sensibles, et que son type est continu (40 A.) On ne peut pas contester l'évidence de ces preuves, et la conviction ne serait-elle pas entière, si nous ajoutions au fait que nous venons de citer (41 A.), des exemples de fièvres pituiteuses continues, guéries sans le secours de l'art et par le seul effort de la nature? Nous pouvons affirmer que notre pratique personnelle nous en a offert des exemples. Il en existe aussi dans les archives de la clinique de l'école de Montpellier ; et enfin, dit le savant Pinel, j'ai observé, dans le trimestre d'été de l'an 5, neuf exemples de fièvres rémittentes, au nombre desquelles on en comptait quatre, qui étaient d'une nature muqueuse ou adéno-meningée. Elles ont parcouru leurs périodes avec la lenteur qui est le caractère de ces fièvres, et elles se sont heureusement terminées du quarantième au quarante-deuxième jour, à compter de leur invasion. *Il en a été de même d'une fièvre continue de la même nature* (*ppp*).

43. Les six premiers mois de l'an 8 ayant été remarquables à Montpellier par une température froide et humide, il régna une fièvre pituiteuse, qui était simplement continue chez les hommes soumis à cette cause physique, et qui devenait rémittente chez les individus qui, outre l'influence

de la constitution, avaient éprouvé l'effet d'une cause morale. C'est pour n'avoir pas saisi cette distinction étiologique que M. Roucher a avancé d'une manière trop générale que, durant tout le cours de la fièvre, il ne se manifesta, ni redoublement ni rémission, et qu'elle conserva toujours le type *continent* (*qqq*). Dans le rapport, au contraire, fait à l'école de médecine par les chefs de clinique interne, MM. Caizergues et Rogery, on voit, d'après un grand nombre d'observations écrites au lit des malades, que cette fièvre s'accompagnait et d'exacerbations et de forts paroxismes (*rrr*). Et lorsque M. Roucher déclare que cette fièvre prenait souvent un caractère décidément nerveux et malin (*sss*); quand il avoue qu'il lui a été impossible de sauver un seul individu de tous ceux qui présentaient ces mouvemens nerveux (*ttt*); n'est-ce pas signaler à ces traits une fièvre rémittente grave? Et peut-il la comparer à celle qui se terminait, dit-il, si heureusement dans l'hospice que, sur cinq cents malades environ, il n'en perdit que douze (*uuu*). Nous regrettons que ce praticien n'ait pas accompagné son mémoire du tableau des fièvres qu'il nomme *continentes*, nous y aurions puisé des exemples en faveur de l'existence de la pituiteuse *continue*. Mais le caractère de cette fièvre ayant été démontré constant (42 A.), nous passons à celui de la rémittente nocturne (37 B.).

44. *Ière. Observation.* Ramazzini dit avoir observé dans ses *Constitutions épidémiques* de 1691, des fièvres épidémiques, qui redoublaient vive-

ment sur le soir, au coucher du soleil, de telle sorte que les malades étaient alors extrêmement abattus et presque mourans. Ils restaient dans cet état toute la nuit, et le lendemain au matin ils en sortaient comme par enchantement, car ils pouvaient se lever et se promener dans la salle.

IIme. Observation. En 1743, il régna au camp de Worms, vers la fin du mois de Décembre, une fièvre rémittente épidémique, qui a été décrite par Home. On y trouva également que cette fièvre fut sur-tout caractérisée par ses rémittences, qui furent absolument régulières quant au temps, chez les malades que l'on envoya au dernier hôpital d'Allemagne, et chez les autres qui en furent attaquées, les troupes étant arrivées à Ghent. Les malades ordinairement se portaient assez bien pendant le jour, et leur pouls était meilleur; mais le *soir*, régulièrement, leur fièvre augmentait et les symptômes devenaient plus violens. « J'ai souvent, ajoute le docteur anglais, « trouvé le matin, dans un grand calme, le « pouls de tel malade, que l'on me disait avoir « été dans le délire toute la nuit (*vvv*). »

45. Les observations que je viens de rapporter (44 A.), ayant été faites par deux médecins d'un grand mérite, et sous des climats divers, elles forment un caractère frappant de ce que j'appelle rémittente nocturne (37 B.). Mais, pour assurer l'évidence de ce caractère, je vais montrer qu'il existe non-seulement une intermittente quotidienne, mais encore une quotidienne nocturne.

46. L'histoire intéressante de Cheylan démontre assez par elle-même l'existence de l'intermittente quotidienne (33 A.). Il y en a d'autres exemples dans les ouvrages de Sennert, d'Hoffman et de Baillou; et Raymond rapporte dans son mémoire sur les épidémies, que l'automne de 1745 et celui de l'année 1772, mémorables par des pluies très-abondantes, produisirent, le premier, des angines et des toux convulsives, sur les enfans, qui durèrent cinq ans; et le second des fièvres *quotidiennes* qui continuèrent trois ans (*xxx*). Enfin le professeur Pinel en a vu six exemples dans le seul trimestre de l'été de l'an 5 (*yyy*), et un de ses élèves en a consigné d'autres observations bien faites dans une thèse soutenue à l'école de Paris dans le mois de Vendémiaire an 12 (*zzz*).

47. Tout prouve qu'il existe aussi une espèce de fièvre intermittente, dont les accès ne viennent que le soir, et quittent le matin. Hippocrate avait observé plusieurs fois cette fièvre, dans le cours de sa pratique, car il l'appellait quotidienne nocturne. Certes, une maladie qui arrive ainsi sur le déclin du jour et qui se dissipe quand le soleil se lève, méritait bien le nom de fièvre nocturne par excellence. Cette maladie dut frapper, je me doute, les autres peuples de la terre, puisque, chez les Hébreux, elle donna lieu à cet adage unanime : *Levato sole levatur ipse morbus* (*a*). D'après ces autorités antiques et célèbres, je ne crois pas que l'on révoque en doute l'existence de la quotidienne nocturne,

quand le père de la médecine ajoute clairement dans la deuxième constitution du premier livre des *Epidémies*, que les quotidiennes nocturnes furent très-nombreuses à Thase durant l'automne et l'hiver. Je vais du reste en citer une observation fidelle d'après la dissertation de M. Lasteyras (*b*).

48. Magdelaine Juilloi, âgée de 67 ans, d'une complexion faible, sujette aux rhumes, éprouva, sans causes connues, le 21 Brumaire an 9, une syncope qui fut suivie, sur les cinq heures du *soir*, d'une horripilation qui commença par les pieds et qui s'étendit peu-à-peu sur tout le corps. Une chaleur moîte succéda à ce frisson, elle dura toute la nuit, et fut suivie d'une apyrexie complette le lendemain matin.

Deuxième jour de la maladie. — Une syncope suivie de vomissemens muqueux, horripilation à la même heure que la veille, chaleur toute la nuit, apyrexie le lendemain matin.

Troisième. -- Douleur de tête, sur-tout à la région occipitale, bouche mauvaise, pâteuse, langue blanchâtre, humide; accès à la même heure, et de la même durée. [Un grain tartrite de potasse antimonié dans quatre onces d'eau d'orge, procura plusieurs vomissemens muqueux et une selle.]

Quatrième. -- Accès à la même heure, douleur en urinant, bouche pâteuse, peu de soif, pouls faible [eau vineuse]. L'accès s'est renouvellé tous les jours.

Septième. -- Bouche pâteuse, langue humectée, un peu de prostration; l'accès a été plus faible que les précédens. [Vin d'absynthe.]

Huitième. -- Même état, même prescription.

Dixième. — Faiblesse ; les accès ont diminué de plus en plus. [Vin d'absynthe, alimens nourrissans.]

Quatorzième. -- Convalescence (*c*).

49. Si nous résumons les faits que nous venons de citer, nous voyons qu'il suffit de connaître la marche d'une quotidienne nocturne (48 A.) et d'une pituiteuse simple (41 A.) pour avoir l'idée d'une rémittente nocturne (44 A.). L'opération étant la même pour se former l'idée de la nocturne exacerbante (37 C.), nous allons, d'après notre méthode, déterminer s'il existe une maladie qui ait tous les caractères de la quotidienne nocturne, moins l'élément fébrile ou le symptôme qui n'est pas dans le pouls (37 A.). Nous abordons, on le voit bien, la grande famille des maladies périodiques, et il faut convenir que le nombre en est prodigieux. Car indépendamment des faits que nous avions recueillis, le médecin Chivaud a singulièrement multiplié nos recherches, en nous confiant sa traduction inédite du bel ouvrage de Casimir Medicus (*d*). Cet aveu nous est d'autant plus doux, qu'il est un hommage libre, rendu à un savant modeste et à un ami de cœur.

50. On entend par maladies périodiques, dit Medicus, des affections qui s'accordent à paraître régulièrement sans fièvre, finissent au bout d'un certain temps, pendant lequel le malade se croit entièrement guéri. D'après cette définition, on voit déjà qu'il existe une maladie dont le symptôme n'est pas dans le pouls (49 A.). Mais si

l'affection périodique est une maladie semblable à l'intermittente, sous le rapport des accès, celle-ci doit ressembler à son tour à la périodique, et avoir plus qu'elle une condition fébrile. Pour acquérir cette preuve, je décompose la fièvre intermittente, et je trouve le frisson pour premier élément, la chaleur pour le second, et la sueur pour le troisième. L'intermittente ainsi décomposée, on s'imagine que le mouvement fébrile est réparti sur les trois élémens; mais les observations suivantes nous détrompent de suite. Atheus a vu le frisson revenir tous les jours chez un abbé, un moine et chez sa belle-mère, âgée de 60 ans. Bartholin a connu une femme qui avait tous les jours, à une heure fixe, une chaleur sans fièvre; et Senac a vu une sueur qui revenait tous les jours, également sans fièvre, chez un autre sujet. Si l'on objecte actuellement que le mouvement fébrile ne pouvait pas être manifeste, parce qu'il était divisé sur trois individus, nous répondrons que cette objection n'est pas fondée, puisque Monro cite une femme, qui avait régulièrement tous les jours, aux deux pieds, le frisson, la chaleur et la sueur, sans éprouver aucun degré de fièvre.

51. Obligé par la nature de notre sujet de nous renfermer dans l'histoire des maladies nocturnes, ne devant même traiter ici que de la périodique nocturne quotidienne (49 A.), nous la définirons une maladie qui arrive sans pyrexie sur le déclin du jour et qui disparaît le lendemain matin pour revenir le soir. Cette ma-

ladie étant semblable alors à la quotidienne intermittente nocturne (47 A.), moins l'élément fébrile (50 A.), elle doit être, comme l'intermittente, une maladie toujours subsistante quant à son principe, même durant l'intervalle qui sépare ses accès, quelle que soit d'ailleurs la durée de cet intervalle.

52. Cette circonstance, omise par Medicus, est d'autant plus importante que dans l'opinion de M. Voullonne, la fièvre intermittente est une maladie subsistante même dans l'intervalle de santé, apparente que les accès laissent entr'eux : au lieu que pour constituer une maladie périodique, il suffit, dit-il, qu'elle reparaisse dans des temps déterminés, sans qu'il soit nécessaire que le principe qui la reproduit, subsiste durant l'intervalle qui sépare ses retours (*e*). Cette théorie, une fois admise, on ne pourrait pas dire qu'une maladie périodique résulte de l'ensemble de plusieurs maladies comme elle, « dont chacune est assez « courte dans sa durée et paraît essentiellement « distinguée de celle qui la précède comme de « celle qui la suit, auxquelles cependant elle « ressemble pour l'ordinaire ». On ne réserverait plus le nom de maladie périodique à la maladie *totale* ; on le donnerait au contraire à chaque accès pris isolément et en réduisant ainsi la maladie périodique à une affection éphémère, on prouverait qu'elle n'existe pas (51 A.). Mais si, de l'aveu de M. Voullonne, je vois que cette affection au contraire est une maladie qui, quoique privée d'une condition fébrile, me présente

cependant une *succession d'accès marquée par le retour d'une santé apparente*, n'ai-je pas dans la pluralité de ces accès et dans leur rapprochement des raisons suffisantes pour les regarder tous comme appartenant au même fond de maladie (*f*)? Il est aussi gratuit de soutenir que la maladie et la santé ne se succèdent pas dans les maladies périodiques, qu'il est difficile de persuader qu'un homme est malade, parce qu'il vient d'avoir un accès de fièvre intermittente. Mais terminons cette discussion décente et critique ; et prouvons par des faits l'existence réelle des périodiques nocturnes.

53. Ces maladies étant très-nombreuses, nous allons les classer par ordre alphabétique. Voici ce tableau (*g*).

A. I. *Asthme*. Apinus a vu un gentilhomme qui, à la suite d'une gale répercutée, était subitement attaqué, tous les jours, à neuf heures du soir, d'un asthme convulsif si violent, qu'il tombait à terre sans mouvement, ni connaissance. Il restait une heure dans cet état, passé laquelle il se levait, mais gardait l'asthme toute la nuit, et ne se trouvait bien que le lendemain matin jusqu'à neuf heures du soir, que l'accès revenait. Médicus a vu également un asthme qui commençait à neuf heures du soir et finissait à deux après minuit, chez une veuve de 60 ans, qui le garda pendant cinq semaines de cette manière. Garman a aussi connu un homme qui était menacé d'une attaque d'asthme, quand il voulait dormir. Se tenait-il éveillé, le mal dispa-

aissait comme par enchantement ; mais cédait-il de rechef au sommeil, l'asthme le reprenait et était prêt à le suffoquer.

B. I. *Babil.* Trumpf cite une servante âgée de 18 ans, qui, lorsqu'elle était au lit, se mettait à parler, répondait souvent avec beaucoup de précision aux questions qu'on lui faisait, mais à minuit elle perdait la raison et elle était même quelquefois noctambule.

II. *Bâillement.* Thomas Arnot a connu un garçon qui avait un bâillement périodique qui venait chaque jour à cinq heures du soir.

C. I. *Carus.* Stock fait mention d'une fille qui était dans le carus tous les soirs à 6 heures.

II. *Céphalalgie.* Hagedorn a vu une veuve qui était sujette tous les jours, pendant la nuit, à une céphalalgie si forte que la violence de l'accès lui faisait croire qu'on lui arrachait le crâne.

III. *Cochemar.* Horst a observé le cochemar toutes les nuits chez une jeune fille, et cite plusieurs personnes qui en sont mortes à la seconde attaque.

IV. *Colique.* Medicus a connu une dame qui était sujette à une colique, depuis trois heures de la nuit jusqu'à six heures du matin, et qui se portait bien le reste de la journée.

V. *Convulsion.* Kost a vu une fille qui était prise de convulsions, depuis six heures du soir jusqu'à minuit. Hagedorn cite une femme qui les avait la nuit en dormant, et chez qui elles disparaissaient à son réveil du matin.

VI. *Crampe.* Rayer rapporte qu'un sénateur de

54 ans, s'étant adonné aux affaires par ennui, fut attaqué, d'abord tous les sept jours, ensuite tous les soirs, d'une crampe très-violente, qui durait toute la nuit et se dissipait le matin. Pendant l'attaque, le malade avait d'abord un refroidissement sensible au nez. Ensuite une douleur si aigue vers le cœur, qu'il poussait les hauts cris. Il éprouvait en outre un tremblement au pied et à la main du côté droit, et non au côté gauche où était la douleur.

D. I. *Douleur*. Garlip a connu un homme qui se plaignait tous les jours, pendant la nuit, d'une douleur si vive dans le bras, qu'elle ne pouvait être appaisée que par l'opium que le malade prenait à la dose d'un gros.

E. I. *Enflure*. Weiss dit avoir vu un homme âgé de 52 ans qui était sujet, depuis plus de deux ans, à une enflure périodique aux pieds et le plus souvent le soir.

II. *Epilepsie*. Deidier, consulté sur des accidens nerveux qu'une dame n'éprouvait jamais que pendant le sommeil, et quand elle était couchée, répondit : « Le râlement, le tremoussement du « corps et la perte des sens qui arrivent à ma« dame, pendant la nuit, sont des marques cer« taines d'une épilepsie *nocturne* ». Stahl, fut aussi consulté pour un enfant de six ans, attaqué d'épilepsie, dont les accès revenaient, tous les jours, sur les six heures du soir.

F. I. *Faim canine*. Alexandre Benedictus eut à la suite d'une fièvre maligne, dont il était convalescent, une faim canine, qui l'obligeait de

ger quatre fois par jour et qui l'empêcha de
nir pendant un mois.

. *Folie.* Tulpius a observé un jeune homme
n'avait rien de tout le jour, mais qui, à
rée de la nuit, devenait fou jusqu'au retour
'aurore. Lorry a consigné un exemple de ce
e, dans le recueil périodique, qu'il avait
chez un amant malheureux.

II. *Frayeur.* Hippocrate nous a laissé l'his-
e d'un certain Nicanor, qui s'effrayait, la
t, des sons d'une flûte, et qui le jour n'éprou-
point cet effet-là. Thomas Hobbes manquait
force et de courage quand on le laissait, la
t, sans lumières, et le grand Pascal croyait
r un précipice prêt à l'engloutir.

V. *Froideur.* Hanneman a vu une femme à
une froideur au nez faisait éprouver des
leurs indicibles. Quand cette froideur venait
nuit, elle avait des insomnies et un si grand
de tête, qu'on croyait qu'elle devenait folle.
ntôt la narine gauche, tantôt la droite étaient
ides, et il fallait les envelopper sans cesse
n linge chaud.

. *Fureur.* Dodonée fait mention d'un homme
était furieux pendant le sommeil et très-rai-
nable quand il était éveillé.

G. I. *Grincement.* Blancard a vu son frère et
e vieille femme éprouver toutes les nuits, l'un
l'autre, un grincement de dent en dormant.

H. I. *Héméralopie* (h). Dans les Transactions
ilosophiques, on trouve un exemple d'un

jeune homme de 20 ans, qui avait été affecté d'héméralopie dès son bas âge, et si jeune même, qu'il n'était pas en état de dire quand elle avait commencé. M. Parliam dit que ce jeune homme avait la vue très-bonne pendant le jour, mais qu'à la brune il ne voyait plus du tout. La lumière d'une chandelle, ou le secours d'un verre ne lui faisait rien. Cependant, en examinant ses yeux, il n'avait pas trouvé qu'il y manquât rien, et il n'avait point de vertige, ni d'autre maladie de tête, à quoi on pût attribuer cette indisposition de sa vue. Il s'élevait sur les yeux du malade, d'après le rapport de M. Parliam, une espèce de nuage qui s'épaisissait par degré, comme un brouillard, à mesure que le jour baissait. Sa vue était la même dans les différens aspects de la lune. La lumière du feu ou de la chandelle ne lui faisait point de peine. Et l'hiver et l'été était pour sa vue la même chose. Lentilius dit que les soldats avaient souvent l'héméralopie au siége de Philipsbourg. Vursbain rapporte que cette maladie est presqu'endémique aux gens de quelque pays, et Kost l'a vue devenir épidémique. Enfin, dit aujourd'hui M. Carmoy, l'héméralopie n'est pas rare à Paray-le-Monial, département de . . . . «la vue se perd parfaitement au coucher du so-«leil pour reparaître à son lever».

II. *Hoquet.* Lanzoni a connu une dame de 23 ans, qui avait un hoquet singulier et si violent, le soir, qu'elle ne pouvait pas manger et auquel succédait un éternuement continuel et si fort,

qu'elle serait sautée hors du lit, à raison des grandes secousses, si on ne l'eût tenue.

I. I. *Incontinence d'urine.* J'ai traité une fille de douze ans qui, depuis deux mois, éprouvait seulement la nuit une incontinence d'urine, et cela tous les jours. Baptiste Théodose cite l'incommodité plus grave d'une personne qui était obligée de pisser à toutes les heures, sans quoi elle avait des vertiges et des saignemens de nez, lesquels symptômes se dissipaient en urinant.

II. *Insomnie.* Welsch a connu un enfant qui, sans être malade, avait une insomnie continuelle, car il pleurait toute la nuit au lieu de dormir. Lorry a vu un homme de 28 ans, qui ne pouvait dormir la nuit plus de deux heures.

III. *Ischurie.* Hanæus a connu une dame qui ne pouvait uriner que le soir, et non pendant le jour.

L. I. *Lipothimie.* Fraendærser fait la description d'une femme qui était faible à dix heures du matin, se mettait au lit à midi, avait le râle à sept heures du soir, était sans sentiment à onze heures de la nuit. Elle reprenait ses forces à cinq heures du matin et se levait à sept parfaitement guérie.

M. I. *Migraine.* Fréderic Hoffman a vu un homme de 46 ans, qui avait tous les soirs, du côté droit de la tête, une migraine qui lui durait toute la nuit.

II. *Mutisme.* Eggerdes rapporte qu'en 1693, il a vu la difficulté de parler être épidémique chez plusieurs soldats. Les uns devenaient muets,

le soir, à leurs postes, les autres dans les tavernes ou pendant le sommeil, sans autre incommodité.

N. I. *Néphritique.* Richard Morton fait mention d'une femme à qui la néphritique revenait tous les soirs, avec tant de violence, qu'elle ressentait un froid considérable par tout son corps, et qu'elle tombait dans des faiblesses continuelles.

O. I. *Odontalgie.* Rayer a vu une femme qui avait, tous les soirs, un mal de dents qui était annoncé par un écoulement d'une matière tenace et sanguinolente. Il venait au côté gauche de la mâchoire supérieure entre les dents canines et molaires, et se terminait par une excrétion de pituite. Watdschmidt a connu une fille qui avait une odontalgie toutes les nuits, et Torti a fait la même remarque sur une religieuse.

S. I. *Somnambulisme.* On lit dans le recueil de Breslaw l'histoire d'une fille de 47 ans, qui, en dormant la nuit, faisait des gestes extravagans, puis travaillait et achevait beaucoup de choses. Henri de Heer cite un poëte qui, en dormant, corrigeait ses poëmes.

II. *Spermatorhée.* Polis a vu un jeune homme qui avait, toutes les nuits une perte périodique de semence, ce qui l'affaiblissait beaucoup et le rendait valétudinaire et insouciant pour ses affaires. Pruckel a fait une observation semblable sur un jeune homme qui en fut guéri.

III. *Sueur.* Jean Rodius parle d'un bourgeois qui suait toutes les nuits sans éprouver un mouvement

ment de fièvre. Le grand Rivière cite une observation pareille d'une femme, et Willis en a vu une autre, qui avait, pendant la nuit, une sueur si excessive, que son lit en était mouillé. Adolphy, au contraire, a connu une fille qui avait, la nuit, une sueur, dont les gouttes paraissaient seulement à la fossette du cœur.

T. I. *Toux.* Hanæus cite un homme, qui était attaqué, une fois par jour, et véritablement la nuit, d'une toux subite qui lui durait constamment une heure, avec beaucoup de force, après laquelle il se trouvait guéri par un vomissement naturel. Huber rapporte des exemples d'une toux épidémique et régulière de plusieurs personnes qui en étaient prises le soir.

II. *Tremblement.* On lit dans le journal de Vandermonde, l'histoire d'un jeune homme qui avait, tous les soirs, un tremblement aux extrémités inférieures. Dodonée en cite un autre qui avait, outre le tremblement dans la nuit, une véritable insomnie, et qui croyait voir encore des serpens autour de lui.

V. I. *Vertige.* Schelhammer a vu un paysan qui se portait bien le jour, et qui, au coucher du soleil, avait un vertige si violent, qu'il ne pouvait, ni marcher, ni rien soulever, crainte de tomber. Il gardait ce vertige toute la nuit, et se portait bien le matin.

54. Nous venons de démontrer, par des faits, qu'il existe une maladie périodique, qui arrive régulièrement sans fièvre, sur le déclin du jour,

et qui disparaît au lever du soleil (51 A.). Nous dirons maintenant qu'en mariant, par la pensée, la pituiteuse continue (41 A.) avec une périodique quelconque de notre tableau (53 A.), on aura l'idée de ce que nous avons appellé nocturne exacerbante (37 C.). Cette distinction n'est plus arbitraire, mais nous pouvons citer deux observations. On verra, dans la première, que l'exacerbation n'est remarquable que par une céphalalgie qui va jusqu'au délire. On verra dans la seconde des convulsions affreuses simuler l'épilepsie, et la fièvre, cependant, n'a *point de paroxisme.*

55. *Ière. Observation.* Gregori, Vénitien, âgé de 23 ans, militaire depuis qu'il est en état de porter les armes, d'une constitution forte et vigoureuse, fut évacué des hôpitaux de l'armée d'Italie sur l'hospice de Montpellier le 28 Nivôse an 8, et entra, le soir, dans la salle de clinique, sans pouvoir préciser l'époque de l'invasion de sa maladie.

Il fit observer les symptômes suivans : douleur de tête plus intense vers les tempes ; yeux sensibles à l'impression de la lumière ; pupille dilatée ; odorat oblitéré ; pouls vîte, fréquent et petit ; anorexie ; enduit blanchâtre sur la langue molle et humectée ; tension douloureuse de l'hypocondre droit et de l'épigastre ; constipation ; difficulté d'uriner ; abattement général *in totas las fibras*, suivant l'expression du malade. [Diète et vin dans le bouillon.]

Le 29, visite du matin. Incohérence dans les idées ; forces abattues ; abdomen tendu. [Potion

avec vingt-cinq grains camphre, un scrupule éther sulphurique, une drachme confection d'hyacinthe, deux onces eau de mélisse, une once eau de fleur d'orange. Par cuillerée de quatre en quatre heures. Fomentation sur l'abdomen; frictions aux cuisses.]

Le soir, tête plus embarrassée. [Vésicatoire camphré aux jambes; lavement avec la camomille et l'huile camphrée, après l'exacerbation, afin de détourner les mouvemens qui se portent vers la tête.]

Le 30, léger amendement; les vésicatoires ont bien pris; les urines ont coulé, mais en petite quantité. [Mêmes moyens.]

Le soir, douleur de tête violente; pouls vîte et très-fréquent, (comme le premier jour); chaleur cuisante; abdomen plus tendu; légers soubresauts dans les tendons. [Même potion et même lavement.]

Le 1er. Pluviôse, délire pendant une partie de la nuit, remplacé par un assoupissement profond; abdomen plus souple; urines libres. [Ranimer les vésicatoires, frictions aux cuisses, même potion de demi-heure en demi-heure].

Même état le soir.

Le 2, nuit très-agitée. Le trouble et le désordre, qui eurent lieu, précédèrent la crise qui se fit dans la journée, par les sueurs, les urines et les selles.

A la visite du soir, tout était calme; tête libre; pouls régulier et sans fièvre; chaleur naturelle; abdomen souple.

Le 3, apyrexie ; disparition de tous les symptômes ; désir des alimens. [Biscuit dans le vin.]

Le 4, même état ; les forces reviennent ; la convalescence s'affermit pendant huit jours, et Gregori sort de l'hospice (*i*).

IIme. Observation. Une femme âgée de 60 ans, épuisée par le mauvais régime et le chagrin, fut tout-à-coup attaquée, le 27 Brumaire an 8, au matin, d'une affection nerveuse, caractérisée par la perte de connaissance, l'abattement, la faiblesse du pouls, l'épanchement d'un liquide visqueux et opaque sur les globes des yeux, la paleur des lèvres, l'écume à la bouche, le refroidissement du nez, les convulsions de la face, le gonflement du cou, la constriction spasmodique du pharinx, la contraction insurmontable des muscles fléchisseurs de l'avant-bras et la roideur tétanique du tronc. Ces symptômes, que l'on parvint à dissiper, par l'inspiration de l'ammoniac, reparurent dix ou douze fois dans la matinée, et cédèrent constamment aux mêmes moyens.

Vers le soir, altération de la voix, bégaiement, même contraction des muscles fléchisseurs de l'avant-bras.

Le 28, lenteur dans les réponses, yeux fixes et brillans, nez et menton froids; front, joue, poitrine et ventre chauds ; contraction et rigidité des bras et des jambes ; émission de l'urine et selles involontaires ; langue noirâtre et sèche ; pouls anomale. [Vésicatoires aux cuisses, synapismes aux pieds, vin.]

Même état pendant tout le jour et la nuit ; *point de paroxisme.*

Le 29 au matin, figure étonnée et rougeâtre, yeux toujours fixes et brillans, insensibilité de la plaie des vésicatoires, voix plus altérée, connaissance parfaite, distribution inégale de la chaleur, rigidité des bras et des jambes constamment fléchis, déglutition très-difficile, langue plus noire. [Eau d'orge avec eau de mélisse spiritueuse, vin.] Point de selles, ni d'urine dans la journée ; abattement extrême, perte du sentiment et de connaissance ; état soporeux vers les deux heures de l'après-midi.

Mêmes symptômes pendant toute la nuit. *Point de paroxisme.*

Le 30 au matin, accroissement de l'affection soporeuse, avec continuation des symptômes précédens ; mais, de plus, respiration courte et fréquente, yeux à demi-fermés, cornée transparente portée en haut et en arrière, pouls irrégulier, chaleur presque naturelle, aridité de la langue, perte de la vitalité du bras droit et des paupières, aphonie.

Le soir, anomalies de la chaleur, nez et menton froids, mouvemens convulsifs des jambes, refroidissement et rigidité du bras droit courbé, comme de coutume, à angle droit sur l'avant-bras ; pouls toujours irrégulier. *Point de paroxisme.*

Le 1er. Frimaire, bras gauche contracté, comme le bras droit, mais chaud, et cédant aux efforts employés pour l'étendre ; même état du

bras droit que celui de la veille, le pouls du côté gauche très-faible, respiration stertoreuse, rare et inégale, tous les caractères de la face hippocratique; mort, vers les dix heures du matin (*k*).

56. Il ne suffit pas d'avoir fait connaître les caractères divers de la nocturne simple, de la nocturne rémittente et de la nocturne exacerbante (41, 44, 55 A.). Nous avons admis une rémittente et exacerbante nocturne (37 C.), il nous faut donc choisir un exemple qui présente l'idée de cette *surcomposition*, ou qui ait ce caractère doublement nocturne. L'observation suivante nous paraît propre à remplir cet objet.

57. Jean Théron, âgé de 23 ans, d'un tempérament pituiteux, natif de Corneilhan, département de l'Hérault, détenu dans les prisons de la citadelle de Montpellier, entra, le soir, dans la salle clinique le 2 Pluviôse an 8.

Sa maladie débuta, le 23 Nivôse, par des frissons suivis de chaleur sans sueur. Le *délire* survenu pendant qu'on l'interrogeait, n'a pas permis d'obtenir des renseignemens plus étendus. Il a offert les phénomènes suivans : délire tranquille; céphalalgie; yeux fixes et hagards; pouls petit et serré; chaleur modérée; respiration libre et facile; crachats épais, verdâtres, sans toux; conjonctives, ailes du nez et contour des lèvres jaunâtres; langue noire et sèche; enduit noir autour des dents; *lentores;* haleine fétide; abdomen dur, tendu sans douleur; la peau couverte de petites

taches rouges; lassitude et douleur dans les extrémités. [Tisane d'orge nitrée.]

Le onzième jour de la maladie, mêmes symptômes. [Vingt-cinq gr. ipécacuanha procurent un vomissement de matières pituiteuses. Même tisane. Lavement.]

Le soir, redoublement de la fièvre et *exacerbation* de tous les symptômes; tension excessive de l'abdomen. [Vingt grains camphre; dix grains nitre; vingt-cinq gouttes liqueur anodine d'Hoffman; deux drachmes confection d'hyacinthe; une once eau de mélisse. Vésicatoires aux hypocondres. Fomentations émollientes.]

Le douzième jour, *délire furieux pendant la nuit, et tranquille le matin.* Les lèvres collées par une matière muqueuse, presque membraneuse, qui s'opposa à la sortie de la langue noire et hérissée d'aspérités. L'éruption disparaît. [Même tisane. Cinq grains camphre, dix grains nitre, s. q. extrait de quinquina pour un bol, toutes les deux heures.]

Le soir, *redoublement* de la fièvre et *exacerbation* des mêmes symptômes que la veille; déglutition difficile, resserrement et douleur à la gorge. [Mêmes moyens. Quatre sangsues au cou.]

Le treizième jour, *délire furieux pendant la nuit, dissipé vers le matin.* La tête est libre; l'enduit noirâtre de la langue remplacé par un sédiment blanc; les dents se dépouillent; bas-ventre moins tendu; dépôt grisâtre dans les urines; déglutition plus facile.

Le soir, *redoublement* de la fièvre et *exacerba-*

tion des symptômes ; *délire* sourd presque comateux ; chaleur âcre ; déglutition difficile ; météorisme de l'abdomen ; *pouls* vîte, fréquent, un peu *plus développé*. [Mêmes moyens.]

Le quatorzième jour, nuit paisible, délire moindre ; yeux naturels ; langue humectée, nette et moins âpre ; les *lentores* ont disparu. [Cinq grains camphre, quatre grains fleurs d'arnica, s. q. de thériaque pour un bol de deux en deux heures, afin de soutenir les forces.]

Le soir, *redoublement* de la fièvre et *exacerbation* des symptômes, mais moins intenses.

Le quinzième jour, assoupissement comateux pendant la nuit et la matinée ; visage allumé ; fortes pulsations des carotides ; yeux rouges. [Quatre sangsues aux tempes dissipent le coma comme par enchantement.]

Le soir, *redoublement* de la fièvre et *exacerbation* des symptômes, mais moins intenses. Petite toux sèche ; faiblesse extrême. [Vingt grains camphre dans un lok simple.]

Le seizième jour, nuit paisible ; sommeil de quelques heures ; tête libre ; figure un peu maigrie ; pouls développé ; ventre souple ; dépôt dans les urines. [Mêmes moyens.]

Le soir, *redoublement* de la fièvre et *exacerbation* des symptômes.

Le dix-septième jour, même état.

Le soir, *redoublement* de la fièvre et *exacerbation* des symptômes plus intenses. Soubresauts dans les tendons ; tremblement des extrémités supérieures ; prostration des forces. [Potion anti

spasmodique et tonique, avec une drachme confection d'hyacinthe, une drachme thériaque récente, 24 gr. camphre, q. s. éther sulfurique, une once eau de mélisse et une once eau de fleurs d'orange. Vésicatoires aux jambes. Lok simple.]

Le dix-huitième jour, rémission le matin de la fièvre et des symptômes; les soubresauts remplacés par de légers frémissemens; pouls toujours serré; toux, crachats muqueux; ventre un peu tendu; selles liquides. [Mêmes moyens. Tisane oxymelée. Lok.]

Le soir, *redoublement* de la fièvre et *exacerbation* des symptômes, mais moins intenses; haleine fétide.

Le dix-neuvième jour, même état. Les crachats un peu plus liés. [Décoction de deux drachmes de quinquina concassé, ajouter une drachme thériaque, huit grains camphre, q. s. éther sulfurique. Répéter trois fois dans la journée.]

Le soir, point de redoublement, ni d'exacerbation.

Le vingtième jour, on observe dans les urines une légère nubécule, qui se change en un sédiment grisâtre; la toux amène des crachats cuits; langue humectée et jaunâtre; ventre fermé; les vésicatoires fournissent une abondante suppuration. [Même décoction.]

Le soir, redoublement de la fièvre, mais à peine sensible; point d'exacerbation des autres symptômes.

Le vingt-unième jour, presque point de fièvre. [Deux prises de sa décoction.]

Le vingt-deuxième jour, toutes les fonctions re-

venues à leur ordre primitif, annoncent que la maladie est jugée, et permettent d'accorder au malade des alimens qu'il désire ardemment. Néanmoins, pour prévenir toute rechûte, on s'occupe de la cure confirmatoire ; on prescrit en conséquence des apozèmes toniques et légèrement purgatifs.

La convalescence n'a été troublée que par une légère affection gastrique, effet d'un trop long séjour dans l'hospice ; elle a cédé à l'action d'un seul évacuant ; et le malade bien rétabli est sorti le 10 Ventôse (*l*).

58. L'observation que nous venons de rapporter (57 A.), nous paraît un parfait modèle de notre rémittente et exacerbante nocturne (37 C.); car si nous décomposons cette maladie, elle présente, pour premier élément, une fièvre continue et véritablement pituiteuse (41 A.) ; née dans le cœur de l'hiver, sous une température des plus froides et des plus humides (43 A.), et rendue manifeste sur l'épreuve du vomitif (43 A.). Nous y trouvons, pour second élément, une quotidienne nocturne, caractérisée par le redoublement marqué qui survenait régulièrement, tous les jours, à la visite du soir. Nous y reconnaissons enfin une périodique grave, qui eût entraîné, seule, la perte du sujet, si on ne l'eût étouffée à force de quinquina. Le délire n'est pas plutôt détruit, que le vingtième jour la maladie se juge, et l'exacerbation ne revient plus. Il existe sans doute des conjugaisons plus nombreuses et plus compliquées. Cela doit être, puisque les mala-

dies périodiques peuvent prendre, comme on l'a vu, toutes sortes de formes (53 A.). Mais nous n'avons pas en vue d'épuiser les détails. Il nous suffit d'avoir tracé les caractères des *espèces* que nous avions admises (56 A.) pour qu'un autre découvre lui-même les *variétés*. Le plus difficile ayant été fait, on ne s'étonnera plus de voir l'auteur consigner, dans son histoire biennale, l'exemple d'une fièvre qui était à la fois rémittente, tierce, délirante, syncopale et histérique (*m*). Cette méthode, il est vrai, paraît froide et pénible; mais l'esprit d'analyse éclaire, seul, l'étude de nos maux et nous fait découvrir les vérités les plus abstraites.

59. Fidèle à notre plan (21 A.), nous avons indiqué successivement quelles sont, parmi les fièvres continues, les intermittentes et les affections périodiques (37, 47, 53 A.), les maladies que l'on doit regarder comme de vraies nocturnes. Nous allons maintenant rechercher ici s'il en existe de telles parmi les maladies chroniques.

60. Nous entendons, par maladie chronique, une maladie longue et le plus souvent rebelle, qui se développe sans fièvre (35 A.) et sans périodicité. Elle est également privée du type intermittent, puisque ce dernier suppose avec lui une condition fébrile (50 A).

61. Nous distinguons deux classes de maladies chroniques, selon que les unes affectent les solides, ou que les autres germent dans la crase des humeurs. La première classe comprend spécialement : l'épilepsie, l'asthme sec, l'hypocondria-

cie, la paralysie, la mélancolie et généralement toutes les affections mentales. La seconde classe embrasse toutes les chroniques humorales. Mais comme celles-ci diffèrent entr'elles, par des caractères *nocturnes*, que nous aurons le soin de faire remarquer, cela nous oblige à sousdiviser la classe de ces maladies chroniques en quatre sections. Nous renfermons, dans la première, la phthisie, la vérole, les écrouelles, l'hydropisie, le scorbut, etc.; nous comprenons, dans la seconde, l'asthme humide, les affections goutteuses et le rhumatisme; dans la troisième, sont les maladies cutanées, telles que les dartres, la gale, la teigne, la lèpre et l'éléphantiasis; le cancer est réservé pour la quatrième.

62. Si l'on est étonné que nous reproduisions, ici, comme chroniques nerveuses, des maladies que nous avons considérées ailleurs comme intermittentes et comme périodiques (34, 49 A.), nous demanderons, à notre tour, pourquoi les chroniques humorales ne sont pas également fébriles comme les maladies pituiteuses et les autres affections cardinales, puisque celles-ci proviennent d'un vice des humeurs (17 A.)? Etant donc admis qu'il existe véritablement des maladies nerveuses, qui sont apyrétiques (60 A.), il est facile de concevoir comment une de ces maladies peut devenir nocturne rémittente, nocturne exacerbante, rémittente et exacerbante nocturne, ce caractère chronique ne la mettant pas à l'abri de ces conjugaisons. Dans le premier cas, il suffira qu'un homme, atteint d'épilepsie, éprouve, tous les

roirs, un accès de fièvre intermittente; il ne faudra, dans le second, qu'une migraine ou une céphalalgie; le même individu aura, dans le troisième, et le mal de tête et la fièvre intermittente, et cette division nous donne trois espèces de chroniques nocturnes.

63. Ces conjugaisons sont trop faciles à saisir, pour qu'il soit nécessaire de recourir ici à l'autorité des exemples, la pratique en fournit tous les jours. Mais comme on pourrait nous les contester, peut-être, à l'égard de plusieurs chroniques de la deuxième classe (61 A.), parce que ces maladies s'accompagnent souvent d'une douleur plus vive, ou d'un paroxisme, le soir; nous allons démontrer que ces conjugaisons (62 A.) s'y trouvent. Encouragé par les *espèces* que nous avons déterminées (58 A.), nous ne craignons plus d'aborder les cas difficiles, nous allons choisir la phthisie pulmonaire et la vérole.

64. C'est déjà une contradiction manifeste que de mettre en principe qu'une maladie chronique n'a ni fièvre, ni périodicité (60 A.), et de vouloir ensuite que cette maladie soit essentiellement fébrile. Car, ou il faut la classer alors parmi les aigues, ou convenir qu'elle n'existe pas. Eh! quoi! parce qu'un phthisique sera consumé par une fièvre lente qui redouble le soir, je concluerai que la phthisie pulmonaire est une maladie fébrile? Au lieu d'analyser les circonstances de ce fait, je m'élève de suite à une proposition générale, et je conclus que les autres maladies chroniques sont également fébriles sans

exception. Les maladies aigues, qui diffèrent entr'elles et de type et de génie (34 A.), présenteront les conjugaisons les plus nombreuses et les plus compliquées (58 A.), et on ne voudra pas que les maladies chroniques aient le même avantage ; elles qui, par leur caractère chronique, rendent le corps plus propre au développement de ces conjugaisons ? Nous allons combattre, je le sens, des doctrines imposantes, heurter les opinions reçues sur le système de l'absorption ; mais si la pensée est libre, la vérité doit être courageuse, et pour nous, nous analysons les faits, de quelque autorité qu'ils émanent.

65. *Première Observation.* Un enfant de cinq ans mourut à Lyon, le 4 Novembre 1667, après une maladie de soixante-cinq jours. *Son cadavre ayant été ouvert* par M. Troussières, maître chirurgien, en présence de MM. Garnier et Spon, docteurs en médecine, on y remarqua plusieurs choses extraordinaires. Je me borne à la suivante. Il ne se trouva point de poumon dans la capacité gauche de la poitrine ; il y avait en certain endroit un abcès, d'où il sortit plus de *six livres de pus*, et l'on crut d'abord que le poumon avait été consumé par cette matière ; mais on ne trouva aucun vestige de poumon, ni de ses attaches, pas même de l'âpre-artère : cette cavité gauche étant unie et polie également par-tout. La rate était pliée comme en double, et elle fut trouvée sur le milieu de l'estomac et du colon : il semble que ce déplacement avait été causé par la pesanteur de cette étrange quantité de pus

Cet enfant, étant en santé, avait la respiration fort courte, et toujours la bouche ouverte, même en dormant, quoiqu'il eût le nez bien conformé. Pendant sa maladie, il ne cracha ni pus, ni sang, et malgré la quantité de matière purulente qui était dans sa poitrine, il n'eut jamais mal au cœur. Il est vrai que le médiastin qui était entre le cœur et le pus, était épais d'un pouce (n).

Deuxième Observation. Le 10 Février 1785, je fus appellé, dit Brieude, pour voir M. de Cusé, officier d'artillerie, âgé de 52 ans, logé rue Notre-Dame des Victoires. Ce militaire était d'une bonne constitution; son tempérament était mélancolique; il était sujet, depuis nombre d'années, à des douleurs de rhumatisme. Les hémorrhoïdes avaient flué deux fois chez lui, depuis huit ou dix ans; depuis quatre ans, il était sujet à cracher du sang au printemps et en automne. Il avait une toux légère et importune pendant le jour; il expectorait quelquefois le matin quelques crachats muqueux, ronds, jaunes, épais; il n'avait d'ailleurs aucun symptôme de pulmonie : *la fièvre lente n'avait jamais paru chez lui.* Ce malade était sobre en tout; il aimait sur-tout le laitage, qu'il digérait parfaitement. Je lui conseillai de prendre du suc de cresson le matin à jeun, dans une tasse de lait de vache. Il le continuait depuis un mois, et s'en trouvait bien, lorsqu'un matin, en se levant, il fut surpris par un vomissement de sang (o) si abondant, qu'il périt dans l'espace d'une heure, sans qu'on pût le secourir. *A l'ou-*

verture du cadavre, on trouva les vaisseaux du poumon variqueux, un grand nombre de *tuberculés*, dont les uns étaient *squirreux* et les autres en *suppuration* (*p*).

Troisième Observation. Dans l'hiver de l'an 8, m'a rapporté M. Lordat, ayant besoin d'un cadavre pour le service de mon amphithéâtre, et apprenant qu'il y en avait un à l'hôpital St. Eloy, je le demandai; mais comme le professeur de clinique en avait ordonné l'ouverture, je voulus la faire moi-même en présence des élèves, afin de ménager le sujet autant qu'il serait possible.

Voici ce qui avait piqué la curiosité du professeur et l'avait décidé à faire ouvrir le cadavre.

L'individu s'était présenté à l'hôpital, et avait été reçu à la clinique, il y avait environ trois semaines. Il se plaignait depuis long-temps d'une douleur au côté gauche de l'ombilic, et en explorant le point douloureux, on y trouvait une tumeur mobile. Le malade ne présentait point d'autres symptômes; il n'en avait point présenté d'autres avant son entrée à l'hôpital; sur-tout il ne s'était jamais *apperçu d'un mouvement fébrile*. La respiration avait toujours été libre, et il ne s'était jamais plaint de la poitrine.

L'obscurité de cette maladie, l'état de stagnation où elle demeurait, le peu d'instruction qu'elle paraissait fournir aux élèves, enfin l'ennui du malade, avaient décidé à le renvoyer. La veille du jour où il devait définitivement sortir, il courut la ville, et on soupçonne qu'il n'observa pas les

règles

règles de la tempérance. Le soir, en rentrant, il se trouva mal au bas de l'escalier, et il mourut sur-le-champ.

En procédant à l'*ouverture du cadavre*, je mis d'abord les viscères du bas ventre à découvert. Je vis que la tumeur de l'ombilic était formée par la rate, qui avait été poussée dans ce lieu par l'abaissement de la moitié gauche du diaphragme (*q*), lequel, au lieu de présenter sa voûte abdominale, offrait une saillie convexe, qui dérangeait la position de plusieurs viscères. Ne trouvant plus rien de particulier dans le bas ventre, je me hâtai d'ouvrir la poitrine. La cavité droite était parfaitement saine ; mais la gauche (*r*) était remplie d'une *quantité énorme de pus*, qui s'échappa avec impétuosité et inonda la salle. Cette matière remplissait tellement la cavité, que le poumon gauche était applatti et collé contre le médiastin, au point que je ne l'apperçus pas, et que je le crus consumé par la suppuration. Un enduit de matière floconneuse, qui tapissait la cavité, me confirma dans cette erreur. Je n'en revins que deux jours après. J'en fus retiré par M. Sernin, mon élève et mon ami, qui s'appliquait alors à l'étude de l'anatomie, et dont je dirigeais les dissections sur ce même cadavre (*s*).

Quatrième Observation. Dans l'hiver de l'an 12, il entra à l'hôpital de Lunebourg un militaire, qui venait de recevoir un coup de fleuret, pénétrant dans la poitrine entre la quatrième et la cinquième des vraies côtes. L'individu présenta les symptômes communs d'une plaie pénétrante

simple, comme douleur, difficulté de respirer, pouls d'abord petit, convulsif, ensuite fort, dur, nulle hémorrhagie. [Saignée, boisson adoucissante; la plaie qui était douloureuse fut seulement pansée avec un plumaceau de charpie et recouverte d'un cataplasme émollient.]

Le deuxième jour de la maladie, pouls plus naturel, respiration plus facile, douleur moindre. [Nouvelle saignée qui appaisa les accidens.] La plaie fut entièrement fermée le quatrième jour.

Le malade, au bout de quelque temps, malgré la diminution que je viens de noter, éprouva une légère difficulté de respirer, qui diminuait et augmentait tour-à-tour, et une sensibilité plus grande du côté gauche de la poitrine. Il resta pendant quatre mois à l'hôpital dans cette alternative, mais dépérissant à vue d'œil, et rendant par intervalle des crachats *purulens*. Il avait les goûts les plus bizarres, se mettait facilement en colère et conservait l'espoir de guérir. Mais il mourut phthisique au dernier degré, avec l'œdématie des membres inférieurs.

A l'ouverture du cadavre, à peine trouva-t-on des traces de l'organisation pulmonaire. Les poumons étaient absolument réduits en *putrilage*. On observa de plus un kiste ou sac qui s'étendait de l'endroit blessé aux poumons.

Le malade présenta un phénomène assez curieux. Son pouls conserva toujours son état naturel; la faiblesse seulement suivait et augmentait selon les progrès de la maladie (*t*).

66. Nous venons de citer des observations com-

plettes. Toutes sont accompagnées de l'ouverture des cadavres (65 A.). Il est donc facile d'analyser les faits que ces observations renferment, puisque déjà elles présentent une *certitude-pratique*, que la fièvre n'est point un symptôme attaché à la phthisie pulmonaire (64 A.). La conséquence deviendra rigoureuse, quand nous aurons prouvé que cette maladie n'a pas en soi la raison du développement d'un levain fébrile, mais qu'elle l'exclut au contraire et nécessairement. Pour démontrer ce point, il suffit d'en appeller à un fait de pathologie bien simple.

67. C'est un axiôme en chirurgie qu'il n'y a point de suppuration sans inflammation, et que celle-ci n'existe pas sans fièvre. En appliquant ce principe à la phthisie pulmonaire ulcereuse ou tuberculeuse, on a, dans ce rapprochement, une forte raison de croire que le poumon s'enflamme avant de suppurer, et que le pouls alors est plus ou moins fébrile. Mais c'est un axiôme non moins célèbre en chirurgie que, dès l'instant que la suppuration est établie, la fièvre cesse et ne reparaît plus (*u*). On cite en exemple le phlegmon et les dépôts critiques (*v*). On a donc, dans ce fait pathologique, une égale raison de croire qu'il en est de même de la phthisie pulmonaire. Cette présomption prend tous les caractères de l'évidence, quand des faits prouvent, à n'en pas douter, que la phthisie n'a pas besoin de la fièvre pour *désorganiser les poumons* et les réduire en *putrilage* (65 A.). Et comme les effets, en bonne physique, sont toujours

proportionnés aux causes, l'inflammation d'un tubercule des poumons n'étant pas comparable en intensité avec celle d'un phlegmón, il s'ensuit que la fièvre devrait être insensible chez le phthisique, dans le période même de l'irritation supposée de l'organe pulmonaire. Aussi ne voit-on pas de fièvre dans les exemples que nous avons cités. Il y a plus : on lit, dans Brieude, que M. le comte de Fougère, qui mourut phthisique, ne fut pris de la fièvre que lorsqu'il rendit des crachats purulens. Cependant nulle autre maladie de poitrine n'aurait dû être plus inflammatoire, car vers la fin de l'automne de 1787, M. le comte expectorait en grande abondance, sans toux et sans fièvre, des crachats *rougeâtres*, rouillés et glaireux ; et sur la fin de Février 1788, les crachats *rouges* disparurent pour faire place à des crachats muqueux, épais, *blancs*, ronds et noyés dans une grande quantité de salive (*x*).

68. Le grand Deidier était donc bien près de la vérité, quand il disait que la phthisie n'est qu'un phlegmon suppuré et ouvert (*y*). Mais ce professeur l'eût trouvée toute entière, s'il eût vu que la phthisie n'avait pas même un caractère fébrile dans le période d'irritation. Et ce qui prouve enfin la rigueur de cette conséquence, c'est que les phthisiologistes soutiennent que la fièvre lente ne s'allume justement que dans ce dernier périodique de la phthisie pulmonaire. Ils font dépendre la fièvre, de l'*absorption* du pus fourni par l'ulcère qui ronge les poumons. Et afin qu'on ne nous accuse pas d'élever ici

une objection suspecte ou frivole, nous puisons nos preuves dans l'ouvrage *ex professo* de M. Baumes. Voici ses propres mots : « Van Swieten a remarqué, dit ce professeur, que le pus le plus doux, le plus homogène et de la meilleure qualité, en croupissant trop long-temps dans un lieu chaud et renfermé, insensiblement dégénère, s'atténue, devient ichoreux et âcre, et qu'étant *résorbé*, il peut infecter le sang d'une cacochymie purulente, qui ne saurait exister sans fièvre (*z*). Alors en effet et toutes les fois que le pus a passé dans le sang pendant quelque temps, même en très-petite quantité, la fièvre prend le caractère de *fièvre lente*. Cette fièvre dure *proportionnellement* à la quantité de *pus absorbé* (*aa*). Cette connaissance est très-avantageuse, puisque, si l'on veut connaître le degré d'infection du sang, par le *pus repompé*, il suffit d'avoir égard à l'intensité de la fièvre hectique (*bb*). Enfin, on peut être atteint de phthisie et être cependant tout-à-fait exempt de fièvre lente, si l'ulcère du poumon est muni et entouré de matières calleuses, excepté du côté des bronches, pour empêcher le commerce du pus avec le sang (*cc*) ». M. Baumes fait plus, il rapporte sur ce point une observation qui vient, selon lui, à l'appui de ces détails ; je dis selon lui, parce qu'on n'y trouve point l'*ouverture du cadavre* (66 A.).

69. *Première Observation.* M. M.... ayant éprouvé une péripneumonie, qui se termina par l'abcès, se délivra par l'expectoration de toute la matière purulente qu'il renfermait ; mais la détersion n'ayant

pu être complette, la phthisie pulmonaire se déclara. Après dix mois de maladie, le pulmonique semblait menacé d'une fin prochaine, lorsque les crachats diminuèrent, sans cesser totalement; les forces revinrent, l'appétit se réveilla, et le malade ayant repris quelque embonpoint, vécut cinq ans, crachant tous les jours une petite quantité de pus, et n'ayant pas d'autre incommodité. Ce ne fut qu'au bout de ce terme que la phthisie revint encore avec son appareil destructeur, et immola cruellement le malade (*dd*).

Deuxième Observation. Van Swieten a vu un homme plus que septuagénaire, qui avait bon appétit, et qui remplissant toutes ses fonctions, vacant à ses affaires, rendait, tous les matins, avec la plus grande facilité, depuis trente ans, plusieurs onces d'un pus blanc bien digéré. Des confrères dignes de foi, qui, depuis long-temps, connaissaient le malade, attestèrent le fait à ce médecin qui, pendant quatre ans que vécut encore le sujet, eut occasion de le vérifier lui-même.

70. Voilà deux phthisiques qui, pendant plusieurs années, ont rendu tous les jours des crachats purulens et du pus même en abondance, sans ressentir un mouvement fébrile, sans éprouver aucune incommodité (69 A.). Un fait constant renversera toujours la doctrine la mieux établie. M. Baumes avait mis en principe que la fièvre accompagne essentiellement *toute espèce* de pulmonie, ainsi que presque toutes les suppurations intérieures (*ee*), et il est forcé d'élever ensuite

autour de l'ulcère, qui ronge le poumon, un rempart qui arrête le passage du levain fébrile dans le sang (68 A.). Mais comme on n'a point vu sur le cadavre si l'ulcère était *calleux*, l'explication est vaine et l'exception inadmissible. Nous avons, au contraire, dans cette observation précieuse, un nouveau degré de certitude pour juger que la fièvre n'est plus un symptôme incohérent à la phthisie (66 A.).

71. Oh! combien une doctrine est précaire, lorsqu'on est obligé de renverser les faits et d'abandonner le fil de l'expérience! Les phthisiologistes conviennent que la fièvre hectique ne s'allume que dans ce dernier période de la phthisie (68 A.) ; on reconnaît, comme une vérité générale, qu'il n'existe point de fièvre quand la suppuration est formée (67 A.) ; et on ne veut pas en tirer cette conséquence que la phthisie est apyrétique (64 A.)! Toute absorption suppose un reflux de la matière purulente, et on ne voit pas que les crachats que rend le phthisique, démentent cette opinion! Dans toute métastase enfin, les accidens qui en dérivent, se jugent promptement ; et le phthisique vivra seul pendant des mois et des années, avec le pus qui circule dans ses veines et qui infecte son sang! On n'a jamais vu de contradiction plus étrange.

72. La résorption du pus, dans le sens qu'on y attache, serait donc une erreur? C'est, j'ose le dire, une opinion d'autant plus vraisemblable, qu'elle a pour elle tous les caractères de preuve que l'on peut exiger en médecine. Fontana a fai

des expériences qui prouvent que le venin de la vipère, le ticunas, et le laurier-cerise, injectés dans la jugulaire, agissent à l'instant, et tuent, lors même qu'on les emploie en *très-petites doses* (*ff*). L'opium, injecté dans les veines, détermine l'assoupissement, les convulsions, la mort même, et le vin produit à peu près tous les mêmes effets (*gg*). L'injection de l'air dans les veines, donne également la mort. Bichat a répété cette expérience, pour rendre plus sensible sa distinction des deux vies, et il a vu que dès l'instant que l'air est introduit dans le système vasculaire, en *quantité quelconque*, le mouvement du cœur se précipite; l'animal s'agite, pousse un cri douloureux, est pris de mouvemens convulsifs, tombe privé de la vie *animale*, vit encore *organiquement* pendant un certain temps, et bientôt cesse entièrement d'exister (*hh*). Enfin la transfusion du sang a tué constamment les hommes sur lesquels on a tenté de la faire, et cependant il n'est rien de plus homologue au sang que le sang d'un autre individu. Ces faits étant constans, le pus devrait produire des effets aussi graves, sur-tout lorsqu'on ajoute qu'il est le plus *grand ennemi* des fluides vivans, et que sa présence dans les voies de la circulation, y est marquée par un *soulèvement* des forces vitales qui se dirigent contre lui (*ii*). Si les effets ne sont pas tels, ni même comparables, c'est que le pus ne s'introduit point dans les veines et ne se mêle pas dans le sang; et dès-lors c'est épuiser les preuves que la phthisie est apyrétique (70, 71 A.);

; porter une atteinte manifeste à la doctrine 'absorption (64 A.).

5. Mais si la fièvre est une condition néces- e de la phthisie pulmonaire, pourquoi cette adie n'a-t-elle pas un type à elle, comme les res cardinales et les maladies périodiques? type nous servirait du moins et de point départ et de terme de comparaison. Mais courez les meilleurs auteurs de phthisiologie, uis Morton jusqu'au professeur Dumas, par- ; ce type est un véritable prothée. Là, c'est fièvre continue qui, de l'aveu de Brieude, ressemblait point à la fièvre lente amphimé- des pulmoniques (*kk*) et où les redoublemens tidiens ne furent jamais caractérisés (*ll*). endant, à l'ouverture du cadavre, on vit les poumons étaient tuberculeux. Leur subs- ce était dans beaucoup de points en pleine puration; ils étaient infiltrés de sérosités (*mm*). l'altération du pouls, loin d'être continuelle, seulement marquée par des frissons, qui durent uis une heure après-midi jusqu'à cinq heures soir, et qui sont aussi forts que dans les res intermittentes (*nn*). Ces accès, variables ur tour, sont tantôt tierces (*oo*), quartes (*pp*), tantôt quotidiens (*qq*); d'autres fois ils revien- it à tout moment et disparaissent de même (*rr*). fin, il est des cas où il n'y a véritablement e par intervalles, des mouvemens de fièvre durent quelques jours et qui n'arrivent même e dans certaines saisons de l'année (*ss*). Il en d'autres, où le pouls est si peu fébrile, même

le soir, qu'il faut être très-exercé pour le connaître (*tt*). Ainsi nous revenons par degrés aux exemples où nous avons prouvé que la fièvre ne se manifestait jamais dans tout le cours de la phthisie pulmonaire (65, 69 A.).

74. Cependant on insiste et on nous rappelle que la fièvre accompagne les suppurations intérieures (70 A.). On ajoute même qu'Hippocrate l'a dit. Mais quelle est ma surprise, lorsqu'ouvrant le livre de ce grand homme, j'y trouve, au contraire, les préceptes suivans: « tous les maux de poitrine qui ne cesseront pas à la suite de l'expectoration, des selles, des saignées, de l'usage des purgatifs, du régime, tendent à une suppuration (*uu*). Il faut donc, quand un cas semblable s'offre dans la pratique, s'attacher à bien déterminer le commencement, en comptant du jour même où le sujet a été pris de la fièvre (*vv*). La suppuration étant annoncée chez cet individu, vous saurez que le dépôt ne s'ouvre que le vingtième jour, quelquefois plutôt (*xx*). Pendant cet intervalle, si le sujet soutient bien la maladie, s'il respire aisément, s'il ne sent pas de douleur, s'il expectore sans gêne, s'il a le corps également chaud et mollet par-tout, s'il n'est point altéré; si les urines, les selles, le sommeil, les sueurs paraissent avec les signes que je vous ai fait connaître dans mes pronostics, vous regarderez cet homme comme étant sans danger (*yy*). La suppuration une fois établie, la fièvre cesse (67 A.). La vomique s'ouvre et le malade, qui s'en délivre sans souffrance, est rétabli

promptement (*zz*)». Tous ces signes, ajoute Hippocrate, sont les mêmes pour reconnaître la phthisie, et pour prédire si elle est mortelle ou non. Car il faut qu'il ne survienne *point de fièvre* (*aaa*). C'était nos conclusions (73 A.).

75. Mais pourquoi nous attacher ainsi à cumuler les preuves (74 A.), quand des médecins avouent qu'il existe une phthisie où il n'y a point de fièvre? Ils nous préviennent même que cette maladie est si obscure, qu'on ne peut jamais la deviner, si l'on n'a pas recherché à la connaître par l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts. Leur attention ne se borne point-là. Un malade, dit Coste, se présente à vous pour vous consulter. Cet homme sans fièvre, sans douleur, sans accidens, meurt en une minute. Quelle est cette maladie? Un poumon très-vaste, entier, attaché à tout l'intérieur de la poitrine, sans tubercule, sans abcès, sans tumeur, sans hydropisie, mais devenu d'une substance aussi ferme et aussi pulpeuse que le foie (*bbb*). M. Baumes donne les mêmes préceptes, il admet cette espèce de phthisie, d'autant plus qu'il a vu un tonnelier qui mourut de cette maladie, portée au plus *haut degré*, et dans le cadavre duquel il trouva les poumons parsemés d'une infinité de tubercules, dont la consistance *très-dure* n'annonçait pas la plus légère tendance à la suppuration (*ccc*). Enfin un bourgeois de Montpellier mourut consumé par la maigreur. On fit l'ouverture du cadavre, et je remarquai, dit Deidier, toute la masse du poumon deve-

nue monstrueuse et squirreuse (*ddd*). L'hectisie cependant devrait être plus fébrile que la phthisie purulente, parce que c'est un axiôme reçu en chirurgie, que la gangrène est une terminaison de l'inflammation parvenue au suprême degré. Ainsi les viscères les plus précieux se détruisent, les membres les plus importans se déplacent, les corps les plus volumineux s'interposent entre nos parties, sans que nous soyons avertis du danger par le sentiment de la plus légère irritation (*eee*).

76. Maintenant que nous avons déterminé que la phthisie pulmonaire, sous quelque forme qu'on l'envisage (67, 75 A.), est une maladie essentiellement chronique (66, 72 A.), nous ajouterons que cette maladie prend tous les types de la chronique nerveuse (62 A.), et qu'elle devient comme elle nocturne rémittente, nocturne exacerbante, rémittente et exacerbante nocturne, selon qu'elle se conjugue avec l'intermittente nocturne (48 A.), ou la nocturne périodique (53 A.), ou bien qu'elle se compose et de la périodique et de l'intermittente en même temps. Si l'on nous demande la raison physique de ces conjugaisons, nous la trouverons dans la démonstration des preuves que nous avons données, en remontant aux causes de l'intermittente quotidienne et de la pituiteuse continue (27 A.). Si cette *étiologie* n'est pas évidente, on ne peut pas non plus l'accuser d'être vicieuse. Qu'on la médite, et on la trouvera conforme aux grandes vues d'un professeur de Montpellier. M. Dumas a démontré, le premier, comme une vérité phy-

sique que la phthisie pulmonaire et les affections pituiteuses ou catarrhales ont non-seulement le plus grand rapport dans leur manière de *procéder*, mais que les traits de ressemblance qui existent entre ces deux genres de maladies, annoncent assez qu'elles doivent se multiplier dans une proportion à peu près parallèle (*fff*). Ce rapprochement n'est-il pas pour nous, quand on songe que la méthode de Thomas Reid, dans le traitement de la phthisie pulmonaire, se compose des opiates, des toniques et de l'ipécacuanha (26 A) ?

77. Nous avons promis de prouver que la fièvre est un symptôme étranger à la vérole (63 A.). Cette démonstration étant très-facile, nous aurions pu nous dispenser d'en développer les preuves; mais puisque des auteurs regardent comme des signes caractéristiques de vérole la céphalalgie, l'odontalgie, la surdité, les douleurs ostéocopes, les exostoses et les nodus, et que M. Swediaur lui-même leur a donné des noms particuliers (*ggg*); il faut bien réduire ces symptômes à leur juste valeur et rechercher s'ils ne sont pas autant de nocturnes chroniques.

78. Pour moi, je vois tous les jours des individus qui sont infectés de la vérole, et qui n'éprouvent ni fièvre, ni douleur. Si l'on exige des preuves du fait que j'établis, on en trouvera dans tous les traités de maladies vénériennes, et les observations seules de Horne, peuvent porter ce principe jusqu'à la démonstration. On y verra Adélaïde, âgée de 16 ans, et d'un tempérament sanguin, qui, attaquée, pour la deuxième fois,

d'une vérole grave, subit treize frictions de deux gros chacune, sans éprouver le plus léger accident (*hhh*). Rosalie, âgée de 21 ans, qui, après avoir repris ses anciennes habitudes et contracté la vérole, pour la troisième fois, se présenta de nouveau pour passer aux remèdes. On lui administra, en conséquence, cent quarante-huit lavemens anti-vénériens, et dix-sept gros de pommade mercurielle, sans que sa santé en ait été aucunement altérée (*iii*). Enfin Henriette, âgée de 24 ans, qui n'éprouve ni fièvre, ni douleur, quoique infectée d'une maladie vénérienne, réputée incurable, et de plus entée sur un vice scrophuleux (*kkk*). On trouve du reste des exemples semblables dans Turner, Carrère et Vigarous, et comme on ne peut point infirmer les faits que nous citons ici, il s'ensuit que la maladie vénérienne est essentiellement chronique (60A.), et que si la fièvre se conjugue avec elle, elle en est tout-à-fait indépendante. Nous porterons la même conclusion pour ces douleurs qui semblent implantées dans le système osseux, si l'observation et l'expérience nous prouvent que les os peuvent être altérés dans leur substance propre, et s'exfolier même sans exciter dans l'économie animale, ni fièvre, ni douleur.

79. *Première Observation.* Le nommé Aigrot, bas-officier d'invalides, était sous mes soins, dit Lombard, dans l'hôpital militaire de Dole en 1771, pour une fracture compliquée de la jambe droite, partie inférieure. J'accélérai, autant qu'il me fut possible, la *chûte de la portion*

d'os dénudée. Mais la plaie étant sur le point de se cicatriser, il survint tout-à-coup un engorgement universel à toute la jambe ; engorgement qui fut suivi, douze heures après, d'une effusion de pus qui inonda l'appareil, sans que le malade eut éprouvé autre chose qu'une espèce d'engourdissement de la jambe, et que le pouls fut le moins du monde *ébranlé*. C'est l'expression de l'auteur (*lll*).

Deuxième Observation. Un homme de 38 ans, était incommodé depuis quelque temps d'une salivation opiniâtre, qui lui avait fait perdre à-peu-près toutes les dents de la machoire inférieure. Les gencives très-gonflées et douloureuses, saignaient facilement ; elles se partagèrent peu-à-peu dans le milieu, et laissèrent voir l'os à nud. On s'attendait à une exfoliation considérable ; mais au lieu de cela, *toute la mâchoire tomba, sans douleur*, sans inflammation, sans suppuration. Il s'en détacha d'abord une grande portion, puis une moindre et ainsi successivement, jusqu'à ce qu'au bout de trois mois elle était toute tombée (*mmm*).

80. Ainsi voilà deux hommes dont l'un a eu la jambe brisée, et dont l'autre a perdu la mâchoire, sans éprouver le plus léger accident (79 A.). Les douleurs osséaires et les nodus, n'étant pas des affections comparables, et n'accompagnant pas essentiellement la vérole (78 A.), ne sont donc pas des signes de cette maladie. Nous pensons au contraire, avec le professeur Vigaroux, que ces symptômes en sont indépendans, et

qu'ils marquent le genre, l'espèce et la classe de maladies à laquelle ils appartiennent (*nnn*). Ces symptômes, en effet sont communs à toutes les chroniques humorales. C'est donc à la cause qui est *commune* à toutes ces maladies, disait judicieusement Peyrilhe, qu'il faut avoir recours comme à l'auteur de ces ravages et de ces douleurs (*ooo*). Si nous ajoutons à ces considérations, que les symptômes dont on parle, ont pour caractère, de n'arriver que la nuit et de quitter le jour, nous les regarderons comme autant d'affections périodiques nocturnes (53 A.); quel que soit d'ailleurs le système d'organe où ils iront se fixer.

81. Nous avons classé parmi les maladies chroniques, l'asthme humide, et les affections goutteuses (61 A.). Cependant ces deux maladies sont souvent périodiques, et leurs accès quelquefois si intenses, qu'ils développent un trouble dans le pouls que des auteurs ont appellé fébrile. Nous ne partageons point leur opinion. Je compare ce trouble à celui que je peux produire en moi, si j'accélère, par la course, la circulation du sang. Si l'on exige une comparaison plus pathologique, je citerai les convulsions, l'histéricie, les anévrismes et la mort des noyés. Ainsi par exemple : cet enfant que l'on mit au cercueil en 1775, parce qu'on le crut mort d'une attaque de convulsion qui finit chez lui, par une privation générale de mouvemens dans le coeur, le poumon et le pouls, cet enfant, dis-je, n'était point mort de la fièvre (*ppp*). Lorsque dans un accès d'asthme, je

je vois un homme éprouver une gêne si grande dans la respiration, que son visage en devient à l'instant livide et que le malade est prêt de suffoquer, je pense bien que ce désordre se répète dans le coeur et les vaisseaux sanguins, mais je n'ose pas dire que le pouls est fébrile.

82. Nous convenons que la goutte et l'asthme sont très-souvent périodiques, et cette opinion paraît être, depuis long-temps, reçue par le nom d'*accès*, sous lequel on désigne l'invasion de ces maladies. Ces accès, nous l'avons déjà vu (53 A.), ne paraissent qu'à des intervalles fixes : et il y a trop d'observations en ce genre pour qu'on veuille douter. Il nous paraît même qu'un professeur de Paris s'est élevé à une grande méthode d'induction-pratique, quand il a mis en principe que la goutte cesse par l'usage du quinquina, et qu'il cite d'ailleurs des observations bien faites et des cures heureuses (*qqq*).

83. Cependant cette vérité n'est point absolue. La goutte, disait Coste, devient *habituelle* par succession de temps (*rrr*), et il existe, d'après Sloyer, un asthme continuel (*sss*). Ces deux maladies, alors, sont essentiellement chroniques (60 A.). Mais comme, dans cet état même, leur invasion arrive pendant la nuit, il nous a paru digne de distinguer ce caractère. Nous appellerons donc nocturne chronique l'affection chronique qui présente ce caractère, et nous la regardons comme étant le pendant de la nocturne continue (41 A.). Ainsi la nature ne fait point de saut.

84. Les exanthèmes ou les maladies cutanées se développent constamment sans fièvre et elles n'observent aucun ordre dans leur invasion. Mais j'ai vu toujours qu'elles ont pour caractère de s'irriter le soir. L'illustre Raymond en cite des exemples (1), et je m'étonne que M. Gallot n'en ait point fait la remarque à l'hôpital St. Louis; car le sujet qu'il a d'ailleurs si bien traité, est un de ceux peut-être où ce caractère est plus constant (*ttt*). Les douleurs du cancer sont encore plus vives la nuit que le jour, et ce point pratique a été saisi par Peyrilhe. Cependant on ne peut pas donner le nom d'exacerbation à une démangeaison qui importune sans cesse, ni à une douleur essentiellement continue, puisque le caractère de l'exacerbation est d'avoir une intermission parfaite (50 A.). D'après ce principe, nous appellerons énesmodée nocturne, ou prurite nocturne, la démangeaison qui tourmente la nuit plus fortement le galeux, le teigneux, etc., et nous réserverons le nom d'odynie nocturne à la douleur, par excellence, qui augmente si vivement le *soir* chez une personne affectée du cancer. Car, dit Galien, *nullum symptoma ità molestat sicut dolor.*

85. Ainsi : α *Nocturne simple*,
β *Nocturne rémittente*,
χ *Nocturne exacerbante*,
δ *Rémittente et exacerbante nocturne*,
ε *Prurite nocturne*,
ζ *Odynie nocturne*,

(1) Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir, p. 108.

sont les six espèces distinctes et les plus communes des *nocturnes chroniques*, tant humorales que nerveuses.

La première ϑ est particulière à l'asthme et aux affections goutteuses (83 A.).

La seconde α, la troisième χ et la quatrième λ sont communes à toutes les chroniques nerveuses (62 A.) et aux chroniques humorales, telles que la phthisie, la vérole, les écrouelles (*uuu*) (76, 80 A.).

La cinquième ε est propre aux maladies cutanées (84 A.).

La sixième ζ appartient spécialement au cancer (84 A.). Cette distinction, entièrement neuve, fait ressortir les caractères *nocturnes* des maladies chroniques, et elle justifie en même temps la division que j'en ai donnée (61 A.).

86. On nous arrête et on nous dit : « Le cancer s'accompagne d'une fièvre intense et *sui generis*, d'une fièvre, en un mot, essentiellement *cancereuse*. On a donc, dans ce fait pratique, une analogie très-forte pour admettre l'existence d'une fièvre *propre* à la phthisie pulmonaire, pour l'appeller hectique ou pulmonique, et dès-lors le systême des nocturnes chroniques doit crouler (85 A.) ».

87. Cette objection est forte et paraît imposante. Mais si, en la discutant pied-à-pied, il nous arrive de découvrir que cette fièvre *cancereuse* est toujours une fièvre secondaire et jamais primitive ou essentielle, la fièvre *hectique* à son tour sera, comme elle, une fièvre *symptômatique*, et

dès-lors le système des nocturnes chroniques sera immuable, comme les faits, sur lesquels nous l'avons établi. Pour cet effet, commençons d'abord par la description du cancer, et présentons celle qu'en a donnée Peyrilhe.

88. I. Le cancer, dans le premier degré, se montre d'abord sous la forme d'une tumeur dure, rénitente, qui ne change point la couleur de la peau qui la recouvre, et qui est accompagnée de beaucoup ou de peu de douleur, ou même qui en est tout-à-fait exempte.

II. Cette tumeur croît, ou reste dans le même état. Croît-elle ? Elle parcourt encore son premier degré. Cesse-t-elle d'être douloureuse, perd-t-elle sa sensibilité ? Elle entre dans le second.

III. Il n'est pas rare de voir le cancer rester plusieurs années dans le second degré, sans apporter *aucune incommodité*. Mais soit par sa propre force, soit à l'occasion d'un traitement mal entendu, d'un mauvais régime, d'un coup, etc., il recouvre de la sensibilité, même à un point extrême, et alors survient une douleur lancinante, pungitive, brûlante, qui, à la vérité, ne continue pas toujours la même, mais qui, revenant comme par des intervalles marqués, devient plus vive sur-tout le *soir* (84 A.). Tels sont les phénomènes du troisième degré.

IV. Ces symptômes augmentent, la tumeur se couvre d'aspérités, et s'élève en pointe; les vaisseaux qui rampent à l'entour, se gonflent et deviennent noirs, noirâtres ou violets. Cependant la tumeur croît : elle s'amollit dans quelques pe-

tits endroits, et enfin la peau rongée s'ouvre et présente un ulcère horrible, dont les bords sont épais, durs, renversés, d'un rouge pâle ou livide, qui répand un ichor âcre, fétide, noirâtre, jaune, verd et sanguinolent, qui serpente en rongeant, qui dévore tout ce qu'il rencontre, et qui *tue* enfin le malade dans des tourmens horribles, si l'on n'y remédie. C'est le quatrième degré. Je n'y vois point de fièvre (*vvv*).

89. D'après cette description, nous sommes fondés, si je ne me trompe, à placer le cancer parmi les maladies chroniques (60 A.). Il en diffère, à la vérité, par une douleur plus vive (88. III. A.). Mais cette douleur n'est point périodique et ne réside pas dans le pouls (50 A.). Le cancer naît, marche et tue sans le secours de la fièvre (88 I. V. A.). Si cette preuve n'est pas assez démonstrative, elle le deviendra, j'espère, par les tableaux des faits que je vais rapporter.

90. *Première Observation.* Mlle. Anne La C***, âgée d'environ dix ans, d'un tempérament mélancolique, s'étant fait couper les cheveux le 15 Juin 1720, alla se baigner dans un jardin, après avoir couru et s'être fatiguée. Quelques jours après, elle se plaignit d'une vive douleur de tête qui répondait à l'œil droit. Cet œil ne paraissait point du tout altéré; cependant elle cessa de voir de cet œil. Cet enfant fut amené à Montpellier au mois d'Octobre suivant. Les médecins qui furent consultés sur sa maladie, n'appercevant aucun changement dans la transparence des humeurs de cet œil, ordonnèrent la douche des

bains de Balarue, qui fut prise soir et matin pendant trois jours. Au retour de Balarue, la douleur de tête ayant cessé, l'œil parut se porter involontairement du côté du nez, de manière qu'une partie de la cornée était cachée au grand canthus. Vers le commencement de Janvier 1721, la malade se plaignit de fois à autre de quelque douleur audit œil, où il survint une petite excroissance à côté de la cornée. Cette excroissance grossit peu à peu, devint fort noire, restant dans cet état jusqu'au mois de Juin dernier, auquel temps il survint tout-à-coup une douleur de tête très-vive, qui répondait audit œil. Celui-ci grossit pour lors beaucoup et commença de jetter quelques gouttes de sang. Un mois après il survint un pareil orage, qui fit grossir la tumeur au point d'égaler une grosse noix.

Je vis la malade, ajoute Deidier, vers la fin du mois de Janvier dernier et je trouvai que ladite tumeur était un véritable *cancer ulcéré*, dont il découlait de temps en temps tantôt du sang, tantôt du pus et de la sanie semblable à de la lavure de chair. Les douleurs étaient vives et lancinantes, tant à l'œil qu'à la tête. Ce qu'il y avait de particulier, c'est que cet œil ne laissait pas de souffrir, lorsqu'on approchait une chandelle allumée.

On lia la tumeur avec un fil ciré, et elle tomba en dix-sept jours sans aucun fâcheux accident (*xxx*). Ainsi il n'y eut point de fièvre.

Deuxième Observation. Une femme étant morte subitement, on fit l'ouverture de son cadavre.

On lui trouva dans une mamelle un cancer du troisième degré, et qui fournit à Peyrilhe *deux drachmes* de virus. Cependant cette femme n'avait jamais pressenti de douleur, ni éprouvé de fièvre, car elle était morte, comme on le croyait, *en pleine santé* (yyy).

Troisième Observation. M. Gibert, médecin, à Alais, avait une malade de considération, qui portait depuis *quatorze ans* un cancer occulte à la mamelle gauche, qui était parvenu à une extrême grosseur, sans avoir produit *aucune altération dans la peau.* Je fus appellé, dit Deidier, audit Alais, pour assister à l'amputation de cette mamelle, qui se fit en notre présence par M. Gautier, maître chirurgien de réputation, que j'envoyai chercher à Lunel-la-ville, où il est établi. L'amputation faite, nous trouvâmes au milieu de la tumeur environ *deux pintes* d'une liqueur d'un rouge obscur, tirant sur le noir, à-peu-près comme serait la lie d'un vin aigri (zzz).

Quatrième Observation. Un soldat du régiment de Champagne, âgé de 40 ans, avait à la lèvre inférieure un bouton gros comme une lentille; il sentait dans le fond une douleur vive, et à la peau une démangeaison si insupportable, qu'il l'écorchait souvent. Pendant six années, il alla successivement dans plusieurs hôpitaux, où on le traita avec des *caustiques* et son mal augmenta de manière qu'il s'y forma peu-à-peu un *ulcère chancreux* et *horrible......* Enfin il vint à Strasbourg, où feu M. Le Maire, après lui avoir fait quelques remèdes généraux, usa pendant quel-

ques jours de topiques doux. En voyant l'inutilité, il employa pendant plus de deux mois différens *caustiques* pour détruire la tumeur; et malgré cela elle ne faisait que s'accroître. Enfin pour dernière ressource, il y mit des pierres à cautère, qui produisirent une escarre très-profonde. Apparemment que ce dernier *caustique* porta sur toute la tumeur et la détruisit; car, depuis ce jour-là l'ulcère prit une meilleure figure et guérit *(a)*.

Cinquième Observation. Au mois de Mai 1727, ***, âgé de 50 ans, vint se présenter à la Charité, ayant au milieu de la lèvre inférieure une tumeur *chancreuse* grosse comme une aveline. Il la portait depuis *trois ans*. Elle avait commencé par un petit bouton, sur lequel on avait mis d'abord du *vitriol* pour le consommer : on l'avait ensuite coupé au niveau de la peau, à plusieurs reprises, et toujours le bouton avait repoussé.

Je l'interrogeai, dit le Dran, pour savoir s'il n'y avait point quelque levain vérolique qui fût de la partie, et l'homme ne m'avoua rien qui pût me le faire soupçonner.

Je crus qu'il était nécessaire d'emporter la tumeur, en coupant dans la partie saine; et la tumeur étant emportée, je fis la suture comme on la fait au bec-de-lièvre. En six jours de temps le malade fut guéri, et il s'en retourna en son pays.

Le 15 Septembre, même année, il revint à Paris ; son mal n'était pas revenu et la lèvre

était très-saine; mais il avait au-dessous du menton une tumeur *chancreuse*, large comme un écu, ronde, dans le milieu de laquelle s'élevait une bosse, grosse comme la moitié d'une noix, et qui *suppurait*. Cette tumeur était presque indolente.

Je jugeai qu'elle était de la même nature que la première que j'avais ôtée; et comme je l'avais guérie par l'extirpation, j'espérai qu'en employant le même moyen, on aurait le même succès; après quoi on pourrait travailler à corriger un vice qui n'était pas un vice local, mais qui visiblement résidait dans la *totalité* de la lymphe, puisqu'une tumeur de même nature était revenue dans un autre endroit.

Après avoir employé les remèdes généraux, j'emportai la seconde tumeur, et je trouvai l'os maxillaire *carié* depuis la symphise du menton jusqu'à *un bon pouce de chaque côté*. En vain on mit en usage l'æthiops minéral et les tisanes dessicatoires, suivant l'avis de M. Renaulme, alors médecin du quartier à la Charité. La plaie ne put jamais prendre une bonne figure, et au bout de quinze jours les champignons repoussèrent plus que jamais; ce qui, en moins d'un mois, fit une *tumeur affreuse par sa figure et par son odeur*.

La faiblesse peu-à-peu gagna le malade, de manière qu'au bout de six semaines *il mourut*, *sans avoir presque jamais senti de douleur*, si ce n'est dans le moment de l'opération (*b*).

Sixième Observation. Une fille de 22 ans, que

sa mauvaise conduite avait fait renfermer à l'hôpital du refuge de Perpignan, se plaignit, à son entrée dans cette maison, d'une pesanteur dans l'intérieur de la poitrine, qui répondait vis-à-vis de la mamelle gauche, entre la cinquième et la sixième des vraies côtes. Comme elle était aussi attaquée d'un *écoulement virulent*, de plusieurs chancres vénériens à la vulve, de ragades et de condilomes près de l'anus (78 A.), etc., chargé du traitement des malades dans cet hôpital, je la passai par les grands remèdes, en employant un traitement mixte, qui fut conduit avec toute l'attention possible; il dura deux mois, pendant lesquels j'eus la satisfaction de voir disparaître insensiblement tous les symptômes de cette maladie vénérienne.

Cinq à six mois après le traitement anti-vénérien, cette fille, qui se plaignait toujours de la même pesanteur à la poitrine, éprouva de plus une douleur pungitive à la même région, qui lui répondait depuis la partie latérale externe de la mamelle gauche jusqu'à la partie moyenne latérale gauche du sternum. Le malade comparait sa douleur à des coups d'aiguille donnés par intervalle.

Une faim canine la tourmenta pendant une année, ce qui l'obligeait à manger très-souvent; mais peu de temps après elle était forcée à se présenter à la garderobe, et elle rendait des alimens à moitié digérés. Son pouls était petit, fréquent et entrecoupé. Dans les vives douleurs, le battement du pouls se suspendait pendant

quelques secondes. Elle était sujette à des faiblesses d'estomac, et à des syncopes, dont elle revenait avec plus ou moins de facilité dans certaines occasions.

A mesure que la maladie faisait des progrès, elle ne pouvait rester qu'assise, un peu penchée en arrière sur le côté gauche, ou sur le devant de la poitrine.

Cette douleur, qui a duré environ deux années, augmenta graduellement; les syncopes furent plus fréquentes; les plaintes et les gémissemens redoublèrent principalement, lorsqu'elle approcha de sa fin. Une année avant sa mort, le dégoût succéda à la faim.

L'ouverture du cadavre que je fis, en présence de deux de mes confrères, nous démontra que je ne m'étais pas trompé dans l'espèce de maladie que j'avais caractérisée d'*ulcère au cœur*; nous trouvâmes avec surprise, à l'ouverture de la poitrine, une espèce de *carcinome* qui avait entamé non-seulement *la pointe*, mais encore *une grande partie de ce muscle*. Le *péricarde était tout rongé*, à l'exception de quelques petits lambeaux qui existaient encore du côté de la base, de même que sur la face postérieure du cœur. Dans la cavité gauche de la poitrine, nous trouvâmes environ *trois pintes* d'une liqueur séreuse, blanchâtre et glaireuse (*c*).

91. Les observations nombreuses, que je viens de rapporter (90 A.), confirment, du moins dans ma pensée, que le cancer est une maladie véritablement chronique (89 A.). Cette conviction

devient intime, quand je vois mes adversaires mettre en principe que la fièvre cancéreuse ne provient que de l'absorption du pus. Voici leur sentiment : lorsque la partie de l'ichor cancéreux est *résorbée* par les petites veines rongées, et par le tissu cellulaire béant, elle infecte la masse des humeurs. La *résorption* du virus cancéreux persévérant, il *s'allume* une fièvre du plus mauvais caractère, une fièvre *cancéreuse*, dont le degré de chaleur est supérieur à celui de la fièvre *hectique* ordinaire et qui tourmente le malade sans relâche. Cette fièvre produit beaucoup de maux, et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à la dompter; car elle est *augmentée* sans cesse par la diathèse putride, qu'elle augmente à son tour, et tant que cette fièvre persévère, il est indispensable que la machine entière se précipite vers le terme fatal (*d*).

92. On se souvient que les phthisiologistes faisaient dépendre la fièvre hectique de la résorption du pus (68 A.). On a vu avec quel ensemble de preuves, nous avons fait main-basse sur une doctrine fière, contre laquelle on n'osait s'élever (71, 72 A.). Mais on nous donne de nouvelles armes pour ruiner cette doctrine, quand on dit que la fièvre cancéreuse naît aussi du mélange invariable du pus avec le sang (91. A.).

93. Telle est la force de la vérité, qu'il nous suffit d'une objection bien simple. Nous avons cité assez d'expériences (72 A.). Pour établir que le pus ne saurait passer dans le sang, sans détruire pour toujours le mouvement *intestin* qui l'agite. Mais

si de nouvelles expériences prouvent que le virus cancéreux est cent fois plus mortel que le pus, que l'on regarde comme le plus grand ennemi des fluides vivans (72 A.), n'est-il pas vrai que le virus cancéreux dissoudra le sang d'une manière plus effective et plus prompte, puisqu'on le fait nager dans les vaisseaux sanguins, par une absorption continue (91 A.)?

94. *Première Expérience.* Un homme, dit Tulpius, suça la mamelle cancéreuse de sa femme, poussé par le désir de la soulager; il lui survint un cancer aux gencives de la mâchoire inférieure, qui le fit périr (e).

Deuxième Expérience. M. Smith, chirurgien de l'hôpital de Saint-Thomas à Londres, eut la hardiesse, après avoir extirpé un cancer oculte, de goûter l'humeur lympide, dont était pleine une petite vessie qui était dans la mamelle: la saveur de cette humeur très-fétide et très-âcre, resta si opiniâtrément attachée, pour ainsi dire, à sa langue, que des vomissemens insupportables le précipitèrent dans le marasme et le firent périr (f).

Troisième Expérience. M. Jouquet ayant examiné de près une tumeur chancreuse d'une dame, d'où s'exhalait une odeur fétide et douceâtre, eut une forte oppression de poitrine, avec un sentiment d'âpreté et de fadeur, qui dura plusieurs jours (g). Le médecin Bellenger est un exemple plus triste: sa femme mourut d'un cancer, dont l'odeur virulente s'imprima

tellement dans ses narines, que cet époux périt enfin de la même maladie (h).

Quatrième Expérience. Je rapporterai ici, dit Peyrilhe, une expérience qui m'est particulière sur la contagion du virus cancéreux : je pris environ deux drachmes du virus exprimé d'une mamelle cancéreuse (90 II. A.); et ayant blessé un chien sur le dos, je l'introduisis, autant qu'il me fut possible, à l'aide d'une seringue, dans le tissu cellulaire qui environnait la plaie; je la fermai ensuite de mon mieux, à l'aide d'un emplâtre agglutinatif et d'un bandage. Trois jours après, je levai cet appareil. La rétraction de la peau laissait voir un ulcère qui sentait déjà très mauvais; sa couleur était d'un violet noir, et sa circonférence était emphysemato-œdémateuse. Je refermai la plaie avec ce même emplâtre, et quarante-huit heures après je la découvris pour la seconde fois. Les symptômes étaient graves alors; toute la peau, de la tête à la queue, était distendue par un emphysème œdémateux; un peu de matière ichoreuse, noirâtre, découlait de la plaie; les yeux étaient brillans et la soif pressante; ce pauvre animal jettait des cris perçans. Enfin ma servante, autant dégoûtée par la puanteur de son hôte, qu'attendrie par ses gémissemens, jetta dans les latrines cet animal, que sa plaie me rendait précieux, et m'ôta ainsi l'occasion d'observer les phénomènes ultérieurs de cette maladie factice (i).

95. Elle est donc fausse cette doctrine (72 A.) qui, pour expliquer la conjugaison de la

fièvre avec une maladie chronique, fait circuler une matière purulente et fétide, dans le sang (68, 91 A.). Osera-t-on la reproduire encore, lorsqu'indépendamment de nos objections qui l'écrasent (92, 93 A.)., les Hunter et les Cruikshank ont nié positivement l'absorption par les veines sanguines (*k*). Mais accordons que ces grands hommes se sont trompés. La résorption du pus en est-elle moins caduque, si elle n'est pas en raison directe de tous les cas de suppurations intérieures que l'on rencontre dans la pratique ? En supposant que ce rapport existe, et qu'on pût le trouver, à quelle cause faudra-t-il attribuer la conjugaison de la fièvre dans les cas de phthisie où le poumon est squirreux (75 A.) ? Si cette objection est sans réplique, la première est insurmontable; car si l'on tentait de vouloir la résoudre, on serait conduit à cette conséquence que le passage du pus dans le sang est une chose facile et commune; et comme on serait contredit par les faits, il arriverait qu'on se réfuterait soi-même.

96. On ne contestera pas sans doute que les faits nous manquent pour établir que la résorption du pus n'est pas en raison directe de tous les cas de suppurations intérieures qui se présentent dans la pratique (95 A.). Nous avons cité des observations nombreuses, et qui sont toutes contradictoires (65, 90 A.); mais en voici trois qui suffiraient seules pour prouver que la résorption du pus serait toujours une chose rare et difficile pour ne pas dire plus. . . . .

97. *Première Observation.* Au mois de Juin 1727, un domestique de madame la comtesse de Canisy vint me consulter, dit La Mothe, sur une douleur très-aiguë, dont il était tourmenté depuis *plus de trois mois*, située sur les trois dernières côtes inférieures, jusques environ trois travers de doigt au-dessus, comprenant dans son étendue quatre à cinq pouces de circonférence, avec une impossibilité absolue d'éternuer, bâiller, tousser, ni de pousser aucun soupir, ni de satisfaire aux besoins de la vie les plus pressans, ayant une respiration courte, fréquente, et souvent suspendue par l'oppression.

J'examinai l'endroit douloureux avec attention, et je sentis, par des attouchemens réitérés, une ondulation profonde, mais pourtant assez sensible, pour assurer au malade qu'il y avait un *abcès* fait et formé, qui ne demandait qu'à être ouvert, pour donner issue à la matière qu'il contenait.

Mais comme ce malade n'était venu que pour me demander conseil, et qu'il demeurait à trois lieues de notre ville, il me pria d'écrire à madame sa maîtresse l'état où il était; et comme pour bien juger de son mal, il était à propos d'en connaître la cause originelle; après l'avoir interrogé là-dessus, il me dit qu'il ne connaissait point d'autre cause de son mal, sinon, que sa dame ayant fait, l'*année précédente*, de Basse-Normandie en Basse-Bretagne, un voyage par des chemins de traverse, où la voie du carrosse n'était pas praticable, elle s'était servie d'une litière si

si mal agencée, qu'il fallut que quatre hommes forts, deux de chaque côté, la soutinssent dans les passages les plus difficiles; et que, s'étant trouvé du côté où cette machine était le plus défectueuse, il avait souvent été obligé de soutenir, seul, presque tout le faix du brancard, qui, sans cesse appuyé sur l'endroit douloureux, l'avait tellement froissé, qu'il lui avait, *depuis ce temps-là*, toujours été si sensible..... Ce malade alla prendre les ordres de sa maîtresse et revint me trouver. A son arrivée, je priai un de nos médecins, et MM. Roziers et Hanouel, de se rendre à sa chambre, pour aviser ensemble à ce qu'il convenait de lui faire pour le soulager. J'avais disposé l'appareil; et comme la tumeur s'était beaucoup augmentée, et que la *fluctuation* de la matière s'était rendue très-sensible, nous nous déterminâmes unanimement à l'ouverture de l'abcès que je fis avec la lancette, que je conduisis en labourant le plus loin qu'il me fut possible, pour épargner au malade les coups de ciseaux, dont je fus pourtant obligé de me servir; en ce qu'après la sortie d'une *quantité de pus extraordinaire*, que fournirent la *capacité du ventre*, la *partie charnue du diaphragme*, *l'interstice des muscles*, et *les tégumens* intéressés dans cet abcès, je trouvai, par l'introduction du doigt, *la partie externe des deux dernières fausses côtes, très-cariée*; ce qu'ayant fait remarquer à ces messieurs, nous convînmes qu'il était nécessaire de les découvrir, afin d'enlever plus sûrement cette carie, d'où dépendait la cure radicale d'un si grand mal;

sans quoi, nous nous serions exposés à laisser une fistule, après un long et ennuyeux pansement.

Suivant cette idée, j'enlevai des tégumens de la grandeur de la main ; ce qui facilita le pansement, et procura au malade une guérison sans retour. L'ulcère fut cicatrisé en deux mois (*l*).

Deuxième Observation. Une dame de la Haye avait un cancer occulte à l'un des seins : M. Schweneké employait contre cette maladie cruelle, tous les secours que beaucoup de lumières pratiques lui avaient fait reconnaître efficaces, ou du moins les meilleurs dans ces sortes de cas. Ces secours étaient inutiles dans celui-ci.

Les observations de M. Storck parurent alors, et le médecin de la dame se hâta de recourir aux pilules de ciguë, annoncée comme un spécifique dans les maladies cancéreuses. Ce nouveau remède interne, employé conformément à la méthode de l'auteur, ne fut pas plus efficace que les autres, malgré une persévérance de trois mois dans l'usage continu et graduel de ces pilules. La malade n'en recevant aucun soulagement, perdit l'espérance de guérir, et rebutée de tous remèdes, elle résolut d'abandonner son mal à la nature. Quelque temps après, il survint à cette dame, une petite tumeur à la jambe qui suppura ; l'abcès s'aggrandit, et la suppuration devenant de jour en jour plus abondante, le cancer diminua insensiblement, jusqu'au point que M. le professeur, appellé de nouveau, convint après l'examen qu'il n'en restait

plus aucun indice. Il conseilla à la malade de ne pas laisser cicatriser l'ulcère qui avait produit ce succès; mais comme *elle se portait bien*, elle s'ennuya de cette légère incommodité; son chirurgien eut la mal-adresse de l'en guérir. La guérison de l'ulcère fit reparaître de nouveau les premiers symptômes du cancer; on fut obligé de former une plaie dans l'endroit que la nature avait choisi auparavant, et quand la suppuration fut bien établie, le cancer *disparut* par degrés, *comme la première fois*. La dame, devenue plus sage à ses dépens, se *porte très-bien* à l'aide de ce cautère (chancreux), qu'elle se propose de garder toute sa vie. Quelle foule de réflexions pratiques, ajoute l'historien, cette observation n'offre-t-elle pas aux médecins (*m*)!

Troisième Observation. Une fille fort sage, âgée d'environ 49 ans, et dont le père et la mère étaient irréprochables, fut attaquée il y a deux ans (1753), d'une tumeur chancreuse à la mamelle gauche, avec un mal-aise universel, qui l'obligea bientôt de garder le lit; elle fit appeller un médecin et un chirurgien en même temps; mais leurs soins furent inutiles, et le mal alla toujours en augmentant: elle éprouvait des douleurs de ventre si cruelles, qu'elle en tombait en défaillance, souvent 50 fois en un jour, ou même davantage; ses forces étaient tellement abattues, qu'elle ne pouvait ni retirer son bras, si par hasard il était étendu, ni tourner la tête d'un autre côté, et encore moins remuer son corps, sans le secours d'une autre personne. Pendant ce

temps de souffrance, elle eut toujours les deux pieds fort exténués, couverts seulement de la peau et retirés jusqu'aux genoux vers l'abdomen; elle les eut toujours dans la même position jusqu'à la fin de sa vie; elle ne pouvait se coucher, ni sur le côté droit, ni sur le dos, à cause de la douleur insupportable qu'elle en souffrait. Cette femme, plus semblable à un *cadavre* qu'à une personne vivante, vécut ainsi dans un tourment continuel pendant près de *deux ans*, au bout desquels elle mourut.

Ayant ouvert son cadavre, nous examinâmes ses viscères en présence de plusieurs personnes, et voici ce que nous avons observé.

Il y avait à l'*utérus* une tumeur ronde cartilagineuse et osseuse, et par conséquent très-dure, de la grosseur d'un œuf de poule. On voyait à l'extérieur, autour de chaque ventricule du cœur, et même à la pointe, plusieurs glandes transparentes, dont la substance ressemblait à une espèce de gelée.

Le foie était plus grand que dans l'état naturel, et on remarquait de côté et d'autre, dans sa substance, des glandes dures et blanchâtres; il était devenu si ferme, qu'on ne put le couper que difficilement avec un couteau.

Les poumons étaient flétris, quoique cette femme n'ait eu aucune toux, ni aucune difficulté de respirer pendant tout le cours de la maladie.

La rate était très-petite, et d'une couleur plombée; les autres viscères étaient en assez bon

état, et sur-tout le ventricule ; c'est pourquoi elle ne manqua jamais d'appétit (*n*).

98. Malgré l'évidence de ces faits (97 A.), nous pouvons citer encore des preuves plus accablantes. M. Baumes a vu et guéri une demoiselle de Lunel, âgée de 18 ans, qui éprouvait, depuis dix mois, et sans fièvre, une alternative d'expectoration purulente, avec quelques symptômes pulmoniques, et de suppuration générale par tous les points de la peau, sans même en excepter les bords des paupières ; cette suppuration se faisait par transudation. Le professeur fut plus étonné de ce phénomène, quand il vit que le cours des règles, soumis au périodisme ordinaire, fournissait un *sang* qui paraissait avoir ses qualités requises (*o*). Nous partageons cette surprise, parce qu'en admettant la résorption du pus par les vaisseaux sanguins (68 A.), on devait s'attendre en effet que les menstrues seraient *purulentes*. Il y a plus, M. Baumes rapporte que Bonet, de Haen, Raulin et autres, ont vu des sujets traîner, sans fièvre, une habitude pulmonique, et mourir dans le dernier degré du marasme, après une énorme expectoration purulente. L'ouverture de leurs cadavres ne fit découvrir, ni ulcère, ni vomique, ni infiltration du parenchyme du poumon ; les incisions multipliées ne laissaient pas échapper la moindre goutte de pus ; toutes les autres parties étaient exemptes de foyer de suppuration. Il n'en existait point dans les veines, ni dans les artères ; et M. Baumes ajoute que si l'on eût examiné l'état de la mem-

brane muqueuse des bronches, on y aurait, à coup sûr, trouvé le siége de la maladie (*p*).

99. Exige-t-on de nouveaux faits ? Les preuves naissent et se multiplient. Nous accordons aux phthisiologistes que le pus s'introduit dans les veines et nage dans le sang ; nous allons les forcer de convenir que ce pus y circulera sans danger pour la vie. Cette conséquence est d'autant plus rigoureuse, leur dirons-nous, que le domestique de la comtesse de Canisy, ne ressentait point de fièvre, quoiqu'il eut la capacité du bas-ventre inondée de pus, et deux côtes cariées. (97 A. Ire. Obs.). La dame de La Haye était également sans fièvre, malgré le flux et le reflux d'une humeur *cancéreuse*, qui se portait alternativement d'une mamelle sur une jambe ; et de la jambe au sein. (97. A. IIme. Obs.). Enfin le docteur Tainturier assure qu'il existe à Sémur, une dame qui, depuis l'an 10, rend parfaitement les excrémens et les urines par tous les pores de la *peau*, sans en être incommodée (*q*). Oui, c'est mal à propos qu'on accusait le pus d'être l'ennemi du sang (72 A.) ; cessons de lui imputer d'être l'auteur de la fièvre !

100. Mais nous, expliquerons-nous mieux la CAUSE du mouvement fébrile qui naît à la suite des suppurations intérieures ? Nous sentons la force de cette objection. Mais pourquoi n'imiterions-nous pas les sages, qui n'ont point honte d'avouer que l'esprit humain a des bornes (*r*), plutôt que d'élever une doctrine infidelle et contraire au bon sens ? Et puisqu'il faut théoriser

enfin, on goûtera peut-être une explication qui n'est point, je le sais, évidente, ni certaine, mais qui du moins ne répugnera pas.

101. Lorsqu'on inocule la petite-vérole ou la vaccine, et qu'il arrive que le virus reste sans effet, on dit alors que l'individu manquait d'une *disposition* nécessaire. Si cette disposition réside dans les nerfs, il paraît vraisemblable de croire que le système nerveux est le premier atteint par la contagion. Quand les nerfs sont affectés, nous avons vu que la maladie qui en résulte est apyrétique (62 A.), ou qu'elle prend le type intermittent (34 A.). En suivant cette analogie, on expliquerait donc comment le phthisique peut éprouver, dans le second période de sa maladie, une fièvre qui simule la fièvre quotidienne, et même la quotidienne nocturne (47 A.). La suppuration augmentant toujours, la contagion s'accroît en conséquence, et alors, *par un procédé qui échappe*, puisque le pus n'entre point dans le sang (72, 93, 97, 99 A.), on voit le pouls participer d'une manière *continue* à l'infection générale et le rithme *quotidien* ne s'effacer jamais. Éclaircissons ce point par un exemple.

102. Une religieuse, dit Raymond, qui, dans son enfance et dans sa jeunesse, s'était trouvée fort souvent sujette à des fluxions aux yeux et aux paupières, accompagnées de larmoiemens, de rougeur, et quelquefois d'inflammation, ne se trouva tout-à-fait délivrée de ces incommodités qu'à l'âge de puberté, et lorsque ses règles parurent, ou pour mieux dire, lorsqu'en même-

temps ses pieds et ses jambes furent inondés de sueurs abondantes et fétides, lesquelles augmentaient beaucoup dans le printemps et en été. Tant qu'elle les supporta avec patience, elle jouit d'une parfaite santé; mais ne voulant plus les endurer, pour n'être plus incommode à ses compagnes dans le chœur et dans le réfectoire, elle se lava les pieds et les jambes, par le conseil de quelque femme, dans une eau alumineuse fort astringente, qui effectivement fit *disparaître* les sueurs; mais peu de temps après, elle tomba dans des accidens *épileptiques*, qui l'exercèrent violemment et fréquemment pendant environ *trois ans*, et qui ne *cédèrent* enfin aux remèdes que pour changer de scène, en se montrant par des glandes fort enflées et gorgées au cou, aux aisselles; par des boutons et des pustules sur le reste du corps; enfin la *phthisie* pulmonaire scrophuleuse, accompagnée de la toux, suivie de crachats *purulens*, jaunâtres, verdâtres, et de la *fièvre lente* avec des *redoublemens*, termina les jours de la malade à l'âge d'environ quarante ans, qu'elle avait passés, quoiqu'elle eût été toujours *bien réglée*, dans des infirmités continuelles, excepté tout le temps que ses sueurs durèrent (*s*).

103. Qu'on me permette de revenir sur cette observation et de l'analyser. Une humeur *chronique* fixée sur les yeux et sur les paupières ne produisait aucun accident. Elle n'en causa pas non plus, quand elle se déplaça d'elle-même pour aller s'établir sur les extrémités inférieures du corps. Tout cela devait être et se conçoit

(60, 97 A. II.me Obs.). Mais on la détourne, on l'irrite, et l'humeur se porte sur les nerfs. Cela est manifeste par les accidens épileptiques, qui parurent exclusivement chez la malade pendant près de trois ans. Dans cet intervalle, le mal s'envenimant toujours, la contagion devint générale, et la phthisie purulente se déclara avec une fièvre continue et des redoublemens le soir. Avec de si grands maux la mort était inévitable (91 A.). Mais une circonstance bien importante encore, c'est que la religieuse, malgré le pus dont elle était farcie, fut toujours bien réglée, comme la demoiselle de Lunel (98 A.).

104. Je ne crois pas qu'en fait d'explication, on puisse s'étayer d'une induction plus sage (103 A.). Du reste, que ma théorie (101 A.) soit vicieuse ou non, on est toujours forcé de reconnaître que la fièvre qui accompagne les suppurations intérieures, n'est jamais qu'une affection secondaire ou *symptômatique*. Cela me suffit (87 A.). Cette fièvre, j'en conviens, ne sera point semblable à celle qui, provenant d'une cause *extérieure* (27 A.), forme les conjugaisons variées des nocturnes chroniques *essentielles* (76 A.). Mais nous exprimerons cette différence, en attachant le nom de *purulente rémittente nocturne* à la fièvre qui se développera, quelquefois (95 A.), à la suite des suppurations intérieures (100 A.), notamment dans la phthisie pulmonaire, et nous donnerons celui de *purulente odynie nocturne* (84 A.) à la fièvre que Peyrilhe appellait *cancéreuse* (91 A.). J'attache enfin à chacune de ces fièvres l'épi-

thète *nocturne*, parce que ce caractère se trouve exprimé dans l'observation de Raymond (102 A.). D'autres faits le démontreraient encore. Ainsi je me borne au suivant, car je me lasse.

105. « Un militaire, âgé d'environ 35 à 40 ans, est entré au mois de Ventôse an 4, dans la salle de la clinique de Montpellier. Ce malade est atteint d'une phthisie déjà assez avancée; les crachats, qu'il rend avec abondance, offrent un coup-d'œil puriforme et sont d'une nature séro-muqueuse, pour ne pas dire *purulente ;* c'est surtout pendant la *nuit* que l'expectoration est considérable ».

106. Il nous faut cependant achever l'histoire des maladies nocturnes (21 A.). Dans ce dessein, nous dirons que les principes que nous avons établis pour prouver le rapport que les maladies *tempestives* ont avec les quatre saisons de l'année et les points cardinaux du jour (20 A.); que ces principes, dis-je, sont applicables en tout à la classe des maladies dites *chirurgicales*. Et comme c'est une vérité physique que les saisons influent sur le caractère et sur la guérison des plaies, le chirurgien n'a donc qu'à se pénétrer de nos préceptes pour déterminer lui-même en particulier quelles sont les maladies externes où l'influence de la nuit est plus ou moins manifeste?

107. Nous ignorons si M. Fages, dans un Mémoire couronné par l'Académie de Chirurgie, a considéré son sujet sous ce double point de vue (105 A.). Nous regrettons que cet ouvrage, où l'auteur traite spécialement de l'influence des

saisons sur les plaies, ne soit pas imprimé; il eût pu nous être utile par les faits pratiques dont on le dit enrichi. Nul autre, à ma connaissance, n'ayant traité jusqu'à ce jour un semblable sujet, nous allons, pour la nouveauté qu'il présente, jetter un coup-d'œil sur les maladies chirurgicales nocturnes, quoique la Société n'en ait point fait une condition expresse dans son programme (2 A.).

108. S'il nous était permis de considérer les accouchemens, comme autant de maladies chirurgicales, nous dirions qu'ils nous paraissent être plus fréquens la nuit que le jour. Sur neuf femmes à peu près qui doivent accoucher, il y en a six qui ne sont prises que la nuit des douleurs de l'enfantement.

109. Du reste, je ne vois guères parmi les maladies chirurgicales que les engelures ou les mulles qui méritent véritablement d'être appellées *nocturnes*. En effet, ces tumeurs s'élèvent sur la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver, et elles ont pour caractère de tourmenter le malade particulièrement la nuit.

110. Il n'en est pas ainsi des plaies ni des ulcères, quoique ces maladies forment cependant la famille naturelle des maladies chirurgicales. En voici la raison : leur cause est tout-à-fait différente de la cause des maladies internes. Elle ne provient pas de la constitution des saisons (17 A.). Il est donc impossible de trouver un rapport physique et constant entre l'invasion d'une plaie, et ce terme ne lui appartient pas, avec telle sai-

son de l'année et telle partie du jour (20 A.); mais quand une plaie est faite, elle a ses périodes et ses crises, et on la voit changer de caractère et passer à l'état chronique, selon que la constitution de l'air lui est plus ou moins contraire. Ambroise Paré rapporte qu'étant au siége de Rouen, « le vice de l'air altérait et corrompait « tellement le sang et les humeurs par l'inspiration « et la transpiration, que les plaies en étaient ren« dues si pourries et puantes, qu'il en sortait une « *féteur cadavéreuse* (*t* ».) Baglivi a vu à Rome les plaies des vésicatoires et autres devenir *gangréneuses*, à cause de la température chaude et humide de l'atmosphère, et cela, dit-il, *cum magnâ chirurgorum admiratione* (*u*). Enfin, le professeur Vigarous a vu aux deux hôpitaux de Montpellier, une épidémie gangréneuse de ce genre, qui attaquait les plaies, les ulcères, jusqu'aux plus légères égratignures, de manière qu'on n'osait plus donner un coup de bistouri, par l'appréhension d'un pareil événement. Cette épidémie, ajoute-t-il, régna pendant vingt mois de suite à l'Hôtel-Dieu, malgré les fumigations des plantes aromatiques, les fumigations du vinaigre versé sur des fers rougis au feu, et les changemens différens qu'on fit aux deux salles des blessés, pour changer ou corriger la constitution vicieuse de l'air (*v*). (*)

(*) Ces sortes de fumigations, loin de purifier l'air, ne pouvaient que le vicier davantage, en le chargeant d'un acide gazeux irrespirable. Le principe délétère qu'on voulait détruire, au moyen de ces fumigations, loin d'être chassé de l'appartement, s'y fixait plus particulièrement, en se combinant avec le carbone résultant de la combustion.

(*Note du Rapporteur.*)

111. Tout ce que nous disons des plaies, doit 'entendre également des ulcères. Cela est maifeste par les faits que nous venons de raporter (110 A.), et sur-tout d'après notre Paré [ui remarque que M. d'Alechamps en sa Chiurgie française, parlant des choses qui empêhent la curation des ulcères, n'a point *oublié*, que quand en aucune province règne quelque pestilence, ou maladie épidémiale, par le vice de l'air, cela fait les ulcères incurables, ou très-difficiles à guérir (*x*) ».

112. On s'étonnera sans doute après tant de its (110, 111 A.) que M. Schwilgué, dans un émoire qu'il a lu cette année, à la Société de école de Médecine de Paris, ne fasse résider ue dans les cantharides l'influence qu'exercent s corps *extérieurs* sur la suppuration (*z*). Ceendant il est bien reconnu que le *froid* dessèche s ulcères, et qu'il tarit l'écoulement des plaies. ippocrate en avait fait un précepte, et Galien ı était si persuadé, qu'il recommandait d'apiquer sur les plaies, des médicamens plus auds en hiver, et plus froids en été. Rhasés evait aussi en être pénétré, lui qui trouvait ie l'hiver et l'automne n'étaient pas propres à régénération des chairs : « *Autumnus et hiems non sunt laudabiles ad generandum carnem* ».

113. Que répondrait donc M. Schwilgué, si ı lui objectait que sous une constitution saine ı naturelle, la suppuration est, toutes choses gales d'ailleurs, plus abondante la nuit que le ur. J'assure cette observation véritable pour

l'avoir faite moi-même, en l'an 2, aux armées de la république. J'ai vu des soldats être obligés la nuit, d'arracher l'appareil qui couvrait leurs blessures, pour donner un libre cours au pus. J'ai vu ces blessés, passer la nuit la plus paisible, quand on avait eu soin la veille, de multiplier les pansemens. On a d'ailleurs un plus haut degré de croyance dans l'exemple des phthisiques (105 A.). Ainsi, si l'on veut observer de près les individus atteints de gonorrhée, on se convaincra que l'écoulement est plus abondant la nuit que le jour, et que les douleurs cordées sont alors plus vives. Il y a plus, dans tout apostème qui se termine par suppuration, j'ai remarqué que le plus fort travail de la coction, est le point de maturité coïncidant avec la nuit. Cela est si vrai, que c'est toujours à la visite du matin que le chirurgien fait l'ouverture des abcès : est-il contraint de différer l'opération, je le vois encore attendre au lendemain ? Du reste, ce sont des faits qu'il est facile de vérifier dans la pratique, et ils ne surprendront, sans doute, que les gens de l'art qui n'auront pas réfléchi.

Qu'on en fasse donc la remarque, et on trouvera que ces observations sont vraies, non seulement des apostèmes et des plaies, mais encore des ulcères sordides, et de ceux qui proviennent d'un vice des humeurs.

114. Les maladies externes, après leur guérison, offrent dans leurs cicatrices mêmes la preuve de l'influence qu'exercent sur elles les *corps extérieurs* (112 A.). Tant il est vrai que

lorsque la violence a détruit un organe de notre corps, la nature ne peut plus le remonter au ton de sa première énergie. Cette influence encore est plus manifeste la nuit que le jour, et cette circonstance donne aux cicatrices un caractère nocturne.

115. En résumant ces développemens, il résulte que :

α. Les accouchemens (108 A.),

β. Les engelures (109 A.),

χ. La suppuration des plaies et des ulcères (113 A.),

δ. Les cicatrices (114 A.),

forment à-peu-près toutes les espèces de maladies chirurgicales nocturnes.

116. Après avoir distingué aussi méthodiquement, tant parmi les continues (37 A.), les intermittentes (47 A.), les périodiques (53 A.), les chroniques humorales et nerveuses (85 A.), que parmi les affections externes ou chirurgicales (115 A.), quelles sont les maladies où l'influence de la nuit, est plus ou moins manifeste (2, B.), nous croyons avoir approfondi l'histoire des maladies nocturnes (21 A.), ou de n'avoir du moins rien omis d'essentiel. Si nous sommes aussi heureux pour découvrir quelle est la raison physique de cette influence (2, C.), nous aurons rempli les conditions du programme, et résous le problême dans toute son acception (8 A.).

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE (1).

117. DANS tous les temps l'homme a voulu pénétrer la raison des choses, et il a ignoré, pendant des siècles, le moyen d'y parvenir. Il établissait des principes, il partait d'une proposition générale, et il croyait ensuite tout expliquer avec le secours de ces notions abstraites et personnifiées. Bacon parut; il annonça une méthode contraire, et dit que l'induction était la seule manière de procéder dans l'investigation des causes

(1) Etant allé à Paris à l'époque célèbre du couronnement de l'empereur, je ne revins à Montpellier que sur la fin de Pluviôse, et c'est alors que je commençai de travailler à la solution du problême de Bruxelles, dont le sujet m'avait frappé. Je mis trois mois pour recueillir des notes, et composer la 1ere. partie; mais la 2e. était incomplette. Cependant le terme du concours approchait; et j'allais perdre le fruit de mes veilles, j'envoyai mon travail. J'en fis passer même une seconde copie, lorsque j'appris que la société retardait de deux mois sa séance publique. Mais le jugement était porté, et *je n'ai été jugé que sur ma première pièce.* (*) C'est la justice.

(*) Voyez l'*Esprit des Journaux*. Tom. III, Frimaire an 14; pag. 176.

causes et dans la recherche de la vérité. Ennemi des abstractions et de l'erreur, je vais employer cette méthode, et si je m'égare, ce ne sera plus l'induction Baconienne, ou ce que Batteux appelle l'*idée des causes par les effets* (*a*).

118. Il nous reste à déterminer (116 A.) quelle est la raison physique de l'influence de la nuit sur les malades ou sur les maladies (8 A.). Nous prévenons que nous entendons, par cette raison physique, une explication prise hors de l'économie animale; car ne sachant pas ce que c'est que la vie, la société n'exige pas sans doute une explication qui devient insoluble dans l'état actuel de nos connaissances. Et afin que l'on ne se trompe pas sur la distinction des causes que nous établissons, nous dirons, par exemple, que nous pouvons bien découvrir, d'après l'observation, comment telle cause développe en nous une maladie nocturne, et ne savoir pas néanmoins ce qui, dans l'économie animale, est le *pourquoi* de ce phénomène là. Un tel aveu n'est point pénible. Il confirme la justesse de cette pensée de Barthès, que les causes premières ne peuvent être définies dans leur essence, quoique leur existence nous soit intimement connue (*b*). S'il nous arrivait donc de nous élever à la recherche de cette cause vitale et de nous égarer, cela n'affaiblirait point le mérite de notre ouvrage, si d'ailleurs, il nous est donné de trouver l'explication qu'on nous demande. Car il faut l'avouer, disait Bordeu, ce qu'on a dit jusqu'ici sur les redoublemens dans les fièvres

continues, sur les accès dans les intermittentes, sur les retours périodiques de certaines douleurs goutteuses et rhumatismales, ne paraît pas assez bien établi pour qu'on puisse y compter comme sur des principes certains; et pourquoi blâmerait-on un médecin qui chercherait des routes qui pourraient conduire à quelque découverte (*c*)?

119. Rappellons d'abord, avant d'entrer en matière, que nous regardons les maladies nocturnes comme autant d'intermittentes ou de vraies périodiques. Cette vérité ayant été suffisamment développée (59,85 A.), il s'agit de savoir maintenant quelle est la cause qui peut donner à ces maladies un caractère périodique et un type quotidien.

120. Si l'on se contentait du raisonnement de Stahl, la cause que nous cherchons serait bientôt trouvée. L'ame étant, d'après ce médecin célèbre, l'agent final de tout ce qui arrive dans l'organisation, il est clair que cette ame n'a besoin que de ses propres forces et de l'*habitude* qu'elle contracte dans ses opérations, pour réaliser un type périodique (*d*). Et la preuve qu'on ne doit point recourir à d'autres explications: *Quod hœc omnia ita fiant et sese habeant sine ullo alio respectu aut exquisita nedum necessaria destinatione ad certum finem; sed absoluto* et *pure* quia DEUS *ita voluerit* (*e*).

121. Il nous suffirait sans doute de dire avec Barthès que les animistes se sont éloignés de la bonne méthode de philosopher, parce que l'expérience ne peut lier la cause même inconnue

des mouvemens qui s'exécutent dans le corps vivant, avec les facultés d'un être spirituel qui nous est défini par des notions métaphysiques et théologiques (*f*). Mais voici une objection qui écrase la théorie de Stahl. Si l'ame qui prend sur elle tout le poids de la maladie et qui se charge d'en délivrer le corps, n'a pas le pouvoir cependant de céder à l'habitude (120 B.) quand le mal est passé, on ne conçoit pas la répétition d'un acte qui n'est effet de rien; et si l'ame est entraînée par la nécessité à répéter des actes nuisibles et superflus, n'est-ce pas à la puissance de cette cause qu'il faut rapporter la raison physique de la périodicité?

122. Grimaud a dit que, quoique le corps vivant soit pénétré d'un seul et même principe, et que l'unité rigoureuse et absolue de ce principe soit la véritable raison de l'ordre qui règne dans ses fonctions, on peut cependant, pour la facilité de la méthode, distribuer ces fonctions en deux grandes classes : rapporter chacune de ces classes à une force particulière, personnifiée, et regarder dès-lors ces deux forces, comme les deux fondemens, sur lesquels roulent et s'exercent toutes les opérations de la nature, et les expliquer conséquemment.

123. De ces deux forces, l'une est extérieure, et s'applique à mouvoir diversement la matière; elle dispose de ses phénomènes de situation : c'est la *force motrice* ou de locomotion. L'autre est intérieure, elle saisit la matière en plein, décide ses qualités constitutives et la fait ce qu'elle est :

c'est la *force digestive* ou altérante. La première tend de la périphérie au centre, et se nomme de plus *principe de froid* ou de condensation. La deuxième va du centre à la périphérie, et on l'appelle encore *principe de chaleur* ou d'expansion.

124. Pour expliquer actuellement le mouvement de la fièvre, il suffit de distinguer les phénomènes, qui dépendent de la force motrice et ceux qui appartiennent à la force altérante. Cela posé, on sait que la fièvre présente dans son cours une alternative de prédominance de froid et de chaud ; donc cela n'arrive que parce que le premier stade est décidé par la dominance du spasme ou du principe de condensation, et que le deuxième stade est marqué par la dominance du principe de chaleur ou d'expansibilité.

125. Cette théorie, si l'on veut, donne la raison du développement de la fièvre (124 B.), mais elle n'explique pas le retour des accès. Ce dernier point est le plus difficile, mais Grimaud leve toute difficulté. Il ajoute que l'on doit considérer le froid qui arrive dans le premier période de la fièvre, non comme une qualité simple, mais comme dépendante d'une matière déterminée ou existante. En conséquence, quand l'ÊTRE froid vient pour frapper la surface de notre corps, aussitôt la force tonique ou le principe de condensation qui habite justement à la périphérie (123 B.), resserre l'organe de la peau pour empêcher dans l'intérieur du corps

l'introduction des particules frigorifiques. Et comme un combat de ce genre doit laisser après lui une sensation profonde, il suffira que le souvenir de cette souffrance passée se retrace au cerveau, pour que l'idée rappelle la sensation et nous donne ainsi un second accès de fièvre (*g*).

126. La doctrine de Grimaud ne serait donc pas vicieuse pour avoir confondu, ainsi qu'on l'en accuse dans une thèse soutenue à l'école de Montpellier le 26 Thermidor an 10, l'association des sensations avec l'association des idées (*h*). Ce reproche est mal fondé, à moins que l'on ne pense que les idées sont antérieures aux sensations. Mais la doctrine est insuffisante pour donner la raison du retour des accès dans un temps déterminé, et on doit la proscrire par les conséquences graves, où elle entraînerait dans la pratique. Si la fièvre en effet ne dépendait que de l'association des idées, il suffirait d'éloigner de l'esprit du malade le souvenir de la sensation du premier accès, pour le mettre sans peine à l'abri du second (125 B.) Cette méthode pourrait bien réussir dans des cas rares et particuliers; tout le monde connaît le succès qu'obtint Boerrhave chez des enfans frappés d'épilepsie. Mais qui suivra cet exemple dans des accès pernicieux ?

127. Ainsi cette doctrine est évidemment précaire, et il ne faut pas en être surpris. Elle repose sur l'admission de deux êtres abstraits, auxquels on prête une existence gratuite (123, 125 B.),

et on ne voit pas qu'en les faisant rivaliser de force et de puissance avec le grand principe, qui est l'unité rigoureuse et absolue (122 B.), on ouvre la porte aux abstractions, et certes il est bien temps qu'on s'en dégoûte en médecine.

128. Ceux-là furent plus sages qui avouèrent que leurs faibles lumières ne sauraient donner la raison du retour périodique des fièvres intermittentes (*i*), ou qui se bornèrent à dire que cela paraissait dépendre d'une disposition particulière des nerfs, affectés d'une manière inexplicable (*k*). Mais ces aveux faits pour décourager n'ont point rendu la science stationnaire. Cazimir Médicus a publié l'histoire des maladies périodiques, et s'il n'a pas trouvé la loi de leur retour, il ne leur assigne au moins que des causes physiques.

129. Je vais prouver, dit ce médecin, que l'estomac, les intestins et les mauvais sucs qui y sont très-souvent retenus sont les causes principales des maladies périodiques. Ces maladies proviennent donc du bas-ventre, mais sur-tout de l'estomac et des intestins. Leur siége est dans les premières voies. Ensuite l'irritabilité, la bile, la pituite, les mauvaises digestions et les vers sont les cinq causes qui déterminent ces écarts singuliers des intestins et de l'estomac, et donnent naissance aux maladies périodiques.

130. Ces causes agissent tantôt combinées ensemble, tantôt séparément. Mais leur action est si peu connue, qu'à cet égard nul médecin encore n'a ouvert de route où l'on puisse le suivre

sans risquer de s'égarer. Cependant le *consensus* qui règne dans le corps de l'homme peut concilier l'action de ces causes avec les effets qu'elles produisent. Ces causes une fois admises, on ne doit plus être étonné de l'action qu'elles répètent sur tout le corps, parce que l'estomac et les intestins étant en relation avec les autres organes du corps et liés entr'eux par la sympathie, c'est de cette correspondance que dérivent les maladies périodiques.

131. Si je voulais même, ajoute Medicus, me livrer à une conjecture, j'oserais avancer qu'on ne doit chercher la cause *primordiale* des retours de ces maladies et des intervalles libres qu'elles laissent, que dans la structure de l'estomac et des intestins, et dans l'usage réitéré des alimens solides et fluides que l'on prend. Ces alimens qui contiennent des parties terreuses et pénétrantes, laissent aussi dans les premières voies des reliquats que la nature ne peut pas toujours réduire, ni assimiler au véritable caractère de fluide nutritif, que nous appellons un chyle d'une nature bénigne et restaurante. Au bout de certain période, la nature trop surchargée ou trop irritée de la présence de ces matières, fait un effort plus ou moins préjudiciable au reste de l'économie animale pour se dégager de ce qui moleste les premières voies; le mouvement sympathique (130 B.) se communique plus loin, selon la correspondance des parties, en raison de la quantité ou de l'activité des matières offensantes, et de la force vitale des parties correspondantes. C'est ainsi

que les alimens fluides et solides répandent secondairement le trouble dans l'économie animale (*l*), et forment le type des maladies périodiques.

132. Pour ébranler une hypothèse, disait Diderot, il ne faut quelquefois que la pousser aussi loin qu'elle peut aller. Le professeur Dumas a dit peut-être, dans un sens plus juste, que lorsqu'il veut s'assurer si l'explication d'un phénomène est vicieuse, il la tourne dans un sens inverse, et il y adapte la même explication(*m*). Si nous appliquons l'une ou l'autre de ces méthodes à la théorie de Medicus, nous la trouvons véritablement précaire. Il est constant, disons-nous, que la bile produit le cholera ; la pituite, une fièvre continue (41 A.) ; les indigestions, des fièvres gastriques et saburales ; les vers, des convulsions ou une fièvre aiguë (*n*) ; donc la bile, la pituite et les vers ne sont point les causes des maladies périodiques. Il répugne de penser que des effets divers aient une cause commune.

133. Les maladies périodiques sont des affections semblables aux fièvres intermittentes ; Casimir Medicus a développé lui-même fort au long des preuves qui établissent cette affinité. Mais nous avons prouvé aussi que le génie intermittent réside dans les nerfs (28, 33 A.), et nous pouvons encore citer l'opinion d'un homme qui fait autorité dans la pratique. Il est vraisemblable, dit Selle, que la matière des fièvres intermittentes se forme dans les premières voies,

puisque ces fièvres tiennent très-souvent à l'état des organes digestifs. Mais il n'est pas moins vraisemblable que cette même matière y existe très-souvent, sans produire aucune fièvre. Il est donc à présumer, qu'indépendamment de cette matière, il faut *de plus* une disposition particulière des nerfs, pour exciter la fièvre intermittente (*o*). Nous sommes donc fondés à soutenir que la bile, la pituite, les indigestions, et les vers ne sont point les causes des maladies périodiques (132 B.). Nous ajoutons que toutes ces causes doivent être considérées comme autant de circonstances fortuites ou concomitantes, si, au lieu de les rencontrer dans toutes les affections périodiques, condition nécessaire d'après Medicus, on ne les trouve au contraire, que dans un très-petit nombre de cas. Cette objection est d'autant plus forte qu'il n'existerait que des maladies périodiques symptômatiques, et que celles qui seraient essentielles, n'auraient plus de causes déterminées, puisqu'on ne pourrait pas les faire siéger dans les premières voies, ni supposer que des vers piquent les intestins, pour éveiller le type périodique.

134. En accordant enfin au médecin de Manheim, que l'estomac et les intestins, étant chargés de mauvais sucs, sont les causes réelles des maladies périodiques, on n'explique point d'après le *consensus* qui règne dans l'économie animale (130 B.), la formation de ces maladies; on ne donne pas même la loi de leur retour. Je sais bien que l'estomac étant rempli de bile,

peut déterminer sympathiquement sur les yeux une douleur plus ou moins vive, et durable, comme la cause qui la fait naître. Mais si l'ophtalmie a un caractère périodique, puis-je rapporter à une même cause des effets aussi discordans? Ou plutôt ne suis-je pas forcé de reconnaître que la sympathie qui existe entre l'estomac et l'œil, est elle-même soumise à une cause générale, qui lui donne ces alternatives de rapport et d'action, seul caractère des maladies périodiques? Puis-je invoquer enfin le résidu d'une digestion mal faite (131 B.), lorsque par des moyens directs j'ai déblayé l'estomac des impuretés gastriques?

135. Je ne m'étonne plus si un professeur de Montpellier s'est élevé contre les médecins, qui ont placé si gratuitement dans le bas-ventre (129B.), la source de toutes les maladies périodiques; et qui ont cherché dans ce viscère, la cause de la reprise plus ou moins régulière des accès. Mais je doute aussi que cette cause provienne des obstacles que les effets de la respiration apportent au degré d'hydrogénisation nécessaire pour allumer la fièvre, et de l'influence que doit avoir la diversité de proportion des deux principes qui constituent la combinaison hydrogène carbonnée, à laquelle il attribue les phénomènes fébriles, et l'enchaînement qui les caractérise (*p*).

136. Quand avec un certain degré de force et d'énergie organique, ajoute ce professeur, l'hydrogène carboné surabonde dans l'économie animale, il doit en résulter une décroissance

progressive dans la force du système vasculaire : bientôt le frisson, le froid, le spasme, le retrécissement des extrémités ont lieu, et ils constituent le *premier temps* d'une accès fébrile. L'hydrogène carboné, qui d'abord n'était que mêlé avec le sang, s'y combine plus ou moins étroitement, et cette combinaison, ne pouvant se faire sans dégagement de calorique, la chaleur revient et se proportionne à la force de ce dégagement. Les effets ordinaires de l'action des vaisseaux et de la circulation augmentée, entretiennent et augmentent la chaleur qui caractérise le *deuxième temps* de l'accès. Enfin dans la destruction de certains composés, et la recomposition des combinaisons nouvelles, aidé par la température à laquelle la chaleur élève le système, un gaz aqueux se forme avec plus ou moins de profusion, et les moiteurs, ou les sueurs générales qui constituent le *troisième temps* de l'accès fébrile, amènent le calme et la fraîcheur par l'effet, même bien reconnu, de l'évaporisation (*q*).

137. On doit des éloges à un médecin qui marche, comme dit Fourcroy, avec les connaissances de son siècle. Mais le corps de l'homme est si compliqué, que les bons esprits désespèrent véritablement que l'on puisse trouver la raison des fonctions des organes et des symptômes des maladies, tant que la vie échappera à nos moyens d'analyse. Ce travail n'ayant pas été fait, tout porte à croire que la théorie chimique des fièvres intermittentes, est imparfaite

dans l'état actuel de nos connaissances. L'opinion seule de Raymond nous fournirait contr'elle une objection grave. Ce médecin prétend que c'est l'inhalation des miasmes ambians par la peau, et non leur inspiration par le poumon (135 B.), qui infecte la masse du sang. Ces miasmes sont énervés, dénaturés par les vapeurs qui partent de ce viscère, ainsi que certains venins avalés le sont, dit-il, par les sucs de l'estomac, ou que la chaux vive détruit le méphitisme des liquides dans lesquels elle est jettée. D'après ces exemples on peut vivre sain dans les lieux marécageux ou insalubres, en ayant soin de se garantir de l'humide et du froid, principalement le soir, quoiqu'on ne puisse pas néanmoins se dispenser de respirer les exhalaisons putrides. Raymond cite en preuve les animaux recouverts de plumes, ou d'écailles, qui vivent impunément dans la fange des marais et dans la vase des eaux stagnantes (*r*).

138. Nous admettons que les fièvres intermittentes sont dues à l'introduction de l'air marécageux dans le poumon, l'explication que l'on donne de la génération de ces fièvres, devient toujours très-hasardée, si l'air des marais est un mélange ternaire du gaz hydrogène carboné, du gaz azotique et du gaz ammoniacal (*s*), ce qui rend l'estimation très-difficile; et si l'on croit que ces principes agissent suivant des proportions qui nous sont inconnues (*t*). Nous accordons que l'explication est bonne, on demande si le miasme prolonge ses effets au-delà du troisième

période de la fièvre, ou s'il n'est pas lui-même ce gaz aqueux, qui s'évapore vers la fin de l'accès (136 B.). Car plus l'hydrogène, introduit dans le corps, y développera des mouvemens brusques et des symptômes graves, plus la nature doit redoubler d'efforts pour chasser le poison morbifique. Il nous paraît même que c'est par l'effet d'une action de ce genre que la nature parvient, au troisième période de la maladie, à ramener dans l'économie animale le calme et la fraîcheur. D'après cette induction, la fièvre des marais ne serait qu'éphémère, ou elle aurait une continuité, qui serait en raison directe de l'intensité de sa cause.

139. Cette induction, je le prévois, ne serait point rigoureuse, si le levain marécageux produisait *déterminément* des fièvres rémittentes ou intermittentes (*u*). Mais la reprise de l'accès, comment s'opère-t-elle ? Faut-il une recomposition, ou une surabondance nouvelle de gaz hydrogène, de gaz azotique, et de gaz ammoniacal ? Et si le malade n'est plus exposé à respirer un air marécageux, n'est-on pas réduit alors à supposer, comme Stahl, la répétition d'un acte qui n'est effet de rien (121 B.) ? Nous accusons donc cette théorie d'être imparfaite, puisqu'elle ne nous donne pas la cause du retour périodique des fièvres, et qu'elle n'explique point la différence de leurs types. M. Baumes présume, dans un autre ouvrage, qu'on doit trouver la raison de ces phénomènes dans les altérations *préexistantes* des organes. La différence du type

des fièvres, ajoute ce professeur, étant fondée sur la diversité des altérations organiques, l'ordre du retour des paroxismes doit dépendre de la différence qui se trouve dans l'intervalle du temps, que chaque organe est obligé de mettre dans l'ordre ordinaire de ses mouvemens (*v*).

140. Ainsi la théorie chimique est aussi insuffisante que l'explication physiologique de Medicus (134 B.); que le principe d'association des idées de Grimaud (126 B.), et que les abstractions de Stahl (121 B.). Ainsi ceux-là échoueront sans cesse, qui chercheront dans l'organisation la cause première des maladies périodiques, et la loi de leur retour. Tâchons d'éviter l'écueil où sont tombés les hommes célèbres que nous venons de citer. Cherchons cette cause hors de nous (118 B.), ne craignons point de déchirer le voile du préjugé qui nous environne, et de porter nos regards vers les cieux. Eux seuls nous ont dérobé jusqu'ici la cause secrette et générale des maladies périodiques. Et afin qu'on ne nous accuse pas d'établir notre doctrine sur des fondemens ruineux, nous poserons deux vérités qui, en indiquant aux autres le point d'où nous partons, nous mettront nous-mêmes à l'abri d'une saine critique.

141. I. Le physique et le moral de l'homme sont dans une dépendance mutuelle et invincible l'un de l'autre; voulût-on d'ailleurs, dit l'illustre Cabanis, regarder les diverses fonctions organiques, comme déterminées par deux ou plusieurs principes distincts (*x*).

II. L'homme ne peut se soustraire à l'influence de l'univers. Le sage lui-même est maîtrisé par les astres.

142. Si, en partant de ces vérités de fait (141 B.), nous parvenons à démontrer qu'il existe hors de nous, des phénomènes qui gardent un ordre périodique, on ne pourra pas dire que nous leur imprimons ce périodisme-là, et s'il existe en nous un périodisme semblable (*y*), nous serons forcés de comparer ce dernier à l'autre, et de les regarder tous les deux, comme étant les effets d'une cause unique et générale.

143. Le premier phénomène périodique qui a dû frapper l'homme, est sans doute la succession constante du jour et de la nuit (4 A.). Mais après ce phénomène, il n'en est point de plus remarquable que celui de l'Océan. Aussi, dès l'antiquité la plus reculée, ce dernier a dû faire le sujet de la méditation des hommes. Puisque l'un d'eux, ne pouvant le comprendre, se précipita dans les flots (*z*). Plus heureux que le philosophe de Mithylène, nos sages ont trouvé la cause de ce périodisme physique, et je ne crois pas pouvoir en présenter une description plus juste que celle qu'en a donnée le savant Biot.

144. Deux fois par jour l'Océan se soulève et s'abaisse par un mouvement d'oscillation régulier. Les eaux montent d'abord pendant environ un quart de jour ; elles inondent ainsi les rivages, et se précipitent dans l'intérieur des fleuves, jusqu'à de grandes distances de leur embouchure : ce mouvement se nomme le *flux*. Lorsque les

eaux sont parvenues à leur plus grande hauteur, elles ne restent dans cet état que quelques instans : c'est le moment de la *haute mer*. Peu-à-peu elles commencent à descendre par les mêmes périodes, qu'elles avaient suivis dans leur accroissement. Elles se retirent et abandonnent les lieux qu'elles avaient inondés. Ce mouvement se nomme le *reflux* : il dure à-peu-près un quart de jour; les eaux arrivent ainsi à leur plus grande dépression et y restent pendant quelques instans : c'est le moment de la *basse mer*. Bientôt le flux recommence par les mêmes périodes en suivant exactement les mêmes lois (*aa*).

145. Ces mouvemens de la mer, ajoute Biot, peuvent être augmentés par l'action des vents; mais ils ne leur doivent par leur existence, car on les observe également par le temps le plus calme et le plus serein. D'ailleurs leurs périodes sont si réglées et si constantes que l'on s'en sert pour prévoir le retour du flux et du reflux. Cette constance indique évidemment une cause régulière et durable, qui exerce périodiquement ses effets. Pour la découvrir, il faut observer longtemps les phénomènes, en suivre tous les développemens et trouver les périodes auxquels leurs moindres variétés sont assujetties. On peut chercher ensuite à reconnaître dans leur marche la nature des causes qui les produisent. Or, en examinant ainsi les phénomènes du flux et du reflux de la mer, on trouve jusques dans leurs plus petits détails des rapports marqués avec les conjonctions de la lune et du soleil; l'influence de

la

la lune y est sur-tout sensible. En voici la preuve. Le retard journalier d'une marée sur l'autre est quelquefois un peu plus grand que $0^{h}.35050$, et quelquefois il est moindre. Mais cela ne fait que montrer encore mieux l'influence de la lune sur ces phénomènes ; car cet astre n'a pas non plus une marche régulière ; il est assujetti à plusieurs inégalités, qui sont dans un accord admirable avec les retards et les variétés que les marées éprouvent. On peut donc regarder cette action de la lune, quelle que soit sa nature, comme une vérité incontestable (*bb*).

146. Nous voyons donc, à n'en pas douter, qu'il existe hors de nous un phénomène périodique, auquel on donne le nom de flux et de reflux (144 B.), et qui est dû à une cause régulière et durable, qui exerce périodiquement ses effets (145 B.). Mais si, en observant ce phénomène de plus près, on s'est assuré que, tous les mois et tous les ans, la mer éprouve une révolution plus grande, on doit reconnaître dans le périodisme physique trois types cardinaux : le quotidien, le menstruel et l'annuel. On lui trouve même des types intermédiaires, si le flux, qui arrive vers le milieu du mois et aux deux équinoxes, est chaque fois plus fort que celui de la veille.

147. Nous pouvons établir qu'il existe en nous des phénomènes périodiques (142 B.), si nous prouvons par des exemples que le périodisme vital a des types et des intermédiaires, dont la succession répond aux types du périodisme physi-

que (146 B.). Personne encore n'ayant esquissé ce tableau, je vais tâcher de le rendre aussi complet qu'il me sera possible.

148. A. *Type quotidien.*

α. Fièvre intermittente.

Exemples cités (47,48 A.)....

β. Maladie périodique.

Exemples cités (53 A.).

B. *Type dichomène.*

α. Fièvre intermittente. On trouve dans les consultations de Deidier l'exemple d'un homme, qui était pris d'un accès de fièvre intermittente, tous les quinze jours, depuis trois mois.

β. Maladie périodique. Floyer a vu plusieurs personnes, qui éprouvaient une attaque d'asthme, tous les quinze jours, pendant la nuit. Tulpius a vu un homme qui rendait par les urines une matière semblable à des cheveux. Cette excrétion reparaissait tous les quatorze jours, accompagnée d'une très-grande difficulté d'uriner, et d'une telle agitation du corps, que le malade pouvait à peine être retenu dans son lit.

C. *Type menstruel.*

α. Fièvre intermittente. On lit dans Grimaud, que Valescus, de Tarente, professeur de cette université, eut, pendant trente ans, une fièvre qui revenait tous les mois. Baillou et Ramazzini en citent des exemples; et le médecin de Padoue donne encore le nom de fièvre menstruelle à cette espèce d'action fermentative, que les femmes éprouvent aux approches de leurs règles et pendant qu'elles coulent. Le

célèbre Fourcroy regarde cette fièvre, comme une éphémère, accompagnée de quelques frissons légers, de douleurs dans les jambes, à la tête et à l'hypogastre, et reconnaissable sur-tout par une modification particulière du pouls, observée et décrite en ces termes par l'illustre Bordeu : « le pouls simple de la matrice est ordinai» rement plus élevé, plus développé que dans l'é» tat naturel; ses pulsations sont inégales; il y » a des rebondissemens moins constans à la vé» rité, ou moins marqués que dans le pouls » nazal, mais cependant assez sensibles ». Enfin, dit le professeur Fouquet, le pouls *uterin* est pour l'ordinaire si facile à reconnaître et les occasions de s'en instruire si fréquentes dans la pratique, qu'il est surprenant qu'on en soit encore à douter de ce que l'auteur des *recherches* a le premier publié sur cette matière (*cc*).

β. Maladie périodique. Rembert Dodonée a connu un homme de trente-six ans, qui était attaqué de l'asthme pendant la nuit, une fois par mois. Dans le paroxisme, il respirait avec beaucoup de peine, était obligé de se tenir debout et appuyé. Il rendait par la bouche une matière très-gluante, qui l'empêchait de boire et de manger. Après le paroxisme il respirait aisément et se promenait. Mais il ne pouvait dormir qu'assis sur un fauteuil. Silvaticus a vu une dame, qui avait une fois par mois, une sueur qui arrivait la nuit et lui durait trois jours. Charles Pison a conservé l'histoire d'une fille, qui éprouvait tous les mois une maladie de sept jours.

Le premier jour elle avait des mouvemens convulsifs ; le deuxième et le troisième un assoupissement continuel ; le quatrième, cinquième, sixième et septième jour, c'était une insomnie, le délire et le rire. Jacob Ritter, a vu à Berne une fille de quinze ans, qui avait, une fois par mois, une attaque noctambule, pendant laquelle elle avait des bâillemens, une roideur et des convulsions; elle parlait ensuite avec des yeux fixes, et récitait des sermons. Le lendemain elle se portait bien et ne se souvenait point de ce qui lui était arrivé la veille.

Le retour des accès ne dépendait pas ici de l'association des idées (126 B.).

D. *Type semestral.*

α. Fièvre intermittente.

β. Maladie périodique. Straudigel a vu un homme âgé de 44 ans qui, à la fin d'Avril, en allant se coucher, fut tout d'un coup saisi d'une apoplexie qui se dissipa sans suite. Le 4 Décembre suivant, à dix heures du soir, il eut une deuxième attaque, qui se dissipa comme la première ; mais celle-ci étant revenue le 15 Juin, pour la troisième fois, elle tua le malade. Hoffman a connu une femme, âgée de 60 ans, qui avait un assoupissement tous les six mois à un temps fixe. L'accès durait trois jours consécutifs, était accompagné de fièvre et se terminait le septième jour par une sueur. On trouve dans Floyer des exemples d'asthme, dont les accès ne prenaient que deux fois par an.

E. *Type annuel.*

α. Fièvre intermittente. Pline rapporte que le poëte Antipater fut pris, chaque année de sa vie, de la fièvre, le jour qui répondait à sa naissance. Muller en cite un autre exemple; et M. Lefèbvre de Villebrune assure que les récidives de fièvres d'accès, tous les ans, ne sont pas rares. « J'en ai vu, dit-il, plusieurs » exemples ».

β. Maladie périodique. Lasserre rapporte qu'une jeune paysanne de dix-huit ans avait tous les ans, une héméralopie au mois de Mai, de sorte qu'au coucher du soleil elle ne distinguait rien jusqu'à ce qu'il se levât. Hermann a noté le même symptôme, auquel, dit-il, nombre de paysans étaient sujets au mois de Juillet. Vers le soir leur vue s'affaiblissait et allait en diminuant de plus en plus; enfin ils ne pouvaient plus rien voir pendant la nuit. Helwig a vu un homme, qui avait une fois par an, au mois de Décembre, une mélancolie nocturne. L'accès commençait par une insomnie et se terminait par une douleur de tête. Pendant l'attaque, le malade ne pouvait pas parler; il mordait ses draps comme un enfant, et il avait une faim dévorante. Pierre Borelle a vu un homme pris d'un sommeil contre nature, à l'intervalle fixe d'une année et dans le même-temps, et qui à la troisième récidive s'endormit pour toujours.

149. Quelque frappant que soit ce tableau (148 B.), nous pouvons le rendre plus complet et plus intéressant encore, en démontrant que les fonctions physiologiques sont soumises à un ordre pério-

dique ; cet ordre est déjà bien manifeste dans les *glandes*, d'après les recherches anatomiques de Bordeu. A la vérité il reste bien des points à éclaircir sur cette matière, puisqu'il faudrait savoir par exemple : combien de temps ces glandes sont à agir et s'il y a des organes, dont les actions se rencontrent de deux en deux ou de trois en trois jours. Puisse le savant Dumas diriger ses travaux vers ce grand point de physique animale. On pourra un jour en apprécier l'importance, lorsqu'on comparera le tableau de ses recherches avec le petit nombre de faits que je suis réduit à citer,

150. Le phénomène périodique le plus remarquable parmi les fonctions physiologiques, et qui coincide le mieux avec la succession constante du jour et de la nuit (19 A.) et le mouvement périodique de l'Océan (143 B.), c'est le retour alternatif du sommeil et de la veille; cette fonction n'appartient pas aux phénomènes du périodisme physique, mais elle s'en rapproche, si la cause qui la fait naître ne réside point en nous: nous citerons en preuve l'opinion de deux hommes justement célèbres, Les causes du sommeil, dit Barthès, peuvent se réduire à un affaiblissement direct et soudain, des forces sensitives de tout le corps *(dd)*. Leur cessation, ajoute Cabanis, ramène la veille, ou les causes *extérieures* de reveil le font cesser immédiatement. (*ee*) Il existe donc une cause, qui oblige le principe de vie de repéter les actes alternatifs de sommeil et de veille, et qui lui en fait contracter l'habitude (*ff*). Car

alternæ vices somni et vigiliæ sibi succedunt ad normam habitus contracti a principio vitali (gg).

151. A la vérité il n'est pas possible d'admettre que les facilités qui viennent de l'habitude se contractent d'une manière *méchanique*. Chose fort aisée à comprendre assurément, puisque tout cela se passe dans un corps doué de vie. Mais si la nature, d'après Barthès, est assujétie à une sorte de nécessité, qui lui fait affecter spécialement la répétition des agitations vives, que les organes ont souffertes pendant long-temps, même par des causes étrangères au corps, nous avons le droit d'établir que ce n'est point en nous (150 B.), qu'il faut chercher la cause primordiale du sommeil et de la veille. Cette cause alors doit être périodique, comme l'effet qu'elle fait naître, et être la même que celle qui préside aux phénomènes du périodisme physique (145 B.). Ce rapprochement devient manifeste, si l'on fait attention que la fonction physiologique du sommeil, est non seulement périodique (*hh*), mais qu'elle a aussi ses types et ses intermédiaires. Nous citerons en exemple les Lapons et nous.

152. Après cette fonction périodique, je n'en connais point de plus importante à connaître que celle de la menstruation. L'illustre Freind a établi dans son *Emménologie*, que le flux périodique des femmes est uniquement causé par la pléthore. Mais, si l'on demande pourquoi ce flux arrive dans un temps réglé, alors la théorie est pleinement caduque. Elle ne donne point la loi de ce retour. Envain objecte-t-on que si la

lune déterminait cet écoulement, toutes les femmes d'une même cité auraient en même-temps leurs règles. On éloigne la difficulté sans la résoudre, et on peut dire avec Mead, qu'il n'est pas douteux que cette purgation ne fut fixée chez toutes les femmes par une loi conforme, si d'autres causes ne mettaient obstacle à cette régularité, comme par exemple : la différente manière de vivre, la variété infinie des tempéramens, la mobilité des passions, et l'influence de mille circonstances difficiles à estimer. Qui niéra que celà n'arrive pas ainsi chez les femmes livrées à l'état de nature, lorsque celles qui vivent dans l'état de civilisation nous présentent des preuves de cette correspondance? Notre intention n'est point ici d'accumuler ces preuves. Mais je le demande : peut-il y avoir une autorité plus grave que celle qui a pour elle le suffrage de l'antiquité ? Oui, de tous les temps, on a reconnu l'influence de la lune sur l'évacuation périodique des femmes. Le flux menstruel, disait Stahl, est une espèce de crise, et les crises suivent une marche septenaire. Le mois lunaire est composé de quatre septenaires : il n'est donc pas étonnant que dans quelques femmes les règles répondent aux révolutions de la lune (*ii*). Barthès convient enfin que cette influence est probable (*kk*), et ceux qui s'élèvent contre une opinion si généralement reçue, devraient au moins répondre par des faits. Or, en voici qui sont incontestables,

153. C'est le journal des règles périodiques d'une

femme, qui ont été observées par un médecin, pendant les années 1773, 74 et 75, *Extrait de l'électricité du corps humain par* BERTHOLON. De ces observations faites dans le cours de 24 mois, et comparées avec les points lunaires les plus proches, on y verra que sur 31 fois que ces observations ont eu lieu, pendant cet intervalle de temps, il y en a 8, qui sont arrivées durant les nouvelles lunes, et autant dans les pleines lunes; 6 dans les premiers quartiers et 5 aux derniers quartiers. Cinq appartiennent au périgée et 4 à l'apogée; 6 à l'équinoxe descendant, 5 à l'équinoxe ascendant; 5 au lunistice boréal et une au lunistice austral; et conséquemment 16 se rapportent aux syzigies, 9 aux quadratures, autant aux apsides, 11 aux équinoxes et 6 aux lunistices. Il est nécessaire de remarquer qu'on n'en trouve aucune avec les quartiers qui sont solitaires, mais qu'on les voit toujours avec ceux qui sont liés à d'autres points. On en jugera du reste par l'extrait du journal dont voici le tableau :

JOURNAL

Des Règles périodiques d'une femme.

JOURS DES RÈGLES.	POINTS LUNAIRES DES PLUS PROCHES.
7 Août 1773.	2 Août, pleine lune. 6, équinoxe ascendant.
31 du même.	1 Septembre, pleine lune.
21 Septembre.	21 Septembre, périgée.
15 Octobre.	15 Octobre, nouvelle lune.
9 Novembre.	10 Novembre, équinoxe descendant.
1 Décembre.	29 Novembre, nouvelle lune.
27 Décembre.	27 Décembre, lun. boréal. 28, pleine lune.
20 Janv. 1774.	19 Janvier, premier quartier. 22, apogée.
16 Février.	18 Février, premier quartier. 19, apogée.
11 Mars.	12 Mars, nouvelle lune.
30 du même.	27 Mars, pl. lune. 28, équin. desc. 1er. Avril, périgée.
20 Avril.	18 Avril, premier quartier. 23., équinoxe descendant.
15 Mars.	13, apogée. 14, lun. boréal.
7 Juin.	9, nouvelle lune.
2 Juillet.	30 Juin, dernier quartier. Equinoxe ascendant.
25 Juillet.	23, pleine lune.
20 Août.	18, périgée. 21 pleine lune.
15 Septembre.	14, périgée.
5 Octobre.	5, nouvelle lune. Equinoxe descendant.
3 Novembre	3, nouvelle lune.
24 Novembre.	22, apogée. 26, dernier quartier
20 Décembre.	19, apogée. 18, lun. boréal.
12 Janv. 1775.	14, lun. boréal.
5 Février.	3, équinoxe ascendant. 6, premier quartier.
3 Mars.	1, nouvelle lune. 3, équinoxe ascendant.
30 du même.	31, nouvelle lune. 30, équinoxe ascendant.
20 Avril.	20, lunistice austral. 22, périgée. Dern. quartier.
16 Mai.	15, pleine lune.
7 Juin.	7, premier quartier. Equinoxe descendant.
5 Juillet.	5, équinoxe descendant. Premier quartier.
26 du même.	28, nouvelle lune, apogée. 25, lun. boréal.

154. Y a-t-il un rapport d'analogie entre le flux périodique des femmes et les hémorrhagies qu'éprouvent certains hommes ? Les faits suivans me paraissent suffire pour établir ce rapport.

Ier. fait. Devenk parle d'un homme âgé de 105 ans, qui eut, régulièrement tous les mois, depuis sa puberté jusqu'à 76 ans, un flux de sang, par la verge, et qui, malgré cela, était gai, bien portant et père de plusieurs enfans.

IIme. Le même auteur a vu un autre homme qui était sujet, depuis sa jeunesse, à un flux de sang tous les mois, pendant lequel il se portait bien et engendrait des enfans. Mais à la suppression de ce flux il devint stérile.

IIIme. On lit dans Raymond, de Marseille, que Corneille Stalpart avait connu deux hommes, qui étaient d'un tempérament fort froid et adonnés au vin, et qui avaient chaque mois un flux de sang par la verge.

IVme. Zacutus Lusitanus parle d'un homme efféminé qui, depuis l'âge de 20 ans jusqu'à celui de 45, avait un flux menstruel assez copieux durant 4 ou 5 jours par l'urètre. Et quand ce flux ne revenait pas périodiquement, le malade ressentait des coliques et des douleurs aux lombes qu'on appaisait par une saignée de pied.

Vme. Raimann a vu un homme de 40 ans être sujet, tous les mois, aux hémorrhoïdes, et à un flux de sang par la verge. Et on lit dans l'Encyclopédie que la princesse de Nassau était réglée dans la nouvelle lune, et avait les hémorrhoïdes quand la lune était pleine.

155. Tous ces faits étant positifs, ils établissent que le flux périodique des hommes est identique avec celui des femmes (154 B.); et ils portent à croire même que les hémorrhagies périodiques, qui surviennent aux hommes par le nombril ou par le pouce, sont aussi des règles dévoyées, comme les femmes en offrent tant d'exemples. Mais une chose bien remarquable, c'est de voir cette menstruation des hommes répondre, comme celle des femmes, aux phases de la lune (152,153 B.): Un homme, dit Mead, avait éprouvé, dès sa plus tendre enfance, jusqu'à l'âge de 24 ans, à chaque pleine lune, une hémorrhagie du pouce gauche. La quantité de sang avait été d'abord de quatre onces et de demi-livre, depuis l'âge de 16 ans. Il voulut un jour s'aviser, en cautérisant la partie avec un fer rouge, d'arrêter ce flux. Il s'ensuivit une hémophthysie très-considérable, qui exigea plusieurs saignées et plusieurs autres remèdes, aux moyens desquels l'homme n'échappa qu'avec beaucoup de peine.

156. Il est difficile sans doute de juger, dans l'état de civilisation, si la reproduction est une fonction périodique, et si les désirs naissent périodiquement (*ll*). Mais une étude bien approfondie de l'homme et sur-tout de la physiologie comparée, dont on s'occupe trop peu, doit nous engager d'autant plus à faire des recherches que les faits suivans leur donneraient un plus haut degré de croyance. Sanctorius assure, après trente ans d'expérience sur la pondération, que le corps d'un homme sain, et qui mène une vie réglée,

devient chaque mois plus pesant d'environ deux livres, et qu'il revient ensuite à la fin du mois à son degré de pesanteur ordinaire., à-peu-près comme les femmes ; mais après qu'il s'est fait une *crise* par des urines plus abondantes et plus troubles qu'à l'ordinaire. Un homme disait un jour à Zimmermann que certaine partie, qui ne lui était pas indifférente, n'était jamais plus ferme que dans la pleine lune. Enfin Julius Firmicus qui avait étudié, dit le professeur Broussonet (*mm*), dans les livres d'Orphée, d'Esculape et de Critodème, dit : que toute la substance du corps humain est puisée dans la lune; que ses périodes d'accroissement règlent celles de nos corps. Il cite en exemple la moëlle des os qui diminue avec les phases lunaires.

157. Il y a une métaphore dans l'expression de Firmicus ; mais je trouve son opinion, sur le décroissement périodique de la moëlle des os, bien respectable, lorsque je la compare avec les observations de Sanctorius et de Zimmermann (156 B.), et sur-tout quand des naturalistes m'assurent que les huîtres et les autres crustacées deviennent maigres dans le déclin de la lune, et qu'elles s'engraissent dans son plein (*nn*). Don Ulloa rapporte dans son voyage d'Amérique, qu'il croît entre Guyaquil et Quito, des roseaux d'une grosseur si prodigieuse, qu'on en fait des tables et des poûtres pour la construction des maisons et des vaisseaux. La plus grande partie des tuyaux de ces roseaux est remplie d'eau, avec cette différence que, pendant la pleine lune, ils en sont

totalement pleins, ou peu s'en faut, et à mesure que le décours de la lune avance, l'eau va en diminuant, de manière que dans le temps de la conjonction ils restent tout-à-fait vides, ou en retiennent une si petite quantité, qu'à peine peut-on s'appercevoir qu'il y en ait eu. « J'ai » coupé de ces roseaux en tout temps, ajoute cet » officier, et l'expérience a toujours constaté la » vérité du fait ».

158. Ce simple apperçu (156, 157 B) doit nous suffire pour classer la génération parmi les fonctions périodiques (149 B), puisque pour parler d'une manière FINALE, la nature aurait manqué son but, en n'accordant ce caractère qu'à la menstruation (152 B); mais les régles suivent les phases de la lune (153 B), il faut donc que cette planète étende aussi son empire sur la reproduction. Les faits suivans confirment cette influence.

I. Fréderic Hoffmann, dans la constitution épidémique et météorologique de 1700, fit au mois de Février, une observation curieuse. Il remarqua que sur vingt enfans qui naquirent à Hall dans ce mois, il n'y eut que trois garçons, et que les autres furent des filles.

II. Dans le volume XI des supplémens aux actes de Leipsick, on trouve, dit Tvaldo, le mémoire d'un savant intitulé : *observation physique de la génération des mâles et des femelles adaptée aux phases de la lune.* Après avoir savamment disserté sur le nom de *Lucine* donné à la lune, comme président aux accouche-

mens (108 A.), et après avoir conjecturé que cela venait de l'influence que la lune a sur la génération et sur les accouchemens, l'auteur rapporte l'autorité d'Hoffmann, citée ci-dessus, et il allegue ensuite une expérience de *physiologie comparée* qui est bien remarquable. Ce savant assure qu'un docteur en médecine, ayant fait couvrir quelques animaux dans le temps du déclin de la lune, vers le dernier quartier, il ne naquit que des femelles; ayant ensuite repété cette expérience aux environs du premier quartier de la lune croissante, il ne naquit que des mâles. Quelques-uns, ajoute-t-il, ont tenté la même expérience, avec le même succès, sur les hommes, pour avoir des enfans mâles.

159. Le génie est-il périodique? Il doit l'être, puisqu'il résulte de l'organisation, et qu'il est à son tour une fonction physiologique. Notre estomac gouverne la cervelle, a dit Arvuet, et le célébre Milton produisait plus heureusement dans une saison que dans l'autre. Un de ses neveux raconte en effet, comme une observation de Milton lui-même, que son imagination était dans sa plus grande vivacité depuis le mois de Septembre, jusqu'à l'équinoxe du printems. Le père de la médecine croyait que le cerveau diminuait périodiquement avec les phâses de la lune; et on trouve dans Saviard l'exemple d'un homme qui avait tous les mois, une envie si forte de se tuer, que pendant ce temps-là on ne lui laissait rien entre les mains qui put le blesser, et il finit par se couper la gorge.

160. Mais la beauté est elle-même périodique. Kerchriugius a connu une dame française d'un visage rond et très-joli dans la pleine-lune ; mais au dernier quartier, ses yeux, son nez et sa bouche semblaient confondus. Elle était défigurée au point de n'oser se montrer en public jusqu'à ce que sa beauté fut revenue insensiblement avec la nouvelle lune. Charles Pison rapporte le cas d'une autre dame de qualité, qui éprouvait un sentiment de suffocation aux approches de la nouvelle lune et dont la joue gauche formait alors, avec le même côté du cou, une tumeur manifeste. Bartholin a vu une fille qui avait sur le visage des taches, dont la couleur et les dimensions augmentaient ou diminuaient selon les différentes phases de la lune.

161. Nous avons établi qu'il existait en nous des phénomènes périodiques (147 B.), et nous avons cité des exemples (148 B., jusqu'à 160 B.) qui prouvent que les phénomènes du périodisme vital ont la plus grande analogie avec les phénomènes du périodisme physique (146 B.). Nous ne tirerons pas sans doute de cette induction une conséquence positive, ni certaine; mais nous n'accorderons pas non plus à un professeur très-distingué de l'école de Strasbourg, que toute opinion qui n'a pour appui que des probabilités ne mérite aucune confiance, parce qu'il faudrait tout rejetter en médecine. Mais si de l'aveu de M. Noel (*oo*), il faut que cette opinion repose sur des faits authentiques et confirmés par l'observation, nous demandons si la

nôtre

nôtre n'a point ce caractère ? Et si l'action de la lune est déjà manifeste sur les fonctions physiologiques (152 jusqu'à 160 B.), pourra-t-on lui refuser cette même influence sur les maladies, quand je vais rapporter des faits qui obligeront de croire qu'on ne peut les attribuer qu'à cette cause-là ?

162. A. *Type quotidien.*

Mead a observé chez un enfant de cinq ans, une correspondance singulière de mouvemens épileptiques avec les phases de la lune. Les paroxismes suivaient si régulièrement les périodes de cet astre qu'ils répondaient parfaitement aux marées (144 B.). L'enfant perdait toujours la parole et la connaissance dans le temps du flux, et ne revenait à lui-même que dans le temps du reflux. Son père, qui était le maître d'un bâtiment de charge, s'en apperçut; il demeurait sur le bord de la Tamise; cela l'engagea à examiner attentivement le cours du fleuve. Mais l'état du mal était tellement réciproque à celui des eaux, que cet homme s'éveillait souvent aux cris de sa fille, lorsqu'elle reprenait connaissance, et il ne doutait jamais alors du reflux.

B. *Type dichomène.*

Floyer avoue dans son traité de l'asthme, que les accès lui revenaient d'ordinaire une fois dans quinze jours, et qu'ils arrivaient souvent dans le changement de lune. Ce qui lui faisait dire que comme les différentes phases de cet astre causent des altérations dans l'air, de

même aussi elles en produisent sur le corps des asthmatiques.

Pitcam rapporte l'histoire d'une jeune fille qui se plaignait, depuis 4 ans, d'un sentiment incommode de compression sur le haut de la tête. Il lui semblait sentir descendre, jusques sur les bras, une humeur glacée. Elle avait des vertiges et elle éprouvait une sorte de suffocation histérique à la gorge. Le matin elle était sujette à rejetter de l'estomac une pituite âcre. Elle ressentait des douleurs d'entrailles, des anxiétés et une grande difficulté de respirer en se levant. Tous ces symptômes la prenaient régulièrement à la nouvelle et à la pleine lune.

C. *Type menstruel.*

Charles Pison rapporte qu'un homme, d'un certain âge, fut pris d'envie de dormir avec un sentiment de lassitude extrême. A cet état se joignit ensuite l'affaiblissement nerveux, la stupeur, la perte de mémoire et une sorte de folie accompagnée de *fièvre*. Ces accidens reparurent pendant deux ans à chaque nouvelle lune.

Le médecin Daquin a vu, à Chambéry, une religieuse sujette à une migraine spasmodique, dont les accès revenaient constamment à chaque pleine lune, sans que jamais ces retours aient manqué à cette époque, pendant plus d'un an qu'il a suivi la maladie.

Mead fut consulté un jour pour un jeune homme qui avait éprouvé, pendant six mois, un crachement de sang à chaque nouvelle lune. Cette hémophthisie durait, chaque fois, 4 à 5

jours, et diminuait ensuite insensiblement. Le malade avait observé qu'il en était toujours plus incommodé, en proportion de la quantité de sang que lui avait procuré le régime ou l'exercice.

Je me souviens, dit le même auteur, que dans le temps de la dernière guerre avec la France, tandis que j'étais médecin de l'hôpital Saint-Thomas, j'eus à traiter de l'épilepsie plusieurs de nos matelots, dont la plupart étaient des jeunes gens sans expérience, et qui avaient contracté ce mal dans la frayeur du combat, ou dans celle que leur avait communiquée la tempête. La puissance de la lune se faisait tellement sentir sur eux, qu'il m'était facile de prédire le retour de leurs accès aux approches de la nouvelle, ou de la pleine lune.

Mead décrit encore le cas malheureux d'une fille âgée de 14 ans et jolie de figure, qui, dès sa plus tendre enfance, avait été sujette à être incommodée un ou deux jours avant la pleine lune d'une incontinence d'urine. Elle devenait alors pâle, abattue, mélancolique, et en dormant elle rendait ses urines en assez grande quantité, sans le sentir. Ce flux durait 5 à 6 nuits, au bout desquelles l'enfant reprenait ses couleurs et sa gaieté. Aucun astringent ne réussissait; à moins qu'elle ne prévint l'influx lunaire, en faisant précéder son retour d'une diète de deux ou trois jours.

Tulpius a vu un cas bien différent dans la personne de Henri Ainsworth, théologien anglais, qui demeurait à Amsterdam. Cet homme éprou-

vait, à chaque pleine lune, une suppression d'urine. accompagnée de beaucoup d'anxiétés et de chaleur par tout le corps, qui duraient pendant quatre jours, et les urines ne coulaient qu'au déclin de la lune, ou après que le malade avait été saigné.

Bartholin raconte un fait contraire à celui de Tulpius. Il se trouvait en consultation avec plusieurs médecins de Copenhague, chez Bullichin, alors président de cette ville; celui-ci, à la suite d'une néphrétique violente, était incommodé, depuis quelques années, d'un faux diabète, *qui* reparaissait chaque mois. Mais ce qui nous parut fort étonnant, ajoute Bartholin, c'est qu'aux approches de la pleine lune, le malade rendit douze mesures ou vingt-quatre livres d'urine, quoiqu'il n'eût pas bu le tiers d'une mesure.

Selle a traité un homme, âgé de 47 ans, qui était attaqué, depuis quelques années du calcul. Il en était sur-tout incommodé dans les temps de nouvelle lune, époque à laquelle il rendait aussi souvent des calculs. Du reste, il se portait bien, s'occupait beaucoup de travaux d'esprit, faisait peu d'exerciee et mangeait assez bien. Cet homme étant mort des suites d'un vomissement qui lui dura six semaines, on fit l'ouverture du cadavre, et on trouva dans la vésicule du fiel quatre calculs bilieux, chacun de la grosseur d'une aveline. Le chimiste Hermstadt soumit deux de ces calculs à l'examen chimique.

Peu de maladies paraissent répondre avec plus de régularité aux périodes lunaires que les ma-



ladies cutanées. J'ai été sur-tout frappé, dit Memner, d'une teigne dont j'ai détaillé l'histoire dans le Journal de Médecine, année 1760, mois d'Avril. Elle couvrait tout le visage et la poitrine, occasionnait des démangeaisons insoutenables, quelquefois des douleurs très-vives pendant la vieille lune, et présentait un spectacle affreux. Tous ces symptômes se soutenaient jusqu'à la nouvelle lune, alors ils disparaissaient peu-à-peu; le visage s'éclaircissait insensiblement, et se dépouillait de toutes les croûtes, qui se désséchaient jusqu'à la vieille lune, où tout recommençait de nouveau. J'ai été témoin pendant plus de trois mois de cette alternative marquée.

M. Daquin cite l'observation d'une gale invétérée et très-opiniâtre, faite à Chambéry, sur l'infirmier de la salle aux hommes de l'Hôtel-Dieu de cette ville. Cette gale, dont les boutons étaient petits et confluens, paraissait sur-tout dans les derniers quartiers de la lune, avec une fougue étonnante et une démangeaison qui ôtait au malade le sommeil pendant la nuit (84 A.), et ne lui laissait aucune tranquillité dans le jour. Tout disparaissait aux approches de la nouvelle lune. En sorte que tantôt le malade se flattait d'être radicalement guéri, et tantôt il désespérait d'être jamais délivré de cette maladie. En lui donnant mes soins, ajoute M. Daquin, j'eus chez ce sujet une belle occasion d'observer, pendant très-long-temps, les apparitions et les disparitions périodiques de cette gale aux deux

différentes phases de la lune ci-dessus indiquées.

Le flux des ulcères est incertain, dit Mead, et dépend de bien des circonstances ; cependant il y a encore quelques périodismes, auxquels les humeurs ulcérées sont sujettes. J'ai vu un jeune homme qui, après un commerce impur, sentit d'abord une douleur dorsale, ensuite une pesanteur et une faiblesse étonnante dans les cuisses, qui durèrent quatre jours. Il lui survint après cela un petit ulcère au gland, d'où il sortait du pus d'une très-mauvaise odeur. Au bout de sept jours, ce flux s'arrêta de lui-même; *mais* il reparaissait à la nouvelle lune, et cela pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'il eut été traité d'une manière convenable. Baglivi a vu aussi un jeune homme très-savant qui était attaqué depuis quatre ans d'une fistule à l'intestin colon, près de la région du foie (*pp*), d'où il sortait beaucoup de matières stercorales et d'humeurs pendant l'accroissement de la lune, et dont l'excrétion diminuait ensuite en proportion du déclin de cet astre. Le malade, ajoute Baglivi, avait là-dessus une expérience si certaine, qu'il jugeait très-bien des quartiers et des périodes de la lune, par la seule observation de la quantité des matières qu'il rendait par la fistule. Enfin, Pitcam a observé pendant quatre ans des fleurs blanches, dont le flux reparaissait régulièrement tous les mois, à la nouvelle lune, et durait huit jours.

D. *Type semestral.*

Mead a consigné dans ses œuvres le fait sui-

vant, sur le témoignage de Pitcam. Le sujet était un homme de 30 ans, assez maigre et d'un tempérament tirant sur le mélancolique. Avant l'âge de 9 ans, après une hémorrhagie considérable par le nez, cet homme sentit tout à coup, comme le mouvement d'une humeur, qui se serait portée de sa main au haut du bras. Il se plaignit d'une douleur vive et tomba sans connaissance. Revenu à lui, il sentit sa main tellement engourdie que les doigts restèrent privés de mouvement. Son bras droit fut agité violemment en tout sens, pendant près de quatre minutes, après lesquelles il perdit l'usage de sa langue. Ce mal, depuis sa première invasion, revenait régulièrement au mois de Mars et au mois de Septembre, au temps de la nouvelle lune qui approche de l'équinoxe du printemps et de celui d'automne, et chose remarquable, le paroxisme avait lieu constamment plutôt la nuit que le jour.

E. *Type annuel.*

Charles Pison a vu une fille qui, chaque printemps, était prise, aux environs de la pleine lune, de symptômes histériques si opiniâtres, qu'ils duraient pendant tout le quartier de la lune. Ainsi après avoir été agitée dans les premières vingt-quatre heures de mouvemens assez vifs, elle perdait la parole et tombait pendant deux jours dans un état soporeux; et le reste du quartier, elle le passait à se plaindre, à ne savoir que faire, dans un léger délire et sans pouvoir respirer.

163. Cependant il restait à déterminer si la lune a une influence sur les vésanies ou sur le cerveau des fous. Hoffmann avait bien dit que les affections mélancoliques suivaient les phases de cette planète. Lorry en citait un exemple. Mais un jeune seigneur, étant devenu maniaque en 1773, et éprouvant des accès périodiques; cela fit naître l'idée de tenir jour par jour un journal de la marche des accès. Ce journal étant très-long, on en a tiré la table suivante, qui présente l'ordre des vicissitudes qu'a éprouvées le jeune maniaque, relativement aux divers points lunaires. On a pris seulement les quatre phases, ce qui suffit, dit Bertholon, au but qu'on s'est proposé.

TABLE DES ACCÈS D'UN MANIAQUE.

	N. Lun.		P. Q.		P. L.		D. Q.		SOMMES	
	ac.	*jo.*	*ac.*	*jo.*	*ac.*	*jo.*	*ac.*	*jo.*	*des accès.*	*des jours.*
Morne ilence.	6	77	1	5	5	39	2	13	14	134
Inquiet Babil.	2	7	1	2	3	6	0	0	6	15
urieux.	2	5	1	1	3	10	2	6	8	22
ranquille.	0	45	0	49	0	43	0	57	0	194
Vuides d'acc.	4	0	8	0	3	0	6	0	0	21

164. Cette observation, quoique très-précieuse, n'étant néanmoins qu'un fait isolé, elle laissait à désirer qu'on fît à cet égard des recherches ultérieures. M. Daquin, on peut le dire à sa gloire, a rempli cette lacune de notre art de la manière la plus distinguée. Voici le résumé de ses observations depuis 1791. J'avais annoncé, dit ce praticien, dans mon Traité sur la Folie, qu'étant alors, depuis quatre ans, médecin de l'hôpital des fous à Chambéry, je cherchais à découvrir si ces individus étaient soumis, comme les autres, à l'influence de la lune ou non. Pour parvenir à la solution de ce problême, je fis un choix de dix fous seulement, dont cinq furent parmi les hommes et cinq parmi les femmes : le plus âgé des hommes avait 60 ans et la plus âgée des femmes à peu près autant; le plus jeune en avait 30 et la plus jeune 32.

Les espèces d'aliénation de ces dix fous étaient distinctes et le choix avait été fait à dessein.

J'ai tenu jour par jour, depuis cette époque jusques en 1804, un journal de toutes les visites faites à ces dix fous. Je les ai vus assiduement, sans aucune interruption, à chaque nouvelle lune, à chaque nouveau quartier, à chaque pleine lune et à chaque dernier quartier.

A la vérité, jusqu'à la première édition de mon ouvrage, je m'en étais tenu à ces quatre époques lunaires, et j'avais négligé les observations des autres points. Mais depuis lors je les ai étendues aux apogées, aux périgées et aux

lunistices, présumant avec juste raison que ces différens points devaient également avoir leur influence particulière. Ainsi, d'après le plan et le composé de ce journal, dont la base est fondée sur plus de huit cents visites, qui sont autant d'observations exactes et souvent répétées, je déclare que certains points lunaires ont une influence marquée sur le cerveau des fous : que dans ces temps on reconnaît très-évidemment un degré d'intensité dans leur folie, dans tous leurs propos et dans toutes les idées disparates qui accompagnent cette maladie. Et quelle force la vérité n'acquiert-elle pas de cette masse d'observations et de leur ensemble, lorsqu'il n'en est aucune qui, étant considérée isolément, paraisse même avoir des doutes? Les faits que j'allègue sont certains; les gens de l'art peuvent les observer et en constater la certitude chez les malades atteints de folie.

L'auteur ajoute qu'en étendant ses recherches sur les autres fous, et qu'en les visitant à la même époque lunaire, il a remarqué chez tous, à peu-près, la même influence de la lune, surtout aux points lunaires indiqués. Il a eu de plus l'occasion singulière d'observer le cas d'un homme aliéné et épileptique tout à la fois, qui éprouvait l'influence des points lunaires, affirmatifs, quant à sa folie; et l'influence des points lunaires, négatifs, quant aux attaques d'épilepsie. De manière qu'on pouvait dire que cet homme était, à proprement parler, un être privilégié, pour subir doublement l'empire de la lune, et

chez qui cette affreuse existence n'était qu'une succession continuelle d'assauts, contre la plus belle portion de son organisation.

165. Si ces observations (162, 163, 164 B.) n'ont pour elles que des probabilités (161 B.), les faits suivans doivent leur donner un caractère de certitude physique, à moins de se refuser à toute espèce de preuves.

I. Diemerbroeck qui a décrit, dit Mead, avec une si grande exactitude la nature et les progrès de la peste qui régna à Moyon en 1636, observa que cette maladie fit toujours de plus grands ravages aux approches de la nouvelle et de la pleine lune. Ramazzini dit, qu'il régna dans la ville et l'état de Modène, pendant les années 1692, 93 et 94, une fièvre pestilentielle, dont la violence augmentait après la pleine lune, ou plutôt au dernier quartier, et s'adoucissait au croissant de la lune suivante. Je ne suis pas le seul, ajoute Ramazzini, qui ait fait cette observation. Tous les autres professeurs l'ont faite comme moi, et elle n'a pas peu contribué à décider le pronostic et le traitement de cette maladie.

II. Un grand praticien assure qu'il a vu souvent des malades périr au déclin de la lune et dans sa conjonction; et qu'il lui est arrivé, en traitant des vieillards de l'un et de l'autre sexe, d'annoncer leur mort cinq ou six semaines d'avance à un jour près. Voici, dit Aubry, comment je m'y prenais : je commençais par bien examiner toutes les forces du malade deux ou trois jours

après une pleine lune; quand, après cela, je jugeais qu'ils avaient encore assez de vigueur pour passer le temps de la conjonction prochaine, je fixais le temps de la mort vers le défaut de la lune suivante, et j'avais grand soin de supprimer dans l'énoncé du pronostic, tout ce qui avait trait à la lune ou à ses quadratures, afin d'éviter la critique de ces demi-savans, qui nient toutes les vérités qu'ils ne comprennent point et qui les mettent au rang des fables ou des superstitions.

III. Un praticien, non moins illustre, a observé très-souvent, tant au Bengale qu'à Bencoolen, que la lune ou les marées influent sensiblement sur les fièvres intermittentes. Une personne très-véridique, ajoute Lind, et qui réunit beaucoup de connaissances sur la médecine, m'a assuré pouvoir prédire au juste, dans celles qui y sévissent, le temps où les malades doivent expirer. Leur mort arrive, m'a-t-elle dit, communément une heure après que la marée s'est retirée.

IV. En 1762, dit encore Lind, après la cessation d'une maladie terrible, dont on supputa que trente mille nègres et huit cents européens avaient été les victimes dans la province du Bengale, les négocians anglais et autres, qui négligèrent de prendre du quinquina dans le temps de l'éclipse de la lune, eurent des rechûtes. Le retour de la fièvre fut si général, le jour de cette éclipse, qu'il n'y eut pas moyen de révoquer en doute l'action lunaire.

V. On a vu enfin dans les villes maritimes le redoublement des maladies aiguës, suivre les alternatives du flux et du reflux. C'est un fait constant, disait Charles Pison, que plusieurs malades sont morts pendant le temps du reflux. Mais pour l'ordinaire j'ai vu les douleurs et les symptômes redoubler pendant six heures que dure le flux ; et le reflux amener une intermission plus ou moins parfaite.

166. Nous n'ignorons pas que Medicus invoque, pour infirmer ces faits, des observations faites par Deslandes dans les hôpitaux de Brest, d'après lesquelles il résulte, dit ce médecin, qu'il meurt plus de personnes dans l'instant du flux, et que par conséquent le flux et le reflux ne peuvent contribuer en rien à déterminer l'heure de la mort.

167. Si j'avais sous les yeux (*qq*) les faits qu'allègue Medicus, je trouverais peut-être que la différence est due à des circonstances que l'on n'a point saisies. Et si ces observations me paraissaient exactes, ce ne serait pas un motif pour rejetter celles de Lind et de Pison (165 B. III. V.) : puisque des observations continuées par des médecins habiles, donnent encore les mêmes résultats : il ne m'est pas possible, dit Daquin, de confronter dans le pays que j'habite, si en général le nombre des morts va à-peu-près en augmentant ou en diminuant, suivant les mouvemens de la marée. Mais je puis assurer, d'après plusieurs observations exactes et réitérées, que les malades meurent le plus fré-

ıemment, suivant la règle des points lunaires, que depuis que je suis imbu de la doctrine ; Tvaldo, j'ai constamment observé les vieillrds, les apoplectiques, les paralytiques et les ersonnes attaquées de convulsions ou de mala-.es soporeuses, périr à l'époque des points luiires ou le quatrième jour, mais sur-tout à la eine lune. Enfin les tables des mortalités qui ıt eu lieu à Padoue, pendant l'année 1774, ouvent également que le plus grand nombre es morts, tant en général, que des soudaines ı particulier, arrivait autour des pleines lunes. [ais comme ces tables sont très-étendues, on eut, avec la suivante, faire plus facilement la omparaison du nombre des morts aux points ınaires et à l'état du ciel. En prenant trois jours utour de chaque point, dit Bertholon, pour haque mois, et cherchant les sommes:

TABLE

Des Mortalités de Padoue.

Points lunaires.	Nombre des morts de toute espèce.	Morts subites.
Nouvelles lunes.	124	7
Premiers quartiers.	112	2
Pleines lunes.	149	8
Derniers quartiers.	147	4
Périgées.	118	7
Apogées.	108	2
Equinoxes descendans.	142	6
Equinoxes ascendans.	115	7
Lunistices septentrionaux.	119	2
Lunistices méridionaux.	118	1
	Hors des points	10
Pour 176 jours de pluie ou vent. . . .	692	48
Pour 189 jours de beau temps. . . .	618	8
Somme totale.	1310	56



168. En résumant les faits que nous venons citer (161 jusqu'à 167 B.), on doit juger qu'il nous est facile de donner la raison physique (118 B.) de la vraie cause des maladies nocturnes et de poser les considérations suivantes.

I. Il existe véritablement des maladies nocturnes, puisqu'il est des maux, dont l'invasion n'arrive que sur le déclin du jour (59, 85 A.).

II. La formation de ces maladies est d'autant plus facile qu'elles affectent le systême d'organe le plus mobile et le plus impressionable de tous. Leur siége est dans les nerfs (17, 32 A.).

III. Ces nerfs y sont *prédisposés* par l'habitude qu'ils contractent de céder à un mouvement périodique dans l'état de santé (149 et suivans B.). Cette habitude dégénère, ou devient maladive par l'influence de la constitution nocturne, qui est humide et froide (20, 27 A.), et par une foule de causes éloignées, qui proviennent de la coutume que l'on a dans le monde de faire du jour la nuit, et de la nuit le jour. Toutes ces causes étant constantes et très-nombreuses, les maladies nocturnes doivent nécessairement être très-fréquentes dans la pratique.

IV. Ces maladies sont toutes périodiques (119 B.) et cela doit être, si les phénomènes du périodisme vital sont analogues à ceux du périodisme physique (161 B.) : et si les périodismes du grand et du petit monde sont soumis à une cause régulière et durable qui, exerçant périodiquement son empire, détermine la différence des types et donne la loi de leur retour (146 B.) Cette cause

aurait sans doute un effet *continu*, sans la constitution diurne qui coupe son action et amène l'intermittence.

Si l'on nous conteste la justesse de ces conclusions, nous nous replions à dire avec un physiologiste célèbre, que, pour nous, nous n'expliquons les phénomènes que sur leurs rapports de ressemblance ou de succession avec d'autres phénomènes connus (*rr*).

169. Mais je m'apperçois que j'envisage mon sujet sous un trop grand point de vue. Il entrait dans mon plan de terminer par des *considérations pratiques*; et en m'arrêtant, comme je l'ai fait, à la partie la plus belle et la plus difficile, le temps me permet à peine d'arriver au dernier anneau de la chaîne. Ce n'est point assez d'avoir déterminé quelles sont les maladies qui doivent leur naissance à l'action immédiate de la nuit (116 A.) : il serait encore utile de savoir si la nuit exerce quelque influence sur les maladies qui ne sont pas nocturnes.

170. La nuit n'a point comme le jour un astre qui lui dispense le calorique et la lumière. En partant de cette vérité physique, la nuit doit aggraver principalement toutes les maladies comprises dans ce que l'illustre Baumes appelle les *décalorinèses*. Cette classe a pour genres :

La crymose,
La squirosasque,
Les scrophules,
La crymodynie,
La polylymphie,

L'hydropisie,
La chlorose.

La nuit au contraire aura une influence douce et manifeste dans les *surcalorinèses* dont les genres sont :

La polyamie,
L'hématédèse,
L'hémorrhagie,
L'hecticie,
La combustion (*ss*).

Ainsi le bien se trouve à côté du mal : et il semble, dit Brown, que la nature ait fait succéder la nuit au jour, et la lumière aux ténèbres, pour qu'une trop brillante et trop longue clarté ne causât point un *stimulus* extrême ou excessif, et n'excitât point par-là des maladies sthéniques ou indirectement asthéniques (*tt*).

171. Je sens enfin qu'en me livrant à cette composition, j'ai peut-être exposé mes idées avec trop de chaleur et de liberté. La vérité seule m'a fait tenir ce langage : *et nos certe cogitationem suscepimus et curam adhibuimus ut quæ a nobis proponentur, non tantùm vera essent, sed etiam ad animos hominum non incommode et aspere accederent.*

NOTES.

(*a*) *Programme publié par la Société de Médecine de Bruxelles*, le 5 Vendémiaire an 13.

(*b*) *Procul recedant somnia*
Et noctium phantasmata.

L'*Angelus* du soir et du matin est encore une institution célèbre et dont on peut tirer parti.

(*c*) Le front tout couronné d'étoiles,
La nuit s'avance lentement ;
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament ;
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs ;
L'amour dans les airs se balance
Sur l'aile humide des Zéphirs,
Les quatre parties du jour, par le C. De Bernis.

(*d*) Voici les détails de cette expérience : on exposa un miroir ardent aux rayons de la lune, qu'on ramassa de façon à leur donner un éclat prodigieux ; on mit au foyer un thermomètre extrêmement mobile ; la liqueur n'en reçut aucune impression, ne monta pas sensiblement ; on en conclut avec raison que les rayons de la lune n'étaient pas capables de produire de la chaleur. *Encyclopédie*, art. Astre.

(*e*) *Encyclopédie*. Art. cité.

(*f*) *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 31.

(*g*) *Quotidianæ vero constitutiones*, etc. Aph. 17; sect. 3, t. 1, p. 79, édit. LINDEN.

Inæqualis calor aut frigus eadem die, quum talia fuerint, morbos autumnales faciunt et in aliis temporibus secundum rationem. De Humorib. 6, t. 1, p. 322.

Recherches sur les fièvres de Grant, *traduites de l'anglais; par M.* LEFEBVRE. t. 1, p. 7. *Discours prélim.*

(*h*) *Senescente enim diei luce, et sole jam jam cadente, senescunt quoque simul ipsæ ægrotorum vires jam languentes* (1) *et sensim cadunt. Inclinato namque in vesperam die, ipsorum quoque status in pejus inclinatur, et* increscentibus umbris, increscunt quoque subinde dolores. TRILLERI *Opuscula medica*, t. III, p. 208.

(*i*) *Omnes ferme morbi sub tempus noctis ingravescunt.* BALLONII *Opera omnia*, t. 4, p. 306. *Edit.* Tronchin.

(*k*) *Et in omni morbo, (considera), quale est ad vesperam exacerbari.* Popul., l. 6, sect. 1, t. 1, p. 797.

(*l*) *At vero corpus hominis habet in se ipso sanguinem, et pituitam, et bilem duplicem, flavam videlicet et nigram.*

Et dico sane esse sanguinem et pituitam, et bilem flavam ac nigram. De Nat. hum. 8, t. 1, p. 267.

(*m*) *Si enim homini alieni medicamentum dederis quod pituitam ducit, pituitam tibi vomet; et, si pharmacum dederis bilem ducens, bilem tibi vo-*

(1) Il paraît ici que Triller ne sépare point le malade de la maladie.

met, eadem ratione et bilem atram purgabit ; si medicamentum exibueris quod bilem atram ducit. Quod si ipsi partem aliquam sanciaris, ut vulnus fiat, affluet ipsi sanguis. De Nat. Hum., 8, t. 1, p. 268.

(*n*) *Porro pituita in homine hyeme augetur......... quod autem hyems corpus pituita repleat, inde cognoscere datur, quod homines pituitosissima et spuunt et emungunt hyeme.* De Nat. Hum. 12, t. 1, p. 270.

(*o*) *Vere pituita quidem adhuc fortis in corpore manet sed sanguis augescit...... hæc enim anni pars maxime juxta naturam ipsi convenit, ut quæ calida et humida existat. Est enim humidus et calidus.* De Nat. Hum. 13, t. 1, p. 270.

(*p*) *At vero æstate sanguis adhuc viget, et bilis in corpore elevatur, et usque in autumnum porrigitur....... Contrarium est enim naturæ ejus id tempus, calidum enim est et siccum.* De Nat. Hum. 14, t. 1, p. 271.

(*q*) *Sanguis vero antumno paucissimus fit in homine. Siccus enim est autumnus, et hominem jam frigefacere incipit. Atra porro bilis autumno et plurima et fortissima est.* De Nat. Hum. 14, t. 1, p. 271.

(*r*) *Postquam autem hyems apprehenderit, bilis flava perfrigerata modica fit, et pituita rursus augetur, tum ob pluviarum copiam, tum propter longitudinem noctium.* De Nat. Hum. 14, t. 1, p. 271.

(*s*) « Voici les maladies qui, suivant Hippocrate, « paraissent dans les différentes saisons » et M. Lefèbre commence justement par l'aphorisme 23, de la troisième section. Voyez *Recherches sur les fièvres*, ouvrage cité, P. 11, discours prélim.

(*t*) *Annus omnis omnium particeps est et caliditatum, et frigiditatum, et siccitatum, ac humiditatum.* De Nat. Hum. 6, t. 1, p. 272.

(*u*) *Corpus quidem igitur humanum hæc omnia semper habet, verum pro temporis circunstantia, aliquando plura seipsis fiunt, aliquando pauciora, singulatum juxta partem, ac copiam, tum juxta naturam.* De Nat. Hum. 15, t. 1, p. 271.

(*v*) *Puer itaque ex calidis et humidis temperatus est, quia ex his constitutus est, et in his augmentum accepit.* De Diætâ, l. 1, 28, t. 2, p. 203.

(*x*) *Adolescens autem calidus quidem est; quia ignis impetus aquæ dominatur; siccus autem, quia humidum ex puero consumptum est, partim in augmentum corporis, partim in motum ignis, partim naturæ laboribus ac exercitiis.* Loco citato.

(*y*) *Vir quum steterit jam corpus, siccus est et frigidus, quia caliditatis impetus non amplius dominatur, sed stat corpus ab augmento quiescens, ac perfrigeratum.* Loco citato.

(*z*) *Senes autem frigidi sunt et humidi; quia ignis quidem recessus contigit, aquæ autem accessus et siccorum quidem sublatio, humidorum autem status.* Loco citato.

(*aa*) *Ægrotat autem (homo) quum horum quid minus aut amplius fuerit, aut separatur in corpore, et non fuerit reliquis omnibus contemperatum.* De Nat. Hum. 6, t. 1, p. 267.

(*bb*) *Signa autem hinc colligere licet quod homines vere. . . . . sanguis ex naribus ipsis fluit, et*

calidissimi sunt ac ruberrimi . . . . *Bilis autem per æstatem ac autumnum corpus possidet, id quod inde cognoscere potes : quod homines suâ sponte hoc tempore bilem vomunt, et in medicamentorum potionibus biliosiora purgantur.* . . . . *et tumores laxi albissimi fiunt maxime hoc tempore* (*hyeme*), *itemque reliqui morbi pituitosi.* De Nat. Hum. 13, 14, t. 1, pag. 271.

(*cc*) *Mutationes temporum maxime pariunt morbos.* Ap. 1, sect. 3, t. 1, p. 77.

Mutationes maxime pariunt morbos, et præsertim maximæ : et in temporibus magnæ mutationes, et in aliis. De Humorib. 8, t. 1, p. 324.

(*dd*) *Qualia vero sunt tempora, tales erunt etiam morbi, et constitutiones ex ipsis.* De Humorib. 7, t. 1, p. 323.

(*ee*) *Quemadmodum autem ipse annus non incommode, nec inscite quodam modo vocari potest* longior dies; *ita parifere elegantia, dies quoque appellari potest* brevior *quasi annus.* Trilleri, Opus. med. t. 3, p. 198.

(*ff*) *Las obxas æ Hippocxates*, t. 3, parag. 3, p. 8. Piquer. *Voyez* encore le Commentaire de Foes en cet endroit, *de Morb. vulg.* l. 11, sect. 1, t. 2, p. 997, édit. de Genève. Et Trilleri Opuscula medica, t. 3, p. 199.

(*gg*) *Digna æ notaxse es la compaxacion que aqui Hace Hippocxates del dia y del anno.* Piquer, ouvrage cité, t. 3, p. 9.

(*hh*) *Hanc vero sacram veluti Hippocratis noctem*

immissa clariore luce et splendida face prælalata; ita feliciter discussit et luculentius illustravit magnus, Post Hippocratem, *Galenus : diem namque toti anno proportione ac similitudine respondere censet ipse Hippocrates, adeo scilicet, ut matutino tempori ver simile sit, meridiei æstas, vesperi autumnus, et nocti denique hyems.* TRILLERI. Loco citato.

(*ii*) De Humorib. 9, t. 1, p. 325.

(*kk*) Mémoires de la société royale de médecine; année. . . . . ,

(*ll*) *Et eorum (naturam colligere oportet) quæ per annum fiunt, tempore quodam anni præcociore, veluti pustulæ et hujuscemodi. Similis enim est his quæ* quotidie *citius aut serius accipiuntur.* Popul. l. 6, sect. 6, t. 1, p. 814. *Voyez* encore la note *ff?*

(*mm*) *Voyez* la note *hh?*

(*nn*) *Ac sané illis diei partibus, humorum dominatu homines pro se quisque tenentur; mane quidem, sanguinis; meridie, bilis; vesperi autem, nigri humoris. Nam tenebrarum est pituita.* DURETUS in Coacas, p. 386.

(*oo*) Essai météorologique de TUALDO; traduit de l'italien par DAQUIN, p. 40, art. 5.

(*pp*) J'insisterai particulièrement, dit Cotte, sur les variations diurnes et périodiques de l'aiguille aimantée, parce que ce phénomène est aussi constaté qu'un point de physique peut l'être. *Mémoires sur la Météorologie*, t. 2, p. 86.

(*qq*) Discours sur les mœurs des plantes; par DRA-

PARMAUD. *Voyez* encore *Fragmens de Physiologie végétale*, sect. 3, chap. 1.

(*rr*) Le médecin Sengensse cite plusieurs exemples de *cholera-morbus*, qui faisaient leur invasion sur le soir et pendant la nuit. Voyez *Dissertation sur le cholera-morbus*, p. 15 : 11e. obs. et suiv. Cette dissertation est une véritable monographie.

(*ss*) « *Diluculum humidum calidumque est atque hinc veri ipsi simile : meridies autem æstatem refert : vesper vero autumnum ; proinde gravitates et inquietudines affert vespertinus aer, quum æque insalubris sit, ac ipse autumnalis. Noctis autem prima et crepusculo vicina pars similis est ipsi* vespertinæ constitutioni. *Medio porro nox ipsam hyemem repræsentat.*» TRILLER ajoute : *Extat hoc eximium antilly fragmentum ex deperdito eheu !* TRILLERI Opuscula medica, t. 3, p. 201.

(*tt*) Ce traité est inséré dans ses œuvres sous ce titre : *De vespertinâ morborum exacerbatione.* C'est le même que nous avons déjà cité plusieurs fois.

(*uu*) TRILLERI *Opuscula medica*, t. 3, p. 206.

(*vv*) *Loco citato*, parag. 23.

(*xx*) En énumérant ces maladies, TRILLER s'écrie: *Amplissimum eheu !* CATALOGUM *ipse exhibet Hippocrates Græcus* Aph. 22, sect. 3, *et post eum Hippocrates alter Gallicus, seu magnus ille Ballonius*, lib. 11, *epid. ephem. Aliique ferè innumeri, qui nempe systemata integra de morbis condiderunt.* Loco citato, parag. 13.

(*yy*) *Nosographie philosophique*, t. 1, p. 64, 1re. édit.

(*zz*) Ouvrage cité, t. 1, p. 68.

(*aaa*) *Continua remittens consideranda tanquam composita ex duabus febribus : in has velut in duo elementa est dispescenda*, continuam et intermittentem; *quarum utraque in eodem homine, eodem tempore; ab eadem vel differentibus causis, epidemiæ genio, methodo medendi producta* remittentem *facit.* Stoll. Aph. 471.

(*bbb*) Cette note est inutile.

(*ccc*) Voyez *de l'Usage du quinquina dans les fièvres rémittentes.*

(*ddd*) Voyez *Dissertation sur les fièvres pernicieuses*, p. 93, 2e. édit.

(*eee*) *Regio eorum* (*qui phasim accolunt*) *palustris est, calida, aquosa et densa, imbresque in eam decidunt omnibus temporibus et magni et impetuosi, homines vero ipsi vitam agunt in paludibus, domosque ligneas et ex arundinibus in ipsis aquis habent extructas...... Ob hanc ipsam causam, quod ad formam ac corporum speciem attinet, phasiani sunt a reliquis hominibus* longe diversi. De Aerib. Aqloc. t. 1, p. 349.

(*fff*) A en juger par l'ancienneté des goîtres et des crétins de ces vallées, on ne peut se méprendre sur les effets qu'a dû produire sur l'espèce humaine une atmosphère aussi humide. *Traité du goître et du crétinisme par* Fodéré, p. 30, *discours préliminaire.*

(*ggg*) Cet ouvrage est inséré dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Montpellier, portant pour titre : *Assemblée publique, années* 1771, 1774, *in*-4°.

(*hhh*) Mémoires de la société royale de médecine; années........ Partie 1, -- p. 38.

(*iii*) Ouvrage cité, p. 61.

(*kkk*) La vigueur de la nature qui avait déjà faibli du temps de Galien, faiblit chaque jour de plus en plus. Elle tend incessamment à introduire dans la constitution de l'homme une énervation, dont il nous est impossible de marquer le terme. Grimaud. *Cours de fièvres*, t. 1, p. 151.

(*lll*) *Registres de la clinique, in-fol., trimestre vernal de l'an* 4, *du professeur* Petiot. Je devrais ici un tribut d'éloges à M. Victor Broussonet, pour le zèle et l'empressement qu'il a mis à me communiquer ces registres. Mais que pourrais-je dire d'un professeur, qui est aujourd'hui un des premiers praticiens de la ville?

(*mmm*) *Habet nimirum sua morbus quilibet symptomata, sibi propria, necessaria, semper eadem, quæ et præsentem declarant, et cum ex natura ejus profluant, inque diversis ideo diversa sint, ab omni alio distingunt.* Gaubius. *Institutiones pathologiæ*, paragraphe 835.

(*nnn*) *Nosographie philosophiq.* t. 1, parag. 43, p. 65. 1re. édit.

(*ooo*) Médecine pratique. *Traduction de* Mahon, t. 11, p. 310.

(*ppp*) *Nosographie philosophique*, t. 1, parag. 42, pag. 64.

(*qqq*) Mémoire sur la fièvre catarrhale *nerveuse et maligne* : ce titre est remarquable, p. 21.

(*rrr*) Ce rapport est inséré dans un ouvrage qui a pour titre : *Opinion de l'école de médecine de Montpellier*, sur la nature, la marche et le traitement de la fièvre, observée dans les hôpitaux de cette commune, pendant les six premiers mois de l'an 8, in-4to.

Ce suffrage est bien flatteur pour MM. Caizergues et Rogery ; mais il devient encore plus honorable quand on y lit qu'une école se flatte, » que les » gens éclairés apprécieront le mérite d'un ouvrage, » où le talent d'observer est mis dans son plus grand » jour, et où la justesse et la sobriété des raisonne- » mens annoncent une logique sévère, et un juge- » ment exquis ». P. 6. Préface de MM. les professeurs.

(*sss*) Mémoire cité, p. 22, 25, 26.

(*ttt*) Mémoire cité, pag. 35, 36.

(*uuu*) Mémoire cité, pag. 34.

(*vvv*) Observations et expériences de médecine, traduites de l'anglais de Hume, pag. 457, 458 ; ouvrage qui fait suite aux principes de médecine du même auteur.

(*xxx*) Mémoires de la Société Royale de médecine.

(*yyy*) *Nosographie philosophique*, t. 1, parag. 46, p. 66.

(zzz) Dissertation sur la fièvre quotidienne intermittente, présentée et soutenue à l'école de médecine de Paris, le 2 Vendémiaire an 12, par M. Lasteyras.

(a) Trilleri. *Opuscula medica*, t. 3.

(b) *Idem.*

(c) Dissertation citée, pag. 11 in-8°.

(d) *Geschichte periodische krankheiten.*

(e) Mémoire *sur les fièvres intermittentes*, couronné par l'académie de Dijon, pag. 16, parag. 14, pag. 21, parag. 18.

(f) Mémoire cité, pag. 14, parag. 13.

(g). Nous garantissons les observations qu'on va lire, ainsi qu'on nous permette de ne point surcharger notre livre de chiffres et de passages que l'illustre Senac appellait très-bien l'ouvrage de la patience plutôt que de l'esprit.

(h) Nous entendons par héméralopie une maladie des yeux, qui fait qu'on n'y voit plus dès le déclin du jour. Dans la nyctalopie au contraire, on y voit la nuit comme un renard, pour nous servir de l'expression figurée du père de la médecine (1). D'après cette définition rigoureuse des termes, j'ai dû rayer du catalogue des nyctalopies, l'observation que j'ai prise dans l'Encyclopédie, in-4to., t. 27, pag. 250, et l'observation de M. Carmoy, insérée dans les An-

(1) *Qui nocte vident, quos sane nyctalopes vocamus. Prædict.* l. 11, 40 t. 1, pag. 517.

nales de la société de médecine pratique de Montpellier, pag. 84, cahiers de Ventôse an 13.

(*i*) Opinion de l'école, ouvrage cité de MM. Caizergues et Rogery, pag. 42. Septième observation.

(*k*) Dissertation sur les fièvres ataxique, sporadique, et adynamique continue, etc. : présentée et soutenue à l'école de médecine de Paris. Floréal an 9; par A. B. Desains, pag. 32. in-8°.

(*l*) Opinion de l'école : ouvrage cité, pag. 58, onzième observation.

(*m*) Hist. Bienn., pag. 77, in-8°.

(*n*) Collection académique, t. 2, p. 261.

(*o*) Ce vomissement me paraît coïncider avec celui que M. Cusé avait depuis quatre ans périodiquement au printemps; ainsi il était indépendant de la phthisie pulmonaire.

(*p*) *Traité de la phthisie pulmonaire*; par Brieude, t. II, pag. 124, obs. 73.

(*q*) Cet état a quelque chose de remarquable avec la situation de la rate de l'enfant de Lyon, (1 obs.)

(*r*) Même rapport avec l'enfant de Lyon, (1 obs.)

(*s*) Cette observation m'a été donnée par M. Lordat, docteur en médecine, médecin du dépôt de mendicité de Montpellier, chef des travaux anatomiques de l'école de médecine.

(*t*) Cette observation a été faite par M. Murat, de Lacapelle Marival, sujet très-distingué pour son

âge, et qui est rempli d'érudition et de goût. L'auteur l'a consignée, cette année, dans sa dissertation *Inaugurale*, présentée à l'école de médecine de Montpellier, pour le grade de docteur.

(*u*) Quand une plaie doit bientôt suppurer, il survient un léger gonflement avec phlogose aux environs de la plaie et une fièvre médiocre ; ces symptômes *cessent* aussitôt que la suppuration s'établit. Hevin. *Cours de pathologie*, t. 1, p. 16 : et plus bas il répète : quand la fièvre ne vient que de la suppuration qui s'annonce, elle ne demande point de traitement particulier ; car elle *tombe* pour l'ordinaire, dès que la suppuration est établie, pag. 53.

Lorsque le phlegmon est volumineux, la fièvre l'accompagne, et subsiste jusqu'à ce qu'il se ramollisse et que la suppuration soit formée. Lassus. *Pathologie chirurgicale*, t. 1, p. 17, parag. 5. Enfin disait Hippocrate, *quicquid suppuratur, non revertitur, ipsa enim maturatio, et judicatio simul, et abscessus*. Popul. l. 6, sect. 3, p. 804.

(*v*) Un chirurgien de première classe de l'armée des Pyrénées orientales, fut atteint de la fièvre nosocomiale, dont il fut guéri. Lors de la *solution* de la maladie, il survint un dépôt très-considérable à la fesse ; ce dépôt se forma avec une rapidité, qui n'était pas compatible avec la marche des inflammations ordinaires. L'abcès fut traité selon les règles. L'ulcère, qui en était provenu, n'était pas cicatrisé, qu'il se forma d'autres dépôts semblables dans diverses parties du corps ; dans l'espace de quatre mois il en survint un nombre si considérable, qu'on ne croit point exagérer, en disant qu'il s'approchait de celui de *vingt*.

Le

Le malade fut assez heureux pour échapper d'une convalescence aussi pénible.

Cette observation est encore de M. Lordat. M. Patrix-Palaw l'a insérée dans son *Essai sur la cachexie purulente*, pour le grade de doctorat, le 24 Thermidor an 13, à Montpellier. -- Cette dissertation renferme des idées nouvelles.

(*x*) Ouvrage cité, t. 2, p. 90, obs. 63.

(*y*) *Traité des tumeurs*, p. 19.

(*z*) *Traité de la phthisie pulmonaire*, t. 2, p. 70; 2e. édit.

(*aa*) Ouvrage cité, p. 85.

(*bb*) Ouvrage cité, p. 84.

(*cc*) Ouvrage cité, p. 100.

(*dd*) Ouvrage cité, p. 101.

(*ee*) Ouvrage cité, p. 63.

(*ff*) *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains*; par F. Fontana, t. 2, in-4°. p. 364.

(*gg*) Ouvrage cité, p. 363.

(*hh*) *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*; par Bichat, p. 209.

(*ii*) *Traité de la phthisie pulmonaire de* Baumes, t. 2, p. 82.

(*kk*) Ouvrage cité, t. 2, p. 97.

(*ll*) Ouvrage cité, p. 102.

(*mm*) Ouvrage cité, p. 103.

(*nn*) Ouvrage cité, p. 13.

(*oo*) Ouvrage cité, p. 170.

(*pp*) Parmi les variétés notables de la fièvre hectique pulmonaire, je dois faire mention, dit M. Baumes, d'une observation de Nonnius, qui a vu mourir, d'une *fièvre quarte*, une fille de 30 ans, qui n'avait jamais toussé, ni craché de pus. Cependant, au lieu de poumon, l'ouverture du cadavre ne présenta dans la poitrine qu'un sac plein de sanie. -- Ouvrage cité, t. 2, p. 66.

(*qq*) Ouvrage cité de M. Baiˢudʀ, p. 11, 13, 30, 160, etc.

(*rr*) Ouvrage cité, p. 9.

(*ss*) Ouvrage cité, p. 46, 73, 140.

(*tt*) Ouvrage cité, p. 92.

(*uu*) *Quicumque dolores ex his locis* (on parle de la poitrine) *non sedantur, neque ad sputorum purgationes, neque ad stercorum alvi subductionem; neque ad venæ sectiones, et victus rationem ac medicamenta, eos ad suppurationem verti sciendum est. Prænotiones*, t. 1, 14, p. 459.

(*vv*) *Considerare vero futuræ suppurationis principium oportet, suppuratione facta ab ea die qua primum homo febricitavit.* Loco citato. t. 1, 16, p. 460; *Voyez* la note *u*, p. 256.

(*xx*) *Siquidem enim dolor in principiis fiat, et spirandi difficultas, et tussis, et sputatio perseverans; ad vigesimum diem pertingat, eruptionem tunc expectare oportet aut etiam prius.* Loco citato, t. 1, 17, p. 461.

(*yy*) *Facile ferre morbum, bene spirare; à dolore liberatum esse, sputum facile tussiendo rejicere, corpus æqualiter calidum ac molle apparere, sitim non habere, urinas et alvi egestiones, et somnos, et*

sudores, *velut descriptum est : hæc singula nosse convenit accidere ut quæ* bona *sint.* Loco citato, t. 1, 14, p. 459.

(*zz*) *Oportet enim eum qui probe liberari volet, facile sputum per tussim rejicere, et id esse album, et æquale, et ejusdem coloris, et ab inflammatione alienum. Prædictorum*, t. 1, 52--12, p. 497.

(*aaa*) *De tabescentibus quod ad sputum ac tussim attinet, eadem dico quæ de pectore* suppuratis *scripsi.... Febrem autem non invadere* (*oportet*). Loco citato, p. 496.

(*bbb*) *Traité des maladies du poumon*; par Coste, p. 19, 20.

(*ccc*) Ouvrage cité, t. 1, p. 201.

(*ddd*) *Consultations et observations médicinales*; par Deidier, t. 3, p. 172, obs. 23.

(*eee*) *Discours sur la douleur*; par Marc-Antoine Petit, p. 13.

(*fff*) *Essai sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire* de Thomas Reid; traduit de l'anglais par MM. Dumas et Petit-Darsson. — Discours prélimin. de M. Dumas, p. 71-72.

(*ggg*) *Traité complet des maladies syphilitiques*; par Swediaur, t. 2, chap. 3, p. 142, 4e. édit.

(*hhh*) *Observations faites et publiées par ordre du gouvernement sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes*; par De Horne, t. 1, p. 58.

(*iii*) Ouvrage cité, t. 2, p. 89.

(*kkk*) Ouvrage cité, t. 2, p. 404.

(*lll*) *Opuscules de chirurgie*; par M. Lombard, pag. 40.

(*mmm*) *Opuscules sur la régénération des os*; par M. Vigarous, p. 147.

(*nnn*) *Observations et remarques sur la complication des symptômes vénériens avec d'autres virus*; par M. Vigarous, parag. 46, p. 39.

(*ooo*) *Dissertation académique sur le cancer*, ouvrage couronné de Peyrilhe, parag. 52, p. 65.

(*ppp*) *Gazette salutaire*, ann. 1776, n°. 16.

(*qqq*) *Manuel des goutteux et des rhumatisans*; par Alphonse Leroy, p. 200, 2e. édit.

(*rrr*) *Traité-pratique de la goutte*; par Coste, chap. 10, p. 97.

(*sss*) *Traité de l'asthme*; par Floyer, p. 52.

(*ttt*) *Recherches sur la teigne*; par L. D. S. Gallot, an 11.

(*uuu*) M. Patrix-Palaw a vu un homme, âgé de 36 ans, qui, depuis son enfance, était scrophuleux à un degré éminent, qui tomba alors dans une cachexie purulente, telles que les dépôts se *succédaient* presque d'une manière continue; ils se formaient sans inflammation et sans *douleur*, se remplissaient d'un pus assez louable, légèrement coloré en vert, et lorsqu'ils étaient ouverts, ils présentaient des ulcères simples qui marchaient facilement vers la cicatrisation. Ouvrage cité, p. 29.

(*vvv*) Ouvrage cité, p. 11, 12, 13.

(*xxx*) *Consultations et obs. médicinales*, t. 3.

(*yyy*) Ouvrage cité, parag. 23, p. 38, parag. 40, p. 46.

(*zzz*) *Traité des tumeurs ;* par DEIDIER, p. 103.

(*a*) *Académie royale de chirurgie*, t. 3. *Mémoire sur le cancer ;* par LE DRAN, obs. 11.

(*b*) *Observations de chirurgie de* LE DRAN, t. 1, p. 68.

(*c*) *Mémoires de la société royale de médecine ;* années 1777, 1778 ; 1ère. partie. *Observation sur un ulcère carcinomateux au cœur ;* par M. CARCASSONE, p. 252.

(*d*) *Dissertation sur le cancer.* Ouvrage cité de PEYRILHE, parag. 53, p. 69.

(*e*) Ouvrage cité, parag. 39.

(*f*) Ouvrage cité, parag. 39.

(*g*) DU CANCER, *dissertation présentée à l'école de médecine de Montpellier dans le mois de Fructidor an 11 ;* par J. A. JOUQUET, p. 56, in-4°.

(*h*) Ouvrage cité de PEYRILHE, parag. 39.

(*i*) Ouvrage cité, parag. 39.

(*k*) *Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain ;* par CRUIKSHANK, traduit de l'anglais par Petit-Radel, chap. 5, p. 46.

(*l*) *Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie ;* par M. CLERC ; t. 1 ; pag. 76 ; 2e. édit.

(*m*) *Collection académique.* Partie étrangère, t. 3, p. 505. Observ. sur l'anatomie d'une fille qui mourut d'un cancer à la mammelle, et d'une corruption surprenante de presque tous les viscères ; par M. GEORGES-ABRAHAM MERCLINUS.

(*n*) *Traité complet de chirurgie de* LA MOTTE, t. 2,

p. 225, obs. 55. Edit. Sabatier : le second PARÉ de la chirurgie.

(*o*) Ouvrage cité, t. 1, p. 26.

(*p*) Ouvrage cité, t. 1, p. 25.

(*q*) *Observ. médicale sur les suites très-extraordinaires d'une maladie vénérienne traitée par le mercure;* par M. TAINTURIER. Paris, an 11, in-8°.

(*r*) Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

VOLTAIRE.

(*s*) *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir;* par RAYMOND, t. 1, p. 54.

Registres de la clinique. Ouvrage cité.

(Cette note doit être réclamée à la fin du parag. 105, pag. 186).

(*t*) *Oeuvres* de PARÉ; liv. 11, p. 333.

(*u*) BAGLIVI, *opera omnia*, p. 651.

(*v*) Ouvrage cité, parag. 86, p. 68.

(*x*) *Oeuvres* de PARÉ; liv. cité.

(*z*) Dans la troisième partie de son mémoire, M. Schwilgué expose toutes les expériences qu'il a tentées pour déterminer, d'une manière exacte, l'*influence* qu'exercent les *corps extérieurs* sur la suppuration,...... et il a trouvé que les *cantharides* sont l'excitant le plus puissant. *Journal de MM. Corvisart, le Roux et Boyer.* Cah. de Pluviôse an 13.

SECONDE PARTIE.

(a) *Histoire des Causes premières.*

(b) *Nouveaux Élémens de la science de l'homme.*

(c) *Recherches anatomiques sur les glandes.*

(d) Actionibus ipsius (animæ) et habitui illarum sufficiat. *De morbis periodicis dissertatio.*

(e) Loco citato.

(f) *Nouveaux Élémens de la science de l'homme.*

(g) *Cours de fièvres.*

(h) *Essai sur la fièvre.*

(i) Les Encyclopédistes. Art. *Fièvre.*

(k) STOLL. Aphor.

(l) *Traité des maladies périodiques.* Traduction de M. Lefebvre de V. Par. 102.

(m) *Principes de physiologie*, t. 1, discours prélim.

(n) Harris en cite un exemple remarquable dans son *Traité des maladies aiguës des enfans.*

(o) *Manuel de méd. pratiq.* Traduction de Coray.

(p) *Essai d'un systéme chimique de la science de l'homme.*

(q) Ouvrage cité.

(r) *Mémoires de la société royale de médecine*, t. 4, p. 36 et suiv. des mémoires.

(s) *Mémoire sur l'air marécageux*, p. 14.

(t) Ouvrage cité, p. 54.

(u) *De l'usage du quinquina dans les fièvres rémittentes*, p. 41.

(v) *Mémoire sur l'air marécageux*, p. 264.

(x) *Rapports du physique et du moral de l'homme.*

(y) Nous dirons désormais, dans cet ouvrage, périodisme physique et périodisme vital, pour désigner les phénomènes périodiques du grand et du petit monde.

(z) S'il faut en croire quelques historiens, dit le poëte Roucher, Aristote, confus de n'avoir pu deviner la cause de ce mouvement alternatif des eaux, se jetta de désespoir dans la partie de la mer Méditerranée, appellée l'Euripe. *Les Mois*, Poëme. Remarques sur le 7me. chant.

(aa) *Traité élémentaire d'astronomie physique.*

(bb) Ouvrage cité.

(cc) *Essai sur les pouls*, chap. 19.

(dd) *Nouveaux Elém. de la science de l'homme.*

(ee) *Rapports du physique et du moral de l'homme.*

(ff) Un professeur de Pise, dit l'auteur d'un essai présenté dès l'an 6 à l'école de Montpellier, sur le sommeil, prétend que l'homme civilisé et la plupart des animaux, ne dorment jamais que le temps qu'ils veulent. Il est évident que ce qui a induit M. Vacca dans l'erreur, est l'habitude que l'on contracte de s'éveiller à une heure déterminée. Mais une erreur plus grave et qui est propre à l'auteur de l'essai que je viens de citer, c'est de regarder la durée du sommeil des Lapons comme des *aberrations du principe de vie*...

(gg) *Nova doctrina.*

(hh) *Est autem somnus functio perfectè periodica.* Sect. 20, par. 318. Institutiones physiol. Blumenbach.

(ii) *Systême physique et moral de la femme.* Par Roussel.

(*kk*) *Prorsus ignoramus quapropter hæmorrhagiam uterinam prœdictis causis paratam principium vitale moveat juxta periodos menstruas, et ut plurimum lunares. Nequaquam improbabile est in eos fluxus periodicos existere lunœ imperium.* Nova doctrina.

(*ll*) On ne parle ici qu'au physique.

(*mm*) *Tableau élémentaire de la Séméiotique.*

(*nn*) *La lune étend ses lois sur tout ce qui respire;*
Ses mouvemens divers affectent les troupeaux;
L'huître dans sa prison, le poisson sous les eaux,
Sont sujets à changer au gré de son empire.

Si submersa fretis, concharum et carcere clausa
Ad lunæ motum variant animalia corpus.
MANILIUS *Astronom. lib.* 2.

(*oo*) Discours prononcé dans la séance publique de l'école de Strasbourg, le 1er. Brumaire an 10.

(*pp*) *In intestino colo propè jecoris regionem. Opera omnia*, *p.* 449. Le texte de Baglivi n'est point équivoque; cependant M. Carmoy appelle cela fistule à l'anus. *Annales de la société de médecine-pratique.* Cahier de Ventôse an 13, p. 83.

Les Oracles de Cos. P. 251,

(Cette note doit être réclamée à la fin de l'alinea 2, pag. 237).

(*qq*) J'ai écrit dans le temps à M. Dubreuil, membre du jury médical du département du Finistère, pour lui demander des renseignemens pratiques sur le journal que cite Medicus, et il m'assure qu'il n'existe rien en ce genre dans les hôpitaux de Brest. Mes recherches n'ont pas été plus heureuses auprès de M. Prunelle, commissaire du gouvernement, chargé de l'inspection des bibliothèques et dépôts littéraires, à Paris.

(*rr*) Cabanis. *Rapports du physique et du moral de l'homme.*

(*ss*) *Fondemens de la science méthodique des maladies*, t. 1.

(*tt*) *Elémens de méd.*, par. 322. Trad. de Fouquier.

Par J. A. Murat (de la Dordogne), *docteur en médecine de l'école de Montpellier, médecin de la Charité de Montpellier, membre de la société de médecine-pratique et de la société des sciences et belles-lettres de la même ville, membre du jury médical de la Dordogne, correspondant de la société médicale d'émulation de Paris et des sociétés de médecine de Bruxelles et du Gard, membre affilié de l'académie de législation de Paris et associé de la société de médecine d'Avignon.*

Ce mémoire a obtenu l'un des seconds prix décernés par la Société de médecine, dans sa séance publique du 2 Vendémiaire an 14.

L'auteur, pressé de terminer son travail avant la clôture du concours, n'avait fait que l'esquisser dans le mémoire qui a concouru; celui que nous insérons dans cette collection, a été perfectionné par son laborieux et savant auteur, qui n'a été jugé que sur sa première pièce. Je crois devoir à M. Murat cette déclaration fondée sur l'équité.

Le secrétaire-général de la société de médecine, Fournier.

MÉMOIRE
QUI A REMPORTÉ LE PRIX

Au jugement de la Société de Médecine de Bruxelles,

Dans sa séance publique du 2 Vendémiaire an 14, sur la question proposée en ces termes :

La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades? Y a-t-il des maladies où cette influence est plus ou moins manifeste? Quelle est la raison physique de cette influence?

Par M. le Dr. RICHARD DE-LAPRADE, médecin, membre de plusieurs sociétés savantes.

Quid est igitur quod me impediat, ea, quæ mihi probabilia videantur sequi ; quæ contra improbare, atque affirmandi arrogantiam vitantem, fugere temeritatem quæ à sapientia dissidet plurimum. CIC. *de Off.* lib. II, cap. 2, n°. 8.

I. *La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades?*

L'INFLUENCE de la nuit sur l'homme en santé suppose presque rigoureusement la même influence sur l'homme malade : dans le plus grand nombre des maladies, la sensibilité est exaltée, tous les stimulus acquièrent une activité relative plus considérable, et tous les agens extérieurs qui produisaient quelque impression dans l'état de santé, agissent avec bien plus d'énergie dans l'état pathologique. On a dit que la sensibilité était en raison directe de la faiblesse; je suis loin d'admettre cette assertion dans toute son étendue, parce qu'il est un degré de faiblesse dans lequel la sensibilité éprouve une diminution remarquable; mais la raison directe n'en est pas moins réelle jusqu'à ce degré. On pourrait d'ailleurs

m'objecter les maladies inflammatoires, bien qu'elles soient plus notables par l'augmentation de l'irritabilité que par celle de la sensibilité, facultés qui, quoique dérivant de la même source, et étant, pour ainsi dire, des branches d'un même tronc (1), sont loin d'être assujéties aux mêmes lois et de suivre la même progression géométrique.

Si certains malades paraissent insensibles à beaucoup d'impressions qui auraient agi vivement sur eux dans l'état de santé, cela doit être attribué plutôt à une aberration de la sensibilité de conscience, de la perceptibilité, qu'à une diminution de la sensibilité organique, et c'est celle-ci que nous avons principalement en vue dans notre proposition. Cette aberration peut dépendre de l'interversion du rapport qui existe dans l'état naturel, entre le *sensorium commune* et le nerf conducteur, ou les extrémités sentantes; ou de l'affaiblissement de la perceptibilité elle-même. Mais l'ame sensitive a aussi sa perceptibilité; elle sent, malgré que l'ame intellectuelle n'en ait point la conscience, et les organes réagissent contre ce sentiment (2).

Lors donc que nous aurons démontré l'influence de la nuit sur l'homme en santé, nous serons conduits à admettre par une conséquence nécessaire, son influence sur l'homme malade. Ce n'est ici, à la vérité, qu'une preuve d'analogie; une preuve toute théorique, mais nous ne nous en tiendrons pas là, nous offrirons des preuves directes, des preuves fondées sur l'observation journalière des praticiens.

L'ordre exige que nous exposions d'abord quelle idée on doit attacher au mot *nuit*, relativement au sujet que nous traitons. C'est cette définition qui doit fixer l'état de la question, c'est-là le point dont nous devons partir; car il est ridicule de traiter des propriétés d'un être sur lequel on n'est point encore convenu.

La nuit, considérée dans ce qu'elle a de plus relatif à mon sujet, n'est autre chose que l'absence de la lumière : ce serait cependant en restreindre trop l'idée, si l'on ne faisait entrer dans cette définition l'abaissement de la température, les changemens qu'éprouve l'air atmosphérique, et les différences que la nuit apporte à la manière d'être des individus, tant dans l'ordre social que dans l'ordre naturel. Mais ces différences elles-mêmes reconnaissent, pour la plupart, comme cause plus ou moins immédiate, la privation de la lumière; ce sera donc principalement sur ce point que rouleront nos discussions, en faisant toutefois entrer en ligne de compte tout ce qui ne serait qu'accessoire à cette idée. Dans tout le cours de ce mémoire, nous ne suivrons qu'une seule méthode; des preuves d'induction, nous passerons aux preuves expérimentales; après l'homme en santé, nous considérerons l'homme malade; après l'influence de la lumière nous examinerons celle de la nuit; l'appréciation de la première nous conduira à celle de la seconde; cette appréciation sera féconde en conséquences lumineuses, et nous parviendrons successivement à la solution demandée.

Pendant long-temps, les propriétés de la lumière ont été, pour ainsi dire, renfermées dans le domaine de la physique proprement dite. L'immortel Newton s'était occupé, avec le plus grand succès, des phénomènes de l'optique, et l'hypothèse ingénieuse de l'attraction avait donné une explication satisfaisante des lois de l'inflexion, de la réflexion, de la réfraction (3), du mécanisme de la vision, de la coloration des corps (4), etc. Mais il était réservé aux observateurs modernes d'étudier les phénomènes chimiques de la lumière, et de déterminer son influence sur les corps organisés. On sait aujourd'hui qu'elle est soumise aux lois de l'attraction chimique, et qu'elle joue un grand rôle dans la combinaison et la décomposition des corps : dans certaines opérations, elle paraît s'introduire et se perdre dans les corps ; dans d'autres, la matière devient lumineuse, comme on l'observe principalement dans diverses espèces de combustion. La lumière, comme le calorique, peut être considérée dans trois états : libre, combinée et interposée ; elle jouit, probablement comme lui, d'une force répulsive ; elle favorise la vaporisation de l'eau et de plusieurs autres substances, le développement des gaz ; elle enlève facilement l'oxigène aux corps oxidés, et c'est vraisemblablement en cela qu'elle altère les couleurs des minéraux, et celles des substances des deux autres règnes, lorsque la cessation de la vie les a fait rentrer dans le domaine du premier. Il est plus que probable qu'elle concourt avec le calorique à la gazéité de l'oxi-

gène, comme la combustion semble le démontrer.

Mais ce qu'il nous importe bien plus d'examiner, ce sont les propriétés de la lumière relative aux corps organiques, c'est son influence sur les êtres vivans. On sait combien les végétaux languissent lorsqu'ils sont plongés dans l'ombre; ils acquièrent du volume aux dépens de leur solidité; leur couleur, leur odeur, leur saveur subissent une diminution remarquable, et ils arrivent difficilement à leur maturité. La transpiration devient presque nulle, ou se fait en sens inverse; l'eau est absorbée en entier, au lieu d'être décomposée; de là, vraisemblablement, les sucs vicieusement accumulés dans l'économie végétale, produisent cet état connu sous le nom d'*étiolement*, si analogue à l'hydropisie des animaux. C'est sans doute à la même cause qu'il faut attribuer l'altération des autres propriétés végétales; l'oxigène qui devait être exhalé est retenu dans la plante, et produit sa décoloration par une action diamétralement opposée à celle qu'il exerce sur les minéraux; l'abondance des fluides concourt aussi à rendre les couleurs végétales moins intenses. L'hydrogène, le carbone et l'azote qui devaient servir à la nourriture de la plante, sont rejettés de son sein, ou ne sont point absorbés dans la proportion convenable, ou ne se combinent point dans l'ordre naturel; enfin toutes les fonctions sont affaiblies ou interverties, toutes les propriétés sont altérées, et cette influence est si nécessaire que les plantes se dirigent elles-mêmes, comme par

une espèce de détermination instinctuée vers les rayons du soleil ; car ce n'est point ici l'effet d'une attraction mécanique.

La veille et le sommeil des plantes sont encore déterminés par la présence ou l'absence de la lumière. Des naturalistes célèbres ont pensé que ce sommeil avait de grands rapports avec la transpiration ; l'analogie les a conduits à cette opinion : il est des plantes qui, dans leur jeunesse, n'ont pas la force d'expirer l'oxigène, elles tiennent alors leurs feuilles fermées ; mais aussitôt que l'action des forces vitales est devenue assez considérable, l'excrétion de l'oxigène se manifeste, les feuilles se rouvrent et deviennent vertes de rougeâtres qu'elles étaient d'abord. De même, pendant le sommeil, l'excrétion de l'oxigène est suspendue, et les feuilles ou les corolles se rapprochent ; à leur réveil elles s'écartent, et l'oxigène est exhalé de nouveau. Nul doute que l'influence de la lumière ne rende raison de ces phénomènes, puisqu'elle favorise puissamment la transpiration, et que d'ailleurs on est parvenu à changer l'heure du sommeil des plantes par le moyen de la lumière artificielle.

On ne peut raisonnablement admettre que l'action de la lumière sur les végétaux soit purement chimique, qu'elle soit uniquement le résultat de l'affinité que cette substance a avec eux, ou avec leurs parties constituantes. Ne doit-on pas plutôt la regarder comme un *stimulus* de la puissance vitale ; les plantes ne sont pas dépourvues d'une certaine sensibilité organique ; elle

elle est prouvée par les faits, et les physiologistes ne la leur refusent point. Les attractions chimiques ont bien peu d'empire sur les êtres vivans; ce serait une erreur que de les regarder comme absolument nulles; mais il est absurde de vouloir en faire dépendre toutes les fonctions de la vie.

Si nous voulions nous contenter de l'analogie, il nous suffirait d'avoir démontré l'influence de la lumière sur les végétaux, pour acquérir la certitude de son action sur les animaux. Il est à la vérité très-probable que l'action chimique de la lumière est plus intense sur les plantes que sur les animaux, par la même raison que l'organisation est chez elles moins compliquée, la vie en quelque sorte plus simple, et que les forces vitales luttent avec moins d'avantage contre les forces physiques. Mais nous avons vu que l'action chimique du fluide lumineux est celle qui mérite le moins de considération, et que son action vitale, si l'on peut se permettre cette expression purement figurée, est celle sur laquelle on doit le plus insister. C'est précisément sous ce dernier point de vue que nous serions forcés d'admettre l'influence de la lumière sur les animaux, puisqu'ils sont plus susceptibles d'impressions, puisqu'ils sont doués d'une sensibilité plus exquise. Mais, encore une fois, nous consentons à regarder ces preuves d'induction comme insuffisantes, et à appuyer notre assertion par des faits positifs. Nous aurons d'ailleurs dans l'homme, de plus que dans la plante, le côté moral à observer, et certes ce n'est pas le moins important.

Il est prouvé par des expériences directes que la lumière favorise la transpiration des animaux, comme celle des végétaux. Des animaux, placés dans des vases de verre, ont été exposés alternativement à la lumière et à l'obscurité, et l'on a observé que la transpiration était beaucoup plus abondante dans le premier cas que dans le second; l'on sait d'ailleurs que, chez l'homme, cette fonction s'exerce avec moins d'activité pendant la nuit que pendant le jour. Les animaux qui vivent constamment dans l'ombre, sont d'une consistance molle et pulpeuse, et leur transpiration est presque nulle. L'homme dégage, pendant le jour, beaucoup plus de gaz acide carbonique, et la respiration cutanée est plus active. Cela tient plus à l'action stimulante de la lumière sur la peau qu'à la propriété qu'elle a de contribuer à la vaporisation des liquides, à la dissolution des gaz. Ce qui le prouve, c'est que le calorique dont le mode d'excitation est sans doute un peu différent, ne remplace pas la lumière dans cette circonstance, quoiqu'il possède comme elle, et certainement à un plus haut degré, la propriété dissolvante.

Je citerai encore en faveur de la vertu stimulante de la lumière, la tendance aux maladies asthéniques de ceux qui sont renfermés dans des cachots; il est vrai que les affections tristes de l'ame contribuent puissamment à créer cette diathèse, mais elles n'en sont pas l'unique cause, comme j'ai eu l'occasion de m'en convaincre par l'observation assidue de la fièvre qui régna l'année dernière dans les prisons et à l'hôpital de Montpellier (5).

Ceux qui habitent des lieux bas et marécageux, doivent sans doute à l'humidité du sol et de l'atmosphère, à la mauvaise qualité des eaux, aux miasmes dont l'air n'est jamais exempt, une grande partie des maladies auxquelles ils sont sujets. Les fièvres intermittentes, les obstructions des viscères, l'hydropisie, les fièvres putrides, le scorbut, les écrouelles, etc. sont assez ordinairement endémiques dans ces contrées, où la diathèse muqueuse obtient une prédominance remarquable. Mais ce serait une omission grave que de ne pas ranger au nombre de ces causes, la trop grande obliquité des rayons lumineux, qui n'arrivent aux êtres vivans qu'après avoir subi une infinité de réfractions, dans une atmosphère chargée de vapeurs, et avoir éprouvé un affaiblissement proportionnel. La quantité relative de gaz oxigène doit être moindre, et celle d'acide carbonique plus considérable, parce que les végétaux exercent leurs fonctions avec moins d'énergie. Les vapeurs terrestres, les miasmes délétères qui s'exhalent des marais ne s'élèvent point assez, ne sont point dispersés dans l'atmosphère pour cesser d'être nuisibles; il leur manque un dissolvant, une substance qui semble les attirer et les porter hors de leur sphère, dans laquelle ils pourraient agir sur l'homme.

Là, les individus de l'espèce humaine, comme les plantes qui végètent dans l'ombre, sont dans une espèce d'*étiolement;* il semble que, plus les moyens de destruction se multiplient autour d'eux, moins ils ont de force pour s'y soustraire.

La transpiration et la respiration cutanées s'exercent d'une manière très-irrégulière. L'absorption est plus active qu'elle ne devrait l'être dans l'état naturel, et les viscères abdominaux sont dans un état d'empâtement presqu'habituel. Les inflammations exquises y sont très-rares, elles sont toujours modifiées par la diathèse muqueuse, et la saignée ne doit être administrée qu'avec la plus grande circonspection. On voit que l'homme, dans ces pays si peu favorisés de la nature, présente une grande analogie avec les animaux qui vivent constamment dans l'ombre.

Lorsque le vent du midi règne, lorsque l'atmosphère est chargée, lorsque le temps est lourd, comme on dit vulgairement, la plupart des hommes, les personnes nerveuses sur-tout, se plaignent d'un certain mal-aise, d'une gêne dans l'exercice de leurs fonctions; l'interception des rayons lumineux concourt sans doute à produire cette inertie de l'économie animale. On m'objectera peut-être que cet effet de la constitution australe a lieu, indépendamment de l'obscurité; j'en conviens, mais il est moindre, comme il est facile de s'en convaincre par l'observation journalière. D'ailleurs, je connais des mélancoliques sur lesquels cette influence est si sensible qu'ils deviennent tristes et languissans, dès que le soleil est obscurci par quelque nuage, même passager, et qui recouvrent leur gaîté et leur bien-être aussi-tôt que cet astre reparaît. On sait que certains maniaques entrent dans leurs paroxismes dès que le soleil se cache sous l'horizon. *Ra-*

mazzini, qui était sujet à de fréquens accès de migraine, rapporte que pendant l'éclipse de soleil du 12 Mai 1706, il éprouva un paroxisme d'une violence extraordinaire. Le même auteur observa, à cette époque, des mouvemens confus et irréguliers dans le pouls des malades, et plusieurs praticiens ont eu occasion de faire des remarques analogues.

Vallisneri, célèbre médecin de Padoue, était alors convalescent; il ressentit un abattement considérable accompagné de tremblemens extraordinaires dans tous les organes. *Baillou*, l'un des premiers restaurateurs de la médecine Hippocratique, parle d'une dame qui perdit toute connaissance au moment où le soleil s'obscurcissait, et qui ne revint à elle qu'au retour de la lumière de cet astre. Lors de la fameuse éclipse du 3 Mai 1715, plusieurs personnes de toute classe, qui se trouvaient dans la grande salle du palais de Venise, éprouvèrent des engourdissemens et une langueur invincible; quelques-unes même tombèrent dans une défaillance complette. La même éclipse fut totale à Londres, pendant près de trois minutes. Méad (6) fait un tableau frappant de la consternation qui régna dans cette grande ville; les oiseaux se turent, les animaux étaient frappés de terreur, tout était dans un silence effrayant; le retour de la clarté du soleil fut annoncé par des chants d'allégresse; des cris de joie éclataient de toutes parts; on eût dit que la nature sortait d'un profond sommeil (7).

Croit-on que le calorique seul agisse dans les

coups de soleil et les frénésies qui en sont quelquefois la suite ? En conseillant l'insolation dans certaines maladies, et particulièrement dans l'hypropisie, on a bien reconnu tacitement que le soleil agissait autant par sa lumière que par son calorique ; car il eût été bien plus facile d'appliquer cette dernière substance, et d'en graduer l'intensité.

Ici, comme en parlant des plantes, nous devons noter l'influence de la lumière par rapport au sommeil. La présence de ce fluide ne permet pas de se livrer au repos, à moins qu'elle ne devienne une cause de fatigue qui amène le besoin de dormir, comme chez les animaux nocturnes que la lumière affecte si vivement, qu'elle les oblige de fermer leurs paupières et de s'abandonner au sommeil. La lumière influe aussi sur la couleur des animaux : les papillons et les oiseaux de jour ont de plus brillantes couleurs que ceux de nuit. Le teint rembruni de certains peuples tient autant à l'intensité de la lumière qu'à celle de la chaleur.

De même que les plantes se dirigent vers le soleil, certains insectes paraissent attirés par la lumière. Personne n'ignore que les enfans au berceau, couchés de manière à ce que les rayons lumineux leur arrivent latéralement, dirigent leurs yeux de ce côté, et c'est là une cause fréquente de strabisme.

Nous n'avons rien dit encore de l'influence de la lumière sur le moral de l'homme, parce que cette influence est celle qui souffre le moins de

contestation. Si la lumière nous met en rapport avec les objets extérieurs, si elle est pour nous la cause ou le moyen d'une infinité de sensations, si, comme l'ont remarqué les physiologistes et les poëtes, les sensations qui nous viennent par l'organe visuel sont plus vives que celles que nous recevons par les autres sens, sa présence ou son absence ne peut point être indifférente à l'ame.

Segniùs irritant animos demissa per aurem;
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

HORAT. in Arte poetica.

L'imagination est plus active, le génie a plus d'essor dans les lieux élevés, toutes les facultés languissent dans les lieux privés de clarté, et ce principe est vrai dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Là, les impressions sont plus fortes, plus variées, les idées plus distinctes; l'esprit de l'homme a en quelque sorte plus de matériaux en sa puissance, plus d'aptitude à les disposer : c'est ainsi que sont enfantés ces chefs-d'œuvres immortels sur qui le temps n'a aucun pouvoir; c'est dans une pareille disposition, que le plus philosophe des poëtes élevait des monumens plus durables que l'airain, et qui devaient être conservés à l'admiration des siècles futurs.

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.
Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit Libitinam, etc. . . . . . .

HORAT. Carm. Lib. III. Od. 30.

Ici, tout est faible, tout est monotone, tout est obscur; et l'ame qui n'a la conscience de son être que par les sensations qu'elle éprouve, est dans un état analogue à celui des objets qui l'environnent. Toutes les productions se sentent de l'impuissance du génie; ce sont comme des germes avortés, comme des plantes qui voient le jour au milieu des frimats; leur naissance est, pour ainsi dire, le prélude de leur mort, et ils n'auront pas même le triste avantage d'être réservés au mépris de la postérité.

Mais ce n'est pas seulement sur les facultés intellectuelles que s'exerce l'influence morale de la lumière; les sentimens, les affections, les passions, sont soumis à son empire : les sentimens élevés, les affections vives, les passions ardentes, tout ce que les mouvemens de l'ame ont de grand et de sublime, est favorisé par l'action vivifiante de la lumière; la bassesse, la servitude, l'ennui, la tristesse, l'égoïsme, se plaisent dans les ténèbres; il semble que l'intensité de la lumière soit une mesure de la grandeur des esprits et de la violence des passions. La présence d'une lumière douce excite les sentimens tendres, favorise les passions mélancoliques, et cette sorte de tristesse, qui n'a rien de douloureux, et cet amour paisible, exempt de jalousie et de délire. Avec quel langage touchant les amans n'ont-ils pas invoqué la Lune? Ils l'ont appellée l'astre d'amour et de mélancolie. Sous quelles couleurs gracieuses les poëtes ont peint ce demi-jour si favorable à la volupté!

Quale fere silvæ lumen habere solent.
Qualia sublucent, fugiente, crepuscula, Phœbo :
Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies.
Ovid. Eleg. 5, Lib. 1.

Toutes les affections douces fuient le grand jour; il leur faut, pour ainsi dire, une clarté sombre; ce n'est point une solitude entière qu'on recherche, c'est une espèce d'isolement qui doit laisser à l'objet dont on est occupé. Une clarté trop vive éloignerait le recueillement auquel on veut se livrer, une obscurité trop profonde jetterait dans l'abattement. Pour sentir, il faut se recueillir, comme pour méditer; la jouissance et la méditation ont plus d'un rapport aux yeux du philosophe : les témoins sont importuns, les distractions sont pénibles; on veut être seul, mais seul avec le sujet de sa pensée.

L'influence de la lumière embrasse donc les trois règnes de la nature : la physique et la chimie revendiquent son action sur les minéraux; c'est à la physiologie seule qu'il appartient d'examiner son action sur les êtres vivans. L'attraction exerce toute la plénitude de sa puissance sur la matière inorganique; mais la vie a d'autres lois qui l'emportent sur celles de l'attraction, toutes les fois qu'elles ne peuvent point se concilier avec elles. Enfin, quelles que soient les forces auxquelles est subordonnée l'action de la lumière, rien de ce qui lui est accessible n'échappe à son influence. « L'organisation, le sentiment, le mouvement » spontané, la vie, n'existent qu'à la surface de » la terre et dans les lieux exposés à la lumière.

» On dirait que la fable du Flambeau de Promé-
» thée était l'expression d'une vérité philosophique
» qui n'avait point échappé aux anciens. Sans la
» lumière la nature était sans vie, elle était morte,
» inanimée. Un dieu bienfaisant, en apportant la
» lumière, a répandu sur la surface de la ter-
» re, l'organisation, le sentiment et la pensée ».
(LAVOISIER, *Traité élém. de Chimie*, Tom. I.)

Il est évident, d'après tout ce qui précède, que la lumière affecte les forces vitales à la manière des *stimulus*, et qu'elle doit être rangée au nombre des puissances excitantes. Nous ne donnons point ici au mot *stimulus* précisément la même acception que les sectateurs de Brown (8); ce serait faire un étrange abus des termes que d'appeller ainsi avec eux, tout ce qui exerce une action quelconque sur les êtres vivans ou sur leurs propriétés ; nous entendons seulement par *stimulus*, et en cela nous estimons au juste la valeur intrinsèque du mot, tout ce qui agit en excitant, ou, si l'on veut, en stimulant les forces vitales. Et ne sait-on pas qu'il existe des substances qui agissent en sens inverse, qui suspendent l'activité de la vie jusques dans sa source ; et l'on persistera à les appeller des *stimulus*?

Nous avons regardé la nuit comme consistant principalement dans la négation de la lumière, nous n'avons point oublié le refroidissement de l'air atmosphérique, et nous avons posé en principe que toutes les autres différences qu'on pourrait trouver entr'elle et le jour artificiel, avaient avec la première une liaison plus ou moins étroite.

Comme le jour est le temps de l'activité, la nuit est celui du repos ; autant le tableau du jour est vif et animé, autant celui de la nuit est triste et monotone ; là, tout éveille la sensibilité et excite au mouvement, ici tout invite au calme et à l'immobilité ; la plupart des objets qui avaient attiré l'attention de l'homme pendant la journée, cessent de l'occuper pendant la nuit ; les agens extérieurs, les principes de ses sensations diminuent en nombre et en variété ; les impressions qui agissent sur lui sont nécessairement moindres, et l'excitement qui en résulte décroît dans la même proportion. C'est alors que l'homme, livré à lui-même, pense, pour ainsi dire, aux dépens de sa mémoire et de son imagination ; les sensations qu'il a reçues précédemment et les idées qu'elles ont fait naître se représentent à lui, et ce sont sur-tout les idées tristes qu'il se rappelle, parce que l'organe cérébral n'est point monté au ton de la joie ; les idées comparées, réfléchies, combinées dans une pareille disposition du cerveau, deviennent bientôt des sentimens, des affections pénibles ; autre source d'où découle le décroissement de l'excitation.

Une circonstance qu'on ne doit point omettre dans l'action de la nuit, c'est qu'elle dispose fortement à la terreur. Nous ne saurions repousser les causes de destruction qui viendraient nous assaillir, parce que nous ne saurions les apercevoir, et que l'ame est dans l'impuissance de les juger. L'œil, le plus sûr de tous les sens, cet organe qui, comme le remarque ingénieusement

Cabanis (9), peut prolonger, renouveller ou varier à son gré les impressions, s'appliquer cent et cent fois aux mêmes objets, les considérer à loisir, sous toutes leurs faces et dans tous leurs rapports, en un mot, quitter et reprendre à volonté les impressions, l'œil n'est alors d'aucun usage, ou ne transmet que des perceptions fausses. De-là, cet état de méfiance et d'appréhension qui se change si facilement en frayeur. Non-seulement nous voyons mal les objets, parce qu'ils ne sont point éclairés, mais il semble que l'ame aille au-devant des sensations pénibles, et que l'imagination, si habile à se créer des fantômes, nous offre sans cesse des motifs d'épouvante. Dans ce silence de la nature, nous sommes, en quelque sorte, livrés à nos propres forces, nous n'avons de secours à attendre de personne; on dirait que, dans cet état de repos, chaque être ne vit que pour soi: cet isolement, cette espèce d'abandon dans lequel nous nous trouvons, les préjugés de notre enfance qui reprennent leur empire, ajoutent encore à nos raisons de craindre, et la moindre impression qui aurait quelque chose d'extraordinaire, est capable de nous glacer d'effroi (10).

Pendant la nuit, ou lorsqu'on est plongé dans une atmosphère faiblement lumineuse, on éprouve un engourdissement dans tous les muscles de la vie animale, une stupeur dans les articulations, et sur-tout dans les genoux; la respiration s'affaiblit, le pouls devient plus lent, les forces intellectuelles s'abattent; en même temps la vue

s'obscurcit, sans cesser d'abord entièrement de percevoir la lumière; le goût, l'odorat et l'ouïe s'anéantissent successivement; le sens du tact participe bientôt à cet état d'inertie; le cerveau tombe dans une espèce de *collapsus*; il n'existe plus de relation entre le *moi* de l'animal, et les objets qui l'environnent; il est réduit à la vie assimilatrice, il dort.

S'il nous était permis de hasarder quelques conjectures sur les causes prédisposantes du sommeil, nous les trouverions précisément dans ce qui constitue la différence de la nuit et du jour. Je sais qu'il est peut-être plus sage de recourir aux causes finales, à cette loi primordiale qui assujettit la nature, dans tous ses actes, à des périodes réglées, à des alternatives de repos et de mouvement, qui veut que le sommeil soit une conséquence nécessaire de la veille, comme la faim est le résultat du mouvement de décomposition qui s'exerce sans cesse dans nos organes, et des excrétions qui en sont la suite, et qui a, en quelque sorte, consacré la nuit à la vie de nutrition, comme le jour est principalement destiné à l'exercice de la vie extérieure. Mais cette vérité une fois reconnue, voyons quelles sont les circonstances qui disposent au sommeil, quels sont les moyens que la nature s'est ménagés, si je puis m'exprimer ainsi, pour assurer l'exécution constante de cette loi, pour amener l'homme à dormir, par une impulsion invincible, et qui le conduit, sans qu'il le cherche, à s'en rendre compte?

Les uns ont attribué le sommeil à l'engorgement, à la compression, à l'affaissement du cerveau et à la stagnation du sang dans les vaisseaux de cet organe, sans oublier la prétendue pression de l'estomac sur l'aorte; d'autres l'ont attribué à la diminution du sang qui se porte à la tête et qui doit stimuler le cerveau; ceux-ci à l'épuisement des esprits animaux; ceux-là à la concentration des forces sur l'épigastre; *Brown* à la perte de l'excitabilité (11), etc. etc. etc. En élaguant tout ce qu'il y a de mécanique dans ces explications, il est facile de voir que toutes les autres se réduisent à supposer la chûte des forces et le besoin de les relever. Mais cette assertion a quelque chose de trop général, et l'on doit reconnaître avec *Barthez*, qu'il s'agit ici plutôt de l'affaiblissement des forces sensitives, que de celui des forces radicales; car il n'y aurait pas de raison pour que la vie organique se soutînt pendant le sommeil, à un plus haut degré que la vie animale.

La sensibilité qui, sous bien des rapports, peut être considérée comme une faculté inerte par elle-même, n'exerce son activité qu'autant qu'une certaine somme d'impressions se trouve dans sa sphère, et dans beaucoup de cas, cette quantité doit être d'autant plus grande que la sensibilité a été plus exercée. C'est cette vérité que *Brown* exprime d'une manière trop rigoureuse et trop exclusive, lorsqu'il dit que la force excitatrice et l'excitabilité sont en raison inverse l'une de l'autre, c'est-à-dire, que cette faculté

décroît dans la même proportion qu'augmentent les *stimulus* qui agissent sur elle. Quoi qu'il en soit, il est de fait que la sensibilité est affaiblie et que les forces subissent une certaine diminution pendant la veille. Lors donc qu'une partie des *stimulus* qui tenaient la sensibilité en action, sera anéantie, et que des causes directement affaiblissantes confirmeront ce décroissement des forces, il sera nécessaire que la faiblesse augmente et que la faculté de sentir perde de son énergie ; c'est là positivement ce qui arrive pendant la nuit, et ce qui amène le besoin de dormir. L'absence de la lumière, l'abaissement de la température, certaines altérations de l'air atmosphérique, circonstances qui caractérisent essentiellement la nuit, sont autant de causes qui concourent à l'effet dont nous parlons.

Nous avons assez dit que la lumière était un obstacle au sommeil, et personne n'ignore l'action du froid à cet égard. *Ramazzini* a produit, au moyen du froid, un sommeil artificiel sur des grenouilles ; on sait que cette sensation portée à un certain degré, et continuée pendant quelque temps, entraîne au sommeil par un penchant irrésistible ; malheur à ceux qui ont la faiblesse de s'y livrer, ils trouvent la mort là où ils ne cherchaient que le repos. D'autre part, l'air atmosphérique perd de ses qualités stimulantes, et en acquiert des contraires, parce que les proportions de ses principes constituans sont interverties. La quantité de gaz oxigène, qui doit former environ 0,27 de l'air de l'atmosphère,

diminue; celle du gaz acide carbonique qui ne s'élève ordinairement qu'à 0,01, augmente; la quantité absolue du gaz azote reste toujours la même, et est en conséquence dans un rapport géométrique plus grand avec celle du gaz oxigène. Ceci tient à ce que les végétaux, privés de lumière et plongés dans le sommeil, n'exercent pas leurs fonctions avec la même activité, ni dans le même ordre que pendant le jour. Exposés au soleil, ils décomposaient l'acide carbonique, s'emparaient de son carbone, et rejettaient l'oxigène; ils se comportaient de la même manière à l'égard de l'eau dont ils s'appropriaient l'hydrogène. Dans les ténèbres au contraire, loin d'expirer de l'oxigène, ils exhalent de l'acide carbonique, de l'azote, et même du gaz hydrogène carboné (12). Les physiologistes savent que lorsque le gaz azote surabonde dans l'atmosphère, on éprouve une langueur considérable; la respiration est gênée, la tête est lourde, on a de la peine à se mouvoir, et l'on paraît menacé d'une défaillance complette (13). Si tous ces effets sont dus à la surabondance de l'azote qui n'a que des propriétés négatives, combien ne seront-ils pas aggravés par la présence du gaz acide carbonique qui semble paralyser l'organe pulmonaire, et auquel on a reconnu une vertu directement stupéfiante? Ces substances qui, inspirées à certaine dose, sont essentiellement mortelles, dans une proportion moindre, deviennent une cause de stupeur qui occasionne le sommeil.

Ce n'est pas que nous voulions attribuer le

sommeil

sommeil exclusivement aux circonstances que nous venons d'énumérer ; mais elles sont d'une considération majeure, et les physiologistes les ont peut-être trop négligées. Nous pensons donc qu'indépendamment de l'affaiblissement qu'éprouvent les forces pendant la veille, et du besoin que nous avons de les réparer, indépendamment de l'habitude et de toutes les causes supposées ou reconnues qui appellent le sommeil, on doit admettre que les ténèbres, l'abaissement de la température, les altérations que subit l'air atmosphérique, pendant la nuit, sont autant de principes débilitans qui jouent le plus grand rôle dans la production de ce phénomène.

Cette idée des poëtes, qui regardent la nuit comme une mort passagère de la nature, a un côté philosophique qui me paraît d'une grande vérité : ce silence, ce calme qui règnent alors, cette espèce d'inaction, dans laquelle sont plongés tous les êtres animés, n'est-elle pas une suspension de la vie, au moins dans ses phénomènes les plus manifestes ? Et tout ce qu'on a dit des plantes, des animaux nocturnes, de cet univers factice, qu'on supposait reconnaître les lois de la nuit, n'est qu'une hyperbole métaphorique, absolument déplacée dans un ouvrage du genre de celui-ci.

L'esquisse rapide, que je viens de donner de l'état de l'homme pendant la nuit, n'est pas sans doute d'une vérité absolue : l'habitude, les usages de la société, mille circonstances peuvent donner lieu à une infinité de modifications. On peut rester

dans l'état de veille, dans l'obscurité la plus profonde, toutes les fois que d'autres *stimulus* remplaceront ceux qui manquent; car les puissances stimulantes, bien qu'elles diffèrent non-seulement par leur intensité, mais encore par leur mode d'action, peuvent se suppléer mutuellement, jusqu'à un certain point, de manière que l'économie n'éprouve pas d'abord une altération remarquable. Sous certains rapports, l'homme a des moyens de suppléer à la lumière naturelle; sous d'autres, ses usages mêmes tendent à en rendre le défaut plus sensible. Ici, pour détruire toute ambiguité, et pour prévenir toute objection qui ne porterait que sur les termes, je dois, en me circonscrivant dans de justes bornes, rapporter d'une manière plus précise que je ne l'ai fait, l'action de la lumière à trois modes distincts : *mode d'action physique, mode d'action moral*, et *mode d'action vital;* tous les effets de la lumière qui résultent de ses propriétés physiques et chimiques, sans le concours de l'organe de la vision, doivent être rapportés au premier mode; les qualités par lesquelles la lumière met l'ame en rapport avec les objets extérieurs, appartiennent au second; enfin, du troisième dépend la puissance stimulante de la lumière, puissance par laquelle elle agit sur les forces vitales des animaux, comme sur celles des végétaux, et indépendamment de la volonté. Cela posé, il sera facile de reconnaître quel est celui de ces modes d'action dont le défaut est plus sensible pendant la nuit, et quelles sont les limites jusqu'où s'étend le pouvoir de l'homme relativement à chacun d'eux.

La lumière n'agit physiquement sur nous que d'une manière assez indirecte; les objets qui nous environnent, peuvent devenir plus ou moins propres à nos usages, ils peuvent nous être utiles ou nuisibles, selon la présence ou l'absence de la lumière. Une infinité de vapeurs qui, pendant le jour, étaient élevées dans l'atmosphère, par l'action de la lumière jointe à celle du calorique, se rapprochent de la terre, dès que ces dissolvans leur manquent; l'air atmosphérique n'est plus renouvellé par l'action des végétaux, qui ne décomposent plus l'acide carbonique, et n'expirent plus de l'oxigène; des gaz délétères remplacent l'air vital, la température est abaissée, la propriété stimulante de l'air est affaiblie, il est moins propre à dissoudre la matière de la transpiration cutanée, et l'atmosphère peut devenir un foyer de causes morbifiques, pour les individus qui négligeraient de se soustraire à son influence. Non-seulement les principes d'altération sont plus nombreux et plus énergiques, mais encore l'homme est plus disposé à en recevoir l'impression, parce que l'absorption cutanée est plus active pendant la nuit, et que le mouvement vital qui va de la périphérie au centre, l'emporte sur le mouvement d'expansion : or cette dernière circonstance appartient à l'action vitale de la nuit. *La nuit, en tant qu'elle peut être considérée comme le défaut du mode d'action physique de la lumière, n'exerce donc aucune influence sur les malades.*

Il est difficile de tracer une ligne de démar-

cation bien distincte entre l'*action morale et l'action vitale de la lumière*, parce que ces deux modes d'action influent sur le principe pensant; on peut dire seulement que le premier est plus direct, parce qu'alors la lumière est en quelque sorte le véhicule des sensations; tandis que le second dispose simplement l'ame à recevoir telle impression plutôt que telle autre, à cause de la manière dont il affecte le corps, qui ne peut être agité sans que l'ame s'en ressente, et qui participe lui-même à tous les mouvemens du principe intellectuel. Ce que nous avons dit précédemment de l'état de l'homme, pendant la nuit, doit être rapporté au défaut de l'un et de l'autre de ces modes d'action; en séparant, par abstraction, ce qui peut appartenir à la privation du premier, examinons quel degré d'importance on doit lui accorder. La lumière, considérée ici comme le véhicule d'un grand nombre de sensations, cessant d'exister pour l'homme, ces sensations cessent d'agir sur lui, c'est-à-dire, qu'une partie des puissances stimulantes est anéantie, et que l'animal, si je puis m'exprimer ainsi, semble ne plus jouir de la plénitude de son existence. La sensibilité, comme nous l'avons dit précédemment, n'est mise en jeu que par une certaine quantité d'impressions, et devient inhabile à percevoir des sensations, dès que cette quantité subit une diminution notable. Ceci appartient à la sensibilité de conscience comme à la sensibilité organique, et l'on doit compter parmi les causes du sommeil le décroissement des perceptions, comme celui des *stimulus*

de la force vitale. Dans l'état de maladie, où plusieurs circonstances s'opposent au sommeil, les principes débilitans agissent avec toute leur énergie, et l'économie animale résiste faiblement à tout ce qui pourrait porter le trouble dans les fonctions intellectuelles, et faire naître les passions tristes de l'ame.

Il est vrai que, sous le rapport du mode d'influence dont nous nous occupons actuellement, l'homme a la faculté de remplacer par la lumière artificielle, une partie des effets de la lumière naturelle. Les représentations théâtrales, les assemblées, et toutes les réunions dont le plaisir est l'objet, peuvent émouvoir aussi vivement que le spectacle varié de la nature; néanmoins je ne pense pas que cette sorte d'émotion soit aussi salutaire à l'homme, parce que je la crois moins conforme à la nature de sa sensibilité. L'une est peut-être plus forte et secoue plus vivement les organes, mais l'autre est plus douce et les agite plus agréablement; la première excite les passions violentes et concentre les mouvemens de la vie; la seconde semble nous inviter à répandre au-dehors notre existence, et favorise les passions expansives et généreuses. Le soleil brûlant qui dessèche une fleur, une chaleur douce qui la fait épanouir, nous offrent une comparaison aussi simple que juste.

Quoi qu'il en soit, je ne refuse point d'admettre que l'homme en santé ait le pouvoir de se soustraire en grande partie à ce que l'influence de la nuit aurait de pénible, dans le sens dont il est ici question. Mais le malade! Aussitôt que

la nuit commence, une lampe sépulcrale remplace pour lui l'astre du jour; ses parens, ses amis, qui l'avaient visité, songent à regagner leur demeure; un silence effrayant règne autour de lui; tout semble l'abandonner dans la nature; il reste seul avec sa douleur. Alors ses maux deviennent plus cuisans, parce que rien ne l'en distrait, parce qu'il est, pour ainsi dire, réduit aux sensations qu'ils lui procurent; il voit mieux le péril auquel il est exposé, ou plutôt il l'exagère; le découragement s'empare de son ame, heureux encore si le désespoir ne vient aggraver ses souffrances! Cruels!... Oubliez que c'est ici l'instant consacré à votre repos, arrachez-vous des bras du sommeil, rappellez-vous que votre semblable ne peut en goûter les douceurs; allez, prolongez pour lui, s'il est possible, les impressions de la journée, trompez sa douleur, versez dans son cœur les consolations de l'amitié, et qu'à force d'illusions, il oublie un instant qu'il est malheureux. Mais revenons. On conçoit aisément, à la vue de ce tableau, combien la nuit peut apporter de changemens dans la situation d'un malade : les sensations agréables sont éloignées, les sensations tristes sont multipliées, la faiblesse et le désordre s'emparent de l'économie animale. *La nuit, en tant qu'elle consiste dans la privation du mode d'action moral de la lumière, et ses suites dans l'état social, exerce donc sur les malades une influence qui n'est que très-peu susceptible de modifications.*

Mais il est encore d'autres causes qui tendent à

favoriser la tristesse de l'ame et l'affaiblissement du systême. La lumière est, comme nous l'avons démontré, un puissant *stimulus* des forces vitales; elle contribue au facile exercice de toutes les fonctions; elle agit principalement sur la respiration et la transpiration cutanées, l'exhalation est plus active sous son influence, et le corps se débarrasse avec plus d'avantage de ses humidités superflues. Tous ces effets appartiennent à ce mode d'action de la lumière que nous avons caractérisé par l'épithète de *vital*. Que l'on considère avec nous ce mode d'action sous le rapport le plus général qu'il puisse avoir avec notre éeonomie, et l'on concevra que de son absence doit résulter un affaiblissement réel, une certaine gêne dans l'exercice des fonctions. Ceci sera, à la vérité, peu sensible dans l'état physiologique, parce que cet affaiblissement tend à amener le sommeil qui est dans la nature de l'homme, et saus lequel l'existence lui deviendrait insupportable. Mais il est un degré de faiblesse en deçà duquel le sommeil ne saurait avoir lieu, et c'est bien ici que les extrêmes se touchent, car une débilité trop considérable et un excitement trop vif empêchent également de dormir. Chez le malade où la faiblesse est déjà un obstacle au sommeil, la nuit ajoute à l'impossibilité de s'y livrer, ou le rend bien plus pénible encore que ne le serait la veille la plus laborieuse. Aussi doit-on bien augurer pour le rétablissement de ses forces, lorsqu'on le voit s'abandonner à un sommeil tranquille, et qu'il en éprouve quelque soulagement.

On voit que nous attribuons l'influence vitale de la nuit à l'absence de l'action vitale de la lumière, et que nous ne donnons pas une grande attention aux autres circonstances. Si l'on se rappelle qu'il s'agit ici spécialement de l'homme malade, on pensera comme nous que l'action du froid et les altérations de l'air ne méritent qu'une considération secondaire. Mais quel que soit le rôle qu'on leur fasse jouer dans l'influence de la nuit, il est clair qu'elles y figurent comme débilitantes, et qu'elles ne font que renforcer les effets de la privation de la lumière. L'action excitante de la lumière étant hors de toute contestation, et la privation absolue d'un excitant étant suivie d'une débilité proportionnelle, il est nécessaire d'inférer que le défaut de lumière doit être suivi d'un certain degré de faiblesse (14). Il ne sera point inutile de remarquer que notre thèse ne souffre pas la même restriction que l'action du froid ; car on sait que, quoique le calorique soit un puissant *stimulus*, le froid ne peut pas être regardé comme absolument débilitant, parce que la réaction qui en résulte, augmente réellement le ton des organes, et rien ne prouve qu'une réaction analogue ait lieu dans l'obscurité; ce raisonnement, qui par lui-même est de quelque poids, est confirmé par tous les effets de la nuit que nous avons précédemment indiqués, et par la manière dont les malades sont affectés à cette époque, indépendamment des causes morales qui pourraient l'occasionner.

Dans la plupart des maladies, les symptômes

acquièrent alors une intensité allarmante; l'ame, ou si l'on veut, le principe vital, ce principe moteur des fonctions de la vie, ce principe conservateur de notre existence, l'ame sensitive, qui n'est pour quelques-uns qu'une face, une propriété de l'ame intellectuelle, a des perceptions d'un ordre particulier, des perceptions dont nous n'avons pas la conscience (15); elle participe à la souffrance que le corps endure, elle se trouble en quelque sorte à la vue du péril qui le menace, elle en conçoit de la tristesse. C'est à des perceptions de ce genre qu'est due cette sorte de tristesse dont nous ne pouvons pas nous rendre compte, sur laquelle le raisonnement ni la volonté n'ont aucun pouvoir, et qui nous présage si souvent des maladies graves. Si l'on doit croire aux pressentimens, c'est à de pareilles opérations de l'ame sensitive qu'il faut les attribuer. L'ame, dans une semblable situation, n'est ouverte qu'aux sensations désagréables, et voilà comment la nuit, par son action sur les forces vitales, agit indirectement sur le principe pensant : l'affaiblissement et le mal-aise produisent la tristesse, et la tristesse se reproduit elle-même. Ici, la lumière artificielle n'a aucun pouvoir; elle ne saurait remplacer, ni même suppléer imparfaitement la lumière naturelle, et la nuit jouit de toute la plénitude de son influence. Nous concluons donc en troisième lieu : *Que la nuit, en tant qu'elle consiste dans la négation du mode d'action vital de la lumière, exerce sur l'homme malade une influence qui n'est soumise à aucune modification.*

Nous avons mis hors de doute l'influence de la lumière sur l'homme, tant en santé qu'en maladie ; cette vérité nous a conduit par une conséquence rigoureuse à admettre aussi l'influence de la nuit ; à cette preuve d'analogie, nous avons joint des preuves directes, nous avons distingué les divers modes d'action du fluide lumineux, pour déterminer d'une manière plus juste ce que l'influence de la nuit a d'absolu et nécessaire, et ce qui peut être modifié ou annullé par la puissance de l'homme ; dans les articles suivans, nous apprécierons plus positivement encore la nature de cette influence ; en attendant nous répondrons par l'affirmative à la première partie de la question ; *la nuit exerce une influence sur les malades.*

II. *Y a t-il des maladies où cette influence est plus ou moins manifeste ?*

Dans l'examen de la nuit, nous avons eu principalement en vue l'absence de la lumière ; nous avons peu insisté sur l'abaissement de la température, parce qu'il est facile à l'homme de se soustraire à l'action du froid, et que l'on donne ordinairement le plus grand soin à ce que les malades n'en soient point affectés. Quant aux changemens qu'éprouve l'air atmosphérique, soit dans la proportion de ses parties constituantes, soit par la présence de certains gaz délétères, ou de quelques exhalaisons nuisibles, ils découlent immédiatement des deux causes que nous venons d'indiquer.

Maintenant, si d'après tout ce qui précède, on veut s'élever à l'idée générale ou abstraite de la nuit, considérée dans ses rapports avec l'économie animale, on la concevra comme l'absence de plusieurs *stimulus*, comme un être purement négatif, et on la placera naturellement parmi les puissances débilitantes.

Cela posé, admettons pour un instant la division des maladies en deux grandes classes, eu égard à l'état des forces vitales; l'action de la lumière étant positive, et celle de la nuit négative, il s'ensuit par une conséquence rigoureuse que les maladies dans lesquelles l'état des forces vitales est positif, doivent s'exaspérer au commencement du jour, et que celles qui sont caractérisées par un état négatif de ces forces, doivent avoir leur exacerbation à l'entrée de la nuit, et être plus soumises à son influence. Cette assertion générale n'a jusqu'ici d'autre base que le raisonnement, elle est toute théorique, elle appartient toute à l'induction : parcourons des maladies de différens ordres, examinons les changemens qu'elles éprouvent aux diverses époques de la révolution diurne, et voyons jusqu'à quel point l'expérience concourra à notre preuve.

Occupons-nous d'abord des fièvres, quoiqu'elles ne forment point une classe naturelle, parce qu'elles composent la plus grande partie des maladies qui affligent l'espèce humaine, et que les autres ont avec elles des liaisons plus ou moins étroites. Il est reconnu de tous les praticiens que les fièvres inflammatoires, c'est-à-dire, celles qui

sont le plus éminemment caractérisées par l'exaltation des forces vitales, ont leur exacerbation le matin. La nuit ne produit pas un changement réel dans l'état des malades, si l'on excepte son influence morale qui les rend plus attentifs à leurs maux ; elle peut même devenir salutaire, si elle diminue assez l'excitement pour produire le sommeil; on sait d'ailleurs combien l'absence de toute sensation vive est favorable dans ces affections, et plusieurs faits prouvent que les affections tristes de l'ame n'ont pas toujours été sans efficacité pour le traitement.

Les fièvres dites pituiteuses, qui sont notables par la lenteur des mouvemens et le relâchement des organes, et dans la formation desquelles l'absence de la lumière joue un si grand rôle, s'exaspèrent à l'entrée de la nuit. La fièvre quarte, qui a tant d'analogie avec les fièvres de cet ordre, est souvent dans le même cas. L'hémitritée d'*Hippocrate* redouble le soir, par un frisson, bientôt suivi d'une chaleur très-vive, qui dure toute la nuit; c'est sans doute à ce dernier phénomène qu'elle doit le nom de fièvre ardente qui lui a été donné par plusieurs auteurs. Les fièvres appellées bilieuses, qui semblent tenir le milieu entre les inflammatoires et les muqueuses, ont leur paroxisme vers le milieu du jour, et ces accès se rapprochent plus du matin ou du soir, selon que la diathèse phlogistique, ou que l'asthénie obtient la prédominance. Les fièvres putrides, dans lesquelles la prostration des forces est si formidable, les fièvres malignes, remarqua-

bles par un désordre des mouvemens nerveux, et si souvent liées à des affections morales, sont encore bien plus soumises à l'influence de la nuit. *Ramazzini*, dans ses *Constitutions épidémiques*, parle d'une fièvre de nature putride, dont tous les symptômes acquéraient une intensité effrayante vers le coucher du soleil; les malades étaient cruellement tourmentés pendant toute la nuit, il semblait qu'ils n'eussent qu'à rendre le dernier soupir; mais à peine le soleil reparaissait-il sur l'horizon, qu'ils étaient soulagés, comme par enchantement, et le mieux était si sensible qu'ils pouvaient sortir du lit et marcher. (Voyez *Constit. epidem. ann.* 1691.)

Si les choses ne se passent pas toujours rigoureusement comme nous l'avançons ici, c'est que les diathèses ne sont presque jamais parfaitement pures, si je puis m'exprimer ainsi, et que les maladies varient autant que les tempéramens, quoiqu'on ait rapporté les unes et les autres à des divisions fixes et bien tranchées. Ajoutons qu'il est peut-être des circonstances dans la révolution diurne de la terre, qui agissent sur l'homme, indépendamment de celles que nous avons remarquées au sujet de la nuit et du jour. Les vingt-quatre heures dans lesquelles s'opère cette révolution, semblent être partagées entre quatre parties, avec lesquelles coïncident certains changemens qui se manifestent sur notre globe. A cette considération viennent se rattacher les variations du thermomètre, qui sont sans doute dues au lever et au coucher du soleil, et

qui sont plus considérables le matin et le soir qu'à toute autre heure de la journée, les diverses hauteurs du baromètre qui suivent quatre époques bien marquées, ainsi que l'a observé *Toaldo*, le flux et le reflux de la mer, les changemens que le pouls éprouve dans son rhythme, la manière différente dont l'homme est affecté aux diverses périodes du jour, l'ordre et la succession des paroxismes fébriles (16), etc., etc. tout est lié dans la nature: les mouvemens du petit monde, pour me servir d'une expression d'*Hippocrate*, sont en rapport avec les mouvemens du grand monde; la nature individuelle et la nature universelle obéissent à des lois uniformes, et tous les êtres de l'univers exercent les uns sur les autres une influence réciproque. Ici, l'on doit avouer que nous manquons de faits pour déterminer exactement ces rapports, la cause de ces influences, et l'ordre qu'elles conservent entr'elles (17). Mais revenons.

L'examen des fièvres nous conduit naturellement à celui des phlegmasies; ces deux familles de maladies sont si essentiellement liées que plusieurs nosologistes les ont placées dans la même classe. Une inflammation locale, pour peu qu'elle soit considérable, est toujours accompagnée de fièvre; souvent même la fièvre précède les signes de l'inflammation, et c'est elle qui fournit les indications les plus importantes (18). L'influence de la nuit est principalement en rapport avec la nature de la fièvre concomitante, et l'on peut appliquer

aux phlegmasies, avec quelques restrictions, ce que nous avons dit des fièvres. J'ai eu l'occasion de me confirmer dans cette idée, par l'observation d'une épidémie de petite-vérole, qui a régné cette année dans la ville de Montbrison, et qui n'est point encore terminée. Les auteurs avancent que la fièvre d'invasion se manifeste vers midi; cela est généralement vrai, lorsqu'elle est de nature bilieuse; mais le plus grand nombre des enfans que j'ai vus, a été atteint de fièvre catarrhale, à raison des variations extrêmes de la température; alors l'invasion avait lieu le soir, et la fièvre redoublait à peu près à la même heure. La nuit produisait une agitation plus pénible, elle était sur-tout funeste dans la complication adynamique. La rougeole, qui est presque constamment jointe à une fièvre catarrhale, éprouve particulièrement l'influence de la nuit; et l'érysipèle, qui dépend si souvent d'un état gastrique, se comporte à la manière des fièvres bilieuses. Les douleurs liées à des phlegmasies catarrhales ont leur vigueur pendant la nuit, de même que le rhumatisme et la goutte. Les dyssenteriques sont infiniment plus fatigués à cette époque; leur besoin d'aller à la garde-robe est presque continuel, et leur souffrance semble acquérir à chaque instant de nouvelles forces.

S'il est une maladie dans laquelle on puisse dire positivement que l'influence de la nuit est plus salutaire que nuisible, c'est la frénésie essentielle ou encéphalite. Les symptômes d'irritation y sont portés au dernier degré, aussi con-

vient-il de placer les malades dans un lieu obscur. Les anciens donnaient le même précepte, mais ils le motivaient sur ce qu'on doit éloigner des frénétiques toutes les occasions de frayeur, indépendamment de ce que les ténèbres favorisent le repos de l'esprit. *Asclépiade* manifeste une opinion contraire ; car, dit-il, les ténèbres elles-mêmes sont effrayantes. *Celse* pense que cette règle n'a rien d'absolu, parce qu'il est des individus auxquels la lumière convient, tandis que d'autres se trouvent mieux de l'obscurité. Il conseille en conséquence d'éprouver les malades, de placer dans l'obscurité celui que la lumière fatigue, et dans un lieu éclairé celui qui a les ténèbres en horreur. Il ajoute que si la chose est indifférente au malade, il faut avoir égard aux forces; si elles se soutiennent, elles demandent un endroit lumineux ; si elles sont affaiblies, un endroit sombre. *Celse*, dans ce passage (19), paraît avoir confondu le délire provenant d'une cause nerveuse avec le délire frénétique ; dans tous ces cas, la lumière me paraît convenir à ceux qui sont dans un état de faiblesse, conformément aux principes que j'ai établis.

Nous avons vu qu'en général les phlegmasies sont plus ou moins sujettes à l'influence de la nuit, suivant la nature de la fièvre qui les complique ; mais on ne doit point perdre de vue les effets du sommeil dans cette sorte de maladies. Le sommeil est souvent utile dans la fièvre angéioténique, qui dépend d'une simple augmentation dans l'action vasculaire, et l'on a des exemples

qui prouvent qu'elle peut se terminer d'une manière critique et indépendamment de toute évacuation, par une extrême faiblesse, ou par le sommeil (20). Mais dans les inflammations locales, cet excès de ton dans le système vasculaire, bien qu'il soit un des caractères essentiels de la maladie, peut être considéré comme un moyen de solution, et les causes, qui tendraient à l'affaiblir considérablement, ne seraient pas sans danger. « Le sommeil au moins excessif et pris à contre-temps, est nuisible dans les grandes inflammations, sur-tout dans les inflammations des viscères qui sont si exposées à la gangrène; la raison en est, que non-seulement il augmente l'afflux des humeurs vers ces parties intérieures, mais encore, qu'il diminue l'action du systême vasculaire, qui, dans l'inflammation, a pour utilité d'en fondre et d'en emporter le noyau. Nous ne pouvons pas nous expliquer plus clairement sur cet objet; mais il est certain que, dans toute inflammation consommée, parfaitement décidée, il y a une *cause matérielle* qui doit être ou *dissipée*, ou *changée* par le travail de la coction. Or, cette dissipation, cette coction tient beaucoup à l'action des vaisseaux (21). »

A l'histoire de l'inflammation vient se rattacher celle de la pyogénie. La privation de la lumière aurait-elle quelque influence sur la formation du pus? On est porté à le croire, lorsqu'on observe combien les suppurations cutanées et les engorgemens à l'extérieur du corps, sont fréquens parmi les prisonniers qui ont été enfermés

est souvent mis en défaut, quelque sagacité qu'il apporte dans ses recherches.

Mon ami, le docteur *de Sainte-Marie*, jeune médecin très-recommandable de la ville de Lyon, a vu deux affections nerveuses, dans lesquelles les malades se trouvaient mieux la nuit, lors même qu'il leur était impossible de dormir. Je regrette qu'il n'ait point été à même d'observer ces maladies avec la suite et l'attention qu'elles méritaient; j'aurais à présenter deux histoires tracées de main de maître, et qui ajouteraient beaucoup à l'intérêt de ce mémoire. Dans le temps où l'empire romain touchait à sa ruine, plusieurs femmes tombaient en syncope, par la seule impression du jour. N'était-ce point l'effet du luxe et de la mollesse, de cette vie oisive et licencieuse, qui exaltait tellement la sensibilité, qu'il semblait qu'elle eût à faire chaque jour un nouvel apprentissage de la lumière?

Mais ces exemples sont peu nombreux; la plupart des maladies nerveuses tiennent à des causes morales, à des passions tristes de l'ame; aussi l'influence de la nuit est-elle le plus souvent fâcheuse. Pendant le jour, les malades avaient trouvé quelques diversions à leurs maux, ils avaient pu s'arracher au sujet de leurs peines et fixer leur sensibilité sur des objets plus rians. Alors ils dirigent leur pensée toute entière vers la cause de leur affliction, rien ne les empêche de méditer leur douleur, de la voir sous toutes ses faces, de s'en pénétrer davantage, s'il est possible, et de se mettre dans une situation telle,

que la sensibilité ne soit plus ouverte qu'aux sensations pénibles.

Le peuple croit généralement que les maladies qui ont leur invasion dans la nuit sont infiniment plus dangereuses que les autres; je ne sais jusqu'à quel point ce préjugé est fondé, mais j'ai par devers moi plusieurs faits, qui prouvent au moins que ceci est sujet à un grand nombre d'exceptions. La mort frappe ordinairement pendant la nuit, ou à la pointe du jour, ceux qui sont atteints de maladies asthéniques; l'explication de cette particularité se déduit facilement des vérités précédentes. Pendant la nuit, la faiblesse est à son comble, le principe vital résiste vainement à la dissolution instante de la machine; les altérations graduées de ses forces, la perte de son énergie, sont confirmées par la privation des *stimulus* qui l'entretenaient encore pendant le jour; l'espèce de lutte qu'il soutenait contre les causes de destruction devient plus inégale que jamais; il succombe enfin, et le corps rentre sous l'empire des lois générales de la matière. Si la vie se prolonge encore quelques momens, c'est à un degré si faible que la sensibilité devient incapable de supporter le moindre accroissement d'impression; au lever de l'aurore elle fait un dernier effort; elle ne suffit point au nouvel excitant qui vient la frapper; elle s'anéantit, comme une lampe qui s'éteint après avoir jetté une dernière lueur. Il semble que l'astre vivifiant de la nature ne se montre au malade que pour l'avertir que sa dernière heure est arrivée; si le malheureux peut

lever ses regards languissans sur les objets qui l'entourent, c'est pour leur dire un éternel adieu.

Voilà tout ce que je puis dire de l'influence de la nuit sur les maladies en particulier ; je sens combien il manque de traits à mon tableau ; mais c'est au temps et à l'expérience à le rendre plus complet. Si l'on considère l'influence de la nuit dans ses rapports généraux, on obtient des résultats assez satisfaisans ; mais si l'on veut descendre dans des particularités, les observations sont trop peu nombreuses, on ne trouve rien de saillant dans les auteurs, et l'on est obligé de se circonscrire dans des bornes étroites. Personne que je sache ne s'est occupé spécialement de déterminer l'influence de la nuit sur les malades, nous en sommes réduits à ce qu'ont pu nous apprendre des faits observés dans d'autres vues, Je crois avoir tiré tout le parti possible de ces faits, et je ne crois pas les avoir dénaturés pour les faire plier à mes explications. La société de médecine de Bruxelles a donné l'éveil, désormais on sera plus attentif à observer les changemens que les maladies éprouvent aux diverses époques de la révolution diurne ; mais quelle sagacité, quelle analyse subtile ne faudra-t-il pas, pour distinguer ce qui dans ces changemens appartient réellement à la nuit de ce qui dépend d'autres causes ?

Il était donc impossible dans l'état actuel de la science d'indiquer exactement le degré d'influence de la nuit dans tous les genres de maladies. J'ai dû me borner à ceux chez lesquels

cette influence est le mieux constatée, et laisser plutôt une lacune que de suppléer par le raisonnement à ce qui manque du côté de l'observation. En résumant tout ce qui précède, je crois pouvoir regarder comme démontré le théorême que j'avais posé d'abord en d'autres termes, savoir : que l'influence de la nuit est plus ou moins sensible, selon que la faiblesse est plus ou moins considérable dans les maladies. Si nous prenons les fièvres pour exemple, nous voyons que les angéioténiques sont celles qui éprouvent le moins de changemens pendant la nuit : les fièvres bilieuses sont d'autant plus soumises à son action qu'elles sont plus avancées dans leur cours, parce qu'elles ont toujours une tendance plus ou moins rapide vers l'adynamie. Cette influence devient encore plus marquée dans les affections pituiteuses, dont la lenteur est le principal caractère. C'est dans les fièvres putrides sur-tout et dans les ataxiques que l'exacerbation est manifeste à l'entrée de la nuit ; le mal-aise, la faiblesse et la tristesse augmentent avec la fièvre, et ce qui dépend de l'absence du mode d'action moral de la lumière, se fait sentir dans toute sa force (22). Peut-être le travail de la coction, qui s'opère principalement pendant la nuit, concourt-il à ce trouble de l'économie animale, soit à cause de la direction que prennent alors les mouvemens organiques, soit à cause de l'attention que donne l'ame à l'issue incertaine du combat qui va se livrer : bientôt les accidens nerveux s'aggravent, la perceptibilité s'altère, les sensations

ne sont plus en rapport avec leurs causes, l'association naturelle des idées est intervertie, le délire survient, tout concourt à favoriser ce désordre qui constitue la malignité, et souvent la mort vient ajouter le dernier trait à cet effrayant tableau. Il serait inutile de nous appesantir plus long-temps sur ces vérités ; tout nous autorise à répondre affirmativement à la seconde partie de la question, et nous posons pour second corollaire : *Que l'influence de la nuit est plus ou moins manifeste, selon le genre de maladies dans lequel on l'observe, et que c'est sur-tout dans les fièvres adynamiques et ataxiques que cette influence est notable.*

III. *Quelle est la raison physique de cette influence?*

La solution de ce point est renfermée implicitement dans les deux premiers. Les trois parties de la question sont dans une dépendance telle, qu'en résolvant la première, on a résolu en général les deux autres ; cette circonstance met dans nos trois paragraphes une inégalité qui serait un défaut réel dans un morceau d'éloquence: dans un discours académique, les différens points, quel que soit leur nombre, doivent avoir à peu près la même étendue, mais ce précepte ne nous regarde point ; le genre de la discussion n'est point assujéti aux mêmes règles que l'art oratoire ; nous avons dû mesurer la longueur de nos articles sur la quantité des objets qu'ils devaient renfermer ; nous n'aurions pu faire autrement qu'en nous exposant à des répétitions fastidieuses. Si

la nuit consiste principalement dans l'absence de la lumière, et si c'est en ce sens qu'elle influe sur les malades, indépendamment des variations de la température et de plusieurs autres circonstances, nous sommes fondés à conclure, *que la raison physique de l'influence de la nuit réside, au moins en grande partie, dans la privation de la lumière.*

NOTES.

(1) P. 268. *Voyez* FOUQUET, art. *Sensibilité.* Encyclopédie.

(2) P. *ibid.* Qu'on regarde la sensibilité comme une propriété essentiellement dépendante de l'organisation, ou qu'on la rapporte à un principe particulier qui régit les organes, il suffit qu'on puisse raisonnablement supposer ce principe, et que cette hypothèse s'accorde avec les phénomènes de la vie, pour qu'on ne doive rien objecter contre l'expression dont nous nous servons ici. *Stahl* accordait tout à l'ame intellectuelle, et ce que j'appelle ame sensitive n'était pour lui qu'une face de l'ame intellectuelle. Quelques physiologistes en ont fait un être entièrement distinct et lui ont donné divers noms, selon le point de vue sous lequel ils l'ont envisagé. C'est ce qu'*Hippocrate* appellait *nature* ou *force médicatrice*; *Van Helmont*, *archée*; Aristote et Kan Boerhaave ἐνορμῶν, ou *impetum faciens*; Fouquet, *sensibilité* ou *ame sensitive*; Barthez, *principe vital*, etc. Qu'on entende par ces termes l'ensemble des forces vitales, ou qu'on veuille exprimer une cause unique des phénomènes de la vie,

cela devient fort indifférent. Je ne tiens exclusivement à aucune de ces deux opinions, parce que ni l'une, ni l'autre, n'est en contradiction avec ce que j'avance. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il se fait en nous des perceptions dont nous n'avons pas la conscience, et que la succession des phénomènes de la vie, même dans ses écarts les plus marqués, semble être le résultat d'un plan réfléchi, et être due à un principe qui veille sans cesse à notre conservation, et qui s'efforce d'éloigner de notre économie tout ce qui pourrait lui être nuisible. Il serait permis de soupçonner, d'après quelques faits, que la sensibilité n'est point aussi dépendante de l'organisation, que l'ont prétendu plusieurs médecins; Barthez et Fouquet penchent pour ce sentiment, et certes, l'opinion de ces hommes illustres est de quelque importance. Il serait inutile d'insister davantage, car j'ai déjà répété ce qui avait été dit plusieurs fois. (*Voyez* Fouquet, *loco citato*, Barthez, *Nouv. Elém.*; pag. 1, *et passim*, et une thèse, soutenue à Montpellier, en l'an 12, sous le titre de *Quædam de systemate Browniano*, pag. 14).

(3) P. 270. Il n'entrait pas dans mon plan de traiter des propriétés physiques de la lumière; mais la réfraction est un phénomène plus chimique que physique, et c'est sous ce point de vue que je vais en dire deux mots, parce que je ne crois pas qu'on y a fait assez d'attention. La réfraction de la lumière a lieu dans un sens contraire aux lois générales de la mécanique, puisque les rayons s'approchent de la perpendiculaire, c'est-à-dire, que leur marche est accélérée, lorsqu'ils arrivent dans un milieu plus dense, tandis qu'on remarque le contraire pour tous les autres corps de la nature. Newton expliqua par l'attraction cette

anomalie des lois du mouvement ; mais il n'avait point en vue l'attraction chimique, qui n'était pas appréciée de son temps, et cette explication ne fut pas généralement satisfaisante. L'attraction chimique me paraît suffire pour résoudre la difficulté. Les milieux les plus denses ont le plus d'attraction pour la lumière ; elle est donc puissamment attirée par eux, dès qu'elle les rencontre, et son mouvement est accéléré ; l'attraction s'exerce en sens inverse à la sortie des rayons lumineux ; elle tend, en quelque sorte, à retenir la lumière, qui, en raison de cet obstacle, parcourt, avec plus de lenteur, le nouveau milieu qu'elle doit traverser. La différence qu'apporte dans la réfraction, la diverse combustibilité des substances réfringeantes, se plie aussi à notre explication. La combustibilité est en raison directe de l'affinité pour l'oxigène, ou plutôt, elle n'est que cette affinité elle-même. Pourquoi les corps combustibles n'exerceraient-ils pas sur la lumière une attraction plus forte, tout comme ils l'exercent sur l'oxigène ? Et certes, ces phénomènes sont bien dus à l'affinité chimique, à l'attraction moléculaire et non pas à l'attraction physique qui n'agit que sur les masses.

(4) P. 270. Depuis les sublimes travaux de Newton, on regarde généralement la coloration des corps, comme dépendante de la réflexion des rayons lumineux. Tous les corps opaques, selon l'arrangement divers de leurs molécules intégrantes, réfléchissent tel ou tel rayon, et les autres sont absorbés. Chez les corps transparens, ce sont les rayons auxquels ils livrent passage, qui déterminent leur couleur. Un anonyme, dans la *Décade philosophique* (nº. 4, an 11), a essayé de substituer une nouvelle application à celle-ci ; mais elle ne me paraît pas appuyée sur des bases

solides. Selon ce physicien, les différens principes colorans sont en dissolution dans la lumière, comme l'oxigène l'est dans le calorique, et la coloration des corps est due à la propriété qu'ils ont d'attirer par une attraction élective et invariable, tel ou tel principe colorant, et de le forcer ainsi à abandonner son dissolvant, qui est la lumière, de la même manière que l'oxigène, en se fixant dans les corps, abandonne le calorique qui le tient en dissolution. La coloration, selon le même auteur, ne peut point consister dans la simple réflexion d'un rayon lumineux, parce qu'alors les couleurs cesseraient d'exister pendant la nuit, et même lorsque le soleil disparaît de l'horizon. Il ajoute que les réactifs qui altèrent la couleur des corps, n'agissent point sur le principe colorant lui-même, mais qu'ils changent seulement l'attraction élective du corps, qui se combine avec un principe colorant différent du premier, etc.

Je remarquerai d'abord que cette opinion se concilie difficilement avec la différente réfrangibilité des rayons lumineux. Si la lumière est un fluide simple, identique, qui tient en dissolution les matières colorantes combinées ou exactement mélangées, comme le suppose l'auteur du mémoire inséré dans la *Décade philosophique*, on ne conçoit plus l'action décomposante du prisme ; il n'y a pas de raison pour que les rayons colorés se séparent selon l'ordre de leur réfrangibilité. En second lieu, l'objection de l'anonyme contre l'hypothèse de la réflexion ne supporte pas le plus léger examen : en effet, la lumière ne disparaît pas avec le soleil, et si, pendant la nuit, il en reste assez pour qu'on distingue les couleurs, pourquoi ne serait-elle point suffisante pour les produire par la simple réflexion. Cette objection suppose d'ailleurs

que la lumière ne vient que des corps lumineux, et donne l'exclusion au système de Descartes, qui n'est point encore démontré faux.

Lorsqu'on fait tomber un rayon bleu sur un morceau de drap rouge, le drap paraît bleu; d'après l'opinion de l'auteur, en admettant; comme lui, la simplicité des sept couleurs primitives, et, selon les lois de l'attraction chimique, il devrait présenter une couleur mixte, s'il y a simple mélange des principes colorans, ou couleur entièrement différente du bleu et du rouge, s'il y a combinaison de ces principes. Cette expérience, connue de tout le monde, suffit pour renverser l'hypothèse que nous combattons.

Enfin, de ce que les réactifs n'agissent pas sur le principe colorant, il ne s'ensuit pas qu'ils changent l'attraction du corps, de manière à lui faire attirer une autre matière colorante; car il faudrait, ou que le principe colorant reçu dans le corps en vertu de cette nouvelle attraction, se combinât avec celui qui y existait précédemment, ou que ce principe fût repris par la lumière. La première supposition est contraire à l'expérience, la seconde est évidemment absurde. On ne peut point avoir recours à la précipitation, parce que lorsqu'on verse un acide sur une teinture bleue végétale, quoiqu'il paraisse d'abord vouloir se faire un précipité de la même couleur, cette matière disparaît bientôt, et la couleur reste d'un beau rouge transparent. C'est plutôt la propriété réfléchissante, ou celle de livrer passage à un rayon plutôt qu'à tel autre, qui est changée dans cette circonstance. Cette propriété peut sans doute être regardée comme dépendante de l'attraction; mais encore cela ne fait rien en faveur de l'hypothèse de l'anonyme.

(5) P. 274. Lés fonctions de chef dé clynique que j'exerçais alors à l'école de Montpellier, me mettaient à portée d'observer les maladies avec une attention scrupuleuse. La fièvre dont je parle était le *Typhus carcerum* de Pringle : elle paraissait contagieuse dans les cachots ; et à l'hôpital, quelque fût le nombre des malades, elle ne se communiquait point aux individus qui n'avaient fait aucun séjour dans les prisons. La plupart des prisonniers n'étaient pas sans chagrins ; mais plusieurs avaient l'esprit libre de toute inquiétude, moins par philosophie sans doute, ou par habitude, que par une sorte d'insouciance naturelle ; ils n'étaient pas pour cela à l'abri de la contagion.

(6) P. 277. *De imperio solis et lunæ.*

(7) P. *ibid.* Toaldo, *Essai météorologique*, trad. de Daquin. Cet ouvrage laisse beaucoup à désirer, sur-tout pour la partie médicale.

(8) P. 282. *Voyez* la thèse citée pag. 288, 289 et 311.

(9) P. 284. *Rapport du physique et du moral de l'homme*. Tom. I. 3e. mémoire.

(10) P. *ibid.* On doit se rappeller que la frayeur donne lieu chez nous à certains mouvemens involontaires ; nous évitons souvent un danger qui nous menace, sans que la réflexion paraisse y avoir la moindre part ; ce sont là de ces déterminations de l'ame sensitive dont nous avons déjà parlé : elle éprouve une agitation confuse d'où naissent cette méfiance et cette appréhension, qui sont quelquefois sans fondement, et que néanmoins la raison ne saurait maîtriser.

(11) P. 286. *Voyez* Blumenbach, *Instit. physiolog. sect. de Somno*. Tourtelle, *Elémens d'Hygiène*, Tom. II. Grimaud, *second mémoire sur la Nutrition*. Barthez, *Elémens de la science de l'homme*. Brown,

Elementa medicinæ, édit. de MOSCHATI, pag. 89 et suiv., etc. etc. etc.

(12) P. 288. SAUSSURE, *Physiolog. végétale.*

(13) P. *ibid.* CABANIS, ouvrage cité, 8e. mémoire.

(14) P. 296. Le célèbre *Fouquet*, professeur de clinique de Montpellier, faisait placer en face du jour, les vieillards et les sujets faibles et cacochymes; tandis qu'il recommandait que les jeunes gens tournassent le dos à la lumière.

(15) P. 297. *Voyez* la note 2e.

(16) P. 302. TOALDO, ouvrage cité. CULLEN, *Elémens de Médec. pratiq.* Tom. I.

(17) P. *ibid.* La révolution annuelle de la terre pourrait aussi fournir des considérations intéressantes; on a remarqué que le nombre des morts était plus considérable aux solstices et aux équinoxes; cela tient vraisemblablement à ce que les variations de l'atmosphère sont plus marquées à ces époques. Mais on ne peut parler de ces objets que d'une manière assez vague, et l'on doit se borner à des généralités, si l'on ne veut donner carrière aux suppositions. *Voyez* BARTHEZ *sur les Causes de la Mort*, ouvrage cité.

(18) P. *ibid.* Si le traitement des maladies est l'objet principal du médecin, il me semble que la meilleure nosologie sera celle qui les classera d'après leurs affinités sous le rapport de la thérapeutique. Les indications que présentent les phlegmasies sont subordonnées à celles qui appartiennent à la fièvre concomitante. D'après cela, le cadre adopté par *Selle* n'est-il point préférable à celui de M. *Pinel*? Ce savant médecin, malgré le dédain qu'il affecte pour tous les auteurs qui l'ont précédé, est forcé plus d'une fois de rendre hommage à la méthode du pyrétologiste allemand.

(19) P. 304. « *Phrenitis vero tum demum est quum continua dementia esse incipit......* »

« *Fere vero antiqui tales ægros in tenebris habebant, eo quod illis contrarium esset exterreri; et ad quietem animi tenebras ipsas conferre aliquid judicabant : at* Asclepiades, *tanquam ipsis tenebris terrentibus, in lumine habendos eos dixit. Neutrum tamen perpetuum est : alium enim lux, alium tenebræ magis turbant ; reperiunturque in quibus nullum discrimen deprehendi vel hoc, vel illo modo possit. Optimum itaque est utrumque experiri; et habere eum qui tenebras horret in luce ; eum qui lucem, in tenebris. At ubi nullum tale discrimen est, æger, si vires habet, loco lucido ; si non habet, obscuro continendus est* ». A. C. Celsi, lib. III, cap. II, sect. 7.

(20) P. 305. Grimaud, *loco citato.*

(21) P. *ibid. Grimaud* est un de ces hommes qui, avec de grands talens, sont malheureux en réputation; il débuta dans la carrière des sciences, par deux beaux mémoires sur la nutrition ; l'académie de St.-Pétersbourg commit à son égard une inconséquence singulière, en lui refusant la palme dont elle l'avait d'abord jugé digne. Ces mémoires contiennent l'esquisse d'une physiologie toute nouvelle ; l'auteur l'avait presque achevée, lorsque la mort vint le surprendre à l'âge de 39 ans. Des écrivains qui se sont fait un nom, ont tiré grand parti des manuscrits de *Grimaud*, sans daigner parler de lui : tel qui s'est attribué des vues nouvelles, des idées plus philosophiques, une classification plus parfaite des fonctions de la vie, a pris tout cela dans *Grimaud.* Un célèbre nosologiste de nos jours, parle quelquefois de l'*auteur ingénieux d'un traité moderne sur les fièvres ; d'un ouvrage moderne sur les fièvres, rempli de vues*

ingénieuses et subtiles, etc. Serait-ce du *cours de fièvres* dont il serait question? Mais pourquoi ne pas le nommer? Ceux qui critiquent cet ouvrage, ignorent sans doute que ce n'était là que le cannevas des leçons de l'auteur, qu'une ébauche imparfaite, à laquelle il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main; et n'y reconnaît-on pas la première jettée d'un homme de génie, d'un homme pénétré de la lecture des anciens, et qui avait entendu, mieux que personne, la belle doctrine de Stahl. *Grimaud* est mort jeune, il a laissé des monumens d'un esprit supérieur, et on le cite à peine dans les écoles..... Mais il n'a point eu l'art d'exciter l'enthousiasme de ses élèves. Qu'on me pardonne cette espèce d'épisode, j'avais besoin de rendre hommage à la mémoire d'un médecin enlevé trop tôt à la science, et dont la perte n'a point été assez regrettée.

(22) P. 310. En admettant au commencement de ce mémoire, que la sensibilité était plus considérable dans les maladies; et qu'elle suivait la raison directe de la faiblesse, nous avons eu principalement en vue la sensibilité organique, et encore n'avons-nous pas donné cette idée sans restriction. Il est inutile de dire ici que lorsque la sensibilité de conscience est tellement altérée, que le malade devient indifférent pour tout ce qui l'entoure, ce que nous avançons au sujet de l'influence morale de la nuit, ne trouve aucune application.

FIN.

MÉMOIRE N°. X.

Observationes in medicinâ sunt veluti lapis lydius quo omnis theoria explorari debet.
HOFFMANN.

CHAPITRE PREMIER.

POUR peu qu'on observe avec attention les phénomènes des maladies qui affligent le genre humain, on verra que beaucoup d'entre elles observent une régularité constante dans la reproduction de leurs symptômes à certaine heure du jour ou de la nuit. Cette régularité se manifeste dans quelques maladies par l'invasion, et dans d'autres par des exacerbations et des rémissions; en sorte qu'on ne peut se refuser à admettre l'influence d'une cause, agissant plutôt dans un temps que dans un autre pour opérer de pareils phénomènes.

Pour suivre une marche analytique, tenons-nous en à l'observation. Ainsi il est prouvé d'après le journal tenu aux salles de médecine clinique de l'école de Paris, pendant plusieurs années, que de toutes les personnes dont la maladie leur a été fatale, les trois quarts en sont mortes pendant la nuit. Cette différence remarquable indique suffisamment qu'il existe, pendant la nuit, une cause nuisible au principe vital, qui disparaît

pendant le jour, ou qui alors a beaucoup moins d'énergie.

Il est des plantes, telles que les acacies sensitives et les nyctagynes, qui pour leur épanouissement ont absolument besoin d'un de ces deux temps. Ainsi les acacies sensitives ne s'épanouissent que le jour, tandis que les nyctagynes se développent seulement à l'approche de la nuit. Or l'analogie qui existe entre les plantes et les êtres animés, par rapport à la sensibilité, doit nous porter à croire que ces derniers ressentent, jusqu'à un certain point, ce qui peut faire impression sur les premières.

Je n'insisterai pas davantage sur la réponse affirmative à donner au premier membre de la question, qui ne paraît avoir été proposé que pour servir de passage aux deux suivans.

CHAPITRE II.

Les maladies dans lesquelles l'influence de la nuit paraît le plus se manifester, sont les maladies fébriles, l'asthme spasmodique, la dyspnée, la goutte, le rhumatisme, les exanthèmes psoriques, la syphylis et les névroses.

Dans les fièvres, et particulièrement celles dont le type est continu, vers le soir il y a un changement marqué par l'exacerbation de tous les symptômes qui caractérisent la fièvre, et qui continuent jusques bien avant dans la nuit. Nous tâcherons d'expliquer dans le paragraphe 5 du

chapitre troisième, pourquoi ce changement arrive ordinairement avant le soir, et se termine avant la fin de la nuit.

Les accès d'asthme spasmodique arrivent ordinairement pendant la nuit ou aux approches de la nuit. Les personnes attaquées de dyspnée éprouvent plus d'anxiété pendant la nuit que dans un autre temps.

Les accès de goutte commencent ordinairement pendant la nuit. Les douleurs rhumatismales et syphylitiques se font particulièrement sentir vers le soir. C'est aussi vers ce temps qu'on ressent le plus les démangeaisons qu'occasionnent les exanthêmes psoriques, dartreux et autres.

Très-souvent les personnes attaquées de maladies de nerfs, sentent vers le soir une exacerbation d'un ou de plusieurs des symptômes qui caractérisent leurs maladies.

CHAPITRE III.

La raison physique de l'influence de la nuit sur les maladies doit se tirer des causes qui différencient la nuit d'avec le jour.

Ces causes consistent :

1°. Dans la différente quantité de lumière ;

2°. Dans la différente quantité de calorique;

3°. Dans la différente pression de l'air atmosphérique ;

4°. Dans la différente quantité d'oxigène respiré ;

5°. Dans la différente quantité d'eau contenue dans l'air atmosphérique, soit à l'état de vapeur, soit à l'état de combinaison ;

6°. Dans l'effet des phénomènes électriques;
7°. Dans la différente force de gravitation des corps célestes ;
8°. Dans le retour périodique d'une augmentation ou diminution d'énergie des fonctions de notre économie, occasionnée par l'impression des agens ci-dessus rappellés, et l'usage différent de la matière de l'hygiène (1).

Ces huit causes seront examinées séparément dans autant de paragraphes.

§ 1.

De la Lumière.

L'influence de la lumière sur notre économie est prouvée par les observations suivantes :

Les personnes long-temps détenues dans les prisons obscures languissent, s'affaiblissent, perdent leur couleur, leur énergie vitale. Plusieurs autres causes, à la vérité, non moins énervantes que la privation de la lumière, concourent en ce cas à ce dépérissement. Ainsi il est rare que la personne détenue dans un lieu obscur ne soit en même temps attristée par la privation de sa liberté, et que son ame, toujours inquiète sur le sort qui l'attend, ne soit rongée par la honte, la crainte ou le désespoir.

(1) C'est la dénomination que le professeur Hallé donne aux choses dont nous faisons usage pour l'entretien de la vie, et qui ont été nommées par les anciens *choses non naturelles*.

Il n'est plus permis de douter de l'influence de la lumière, si l'on considère que les végétaux qui en sont privés montrent par-tout un tissu lâche, mou, aqueux, sans vigueur, sans saveur et sans couleur. Des expériences faites sur des acacies sensitives écartent tout doute : des acacies sensitives furent mises dans deux chambres obscures ; on allumait la nuit dans une de ces chambres plusieurs quinquets. Après quelques jours leurs feuilles se fermaient le jour et s'ouvraient la nuit à la faveur de cette lumière artificielle. Les sensitives mises dans l'autre chambre et qui furent privées de lumière naturelle et artificielle, se fermaient la nuit et s'ouvraient le jour, comme elles font ordinairement.

Nous exposerons aux paragraphes suivans, et sur-tout au huitième, pourquoi ces plantes ne s'ouvrirent pas dès la première nuit qu'elles furent éclairées par les quinquets, et pourquoi celles qui furent privées de lumière continuèrent à s'ouvrir le jour.

L'influence de la lumière sur l'économie vivante, est encore marquée par les différens caractères qu'offrent non-seulement les peuples des différens climats, mais aussi les autres animaux et les plantes. Les habitans des régions méridionales sont vifs, spirituels, habiles en reparties, tandis que les hyperboréens sont phlegmatiques. On voit les oiseaux sous les tropiques, marqués de couleurs variées et vives : au nord les couleurs sont plus pâles, tellement que dans les régions glaciales presque tous les animaux sont

blancs. Les plantes au midi sont plus aromatiques et le nombre des vénéneuses y est plus abondant.

Depuis qu'on s'est apperçu, par les grandes découvertes faites en chimie vers la fin du 18e. siècle, que la lumière agissait chimiquement sur les corps et conséquemment qu'elle en changeait la nature intime, on ne douta plus qu'elle ne fut une matière particulière, et non un mouvement imprimé par le soleil à un fluide intermédiaire. La théorie de Franklin sur l'identité de la lumière, de l'électricité et du calorique vient à l'appui de ces expériences.

Quoiqu'il soit probable que la lumière agisse de cette manière sur l'économie vivante, je crois pouvoir avancer, avec fondement, qu'elle agit encore par certaine impression qu'elle fait sur le moral ; ainsi il n'est personne qui n'ait remarqué, qu'après un temps sombre et nébuleux, si le soleil vient tout-à-coup à paraître, la joie se peint sur les visages.

Malouin remarquait que, dans les leçons qu'il faisait sur l'or, la figure de ses auditeurs présentait le signe de la joie et du contentement, lorsqu'il leur offrait l'aspect de ce métal.

Je me rappelle d'avoir remarqué un contentement dans les élèves, quand on brûlait aux leçons de chimie du phosphore dans le gaz oxigène.

Par ce qui vient d'être dit sur la lumière, il est aisé de voir qu'elle agit sur nos corps en augmentant l'énergie vitale, et que conséquem-

ment, pendant la nuit, il y a plus d'affaissement que dans un autre temps.

Je me réserve d'exposer, dans un résumé, l'énergie de la lumière comparée à celle des autres causes, et d'expliquer comment elles peuvent produire dans les maladies rapportées ci-devant, les phénomènes qu'on y remarque.

§ 2.

Du Calorique.

La lumière qui nous vient du soleil est si intimement liée avec son calorique, que la même cause qui, pendant la nuit, nous prive de la lumière, nous prive aussi d'une grande partie de calorique dont nous jouissions le jour.

Je conviens que par les précautions que l'homme a prises pour se garantir du froid de la nuit, il rend celle-ci pour son corps de la même température que le jour; mais cependant, comme dans beaucoup de cas, on ne se garantit pas du froid de la nuit, cette cause, en établissant la périodicité mentionnée au § 8e., pourra encore influer dans les maladies où l'art remédie à l'influence de la température.

§ 3.

De la Pression de l'Air atmosphérique.

On sait, d'après les observations des physiciens, et sur-tout d'après celles de M. Deluc,

qui, en 1784, a beaucoup écrit sur les baromètres, que la pression atmosphérique est plus grande sur nôtre corps la nuit que le jour. Ce physicien explique cette variation de la manière suivante : « Dès que le soleil, dit-il, paraît sur » un horizon, l'air s'y dilate, et par l'augmentation de son volume, il se porte vers les lieux » où cet astre n'agit point encore et vers ceux qu'il » vient d'abandonner. Il est donc certain qu'à mesure que le soleil échauffe une région, il s'y fait » des expansions latérales de l'air qui se dilate ». On pourrait objecter que l'expansion a aussi lieu de bas en haut : cette observation est juste ; mais, comme l'a observé M. Deluc, l'effet doit en être peu sensible, parce que l'air n'ayant pas un appui dans le haut, n'agira pas sur nous par son élasticité, mais seulement par son poids.

Au reste, le but que je me propose d'atteindre dans ce mémoire, étant moins l'explication du phénomène que celle de ses effets sur notre économie, nous y passerons incessamment.

On sait que l'eau et les autres liquides ne sont retenus à l'état de liquidité que par la pression de l'air atmosphérique, et que leur tendance à prendre l'état de vapeur est d'autant plus grande que l'air pèse moins sur eux. Il suit de ce principe que la matière de la transpiration se volatilisera d'autant plus facilement que l'atmosphère sera plus légère, et conséquemment la nuit est moins favorable à cette excrétion que le jour.

Quant aux effets de la diminution de transpiration, ils seront suffisamment exposés dans le

paragraphe 5e., pour que je sois dispensé de les rapporter ici.

§ 4.

De l'Oxigène.

La différence dans la quantité d'oxigène, respirée en certains temps, dépend de deux causes ; savoir : de la constitution chimique de l'atmosphère, et de sa constitution physique, qui varient pendant ces temps. Ces deux causes seront ici examinées séparément.

On sait, par les expériences de M. Sennebier, que le contact de l'air est nécessaire pour la transpiration végétale. On sait encore, par une expérience familière, et trop connue pour la rapporter ici, que la matière de la transpiration des plantes est en grande partie du gaz oxigène. Il suivra de là que l'atmosphère d'un endroit où il y a des plantes en végétation sera, pendant le jour, et sur-tout aux rayons du soleil, plus chargée de gaz oxigène que celle d'un endroit où ces circonstances ne se trouvent pas réunies. C'est peut-être à cause de cette différence, que lorsqu'après l'hiver, on se trouve dans un endroit où beaucoup d'arbres végètent, on est frappé d'une sensation agréable qui donne de la joie et du contentement.

M. Fourcroy a observé, que l'air recueilli de l'eau, était un peu plus pur que l'air atmosphérique, et a conclu que ce liquide absorbait un peu plus de gaz oxigène que de gaz azote de

l'atmosphère. Il suit de ce principe que la partie basse de l'air atmosphérique, dont il se sépare la nuit une certaine quantité d'eau, contient moins d'oxigène que le jour. Le blanchiment des toiles, de la cire, etc., qui se fait plus vîte à la rosée, paraît favoriser l'opinion que cette eau précipitée contient une plus grande quantité d'oxigène que d'azote. Les anciens avaient également remarqué que le fer s'oxidait plus promptement à la rosée qu'étant arrosé avec de l'eau de puits. Aussi recommandaient-ils d'exposer à la rosée le fer qu'ils voulaient convertir en *crocus martialis aperitivus* (oxide de fer).

On voit, par ce qui vient d'être dit, que pendant le jour en été, la quantité d'oxigène, relativement à la quantité d'azote et d'acide carbonique, est plus forte que pendant la nuit.

Examinons si l'air considéré physiquement nous offrira, en certains temps, une augmentation ou une diminution, dans la quantité d'oxigène prise à chaque inspiration.

Selon Jacotot, la pesanteur spécifique de l'air diminue quand il se combine avec l'eau, et l'augmentation de son volume est plus grande que celle de sa masse. Saussure a démontré cette vérité par le moyen d'un ballon de verre qui renfermait 1°. un pied cube ou 1728 pouces cubes d'air à la température de 15 degrés R., bien desséché par la potasse, et pesant environ 751 grains; 2°. un hygromètre à cheveu; 3°. un thermomètre; 4°. un baromètre, dont le tube passait au travers d'une plaque de métal qui fer-

mait exactement l'orifice du vase, et 5°. un linge humide. Le baromètre, qui était à 27 pouces dans cet appareil, monta de six lignes ou d'un cinquante-quatrième, pendant que l'air intérieur absorbait dix grains d'eau. Son ressort augmenta comme si l'on avait introduit un cinquante-quatrième d'air ou 32 pouces cubes, et par conséquent le volume de ce gaz aurait été de 1750 pouces, s'il eût été libre et simplemeut chargé du poids de l'atmosphère. Or, 1750 pouces cubes d'air sec à 15 degrés, pèsent environ 765 grains, tandis que celui du ballon n'en pesait que 761; savoir : 10 grains pour le poids de l'eau combinée, et 751 pour celui du pied cube d'air. Il est donc évident que l'air saturé d'eau pèse moins que celui qui ne l'est pas.

On a encore observé que le volume d'un gaz augmente à-peu-près de la deux cent-dixième partie par chaque degré de température, lorsqu'il n'est pas éloigné de dix degrés.

L'atmosphère de la nuit sera donc beaucoup plus dense que celle du jour, et, par la même raison, toutes choses étant égales d'ailleurs, on recevra plus de gaz oxigène que lorsque l'air est dilaté.

La quantité d'oxigène exhalée pendant le jour par les végétaux, et celle perdue pendant la nuit par la précipitation de l'eau, paraissent donc contrebalancées pendant la nuit par la condensation de l'air, qui envoie aux poumons une plus grande quantité d'air : car la saison qui est la plus favorable aux végétaux pour la transpiration

de l'oxigène pendant le jour, est aussi celle où la condensation est la plus grande pendant la nuit par rapport au jour, *et vice versa*. Ainsi, pendant la saison chaude, il y a exhalation d'oxigène d'un côté, mais aussi il y a de l'autre, une condensation en raison double de la diminution de la température. Au contraire, lorsque pendant l'hiver les végétaux n'exhalent rien, il ne se fait aussi aucune précipitation d'eau, et la condensation n'a lieu qu'en raison simple de l'abaissement de la température. On voit par cet exposé quelle serait la difficulté de prouver, par des expériences, la quantité d'oxigène respirée pendant le jour, relativement à celle respirée pendant la nuit, puisque la variété dans les saisons, les lieux, la température, etc., donneraient des résultats différens.

Ce n'est donc que par des théories que nous pourrons soutenir que nous élaborons plus d'oxigène pendant la nuit que pendant le jour. Ce moyen faible et si peu conforme à la saine philosophie, ne pourra donc nous donner que des légères probabilités. Ainsi on pourra encore avancer non que le jour est plus oxigéné que la nuit, mais que pendant le jour la respiration étant plus fréquente, les poumons élaborent une plus grande quantité d'oxigène.

On a cru observer que certains oiseaux, tels que les grives, les rouges-gorges, etç., s'engraissent beaucoup pendant les brouillards et même sensiblement pendant une seule nuit, et quoique d'après les principes de la chimie pneumatique française,

une désoxigénation prononcée dans le sang est la source primitive de la formation de la graisse; il reste cependant à déterminer si c'est à la désoxigénation de la nuit que l'on doit attribuer ce phénomène, ou bien à la diminution de la transpiration qu'on sait aussi favoriser la formation de la substance graisseuse. J'avoue qu'il faudrait ici être guidé par des expériences sagement exécutées, que mes faibles lumières ne me permettent pas d'entreprendre. Je serai satisfait, si je puis donner l'éveil à quelque génie intelligent pour entreprendre un si long travail.

§ 5.

De l'Eau à l'état de vapeur et de combinaison.

Je ne m'attacherai guères à démontrer que l'atmosphère de la nuit est beaucoup plus humide que celle du jour, puisqu'il est assez connu que l'air échauffé, pendant le jour, dissout une certaine quantité d'eau qui n'altère point sa transparence ; mais que vers le soir et durant la nuit, il se refroidit par l'absence du soleil, abandonne une partie de l'eau qu'il tenait en dissolution, et que les molécules du liquide s'attachent aux corps qui ont de l'affinité pour elles.

Il est évident que puisque l'air ne se refroidit que lentement, l'eau qu'il tient en dissolution ne s'en précipite que peu-à-peu, et que conséquemment pendant une grande partie de la nuit, l'air que nous respirons est chargé de vapeur aqueuse. On voit donc que, pendant ces deux temps, on

respire avec l'air à-peu-près la même quantité d'eau, mais dans un état différent; puisque pendant le jour on la respire en état de combinaison, et pendant la nuit sous forme de vapeur, et conséquemment unie à une moindre quantité de calorique. De là, la distinction à faire de l'état humide de l'air d'avec la véritable dissolution chimique de l'eau. On ne montre l'eau dissoute que par des procédés chimiques ou hygromètres chimiques, comme la potasse, l'acétite de potasse, l'acide sulfurique, etc., tandis que les hygromètres physiques, comme les cheveux, les cordes, etc., n'indiquent que l'eau qui se dissout ou se précipite au moment où s'opère cette dissolution ou cette précipitation. Ainsi l'air chaud et sec, en apparence, d'un beau jour d'été, où l'hygromètre physique ne marque aucune humidité, dépose de l'eau lorsqu'on le plonge dans la glace.

La différence entre ces deux manières d'être de l'eau, peut notablement influer sur les effets de la respiration, puisque les phénomènes qui se passent dans nos poumons étant purement chimiques, les résultats pourront, en certains temps, être différens, si les matières qui doivent y être travaillées sont aussi, en certains temps, dans un état chimique différent.

L'influence de l'humidité dans la production de certaines maladies est trop évidente pour que je m'attache beaucoup à la prouver par des ob-

servations et des raisonnemens (1), il n'est peut être pas d'auteur qui n'ait assigné l'humidité, comme une des principales causes des maux corporels, qui assiègent l'espèce humaine. Or, puisqu'on convient que l'humidité peut produire des maladies, il est raisonnable de croire que pendant les maladies, cette humidité reparaissant périodiquement, occasionnera certains phénomènes qui reparaîtront journellement avec elle.

Je crois pouvoir avancer avec quelque fondement, que l'humidité concourt plus que toute autre chose à l'influence de la nuit; puisque dans beaucoup de maladies (par exemple les fébriles), les changemens arrivent avant le soir et avant le matin. Or, il est connu que sur le déclin du jour, l'atmosphère, en perdant de son calorique, laisse échapper l'eau qu'elle tenait en dissolution au moyen de celui-ci, ce qui forme la rosée : il est également connu que, vers le milieu de la nuit, il ne tombe plus de rosée, parce que celle-ci ne tombe qu'autant que l'air se refroidit : or, puisque la rosée est abondante le soir, et qu'il n'en existe pas le matin, et puisque dans les fièvres les changemens suivent ordinairement ces variations de l'humidité atmosphérique, n'est-il pas raisonnable de croire qu'ils en dépendent?

---

(1) On sait que l'air humide, étant peu propre à dissoudre l'humeur transpiratoire, doit diminuer la transpiration.

L'influence de la nuit et sur-tout de l'humidité sur les maladies, est évidemment prouvée par l'anxiété qu'éprouvent les personnes asthmatiques dans les temps de brouillard et pendant la nuit. Le brouillard n'a de ressemblance avec la nuit, que par la grande quantité d'eau en vapeur, dont il charge l'air, et par les effets nécessaires de la précipitation rapportés dans différens paragraphes de ce mémoire. Or, puisque le brouillard a sur beaucoup de maladies, la même influence que la nuit, peut-on se refuser à admettre, que l'humidité propre à ces deux circonstances n'en soit la cause première ?

§ 6.

Du Fluide électrique, considéré comme cause influente sur les maladies.

L'influence du fluide électrique sur la force vitale est assez connue pour que je sois dispensé de rapporter ici les expériences qui la constatent. Ainsi l'électricité favorise la transpiration; car après avoir pesé deux animaux de même espèce et de même âge, on électrisa l'un d'eux pendant quelques heures, et on observa qu'il avait perdu plus que l'autre. Le fluide électrique dilate nos humeurs, augmente la circulation et ranime le jeu des fibres engourdies. Des plantes qui furent électrisées pendant une dixaine de jours, végétèrent plus fort que les autres.

Il est prouvé par expérience, que dans la condensation

densation des fluides et le figement des liquides, il y a dégagement d'électricité.

Il est encore connu que le moment où le baromètre baisse est souvent favorable aux expériences sur l'électricité. Or, ce moment étant celui où l'air abandonne une partie de l'eau qu'il tient en dissolution, il est évident que c'est aussi le moment où le fluide électrique, mis en liberté par cette opération, quitte l'air pour se mettre en équilibre avec les corps environnans.

Il y a donc dégagement d'électricité vers le soir, et conséquemment les corps voisins de l'endroit où s'opère la décomposition seront électrisés positivement. Cet état, à la vérité, doit durer peu par la tendance qu'a le fluide à se mettre en équilibre. Mais quelque passagère que soit son action, elle pourra faire impression sur les corps sensibles dans l'état de maladie, soit directement, soit en concourant à établir la périodicité mentionnée ci-après.

§ 7.

Gravitation des corps célestes.

L'ignorant aime à croire ce qui l'étonne : souvent au contraire, le philosophe ne cède que difficilement aux vérités démontrées, sur-tout si elles sont contraires aux opinions dans lesquelles il a vieilli, et sur lesquelles il a basé des doctrines nouvelles. Ainsi la grande découverte de l'attraction eut, dans son principe, le sort de toutes celles qui occasionnent un grand bouleversement dans les doctrines anciennes. Cepen-

dant des génies vraiment philosophes, je veux dire, qui cèdent à l'expérience et ne concluent que d'après elle, surent bientôt profiter de la découverte de Newton, et à l'aide du calcul déterminèrent la force d'attraction réciproque du soleil, des planètes et de leurs satellites.

L'utilité qu'on retira de cette découverte dans les sciences physiques, ne porta guères les médecins à en faire une application aux phénomènes physiologiques et pathologiques. Cependant le docteur Mead, et quelques autres crurent trouver par une longue observation, que la lune avait une influence sur notre économie, sur-tout dans les maladies. Il conclut que cette influence provenait de la gravitation de la lune sur la terre, et réciproquement; mais il ne détermina pas de quelle manière la gravitation affectait notre économie. Je me propose donc de déterminer dans ce paragraphe, comment la gravitation agit sur nos corps, et ensuite pour répondre à la question proposée, je prouverai que le soleil exerçant aussi sur nous une force de gravitation, dont l'énergie diffère dans l'espace de 24 heures, il doit en résulter dans notre organisation un mode de vitalité différente dans certains temps, et capable de produire des phénomènes visibles, sur-tout dans l'état pathologique.

Mead dit avoir vu plusieurs épileptiques, sur lesquels la puissance de la lune se faisait tellement sentir, qu'il lui était facile de prédire le retour de leurs accès aux approches de la nouvelle ou de la pleine lune.

Pitcarn a vu un homme de trente ans, qui perdait l'usage de la langue, régulièrement chaque année au mois de Mars, et au mois de Septembre, au temps de la nouvelle lune, qui approche de l'équinoxe du printemps et de celui d'automne.

Le paroxisme avait lieu plutôt la nuit que le jour. Le même auteur étant en Ecosse, dans une campagne voisine d'Edimbourg, au mois de Février de l'an 1687, le temps étant plus serein que de coutume, il éprouva dans l'instant même de la conjonction du soleil avec la lune, un saignement de nez, que rien n'avait annoncé, et qui n'avait été précédé que d'un sentiment de lassitude et de faiblesse extraordinaire.

Trois jours après quand il fut de retour à la ville, il reconnut qu'au même moment où cela lui était arrivé, le mercure était descendu plus bas dans le baromètre qu'il ne l'avait jamais vu. Son ami Cockburn, professeur de philosophie, mourut en même-temps, subitement, d'un crachement de sang, et 5 à 6 autres de ses amis, qui avaient coutume de le consulter pour les moindres incommodités qui leur arrivaient, lui firent part de diverses évacuations qu'ils avaient éprouvées dans le même temps où il avait été incommodé de sa grande lassitude.

A l'appui de ces observations sur l'influence de la lune, on pourrait en rapporter d'autres par Charles Pison, Edouard Tyson, Bartholin, Groenveldt, Van Helmont, Floger, Kerkringius, Ramazzini, Baglyvi, Vassali et plusieurs autres.

Les expériences du célèbre Sanctorius viennent à l'appui de notre opinion ; ce savant dit avoir appris, au moyen de sa balance, que le corps d'un homme sain et qui mène une vie réglée, devient chaque mois plus pesant d'environ deux livres, et qu'il revient ensuite à la fin du mois à son degré de pesanteur ordinaire, à-peu-près comme les femmes ; mais après qu'il s'est fait une crise par des urines plus abondantes et plus troubles que de coutume.

On doit donc admettre que la lune exerce une influence sur notre économie. Or, puisque le seul pouvoir qu'on sache, jusqu'à présent, que la lune ait sur notre globe, est celui de l'attirer, il me paraît raisonnable de croire que l'influence de la lune sur notre corps provient de sa gravitation.

Il est suffisamment prouvé, par les profonds calculs de Newton et de Kepler, que la gravitation des corps, les uns vers les autres, est en raison directe de leurs masses, et en raison inverse du quarré de leurs distances. Or, puisque d'après ces calculs, la gravitation de la terre vers le soleil est à la gravitation de la terre vers la lune, comme un est à trois, il est évident que l'influence de la gravitation du soleil sur notre économie, suivra la même proportion comme elle le fait dans la production des marées, des vents, etc.

L'influence de la gravitation du soleil peut se prouver par l'observation comme elle se prouve par le raisonnement. Mead a vu une fille de 5 ans qui était quelquefois tourmentée de con-

vulsions si horribles qu'elle restait comme morte. La maladie, dit-il, céda enfin aux remèdes, mais avec beaucoup de difficultés. La pleine lune survint quelques jours après, et les paroxismes suivirent si régulièrement les périodes de cet astre, qu'ils répondaient parfaitement aux marées. Elle perdait toujours la parole et la connaissance dans le temps du flux, et ne revenait que dans le temps du reflux. La malade resta dans cet état pendant 14 jours, jusqu'au temps de la nouvelle lune.

L'histoire rapportée par Nicolas Tulpius (1) est encore du genre de celles qui prouvent l'influence de l'attraction solaire : « C'était, dit-il, »une fille d'un tempérament phlegmatique qui »éprouvait par intermissions un tremblement de »membres avec perte de la parole, qui durait »près de deux heures, et l'ordre des paroxismes »se rapportait tantôt aux mouvemens de la mer, »tantôt à ceux du soleil ou de la lune ; car »en raison de leur variété cette fille éprouvait »une accélération ou un retard périodique dans »le retour de ses tremblemens ».

On pourrait croire, au premier abord, que puisque le retour de ces accès était si varié dans cette maladie, on n'est pas si fondé à en attribuer la cause au mouvement du soleil et de la lune, que si les accès avaient suivi régulièrement le cours d'un de ces deux corps. Mais il est probable que Tulpius n'a parlé de cette variété que

(1) Observ. medic. lib. 1, cap. 12.

pour apprendre à ses lecteurs que lorsque la lune était dans son apogée ou son pérygée, dans ses nœuds et ses syzygies, elle devait avoir une influence différente sur notre économie.

Examinons maintenant physiologiquement, et ensuite pathologiquement, comment la gravitation peut agir sur notre économie.

La force vitale peut empêcher la décomposition d'un corps organique vivant; c'est-à-dire, qu'elle imprime à ses principes constituans le pouvoir de résister à leur attraction chimique naturelle pour prévenir la putréfaction. Mais cette force qui détruit l'attraction qu'auraient ces particules, si elles étaient rendues à la matière morte, ne détruit point la tendance qu'ont toutes ces particules réunies à se diriger vers le centre de la terre. Aussi, par les précautions que la nature a prises dans la construction de nos organes, la force vitale n'avait pas besoin de cette propriété : ainsi le sang qui doit monter contre son propre poids, par exemple vers la tête, n'éprouve, pour y parvenir, pas plus de difficulté que celui qui est envoyé aux parties inférieures, parce que les vaisseaux qui portent le sang à la tête, outre leur amplitude, ont probablement une force de réaction plus grande que les vaisseaux des autres parties. Ainsi si un homme reste un certain temps la tête en bas, les vaisseaux de celle-ci seront d'abord gorgés de sang, parce que le sang, pour y parvenir, outre l'action du cœur, et peut-être des vaisseaux, y est encore porté par la gravitation, qui agit en sens contraire lorsque le corps

est dans sa situation naturelle. Le contraire a lieu si les bras ou les jambes sont tournées en haut; ces membres sont alors privés de sang, par les raisons inverses de celles exposées ci-dessus.

Le soleil exerce sa force d'attraction sur notre hémisphère lorsqu'il l'éclaire, et sur-tout à midi, ce qui est évidemment prouvé par la réproduction des marées : or, la gravitation de nos liquides vers le centre de la terre, étant moindre pendant le jour que pendant la nuit, cette même gravitation sera, pendant ces deux temps, dans un rapport différent avec la force du cœur et des vaisseaux, et cette différence de rapport devra produire des phénomènes différens dans notre organisation. Cette différence, qui n'est pas sensible dans l'état de santé, le devient pendant une maladie, où la sensibilité est portée à un très-haut degré, telle que celles rapportées ci-devant.

Cette théorie qui, au premier abord, paraît gratuite, est cependant étayée par l'observation. Ainsi dans toutes les histoires rapportées plus haut, les accès d'hystérie et d'épylepsie avaient toujours lieu lorsque la force centripète était diminuée, et conséquemment lorsque le sang était porté en plus grande quantité vers l'organe encéphalique; et l'observation a démontré que l'abondance du sang vers la tête a souvent occasionné l'hystérie et l'épilepsie, puisque très-souvent, au moyen de la saignée, on les prévient, ou on les guérit comme par enchantement.

On peut raisonnablement attribuer le saignement de nez survenu à Pitcarn, pendant la con-

jonction de la lune avec le soleil, à la quantité de sang portée à la tête en ce moment, puisque, pendant la conjonction, la force centripète est diminuée plus que dans tout autre temps.

§ 8.

De la Périodicité des fonctions de l'économie animale.

Il n'est personne qui n'ait observé avec quelle facilité les fonctions de notre économie s'assujétissent à des habitudes.

Il est prouvé que si une personne s'habitue à uriner à certaine heure dans le même endroit, chaque jour, lorsqu'elle reverra cet endroit, il lui prendra envie d'uriner, quoique la vessie eût été évacuée peu de temps avant.

L'usage que nous faisons, à temps fixe, de la matière de l'hygiène, entraîne une suite d'opérations que nos organes exécutent successivement chaque jour, tellement que par une disposition particulière, ils s'en forment une habitude bien manifeste.

Sanctorius avait observé que la quantité de la matière transpirée variait à certaines heures du jour ; mais qu'une quantité répondait toujours à celle de la même heure d'un autre jour. Les différentes fonctions de notre économie sont donc assujéties à une révolution diurne, qui dépend moins d'une conformation de nos organes, que de certains agens qui exercent sur eux un pouvoir, et assujétissent notre corps à des habitudes.

On voit donc, par cet exposé, qu'à chaque heure du jour il s'établit, dans notre économie, un mode d'action qui existait probablement le jour antécédent à la même heure, et qui s'est établi, parce qu'à ce temps il s'est présenté journellement des circonstances, qui ont obligé la nature à mettre en jeu la force vitale de tel organe plutôt que de tel autre, soit pour l'exécution d'une fonction nécessaire à la vie, soit pour obvier à l'impression nuisible que pourraient occasionner les choses environnantes sur toute l'économie.

Je démontrerai ceci par un exemple : qu'on suppose un homme placé dans une atmosphère au degré de la glace : la force vitale de cet homme se concentrera en grande partie dans les organes destinés à dégager du calorique et à l'envoyer dans toutes les parties du corps ; de sorte que, par cette précaution de la nature, cet homme vivra plus long-temps que s'il ne se dégageait pas plus de calorique que dans tout autre temps. Par ce moyen, on expliquera aisément pourquoi lorsqu'une partie du corps a été exposée à un grand froid qui vient à cesser, on voit immédiatement cette partie devenir plus chaude que toute autre qui n'y a pas été exposée. C'est que le froid cessant, la force calorifiante ou la fluxion que la nature y avait formée persiste encore, et se fait seulement sentir lorsque cette partie reçoit des corps environnans la même dose de calorique que les autres.

Ces principes s'appliquent également aux or-

ganes de la digestion et de l'intellect, car aussitôt après le manger, il s'établit dans les organes gastriques un foyer de vitalité aux dépens de celle des autres parties ; on se sent inhabile au mouvement et disposé au sommeil, qui est l'état de repos de plusieurs de nos organes. Une grande contension d'esprit empêche la digestion, et met dans un état d'extase l'organe de la vue et celui de l'ouïe.

C'est probablement cette même périodicité établie dans les fonctions des *acacies sensitives*, dont il est fait mention plus haut, qui a fait que, pendant les premiers jours de l'expérience, cette plante s'ouvrait comme de coutume, malgré qu'on lui eut remplacé, pour ainsi dire, le jour par la nuit, jusqu'à ce qu'enfin la périodicité a été troublée par la présence des stimulans pendant la nuit.

Maintenant si on réfléchit à tout ce qui a été dit dans les paragraphes précédens, on verra que la différence qui existe entre le jour et la nuit, consiste en grande partie en certains stimulans, qui, pendant le jour, augmentent les forces vitales. Pour remédier au trop grand abattement qui surviendrait le soir de l'absence des stimulans, la force médicatrice de la nature est probablement mise en jeu pour soutenir l'activité nécessaire de la vitalité.

Cette force n'est guères sensible dans l'état de santé, mais dans les maladies elle devient très-manifeste, tant parce qu'elle agit alors sur des organes plus sensibles comme dans les névroses, que parce qu'elle doit être plus considérable, puisqu'elle a encore probablement à combattre

un vice morbifique, comme par exemple dans les maladies fébriles.

Cette théorie, toute paradoxale qu'elle pourrait être, n'est cependant pas dénuée de toute vraisemblance. Je prie au reste mes lecteurs de considérer que je ne donne point des conjectures pour des probabilités, et que je suis également éloigné de donner, pour des vérités démontrées, ce qui n'est pas suffisamment appuyé par l'observation et l'expérience.

§ 9.

J'avais promis dans différens endroits de ce mémoire, d'exposer la force comparée de toutes les causes qui concourent à exercer, pendant la nuit, une influence sur les maladies. Mais je n'abuserai pas davantage de la patience de mes lecteurs, puisque je crois avoir rempli, en grande partie, cette tâche à la fin de chaque paragraphe. Quant à ce qui est omis, ils pourront y suppléer avec un peu d'attention et de sagacité.

Ce mémoire est un de ceux que la Société a mentionné honorablement. Il est de M. d'Hemptines, docteur en médecine, membre correspondant de la Société, résidant à Jauche, dans le département de la Dyle.

MÉMOIRE N°. XII.

Quod si deficiant vires, audacia certè
Laus erit : in magnis et voluisse, sat est.

La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades? Tel est le point principal de la question; car cette influence une fois démonstrativement établie, sa nature, sa cause et ses effets ne sauraient être un problême.

Il s'agit ici d'une vérité existante de tous temps et dans tous les climats; mais toutes les vérités sont loin d'être connues. Malgré les grands progrès de l'esprit humain dans les connaissances physiques, combien lui reste-t-il encore à faire pour arracher à la nature quelques-uns de ses secrets? Combien de vérités qu'on croyait découvertes depuis long-temps, n'avaient été que faussement interprêtées par les anciens? Combien de phénomènes, frappant journellement nos sens, ont échappé pendant long-temps à la réflexion! Le sujet de ce mémoire paraît avoir été de ce nombre; chacun a pu être témoin de l'influence de la nuit sur les maladies, mais il était réservé à la savante Société qui a proposé le programme, de s'en occuper d'une manière particulière.

Instruits par l'expérience, nous pouvons savoir que beaucoup de malades, tourmentés dans le jour, éprouvent une amélioration sensible dans

leur état à l'approche et pendant la durée de la nuit, tandis que leurs angoisses et leurs douleurs se reproduisent au jour naissant. D'autres doivent au jour un soulagement ; ils sommeillent même alors, ce qu'ils n'avaient pu faire pendant la nuit ; mais celle-ci approchant, les souffrances se reproduisent, à cette époque même se déclarent beaucoup d'accidens et de symptômes graves; des fièvres dominent dans le jour pour disparaître à la nuit, et d'autres *vice versâ*. C'est ce qu'a dû éprouver quiconque a fait une maladie un peu grave, ou a eu des infirmités donnant lieu à la manifestation de l'influence qui nous occupe. Les annales de clynique offrent assez d'exemples de ce genre, pour que ces variations périodiques d'amélioration ou d'exacerbation, plus ou moins notables selon les circonstanees, soient connues des praticiens ; puissent-elles être dans la médecine un point essentiel d'observation, plus ou moins sensible à la vérité, mais dont l'étude pourra offrir un moyen de plus pour caractériser les maladies par le rapport que ces variations ont nécessairement, soit avec l'état du système, soit avec la nature et le caractère de l'affection dont il est travaillé !

Mais ces variations, quelles qu'elles soient, et dont la notoriété est incontestable dans nombre de maladies, sont-elles dues à l'influence de la nuit plutôt qu'à toute autre cause ? Telle est la demande qui se présente naturellement, et à laquelle nous ne saurions hésiter de répondre que les maladies sont subordonnées à l'action des

puissances existantes de la vitalité, et que la nuit exerçant une influence sur cette dernière par l'état actuel du milieu atmosphérique appartenant à sa présence sur l'horizon, ne peut que porter aussi son influence sur les maladies, et qu'en opérant à l'instar de toutes les puissances susceptibles d'agir sur la faculté vitale, elle doit contribuer en ce qui la concerne aux variations successives que les maladies nous présentent; qu'ainsi son influence ne saurait être cause exclusivement efficiente, mais qu'elle existe physiquement et qu'elle est plus ou moins efficace et manifeste en raison des circonstances qui la constituent, à l'égard des maladies dans un plus ou moins grand degré de concurrence ou de contraste, soit avec la cause morbifique, soit avec les causes coïncidantes.

Cette assertion, qui a besoin de développemens, doit paraître d'autant moins hasardée qu'il appartient à la seule expérience de la justifier; car c'est à elle que la vraie théorie doit son origine, et ce n'est que par elle qu'elle peut prouver la légitimité de sa source et la pureté de ses développemens; et si nous avons pu soupçonner une vérité à la lueur d'un seul de ses rayons, conduits par la méthode analytique, nous pourrons bientôt la découvrir sur tous les points qui avaient échappé à notre imagination, et nous pourrons ensuite nous flatter de la concevoir parfaitement, lorsque l'application deviendra manifestement garantie par les faits qui successivement pourront se présenter.

La nuit est une période du temps, pendant laquelle les animaux reçoivent dans le milieu atmosphérique où ils vivent, une action moindre de la lumière et du calorique. Soit que nous considérions la lumière, provenant des globes ignés, tels que le soleil et les étoiles fixes, comme une émanation de sources de feu d'une incalculable activité; soit que nous la considérions sous le rapport de son union plus ou moins apparente avec le calorique, dont l'action sur la vitalité ne peut être douteuse, et avec lequel nous ne pouvons peut-être encore, avec raison, la confondre, nous trouverons sans doute que ces deux substances (lumière et calorique), et dans leur action commune, et dans leurs procédés distincts, autant que l'état de nos connaissances peut le permettre, sont au nombre des agens que la nature emploie, pour le développement, l'accroissement, et la conservation des animaux, et même des végétaux. L'importance de cette première est connue, on l'apperçoit sans peine dans la coloration et la saveur des végétaux, dans leur plus grande vigueur, et leur développement plus prompt, dans son action sur l'oxigène dont elle dépouille les corps, les disposant ainsi à en recevoir de nouveau, et sur lequel elle opère comme dissolvant, conjointement avec le calorique, contribuant ainsi avec ce dernier à la formation de l'air vital par le gaz oxigène. Non moins que le calorique, la lumière figure dans le laboratoire de la nature et dans ses phénomènes relatifs à la marche des êtres vivans, en un mot ces deux

substances concourent manifestement aux compositions et aux décompositions qui forment une série merveilleuse dans les deux règnes. Car si le calorique est une puissance agissant efficacement et nécessairement sur la vitalité, la lumière n'en est pas moins un stimulant très-actif qui affecte tous les organes. Ne savons-nous pas, par expérience, qu'à circonstances égales, la circulation est plus lente dans l'animal, lorsqu'il est dans l'obscurité qu'exposé au grand jour, et cette observation ne prouve-t-elle pas que dans l'obscurité les mouvemens successifs d'inspiration et d'expiration se trouvent rallentis ?

Mais sans nous étendre davantage sur son importance, il est généralement connu que ces deux substances agissent efficacement sur les êtres organisés, et sont au nombre des agens externes qui contribuent à cette impulsion que reçoivent les animaux lorsqu'ils en sont susceptibles, et qui les constitue en état de vie.

En effet la vie, comme l'a très-bien dit Brown, est un état forcé : il n'y a rien dans elle d'actif par soi-même : elle ne se manifeste et n'agit que par l'impulsion qu'elle reçoit; elle est le produit d'une action exercée par les agens externes sur les systêmes vivans doués d'une faculté à eux propre et inhérente, faculté par laquelle, seule, ils ne sauraient vivre, et qui va toujours en s'épuisant, sous l'application des diverses puissances agissant sur elle en même-temps que la vie qui en résulte : puissances justement désignées du nom d'excitantes, qui se comportent toutes à

l'égard

l'égard de la faculté vitale comme autant d'agens externes ou des produits de semblables agens, et qui sont le sang et les humeurs qui en proviennent, l'air vital, la lumière, la chaleur, le mouvement musculaire, les alimens et les autres substances introduites dans le ventricule : l'exercice des sens et l'énergie du cerveau dans la pensée, les passions et les émotions ; puissances enfin que nous pouvons appeller causes motrices de la vie, et dont l'action peut être susceptible de différens degrés de proportion, en raison du degré de force ou d'intensité dans leur application ; ainsi de l'influence de la chaleur et de la lumière sur les systêmes vivans doit ressortir pour nous une influence de la nuit sur les mêmes systêmes.

Les fluides lumineux et calorifique agissent pendant la période nocturne d'une manière moins puissante et moins efficace sur les êtres organisés ; la machine animale doit donc, à la présence de la nuit, un degré moindre d'excitement dans sa vitalité que celui qui avait été exercé sur elle pendant le jour, et la présence de la nuit doit avoir sur les systêmes animaux une influence d'un résultat semblable à celui qui devrait naître en eux par un procédé de diminution, ou un moindre degré d'intensité dans l'application de ces fluides, c'est-à-dire, de deux des puissances excitantes, concourant au mouvement vital dans le systême animal doué d'excitabilité.

Il n'est ici question que d'une diminution dans ce degré de l'excitement qui dérive de l'application de la lumière et du calorique ; car il serait

absurde de prétendre que l'action de ces fluides est totalement suspendue pendant l'absence des rayons solaires ; ils existent répandus dans la nature, leur action qui n'est que plus fortement déterminée pendant le jour, n'en a pas moins lieu pendant la nuit, et il n'y a de la différence que dans son degré pendant ces deux périodes, différence qui ne saurait être nulle pour l'animal en état de vie; elle est la base de l'influence qui nous occupe. Ainsi cette soustraction dans la force d'application de deux des puissances agissant sur la vitalité, ou même la température froide et humide de l'atmosphère qui appartient à la période nocturne, et qui, comme corps ambiant, exerce son pouvoir sur toute la surface du corps, est la raison physique de l'influence nocturne que nous appellons débilitante, pour présenter l'idée d'une impulsion moindre exercée sur l'excitabilité, comparativement avec celle plus forte qu'elle avait précédemment reçue pendant le jour.

Cette influence même, ne l'éprouvons-nous pas sensiblement dans tout le cours de la vie? C'est dans la disposition au sommeil qu'elle fait naître en nous que nous ne pouvons méconnaître une action débilitante, abstraction faite toutefois, des cas où une altération dans le système, produit la somnolence ou l'insomnie : ainsi, dans cet état où le corps est susceptible jusqu'à un certain point, d'un libre exercice des fonctions, son action efficace contribue à celle du sommeil, si importante dans l'économie animale; ainsi, par

une diminution d'excitement périodique et momentanée, elle concourt à maintenir la faculté vitale dans une proportion voulue ; cette circonstance est indispensable pour conserver la santé et même la vie, dans les climats exposés à une influence manifestement active des rayons solaires ; le système, après une application stimulante, à laquelle il a été, pendant le jour, très-souvent plus que suffisamment exposé, réclame le repos, pendant lequel l'excitabilité doit s'accumuler et se disposer à subir de nouveau l'action des puissances dirigées sur elle ; la nuit, puissance débilitante, seconde alors efficacement ce vœu de la nature. Telle est son influence pour tous les êtres vivans dans cette partie du globe, où ses périodes sont journellement révolubles, et où elle est proportionnellement plus sensible pour les animaux et les végétaux, à mesure que ceux-ci sont soumis à une action plus forte des rayons solaires, action qui, pour cela même, deviendrait nuisible, si elle n'était ainsi interrompue par une alternative si rapprochée. C'est principalement dans ces contrées que nous considérerons l'influence nocturne ; n'ayant pas cru devoir nous occuper de cet objet relativement à ces parties du globe plus voisines des pôles, où les périodes de jour et de nuit, sont si différemment réglées, où les rayons solaires, ne frappant que dans un sens extrêmement oblique, ne sauraient produire cette impression si active de la chaleur qui leur est due bien moins par leur diuturnité sur l'horizon, qu'en raison de la perpendiculaire dans

leur direction, où enfin si la trop longue durée du jour n'est pas manifestement nuisible aux êtres vivans, celle de la nuit ne peut qu'être assurément un fléau sous lequel les hommes ne sauraient vivre sans le combattre, à l'aide des moyens suggérés par le besoin, tels que la flamme et la chaleur artificielles, les vêtemens chauds, les habitations bien couvertes, et tout ce qui peut corriger l'action trop débilitante d'une constitution atmosphérique extrêmement humide et froide, pendant une période nocturne excessivement longue : car si l'instinct, le génie et l'industrie dans le règne animal font survivre celui-ci à une saison de deuil dans ces régions lointaines, l'état d'inertie et d'inactivité que ces contrées nous présentent dans le règne végétal en comparaison des climats chauds et tempérés, n'est-il pas une preuve incontestable d'une influence peu favorable à l'excitement vital, et d'autant plus nuisible qu'elle pèche par excès.

L'influence débilitante dont il s'agit, est dirigée sur la faculté vitale, et son résulsat se manifeste dans la vie qui procède de cette même faculté. Or, puisqu'il est de fait que la vie ne peut être dans un état stationnaire, puisque sous l'action de diverses causes agissantes, elle est susceptible de différentes modifications, telles que la santé et les maladies, puisque enfin nous avons reconnu la manifestation de cette influence dans le cours ordinaire de la vie, pourrions-nous douter qu'elle puisse avoir lieu dans l'état de maladie ?

La vie (1), avons-nous déjà dit, ne consiste que dans une impulsion donnée à cette faculté excitable qui caractérise l'animal vivant, dont l'absence constitue ce dernier en état de mort, et dont l'extinction dans le système a lieu, lorsqu'elle est parvenue à son degré d'épuisement total, soit naturellement, soit prématurément, comme il arrive par suite de l'application disproportionnée des puissances, dont l'action sur elle est voulue, ou à son degré d'inertie absolue par la privation des mêmes puissances. Ce sont donc les différens degrés de proportion, soit suffisante, soit excédente, soit insuffisante dans lesquels ces puissances excitantes peuvent agir sur le système qui constitue la vie dans ses diverses modifications : d'où il résulte que nous leur devons la santé et les maladies, qui sont par nature universelles ou locales, et par caractère *stheniques*, ou appartenant au système dans un état actuel d'excitement excessif; et *asthéniques* ou appartenant à un état de faiblesse du

(1) Il existe d'autres définitions de la vie; il n'en existe pas de plus simple, ni qui établisse mieux son rapport avec la santé et les maladies. Qu'on ne nous fasse point un crime d'adopter cette doctrine, elle est pour nous suffisamment garantie par les suffrages honorables qu'elle a reçus; et en fait d'un nouveau système, que nombre de personnes s'efforcent en vain d'étouffer au berceau, ne serait-ce pas le cas de dire :

Omne quod excellens opus et sublime futurum est
Difficiles ortus habet, incrementa que tarda.

système qui peut provenir directement d'un degré d'excitement originairement insuffisant, et indirectement à la suite d'un excitement excessif qui a déjà précédé. Or la santé ne consistant que dans l'agréable, facile et parfait exercice de toutes les fonctions, comme les maladies consistent dans le désagréable, difficile, et imparfait exercice de toutes ou de quelques unes des fonctions, les maladies ne seront que des modifications défectueuses de la vie, produites par une application disproportionnée des puissances excitantes sur le système doué de vitalité, quelle que soit la cause déterminante de cette disproportion, tandis que leur application justement opérée, produit la vie en état de santé. Ainsi voyons-nous la surabondance d'alimens, de boissons, de fluide sanguin, d'humeurs, de lumière, de chaleur, etc. devenir non-seulement causes de maladies, mais causes exacerbantes dans celles déjà existantes, et ainsi *vice versa*, nous rendons-nous raison des effets attribuables à l'application insuffisante de ces mêmes puissances; ainsi les maladies et quelquefois la mort succédant si promptement à l'état de santé dans les asphyxies, par le gaz acide carbonique, justifient-elles également cette doctrine, puisque nous devons attribuer ces accidens à ce que l'excitabilité n'ayant point été soumise à l'action suffisante d'air vital; vu que l'air inspiré n'était pas tel par la surabondance du gaz acide carbonique, a été alors privée de l'application d'une des puissances excitantes, essentiellement voulues pour la production de la

vie ; ainsi voyons - nous un froid excessif, constituant une application insuffisante du calorique, causer la mort, ou l'extinction de l'excitabilité dans des parties organiques, et même dans la totalité du systême ; ainsi voyons-nous les affections céder à une méthode curative, justement administrée, c'est-à-dire, la santé se reproduire, tantôt sous la diminution d'un excitement excessif, tantôt sous l'augmentation d'un excitement défectif ou insuffisant, et expliquons-nous comment les fièvres et les affections asthéniques se guérissent sous l'emploi des stimulans adaptés ; la péripneumonie inflammatoire, maladie sthénique, sous l'emploi des débilitans, tels que la saignée, les purgatifs, etc. comment cette dernière maladie sous l'usage excessif de ces derniers moyens est suivie quelquefois de l'hydrothorax par le changement de la diathèse sthénique en asthénique directe à laquelle on remédie par des toniques méthodiquement et judicieusement administrés, et comment la péripneumonie dite nerveuse ou maligne, maladie asthénique, a été traitée avec tant de succès par le docteur J. Frank, sous l'emploi du camphre, de l'opium et des autres excitans (1). Comment en un mot toutes les maladies, soit universelles, soit locales, soit composées de ces deux natures, cédent à l'emploi des moyens indiqués, pourvu toutes fois, que le praticien prenne pour guide de sa conduite, l'état actuel

(1) Voyez *Ratio scholæ clinicæ ticinensis*, *cap. IV*, par J. Frank, édit. de Venise 1799.

de l'excitabilité dans l'affection qui réclame son secours ; car l'excitabilité étant la base de la vie, c'est d'après elle seule qu'il faut mesurer les différens procédés curatifs, qui doivent être employés avec sagacité dans toutes les diathèses, soit sthéniques, soit asthéniques, directes ou indirectes. Telle est la théorie de l'art salutaire, que nous devons aux profondes méditations de Brown, par laquelle s'expliquent jusqu'à l'évidence, tous les bons et mauvais résultats des méthodes curatives employées, théorie que les Weikard, les Franks, et nombre d'hommes de mérite ont autorisée de leurs suffrages et de leurs lumières, qui est applicable à toutes les affections, et qui en plaçant la source directe de la vie, dans une somme donnée d'excitabilité, nous apprend à ne les considérer que dans leur rapport avec celle-ci, en nous l'indiquant pour point principal d'observation dans toutes les maladies, soit qu'elles reconnaissent pour cause l'application disproportionnée, et naturellement prise des puissances excitantes universelles du système, soit que cette application disproportionnée ait été déterminée par une force particulière, nuisible, qui n'est telle que parce qu'elle porte obstacle au degré d'excitement dont la somme et l'existence sont voulues dans l'extension de l'excitabilité, soit par une altération dans l'intégrité des solides, soit autrement ; comme dans les cas de contusions, solutions de continuité, introduction de corps étrangers, de substances vénéneuses, corrosives, de virus contagieux, venimeux, ou par l'ap-

plication de toute cause quelconque. En effet, si les maladies universelles et locales doivent dès leur origine leur forme caractéristique à un degré défectueux d'excitement, d'où suit une majeure ou mineure consommation dans la somme d'excitabilité, elles diffèrent seulement, quant à leur nature, en ce que dans les unes l'excitabilité est universellement affectée dans la totalité du systême, et dans les autres l'excitabilité, partiellement prise dans une des parties organiques y est plus particulièrement et considérablement affectée, tandis que dans son extension universelle elle ne participe de cet état que dans un degré moindre de proportion, et en ce que suivant les cas la méthode curative doit être tantôt universelle, tantôt exclusivement locale, tantôt enfin combinée de l'une et de l'autre, en remplissant les deux indications; car dans les maladies chirurgicales le but de la cure est de rétablir les parties lésées dans leur état naturel, qui consiste dans un degré proportionné d'excitement vital dans la somme d'excitabilité dont elles sont douées, et qui provient dans elles de leur parfait rapport avec la somme totale de l'excitabilité dans le systême.

Ainsi les maladies ne nous présentent qu'un état actuel de défectuosité dans la propriété vitale quant au mouvement impulsif qu'elle doit subir; défectuosité qui ne peut être subordonnée dans ses périodes, et dans sa terminaison qu'à la cessation de la cause déterminante et aux circonstances qui surviennent; défectuosité

dont le dernier progrès se manifeste dans la cessation de la vie, ou universelle ou organique, et qui n'est plus ou moins considérable dans son invasion ou dans sa marche qu'en raison de l'application d'une ou plusieurs puissances stimulantes, universelles ou particulières agissant d'une manière plus ou moins active ou efficace en force ou en durée sur la faculté excitable plus ou moins disposée, soit par sa somme dans la totalité du système, soit par le plus ou moins grand degré de sensibilité ou d'importance des différentes parties qui deviennent affectées, tel le cerveau considéré comme le siége principal de l'excitabilité qui existe dans la moëlle allongée et dans tout le système nerveux et musculaire, tels aussi le canal alimentaire, les poumons et le cœur, parties toutes d'autant plus essentielles sous le rapport des fonctions qui leur sont dévolues, et que nous devons regarder comme des principaux foyers de la vitalité.

L'impulsion disproportionnée donnée à l'excitabilité par une cause morbifique, étant donc susceptible d'être provoquée plus fortement par une application stimulante survenue, et moins fortement par une application débilitante, la nuit, le froid, l'humide, etc. étant de la nature de cette dernière, comme la chaleur, la lumière, et les autres puissances excitantes sont d'une nature opposée, il ne peut être douteux que l'application de la nuit n'exerce une influence dans divers cas de maladie; cette influence sera plus ou moins sensible, selon que la faculté vitale

du système sera plus ou moins affectée, soit dans la totalité, soit dans une des parties organiques de ce dernier; elle sera plus ou moins efficiente selon que son caractère débilitant concourant avec l'état actuel de l'atmosphère sera plus ou moins déterminé comme il arrive sous un temps épais, froid ou pluvieux; enfin elle suivra la marche ayant lieu constamment dans les variations existantes dans le degré d'excitement exercé sur la vitalité animale, et dépendant de l'application des puissances excitantes universelles, ou du résultat des forces nocives particulières en raison qu'elles agissent sur une partie du système plus ou moins douée d'excitabilité ou moins importante à la vie.

D'après des données si justes, on peut concevoir aisément comment la nuit agit d'une manière quelquefois si sensible dans nombre de maladies; les maladies et la santé appartiennent à la vie, et sont subordonnées à l'action des puissances excitantes de la vitalité; au nombre de ces puissances, dont l'action est indubitable, sont comptées avec raison la chaleur et la lumière, et de l'influence de ces dernières sur la vie animale, s'élève pour nous l'induction convainquante de l'influence de la nuit sur la santé et les maladies comme modifications de cette même vie; et puisque dans toutes les maladies on retrouve un état du système péchant par excitement excessif ou défectif, la nuit agissant comme puissance débilitante, doit produire dans le premier cas un résultat d'amélioration, tandis que dans la der-

nier nous devons attribuer à sa présence un résultat d'exacerbation. Telle est une vérité qu'un grand nombre d'observations n'a pu que justifier.

Il est constant que chacune des forces excitantes agit par préférence plus directement sur telle partie du systême nerveux que sur telle autre, les alimens et les boissons sur l'estomac et sur la continuation de ce canal, le sang et les autres fluides sur leurs vaisseaux respectifs, le travail et le repos sur le systême vasculaire et musculaire, la passion et la réflexion sur le cerveau, et la température ambiante sur toute la surface du corps ; ainsi la présence de la nuit à l'instar de cette dernière et toutefois dans la proportion que nous avons établie, agira directement d'après sa nature sur une vaste étendue d'excitabilité correspondant de la totalité de la surface du corps aux foyers principaux de la vitalité, et son influence sera manifestement sensible selon le rapport de contraste ou de concours sous lequel elle doit être à l'égard de l'état maladif individuel dans les affections universelles ; elle se manifestera aussi dans les locales, parce que l'excitement diminué dans tout le systême, est aussi nécessairement diminué dans une de ses parties, et dans ces dernières affections cette influence sera déterminée à l'égard de la partie attaquée selon le degré de proportion existant entre la somme de sensibilité de cette dernière et la somme totale d'excitabilité dans le systême, non moins qu'en raison de l'état actuel plus ou moins défectueux où se trouve la partie affectée

quant à la dose d'excitabilité dont elle est douée naturellement, et qui constitue son degré de sensibilité.

Considérons en effet la nuit comme puissance débilitante, ainsi que nous l'avons déjà suffisamment démontré, et reconnaissons-la quant aux principes que nous avons posés dans les paroxismes marquans qui ont lieu pendant la période nocturne dans la céphalalgie appartenant à la diathèse asthénique, et dans les coliques hypocondriaques, hystériques, qui accompagnent la même diathèse ; reconnaissons-la aussi dans les fièvres intermittentes ou rémittentes, qui sont asthéniques et ont leurs accès régulièrement sur la fin du jour ou au commencement de la nuit, et dont les paroxismes durent plus ou moins pendant celle-ci pour disparaître au jour; ainsi que dans toutes les maladies asthéniques ou de faiblesse, soit locales, soit universelles, dans lesquelles l'excitabilité, soit partiellement, soit universellement prise, ne peut que désirer l'application des puissances stimulantes pour recevoir un excitement majeur, attendu que celui-ci pèche par insuffisance dans la totalité du système, et quelquefois plus considérablement dans une de ses parties ; et reconnaissons enfin cette influence nocturne dans les fièvres inflammatoires ou sthéniques, et dans toutes les affections soit universelles, soit locales, participant de cette diathèse, et qui provenant d'un excitement actuel excessif quelconque, sont constamment dans un état de calme ou de rémission pendant

la nuit, et reçoivent pendant le jour leurs paroxismes.

Pourrions-nous ne pas observer aussi une variation sensible, qui a lieu dans certaines fièvres intermittentes, dans lesquelles la diathèse asthénique directe a donné dès l'origine, et dans lesquelles les paroxismes, qui premièrement n'avaient lieu que dans la nuit, par suite de l'action débilitante de celle-ci, se produisent de jour sous une corruption ou une surabondance des humeurs que l'on voit se manifester dans le systême ? Cette altération des humeurs est due à ce que leur libre circulation et excrétion ne peuvent avoir lieu, à cause de l'atonie des vaisseaux, de là des fièvres intermittentes ont pu devenir composées, et être appellées *bilieuses*, *saburrales*, *gastriques*, et *putrides* (1); ces paroxismes ayant lieu successivement dans le jour, ne seraient-ils pas attribuables à une irritation immodérée, produite par les fluides en stagnation et plus fortement déterminée pendant le jour, par l'influence excitante des rayons solaires, agissant de leur côté sur la faculté vitale ? Un exemple marquant de la surabondance morbifique des humeurs dans la diathèse asthénique, nous est offert par la fièvre jaune des Anglais (*yellow fever*), où quelques évacuations sont nécessaires indépen-

(1) *Voyez* pour la viciation des humeurs attribuée à la faiblesse, *élém. de méd. de Brown*, tom. I, parag. CXVIII, et tom. II, parag. DCLXXIX.

damment des remèdes stimulans (1), dans lequel cas le docteur Solenghi reconnaît une maladie universelle, composée de locale, c'est-à-dire, l'universelle, quant à la diathèse asthénique dominante, et la locale dans l'irritation causée par la surabondance des humeurs muqueuse et bilieuse sur leurs vaisseaux, à l'égard desquels elles agissent directement, comme puissances stimulantes.

L'on peut dans les cas d'une composition morbifique humorale, comme dans les fièvres saburrales, bilieuses, gastriques, etc. joindre avec réserve à l'usage des stimulans appropriés quelques légers évacuans, et même des purgatifs toniques, et notamment dans les fièvres intermittentes vernales; ceux-ci ne devant point opérer à l'égard du système, une évacuation trop abondante d'humeurs, mais concourir à l'expulsion de l'humeur peccante, ne sauraient être considérés autrement que comme des excitans d'un degré inférieur aux forces plus énergiquement stimulantes, et peuvent conséquemment être applicables à un état momentané de l'excitabilité; mais le moyen souverainement efficace, qui doit effectuer la guérison, est l'application des puissances excitantes, et des remèdes stimulans judicieusement et méthodiquement employés. Des faits attentivement observés, ont prouvé que dans ces maladies les paroxismes diurnes se dissipent

---

(1) *Solenghi*, élém. de méd. de Brown, tom. 1, pag. 123, édit. de Venise, 1800.

successivement dans une graduation rétrograde, sous les effets salutaires de la méthode curative, et se reproduisent de nouveau à la nuit, avant de disparaître totalement.

Ainsi la variation dans l'invasion des paroxismes, qui cessent d'avoir lieu pendant le jour, et se manifestent sous l'influence nocturne dans une fièvre asthénique, soit qu'elle ait été accompagnée comme nous avons dit d'une viciation ou surabondance humorale, soit que cela n'ait point eu lieu en grande évidence, peut annoncer que la faculté vitale, qui précédemment était irritée par une cause particulière, nuisible, ne pèche actuellement dans son excitement, que sous le rapport de l'action des puissances excitantes universelles; car les paroxismes ayant lieu au temps de la nuit, sont une preuve incontestable que le système souffre sous l'influence débilitante de celle-ci, tandis qu'il a pu supporter avec avantage, l'influence stimulante du jour, et que sous l'application de la cure anti-asthénique, l'état du système doit être porté à ce point de proportion que la nature a fixé entre la somme d'excitabilité et le degré d'excitement qu'elle doit subir pour l'état de santé, proportion qui doit succéder insensiblement à la maladie autant que la marche naturellement limitée de notre existence peut toutefois le permettre. L'art salutaire ne pourra donc qu'être secondé dans bien des occasions, par un nouveau point d'observation qu'on ne doit pas craindre de présenter aux amis de l'humanité.

Nous

Nous avons cité à l'appui de la théorie sur l'action débilitante de la nuit, quelques variations dans l'époque des paroxismes ; nous pouvons ajouter que cette action est évidente par un résultat d'exacerbation dans la plupart des maladies, en raison du rapport d'identité existant entre sa nature et la nature morbifique constitutive de la diathèse asthénique : parce que cette diathèse, présentant un état naissant de maladie dans la faiblesse directe, et un état subséquent de maladie dans l'indirecte, à la suite du dernier progrès de la maladie asthénique, doit nécessairement être la base de la grande majorité des maladies, et dans tous les cas former le passage de la vie à la mort. Ainsi nous reconnaissons en outre cette action débilitante dans le plus grand nombre des décès qui, dans tous les pays, ont lieu, généralement parlant, pendant la période nocturne plutôt que pendant le jour ; car le dernier mouvement de vie, tout imparfait qu'il est dans les momens extrêmes de l'existence, est provoqué, autant toutefois que l'excitabilité en est susceptible pendant la période diurne, sous l'influence stimulante qui appartient à cette dernière, tandis qu'il s'éteint sous l'influence bien moins efficiente qui appartient à la période nocturne.

Que ce que nous avons exposé ci-dessus sur l'invasion des paroxismes ne soit point considéré comme une supposition spécieuse, destinée à étayer nos principes sur l'action de la nuit. Le sévère scrutateur de la nature saura apprécier cette in-

fluence, en reconnaissant toutefois les cas où elle peut être plus ou moins efficace selon les diverses circonstances, en observant attentivement les divers effets indépendans de la puissance influençante dont il s'agit, qui sont attribuables à une infinité de causes agissant sur le systême vivant, et qui pourraient établir quelques apparentes contradictions avec ce que nous venons d'exposer, ou donner lieu à des exceptions dans le sujet que nous traitons. Car tant s'en faut que nous prétendions attribuer exclusivement à l'action débilitante de la nuit et à l'action stimulante du jour toutes les nuances d'amélioration et d'exacerbation, qui se succèdent dans le cours des maladies. L'idée de la propriété excitante sous laquelle nous considérons la lumière et le calorique, ne saurait exclure la concurrence des autres puissances sur le systême vivant; et si l'influence de la nuit et des rayons solaires est subordonnée quant à la nature de ses résultats, à l'état actuel du systême, elle doit aussi être nécessairement subordonnée pour sa plus ou moins grande manifestation à la coaction des différentes puissances stimulantes et débilitantes, qui n'en opèrent pas moins efficacement sur l'excitabilité animale, et qui par elles-mêmes doivent donner lieu à bien des périodes d'amélioration et d'exacerbation que les maladies présentent dans leur cours. Les deux paroxismes survenant dans les fièvres *doubles-tierces* et par conséquent ayant également lieu sous deux degrés essentiellement différens dans l'intensité d'application des rayons

solaires ne sauraient détruire notre maxime. Ils prouveraient tout au plus que l'excitabilité dans un état de la diathèse asthénique nous présente par une apparente variabilité non moins rapide qu'étonnante dans son rapport avec le mouvement vital, un phénomène dont la cause déterminante doit fixer l'attention du physiologiste. Car, quoi qu'en disent des auteurs recommandables, les symptômes non-seulement, mais leurs invasions et périodes, malgré leurs grandes variations et dissemblances, tiennent de si près à la maladie que leur étude ne saurait être méprisée; et il suffit que l'influence de la nuit puisse être dans nombre d'occasions susceptible d'une efficience réelle pour qu'elle ne soit point méconnue, et pour que dans les cas où elle est manifeste, l'on doive tirer de la nature même de son effet des inductions plausibles relatives à la maladie.

Nous dirons donc que des observations positives ont pu fixer l'attention sur l'influence nocturne, qui fait le sujet de ce mémoire, dans diverses parties de l'Italie et dans des lieux où une température très-chaude en été et très-froide en hiver a dû donner lieu dans nombre d'individus à la diathèse asthénique, soit directe, soit indirecte. Le fait dont il s'agit a pu même être parfaitement reconnu à l'armée de Boulogne dans l'an douzième. Beaucoup de militaires de la troisième division au camp d'Ambleteuse, y ont été travaillés de fièvres intermittentes produites en hiver par la saison humide et froide, non moins

que par les travaux du port exécutés à cette époque dans un terrain aqueux. L'invasion de la fièvre avait constamment lieu chez le soldat pendant la période nocturne, ainsi que les accès subséquens.

Mais l'influence de la nuit a été, de plus, constatée par des observations importantes que nous a fournies le séjour de l'armée française en Egypte. D'après ces observations faites attentivement sur les lieux mêmes par divers officiers de santé de cette armée, il fut notoire que la presque totalité des malades traités de la peste dans les hôpitaux militaires du Caire, d'Alexandrie et autres, éprouvaient généralement une aggravation manifeste des symptômes pendant la nuit et que c'était ordinairement de nuit, non de jour, que l'invasion du tétanos se manifestait dans ces pestiférés. Observation judicieuse qui nous a été particulièrement communiquée par M. Celières, *chirurgien* major du 72me. régiment, qui a fait les campagnes de cette armée. La peste, maladie de la diathèse asthénique, était légèrement combattue par l'action stimulante du jour, et elle devait nécessairement empirer sous l'influence débilitante de la nuit.

Mais les douleurs articulaires et les rhumatismales sur-tout offrent des preuves convaincantes de cette influence. Ces infirmités affectent assez souvent les militaires, c'est-à-dire, ceux qui ont enduré les fatigues de la guerre : des observations prises dans cette classe établissent que nombre d'individus affectés de douleurs rhumatismales chroniques en éprouvent les accès pério-

diques régulièrement dans la nuit, tandis que dans l'invasion primitive de la maladie ils en étaient non moins régulièrement attaqués dans le jour seulement; or étant de fait que le rhumatisme naissant est une maladie sthénique, et que le rhumatisme chronique ou rhumatalgie appartient à la diathèse asthénique, comment l'influence de la nuit pourrait-elle être mieux prouvée? Ces mêmes effets sont incontestables dans les maladies universelles et locales qui, par leur importance, sont susceptibles de contribuer selon leur caractère à la manifestation de cette influence, comme le prouvent les douleurs vénériennes, la goutte, les exostoses, les affections scorbutiques, etc., maladies asthéniques, sur lesquelles la nuit influe en raison de l'état plus ou moins grand d'abondance, ou d'épuisement dans la somme d'excitabilité, et comme le prouvent pour la diathèse sthénique toutes les affections inflammatoires, soit universelles, soit locales, qui éprouvent constamment une amélioration pendant la période nocturne.

L'influence de la nuit ne saurait donc être douteuse; dans la comparaison de son action supposée débilitante avec la forme des diverses maladies soumises à cette action on justifie par les résultats qui en sont présentés la nature débilitante de cette même influence; ainsi elle est parfaitement démontrée; elle est une comme toutes les vérités dans la nature; elle est identique dans son essence, elle doit l'être dans ses effets; et si l'expérience a pu nous présenter dans son action

une diversité de résultats, cette variété ne provient que de la différence dans l'état actuel des corps, lorsqu'ils lui sont soumis. Puissent les observations que nous venons d'exposer, concourir aux progrès de l'art!

Réponses aux questions proposées.

I.

La nuit exerce sur les malades une influence débilitante, qui ne varie dans ses effets qu'en raison de l'état actuel du système influencé.

II.

Cette influence est plus ou moins manifeste dans les maladies universelles et locales, en raison d'un état plus ou moins défectueux de l'excitabilité dans l'individu, du degré plus ou moins grand d'importance de la partie affectée sous le rapport de la vitalité, ou de l'excitabilité, et en raison de l'application des diverses puissances qui peuvent agir en concours ou en contraste avec elle.

III.

Cette influence est due à une action moins stimulante des fluides lumineux et calorifique pendant la nuit, ces fluides considérés comme puissances excitantes de la faculté vitale; et à l'action de la température atmosphérique froide et humide qui appartient à la période nocturne, et qui comme corps ambiant exerce son pouvoir sur toute la surface du corps.

FIN.

